

**Lieutenant Eve
Dallas (Tome 39) -
Crime en fête (J'ai
lu) (French**

Nora Roberts

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

400 MILLIONS DE LECTEURS DANS LE MONDE

NORA ROBERTS

LIEUTENANT EVE DALLAS

CRIME EN FÊTE



NORA
ROBERTS

Lieutenant Eve Dallas – 39

Crime en fête

Traduit de l'anglais (États-Unis)
par Guillaume Le Pennec

Nora Roberts

Crime en fête

Lieutenant Eve Dallas – 39

Maison d'édition : J'ai lu

Traduit de l'anglais (États-Unis) par Guillaume Le Pennec

© Nora Roberts, 2014

Pour la traduction française Éditions J'ai lu, 2016

Dépôt légal : février 2016

ISBN numérique : 9782290111772

ISBN du pdf web : 9782290111796

Le livre a été imprimé sous les références :

ISBN : 9782290111765

Composition numérique réalisée par [Facompo](#)

Présentation de l'éditeur :

À l'approche des fêtes de fin d'année, Eve Dallas est appelée en urgence pour une affaire des plus sordides. En effet, le coach sportif Trey Ziegler est retrouvé mort, un couteau et un sinistre message fichés en pleine poitrine. Véritable don Juan, il avait brisé bien des cœurs. Crime passionnel perpétré par une femme éconduite ? Laquelle, parmi ses ex-conquêtes, pouvait lui en vouloir au point d'en devenir une meurtrière ? À la découverte d'une importante somme d'argent dans le casier de Ziegler, Eve comprend que l'ancien entraîneur était aussi maître chanteur...

Biographie de l'auteur :

NORA ROBERTS s'est imposée comme un véritable phénomène éditorial mondial avec près de cent cinquante romans publiés et traduits dans vingt-cinq langues.

Création de couverture : Claire Fauvain

Couverture d'après : © Yellowj / Shutterstock

© Nora Roberts, 2014

Pour la traduction française

Éditions J'ai lu, 2016

Nora Roberts est le plus grand auteur de littérature féminine contemporaine. Ses romans ont reçu de nombreuses récompenses et sont régulièrement classés parmi les meilleures ventes du *New York Times*. Des personnages forts, des intrigues originales, une plume vive et légère... Nora Roberts explore à merveille le champ des passions humaines et ravit le cœur de plus de quatre cents millions de lectrices à travers le monde. Du thriller psychologique à la romance, en passant par le roman fantastique, ses livres renouvellent chaque fois des histoires où, toujours, se mêlent suspense et émotions.

*Nombreux sont les outils du péché,
mais tous s'emmanchent sur le mensonge.*

Oliver WENDELL HOLMES

*À Noël, amusons-nous, profitons-en,
Car Noël, ce n'est qu'une fois par an.*

Thomas TUSSER

Sommaire

Titre

Copyright

Biographie de l'auteur

Chapitre 1

Chapitre 2

Chapitre 3

Chapitre 4

Chapitre 5

Chapitre 6

Chapitre 7

Chapitre 8

Chapitre 9

Chapitre 10

Chapitre 11

Chapitre 12

Chapitre 13

Chapitre 14

Chapitre 15

Chapitre 16

Chapitre 17

Chapitre 18

Chapitre 19

Chapitre 20

Chapitre 21

Chapitre 22

Épilogue

Du même auteur aux Éditions J'ai lu

1

« Les hommes ! songea Sima. Non seulement ils sont impossibles à vivre, mais on n'a même pas le droit de les tabasser à coups de club de golf. »

On pouvait cependant chercher à se venger et c'était exactement ce qu'elle avait l'intention de faire.

Personne ne méritait plus une bonne dose de vengeance – ou de coups de club de golf – que Trey Ziegler. Le salaud l'avait virée de l'appartement qu'ils partageaient alors que l'endroit était autant à elle qu'à lui.

Durant les sept semaines et demie de leur cohabitation officieuse, elle avait payé la moitié du loyer et la moitié des dépenses, nourriture et boissons comprises. Elle s'était occupée seule du ménage (bonjour le paresseux !) et des courses. Et durant ces sept semaines et demie, elle avait été aux petits soins pour lui.

Sans compter le sexe.

Après avoir beaucoup réfléchi, au terme de profondes conversations avec ses proches amies et confidentes, de deux séances de méditation de dix minutes et de six *shots* de tequila, elle avait défini précisément comment, où et quand se faire vengeance elle-même.

Le *comment* impliquait l'utilisation du fameux club de golf, une vaste collection de chaussettes en cachemire et du poil à gratter. Le *où*, le petit deux-pièces au-dessus du salon de tatoueur Little Mike au cœur du West Village. Et le *quand*, là, tout de suite, maintenant !

Il n'avait pas changé les serrures (bonjour le radin !) car il ignorait qu'elle avait confié une copie de son passe à l'une de ses confidentes – qui se trouvait également être sa patronne – juste après leur emménagement.

Et même s'il avait changé les serrures, son amie disait connaître quelqu'un qui connaissait quelqu'un... Et qu'il suffirait d'un appel pour régler le problème.

Sima n'était pas très sûre de vouloir connaître ce quelqu'un qui connaissait quelqu'un ni la façon dont ils accéderaient à son ancien domicile. Elle était par contre certaine de vouloir y retourner.

Donc, profitant du soutien moral de l'amie à ses côtés, elle sortit

son passe électronique pour ouvrir l'accès aux appartements au-dessus du salon de tatouage.

Son sourire de buveuse de tequila s'élargit comme retentissait le cliquetis d'ouverture des verrous.

— Je le savais ! Il ne se serait jamais donné la peine de payer pour désactiver mon passe.

— Pour cette porte-ci, en tout cas. Pour l'appartement, ça reste à voir.

Son amie plongeait son regard dans le sien.

— Tu es absolument sûre qu'il n'est pas là ? À cent pour cent ? demanda-t-elle.

— Carrément. Sa chef a sorti le chéquier pour ce week-end de séminaire. Ça fait des semaines qu'il attendait ça, je l'imagine mal y renoncer. Chambre d'hôtel et bouffe gratuites, plus l'occasion de faire le beau pendant deux jours pleins.

Sima se dirigea vers la minuscule cabine d'ascenseur en faisant mine de retirer ses gants.

— On va prendre l'escalier. Et garde tes gants. Pas d'empreintes digitales, tu te souviens ?

— Ouais, pardon. C'est ma première effraction, répondit Sima.

Elle monta les marches avec un rire nerveux.

— Ce n'est pas une effraction. Tu as une clé et tu as payé le loyer.

— La moitié.

— Lui t'a dit que c'était la moitié. Tu es allée vérifier à combien s'élevait le loyer ?

— Euh, non, mais...

— Sima, il faut que tu arrêtes de te laisser marcher dessus comme ça ! Ce qu'il t'a fait payer couvrirait sans doute le coût de la piaule.

— Je sais. Je sais.

— Tu te sentiras beaucoup mieux une fois que tu auras taillé le bout de ses chaussettes. Rappelle-toi le plan : une chaussette par paire, un seul petit coup de ciseaux pour qu'elles commencent à s'effiloche. Pendant ce temps-là, je m'occuperai de mettre le poil à gratter dans sa crème hydratante. Après on remplace le club de golf par le jouet et on se tire. On ne touche à rien d'autre. Vite fait, bien fait.

— Et il ne saura pas ce qui s'est passé. Il n'ira pas jouer au golf avant d'avoir trouvé quelqu'un pour lui payer l'entrée ; impossible qu'il fasse le lien avec moi. Et le coup des chaussettes va le rendre dingue !

— Il mettra ça sur le dos de la teinturerie. Il l'a mérité. Un mec qui porte ses chaussettes chez le teinturier mérite bien ça.

— Ouais. Et le poil à gratter ? Il foncera en hurlant chez le docteur, persuadé d'avoir une nouvelle allergie. Le pauvre mec.

— Un pauvre mec, en effet, confirma son amie. C'est le moment

de vérité, Sima, ajouta-t-elle quand elles parvinrent enfin au bon palier.

Sima prit une profonde inspiration pour rassembler son courage. Après avoir monté trois étages vêtue de son manteau d'hiver, d'une écharpe, de bottes et d'un bonnet – le froid de ce mois de décembre 2060 était aussi mordant que son désir de vengeance –, elle avait besoin de reprendre son souffle.

Elle ressortit son passe, croisa les doigts de sa main libre et glissa la carte dans la fente.

Les verrous s'ouvrirent avec un bruit sec.

Sima laissa échapper un petit cri de triomphe avant que sa compagne la fasse taire.

— Tu veux que les voisins soient au courant ?

— Non, mais...

Son amie la tira à l'intérieur sans lui laisser terminer sa phrase. Puis elle referma la porte derrière elles d'un geste vif et silencieux.

— Allume, Sim.

— D'ac.

Elle actionna l'interrupteur et ne put s'empêcher de siffler :

— Regarde-moi ce bordel ! Même pas une semaine que je suis partie et c'est déjà le boxon partout. Regarde ça !

Elle se dirigea vers le coin cuisine, le doigt pointé devant elle.

— Vaisselle sale, cartons de plats à emporter. Beurk, je te parie que ça grouille de bébêtes !

— Et alors ? Tu ne vis plus ici, tu n'as pas à ramasser derrière lui ni à t'inquiéter d'éventuelles bestioles.

— Mais quand même... Et regarde le salon. Des vêtements partout, des chaussures... Hé !

Elle fit quelques pas pour ramasser un escarpin écarlate puis un soutien-gorge en dentelle violette à pois jaunes.

— Je l'imaginais pas jouer au travesti.

— Justement parce que c'est pas un travelo !

— Ce n'est pas une surprise, Sim. C'est ce qu'on t'a toutes dit : il t'a mise dehors parce qu'il s'était trouvé une autre nana. Et vu que ça fait genre une semaine qu'il t'a fichue dehors, on peut se dire... Ne commence pas à pleurer ! ordonna-t-elle en voyant frémir les lèvres de Sima. Prends ta revanche ! Allez.

Concentrée sur la mission qu'elles s'étaient fixée, elle prit la chaussure et le soutien-gorge des mains de Sima pour les laisser retomber au sol. Elle saisit ensuite son amie par le bras.

— Viens, je vais t'aider pour les chaussettes.

— D'une certaine manière, je l'aimais.

— D'une certaine manière seulement. Il te traitait super mal. Rends-lui la monnaie de sa pièce et tu pourras tourner la page. Crois-

moi.

Le regard de Sima, rendu flou par les larmes et la tequila, se reporta sur le soutien-gorge.

— J'ai envie de casser quelque chose.

— Mais tu ne le feras pas. Tu vas agir intelligemment et le frapper là où ça fait mal : sa vanité et son portefeuille. Après quoi on ira se boire quelques *shots* de plus.

— Plein !

— D'accord. Tout plein de *shots*.

Sima redressa les épaules et hocha la tête. Elle glissa sa main au creux de celle de son amie – toujours là pour la soutenir – et toutes deux prirent la direction de la chambre qu'elle avait partagée pendant sept semaines et demie avec son petit ami radin, insensible et infidèle.

— Il n'a même pas mis de décorations de Noël. Il n'a vraiment rien dans le cœur !

Oh, comme elle avait tort.

Trey Ziegler était sur le lit, en position assise. La longue chevelure châtain aux reflets dorés dont il était si fier était tachée de sang et ses yeux – récemment colorés en vert émeraude – étaient grands ouverts.

Le couteau de cuisine qui lui transperçait le cœur maintenait un écriteau en carton cloué à sa poitrine superbement dessinée. L'inscription disait :

Papa Noël sait que tu as été méchant !!!

Ho. Ho. Ho !

Alors que Sima se mettait à hurler, son amie lui plaqua la main sur la bouche et la tira à l'écart.

— Trey ! Trey !

— Tais-toi, Sima. Ferme-la juste une minute. Bon sang, quelle galère !

— Il est mort. Il y a du sang... Il est mort.

— J'avais compris. Merde...

— Qu'est-ce qu'on fait ? Oh, mon Dieu... Qu'est-ce qu'on fait ? !

S'enfuir semblait la meilleure solution mais... Même des immeubles aussi minables que celui-ci disposaient sans doute de caméras de sécurité. Ou quelqu'un avait pu les voir entrer. Ou les entendre préparer leur plan en sifflant de la tequila. Ou allez savoir quoi d'autre...

— Commence déjà par te calmer. Et ne touche à rien. À rien du tout ! Je vais appeler quelqu'un.

Sima mit ses doigts autour de sa gorge comme si quelqu'un essayait de l'étrangler.

— Tu vas faire venir quelqu'un pour se débarrasser du corps ?
Oh, mon Dieu !

— Arrête de délirer, Sima. J'appelle un flic.

2 heures du matin.

2 heures du matin en plein mois de décembre et voilà qu'elle était obligée de s'extraire des bras chauds de son mari sexy pour s'occuper d'un soi-disant cadavre... à moins qu'il s'agisse d'un canular alcoolisé de la part d'une femme qui lui tapait déjà sur les nerfs dans ses meilleurs jours.

C'était dans les moments de ce genre qu'elle regrettait presque d'être flic.

Mais le lieutenant Eve Dallas était flic. Elle se gara donc devant le petit immeuble miteux du West Village, récupéra son kit de terrain – s'il y avait vraiment un macchabée, cela lui éviterait de devoir ressortir – et remonta à pas lourds le trottoir verglacé.

Elle s'apprêtait à utiliser son passe-partout pour entrer, mais à peine avait-elle esquissé un geste que la porte cliqueta et s'ouvrit. L'ascenseur du petit hall d'entrée étroit et malodorant ne lui disait rien qui vaille. Elle l'emprunta malgré tout ; autant en finir au plus vite.

Elle fourra ses mains froides – elle n'avait pas pensé à prendre des gants – au fond des poches de son long manteau de cuir et étrécit ses yeux d'un brun doré vers les chiffres du panneau cabossé. Du zéro, on passa lentement au un, puis au deux, et enfin au trois.

Quand les portes s'ouvrirent, elle s'avança vivement dans le couloir, grande femme élancée et visiblement de mauvais poil dotée d'une crinière quasiment de la même couleur que ses yeux.

La porte s'ouvrit avant qu'elle puisse frapper. Eve se retrouva face à la femme qui lui coupait les cheveux, souvent sans se soucier d'avoir son accord. Celle qui l'avait également vue nue... indéniablement sans son accord, cette fois !

— Si vous vous payez ma tête, je vous envoie en cellule pour fausse déclaration.

— Je vous jure que c'est vrai, s'exclama Trina en levant solennellement une main aux ongles peints en rouge et vert de saison.

De l'autre, elle agrippa Eve et la tira à l'intérieur.

— Il y a vraiment un mort, là, dans la chambre. Il s'appelle Trey Ziegler.

— Et elle ? demanda Eve.

D'un geste du menton, elle indiqua la jeune femme aux boucles rousses retenues sous un bonnet de marin noir qui sanglotait en triturant nerveusement une sorte de club de golf en plastique rouge et bleu.

— C'est Sima. Son ex. Elle habitait ici.

— Vous habitez ici ? demanda Eve à Sima.

— Oui. Non. Enfin, si, mais il... et puis il... Il a... Il est... Il est...

Voyant Sima s'effondrer, Eve reporta son regard sur Trina.

— Restez ici. Ne touchez à rien. Ne la laissez toucher à rien.

Elle franchit les cinq pas qui la séparaient de la chambre à coucher et jeta un regard à l'intérieur.

D'accord, l'homme était bien mort.

Elle posa son kit de terrain et sortit son communicateur. Elle signala la présence du corps puis demanda que son équipière soit avertie.

— Vous ! lança-t-elle en désignant Sima. Asseyez-vous là. Ne touchez à rien.

Elle fit ensuite signe à Trina de la suivre jusqu'au coin cuisine.

— Si ce n'est pas chez elle, comment êtes-vous entrées ?

— Elle a toujours son passe. Ou plutôt la copie qu'elle avait faite pour moi quand elle a décidé de louer l'appart avec lui. Ça fait à peine une semaine qu'il l'a virée.

— Pourquoi êtes-vous venues ici toutes les deux ? Vous êtes bien attaquées. Ça se voit, ça s'entend et ça se sent.

— Disons qu'on est juste un peu bourrées, la corrigea Trina avec un petit sourire narquois.

Face au regard inflexible et étréci d'Eve, elle dansa brièvement d'un pied sur l'autre et rejeta en arrière une mèche qui s'échappait de son chignon aux couleurs assorties à ses ongles.

— D'accord, d'accord, je vous dis tout. Trey l'a larguée. Elle est rentrée du boulot un jour et il lui avait fait ses valises. Il lui a dit que leur histoire était finie et l'a mise dehors.

— Ils se sont disputés.

— Même pas. Elle est aussi combative qu'un vermisseau ; elle a beau faire, elle est comme ça. En fait, c'était elle qui payait le loyer. Il prétendait que c'était la moitié, mais je sais ce que coûte un appart pourri comme celui-ci et elle donnait largement plus que la moitié. Et elle a payé pour décembre, donc le loyer de ce mois-ci. Elle a des droits, non ? Je me trompe ?

— Continuez, ordonna simplement Eve.

— D'accord. Sur le coup, elle éclate en sanglots, récupère ses trucs et s'en va. Après quoi elle s'est loué une piaule pendant une petite semaine sans rien dire, ni à moi ni aux autres, soi-disant parce qu'elle était trop embarrassée. Mais elle a fini par cracher le morceau. Je l'ai installée chez moi, sur le lit gigogne, pour lui laisser le temps de se reprendre.

— Et ?

— Et ?

— Venons-en à ce soir et à notre individu mort.

— Ouais. Bon, ce soir on a traîné à plusieurs après le boulot. Il y avait de la tequila. Et on a eu cette idée de vengeance. Il était censé être à Atlantic City pendant deux jours, donc on a acheté le club de golf en plastique et du poil à gratter. On allait effiloche le bout de ses chaussettes, mettre le poil à gratter dans sa lotion hydratante et remplacer l'un de ses clubs avec le jouet. Et basta. Rien de plus. On est entrées, on est allées vers la chambre et on l'a vu. J'ai sorti Sima de la chambre et je vous ai appelée.

— Du poil à gratter ?

— Un truc génial, affirma Trina en hochant la tête. De quoi lui donner envie de se gratter le visage jusqu'au sang. Il le méritait. Regardez-la !

Sima s'était assise, tête basse, les joues couvertes de larmes.

— C'est pas joli. Vous connaissiez le type en question ?

— Ouais, un peu. Il était masseur, coach sportif. Il bossait chez Corps de rêve, une salle de sport à côté de mon salon. La plupart des employés viennent chez moi. Sima bosse pour moi. C'est comme ça qu'ils se sont rencontrés.

— Vous aviez déjà fricoté avec lui ?

— Sûrement pas !

Les yeux de Trina – d'un vert de saison souligné par les paillettes dorées de ses paupières – exprimaient à la fois l'indignation et le dégoût.

— C'était un sale type, un coureur de jupons. Je mérite mieux que ça. Sima pensait le contraire. Problème d'estime de soi, vous voyez le genre ?

— À qui sont ces chaussures rouges ? Et ces sous-vêtements ?

— Aucune idée. Pas à Sima.

— Restez ici.

— Hé, Dallas, allez-y doucement avec elle. Sima est une fille adorable. C'est moi qui l'ai convaincue de venir ici ce soir. Je me disais que faire des crasses à Trey lui permettrait de se sentir, disons, plus forte. Sans moi, quelqu'un d'autre aurait trouvé le corps et elle n'aurait pas ces visions horribles dans la tête.

— Pour ce que j'en sais, vous l'avez tué toutes les deux avant de m'appeler pour vous couvrir.

Trina émit un reniflement de dérision avant de se figer devant le regard glacial d'Eve.

— Merde. Vous êtes sérieuse ? J'y crois pas.

— Restez ici.

Elle retourna vers l'endroit où Sima s'était assise, ses sanglots entrecoupés de hoquets.

— Racontez-moi ce qui s'est passé.

— Trey est mort. Quelqu'un l'a tué.

— Avant ça. Comment vous et Trina vous êtes-vous retrouvées ici ?

— Oh, euh... Après le boulot, on est allés... Quand je dis on, c'est moi, Trina, Carlos, Vivi et Ace... On est tous allés au *Clooney*.

— *Clooney* ?

— C'est un bar. On aime bien y passer de temps en temps. Leurs oignons frits sont plutôt bons. On en a pris, avec des morceaux de fromage et des margaritas. Puis on a bu des *shots* parce que j'étais mal que Trey m'ait larguée. Alors Ace a dit... Je crois que c'était Ace, ou peut-être Vivi... que je devrais récupérer certaines de mes affaires. Et quelqu'un a suggéré que je vienne ici en douce et que je balance les trucs de Trey par la fenêtre. Mais Trina a dit non, que ce serait trop évident et que je risquais d'avoir des ennuis. Que je devrais faire quelque chose de plus subtil. Après ça, on est parties acheter le faux club et le poil à gratter et puis on est arrivées ici et... et... *Trey* !

— D'accord.

Eve leva la main avec l'espoir d'empêcher une crise d'hystérie puis se dépêcha de ramener Sima en arrière pour obtenir plus de détails.

Des détails qu'elle jugea concordants avec le témoignage de Trina.

— Est-ce qu'il vous avait déjà malmenée, Sima ?

— Quoi ? Qui ? Trey ?

Ses yeux pleins de larmes, rehaussés d'un maquillage bleu et argenté, s'agrandirent comme des soucoupes.

— Non ! Il n'aurait jamais fait ça, jura-t-elle.

— Pas physiquement, lança Trina depuis l'autre extrémité de la pièce.

Ce qui lui valut un nouveau regard glacial.

— Je dis ça comme ça, précisa-t-elle. Il ne la corrigeait pas, mais il savait sans cesse sa confiance en elle. Ça, on peut dire qu'elle a été malmenée. Il ne te traitait pas bien, Sima !

— Parfois si. Au départ, si.

— Il vous a trompée ? demanda Eve.

— Je ne pensais pas, mais... c'est pas à moi, termina-t-elle en désignant la chaussure et le soutien-gorge.

— Avait-il des ennuis avec quelqu'un d'autre ? Des histoires de femme, de boulot, d'activités illégales, de jeu ?

— Non... je ne crois pas. Il... Je dirais qu'il était un peu distant ces derniers temps, et qu'il passait plus de temps au boulot et sur son ordinateur pour travailler ses enchaînements pour les clients, tout ça. Je lui ai demandé s'il y avait un souci au travail, vu qu'il y restait souvent tard. Il m'a répondu que non et que je devais m'occuper de

mes affaires.

— Il mijotait un truc.

Le commentaire valut à Trina de se faire de nouveau fusiller du regard. Elle leva les mains dans un geste d'agacement.

— Je vous entends de là où je suis, lança-t-elle à Eve. Ce serait débile de faire comme si je n'entendais rien. Il mijotait un truc.

— C'est-à-dire ?

— J'en sais rien. Mais un truc, c'est sûr. Plein de gens parmi mes employés et mes clients vont chez Corps de rêve et certains se font entraîner ou masser par Trey. On disait qu'il se comportait bizarrement – plus que d'habitude, je veux dire – depuis peut-être deux mois. Il avait mis un deuxième cadenas électronique à son casier dans les vestiaires et il passait beaucoup de temps à la salle le soir alors qu'il n'avait pas de client. Deux ou trois clients communs m'ont dit qu'il parlait d'ouvrir sa propre salle, style centre de remise en forme de luxe, peut-être du côté de Saint-Barth ou de Nevis, un truc du genre.

— Tu ne m'avais rien dit !

Trina haussa les épaules à l'intention de Sima.

— J'allais le faire, mais il a rompu avec toi. Je n'ai pas vu l'intérêt d'en rajouter, d'autant que ce n'était qu'une rumeur. Et je me suis dit que pendant notre petite expédition ici ce soir, on trouverait peut-être des indices, une confirmation.

— Possédait-il des objets de valeur ? demanda Eve à Sima. Quelque chose que quelqu'un puisse vouloir voler ?

— Oh...

— Je vois un mini-ordinateur, plutôt haut de gamme. Un écran vidéo de bonne taille mais transportable. Est-ce qu'il avait des bijoux, des œuvres d'art, de l'argent liquide ?

— Il a une très bonne montre pour le boulot, un modèle sportif, et une autre plus élégante pour sortir. Et puis, euh, sa collection de boucles d'oreilles et quelques bagues. Une en or jaune, une autre en or blanc. Il ne les portait jamais pendant le travail, ça le gênait. Il a des clubs de golf et il aime les accessoires de golf. Je ne crois pas qu'il gardait de l'argent liquide ici. Pas d'œuvre d'art chez nous, à part quelques photos personnelles qu'il avait fait encadrer.

Elle pointa du doigt les photos en question : des portraits du défunt en tenue de sport moulante qui exhibait ses biceps et autres deltoïdes. Elles flanquaient une étagère qui accueillait plusieurs trophées, surmontée d'une autre photo du même genre.

On frappa à la porte.

— Un instant, dit Eve en se retournant pour ouvrir.

Sans refermer le battant, elle sortit pour donner des instructions aux deux policiers en uniforme qui venaient d'arriver.

— Bon, il va me falloir quelques informations supplémentaires, dit-elle en revenant.

Elle referma la porte.

— Le nom de son employeur ou de son responsable hiérarchique direct, la liste de ses amis et/ou collègues. Avait-il vécu avec quelqu'un avant vous, Sima ? Une relation sérieuse ?

— Oh... Euh, oui, je crois. Oui.

— Il s'était mis à la colle avec Alla Coburn juste avant Sim, raconta Trina, toujours aussi zélée. Une autre cliente en commun. C'est la proprio de *La Voie naturelle*, un restaurant diététique près de Corps de rêve. D'ailleurs, elle a bien dégusté après leur rupture. Elle faisait genre « bon débarras » mais ça n'était pas sincère. Je sais toujours ce qui se passe dans la tête des gens que je coiffe. Par ailleurs, il se tapait beaucoup de ses clientes.

— Il a arrêté quand on s'est mis ensemble, affirma Sima.

Elle cligna les yeux devant le regard de compassion frustrée de Trina.

— Non ? Pourtant il m'avait dit...

— On en rediscutera. Bref, sa responsable s'appelle Lill Byers et elle vous parlera sans faire d'histoires. Allez d'abord voir du côté des collègues. Il ne restait pas longtemps ami avec les gens en dehors du boulot.

Eve sentait qu'il y avait autre chose. Elle se contenta de hocher la tête en notant les noms.

— Un agent va vous reconduire chez vous, dit-elle.

— On a le droit de partir ? s'étonna Sima.

— Restez à la disposition de la police. Vous êtes logée chez Trina pour le moment ?

— Euh, je...

— Elle restera avec moi jusqu'à ce que tout ça soit réglé. T'inquiète pas, Sim, je suis là.

Ce qui déclencha une nouvelle crise de larmes. Eve s'empressa d'ouvrir la porte.

— L'agent Cho va vous escorter jusqu'au rez-de-chaussée, dit-elle à Sima. Trina vous rejoindra dans une minute.

Une fois la jeune femme partie, elle se retourna vers Trina.

— Bon. Dites-moi tout.

— D'accord. Je préférerais faire gaffe devant elle. C'était pas un mec bien. Je suis désolée qu'il soit mort et tout, mais c'est la pure vérité. Faut savoir qu'il avait à peine lâché Alla avant de mettre le grappin sur Sima. Ce type était un coureur et un goujat. Il y a plein de trucs ici qui sont à elle, mais elle n'a même pas pensé à les réclamer quand il l'a foutue dehors. C'était elle qui faisait tout dans l'appart, vous voyez le genre ? Elle rangeait derrière Trey, elle

réapprovisionnait l'autochef, elle s'occupait des lessives et d'aller chez le teinturier. Ce blaireau envoyait carrément ses chaussettes chez le teinturier !

— Sérieusement ?

— Promis juré ! Vous allez trouver un paquet de belles fringues dans son armoire. Plein de soins pour le corps, le visage, les cheveux. Que des trucs de luxe. Trey aimait faire le beau. Il avait du charme, je prétendrai pas le contraire, mais il emballait les femmes pour mieux les dégager quand il avait eu ce qu'il voulait. Et je ne parle pas que de sexe.

— C'est-à-dire ?

— Vous pouvez être sûre qu'il ne s'était pas payé lui-même ces montres ni la moitié de sa garde-robe hors de prix. Il soutirait tout ce qu'il pouvait à des richardes plus âgées. Ses clientes, comme je vous le disais. C'est ce qui se raconte, en tout cas. Une d'entre elles aura fini par lui planter un couteau dans le cœur, mais ce n'était pas Sim. Elle ne l'a pas tué.

— Je sais.

— Vraiment, elle n'aurait pas... Oh. D'accord. Tant mieux.

— Savez-vous à qui appartiennent les escarpins et le truc à pois ?

— Non, mais je pourrais peut-être le découvrir.

— Laissez-moi faire. Rentrez chez vous. Et la prochaine fois que vous aurez bu quelques verres de trop, même chose : rentrez chez vous.

Enhardie, Trina entreprit de compter les arguments en sa faveur sur ses doigts aux ongles festifs.

— Elle payait le loyer. Elle avait la clé. Certaines de ses affaires sont encore ici. Elle avait le droit d'entrer.

— J'avais compris. Mais le poil à gratter pourrait être considéré comme une forme d'agression, les chaussettes comme du vandalisme et le club de golf comme du vol. La vengeance était inventive, mais aurait pu vous coûter cher.

Trina se contenta d'un haussement d'épaules.

— Bref, merci d'être venue, dit-elle.

Elle plissa soudain les yeux et le regard qu'elle posa sur Eve lui glaça le sang.

— Votre coupe mériterait quelques retouches. Et votre visage un bon soin hydratant. L'hiver est une vraie plaie pour la peau !

— Continuez sur cette voie, Trina, et je vous envoie au Central pour vous obliger à raconter de nouveau toute l'histoire dans une salle d'interrogatoire.

— Je dis les choses telles que je les vois, c'est tout. On vous fera tout le nécessaire avant votre super teuf.

Elle se dirigea vers la sortie, mais s'arrêta sur le seuil.

— Sim est un peu naïve et beaucoup trop confiante. Certaines personnes ne retiennent jamais la leçon, même après avoir pris beaucoup de coups.

« C'est juste », songea Eve.

Elle repartit vers la chambre et récupéra son kit de terrain. Cela faisait longtemps, très longtemps, qu'elle avait dépassé tout problème de naïveté ou de confiance excessive, estima-t-elle en sortant son aérosol de Seal-It pour en enduire ses mains et ses boots.

Le cynisme et la suspicion étaient plus utiles lorsqu'on était flic. S'estimant dotée d'une bonne dose des deux, elle entra pour faire face à la mort.

Elle pivota lentement sur elle-même afin que l'enregistreur fixé à son revers capte une vue d'ensemble, y compris les éclaboussures sur le mur, les traces sanglantes au sol... et sur le socle de ce qui semblait être un autre trophée.

Une valise ouverte contenant des vêtements soigneusement pliés était posée au pied du lit, à l'écart du corps.

— Il semble que la victime ait été en train de faire ses bagages – il avait presque terminé – en vue d'un séjour planifié de longue date. Les témoins font état d'un séminaire professionnel à Atlantic City. Beaucoup de vêtements pour deux jours de voyage, commenta-t-elle. Ce qui coïncide avec l'opinion des témoins sur la coquetterie de la victime. Beaux vêtements, haut de gamme, ajouta-t-elle après un bref examen. Ce qui correspond également aux déclarations des témoins.

Elle fouilla un peu plus avant, jusqu'à trouver un petit sachet rempli de feuilles séchées.

— Qu'avons-nous là ? On dirait... des feuilles de thé.

Elle l'ouvrit et huma le contenu. Le parfum lui rappela brusquement le thé fleuri que Mira, la psychologue du service, affectionnait.

— L'odeur évoque le thé. Ça ne ressemble pas aux substances illégales que j'ai pu croiser. Je le mets sous scellés pour analyse. Non prioritaire car on ne risque pas d'arrêter le défunt pour possession de narcotiques.

Elle recula de quelques pas et s'accroupit pour examiner le trophée qui représentait un hercule en short moulant aux muscles bandés.

— Quelques articles similaires exposés dans le séjour. La présence de sang et de matière grise sur celui-ci – prix du coach sportif de l'année 2059 – indique qu'on s'en est servi pour frapper la victime sur le côté gauche du crâne.

Elle le soupesa et fit la moue.

— Oui, il pèse son poids. Deux ou trois coups auront suffi.

Elle reposa l'objet et retourna vers la salle de séjour pour

soulever les autres trophées.

Deux cercles propres étaient visibles sous leurs socles. Le reste de l'étagère était couvert de poussière.

— L'arme du crime n'était pas rangée ici avec les deux autres.

De retour dans la chambre, elle avisa un cercle similaire sur la table de nuit.

— L'arme du crime était posée juste ici. Le tueur et la victime sont dans la chambre. Pas de signe visible d'effraction, il est donc probable que la victime connaissait celui ou celle qui l'a tuée. Aucun signe de lutte non plus, et ceci de la part d'une victime récompensée pour ses capacités sportives. Il ne semble pas y avoir eu d'affrontement physique. Pas de bagarre mais peut-être une dispute. Notre tueur s'empare du trophée et frappe.

» Par contre, il ne laisse pas le corps sur place, ce qui est intéressant. Il tire le corps jusqu'au lit, étalant du sang au passage. Il le hisse dessus et l'installe en position assise. Puis il prend le temps d'aller chercher le couteau, d'écrire le message et de transpercer le cœur d'un homme que j'imagine déjà mort pour le plaisir d'ajouter une cerise sur le gâteau. Une bonne dose de colère et d'insensibilité.

Elle sortit de son kit sa tablette d'identification et ses outils de mesure puis se redressa pour s'approcher du corps.

La victime est Trey Arthur Ziegler, métis de sexe masculin, âgée de trente et un ans. Habitant dans cet appartement. Célibataire. Pas de mariage, de conjoint légal ou de descendant dans nos fichiers.

Eve se figea en entendant la porte s'ouvrir ; elle guetta le pas reconnaissable de sa coéquipière.

— Par ici ! l'appela-t-elle. N'oubliez pas le Seal-It.

L'inspecteur Peabody apparut dans l'encadrement de la porte. Elle arborait ses santiags roses, une grosse doudoune, une écharpe rayée arc-en-ciel d'un à deux kilomètres de long et une sorte de toque bleu vif avec des rabats pour les oreilles.

Aux yeux d'Eve, elle avait tout de l'Esquimaude échappée d'un cirque.

— J'ai vu Trina en bas... annonça Peabody.

Elle s'interrompt pour observer le corps sur le lit.

— Waouh. Ho, ho, horreur.

— Oui. Il ne rentrera pas chez lui pour Noël.

— D'après Trina, c'était l'ex de sa copine.

— Qu'elles ont trouvé en s'introduisant ici pour mettre du poil à gratter dans son truc pour le visage.

— Poilant.

Peabody retira la toque qui retenait ses mèches brunes et la

rangea dans sa poche.

— Vous ne pensez pas que Trina puisse être impliquée dans la mort de ce type ?

— J'aimerais bien. Ça me donnerait une bonne raison de la faire enfermer.

— Charmant, répondit Peabody en déroulant son écharpe.

— Mais d'après ma première analyse, poursuivit Eve en retirant ses appareils de mesure, il semble que le décès remonte à 18 h 30 environ. Nous vérifierons l'alibi de Trina et Sima, mais je sais qu'il se confirmera. Par ailleurs, Trina est trop rusée pour tuer quelqu'un de cette façon et son amie n'a pas les tripes pour ça.

Ses jauges rangées, Eve sortit ses microlunettes.

— Allez vérifier s'il y a des caméras de sécurité, puis vous pourrez appeler le légiste et les techniciens du labo. Dites aux agents de commencer l'interrogatoire des habitants de l'immeuble. Quelqu'un aura peut-être vu ou entendu quelque chose.

— Ça va être la tournée des voisins en rogne.

— Pas une fois qu'ils sauront qu'il y a eu un meurtre. Les gens adorent apprendre que quelqu'un est mort tandis qu'eux sont bien en vie. Lancez le processus puis nous passerons les lieux au peigne fin quand j'en aurai fini avec le corps.

Ses lunettes sur le nez, elle se pencha pour examiner le crâne enfoncé du mort.

— Alors, Trey, murmura-t-elle, qu'est-ce que tu as à me raconter ?

2

La mort mettait fin à toute illusion de vie privée. Après avoir examiné le cadavre, Eve entreprit une fouille systématique de la chambre à coucher.

Conformément au récit de Trina, Trey disposait d'une garde-robe bien remplie. Tenues de sport sophistiquées et sexy, costumes élégants, vêtements de soirée stylés.

— Il coordonnait ses chaussettes et ses sous-vêtements, commenta-t-elle au retour de Peabody. Couleurs et motifs. Qui peut bien faire un truc pareil et pourquoi ?

— J'ai lu un article qui expliquait que c'est ce que l'on porte en dessous qui nous donne l'impression d'être épanoui et de maîtriser les choses. Ils appelaient ça le « vous-du-dessous ».

— Un homme qui s'épanouit en portant des caleçons et des chaussettes coordonnés est un imbécile. Il utilisait des contraceptifs masculins ordinaires et une petite sélection de sex-toys sans originalité. On trouve quelques disques pornos dans le même tiroir de la table de nuit. Plusieurs clubs et autres accessoires de golf dans l'armoire avec ses vêtements. Aucun vêtement féminin ici.

— Vous avez jeté un œil là-dessus ? demanda Peabody.

Elle tenait à la main un communicateur enveloppé dans une pochette pour pièce à conviction.

— Oui. Quelques messages à ses clients, deux ou trois conversations entre mecs, des textos destinés à des femmes auxquels il n'y a pas encore eu de réponse. Pas de menace de mort.

— Il y a un bloc à couteaux dans la cuisine, avec un couteau manquant, rapporta Peabody. La lame plantée dans son cœur semble faire partie d'un ensemble.

— Coups à la tête avec le trophée à portée de main. Puis la mise en scène, un peu plus imaginative, avec le couteau de cuisine, trouvé sur place lui aussi.

Les mains sur les hanches, Eve retourna dans le séjour.

Elle balaya la pièce du regard. Mal tenue, en bazar, mais rien qui indique une altercation.

— Bon, en tenant compte de l'absence de signes d'effraction ou de lutte, la victime a laissé entrer le tueur. Il le connaît... ou la

connaît. Il porte un pantalon de sport et un tee-shirt, des vêtements d'intérieur. Il est donc à l'aise avec le tueur, suffisamment pour qu'ils se rendent ensemble dans la chambre.

— Peut-être qu'on l'a forcé à aller dans la chambre. Peut-être que le tueur avait un couteau.

— Si le tueur avait un couteau, pourquoi aurait-il fracassé le crâne de la victime avec le trophée ? répliqua Eve. Par ailleurs, notre victime était un vrai costaud, j'imagine qu'il aurait résisté. Mais il a été pris par surprise. Ils vont dans la chambre. Pour coucher ensemble ? Le lit est défait, c'est donc une possibilité.

— La femme aux talons rouges ?

— Potentiellement.

Eve examina les chaussures et le soutien-gorge exposés à la vue de tous.

— Mais j'imagine mal quelqu'un doté d'assez de sang-froid pour faire tout ça – hisser le mort sur le lit, aller dans la cuisine, arracher le dessus d'un carton à pizza, y écrire un message, s'emparer du couteau et retourner dans la chambre pour poignarder le mort – pour ensuite laisser derrière elle escarpins et sous-vêtements.

» Elle aurait été assez maligne pour emporter le marqueur utilisé pour écrire le message – car je ne l'ai trouvé nulle part – et essayer le manche du couteau et le socle du trophée, mais aurait oublié son soutien-gorge à pois et ses chaussures rouges ?

— Ouais, ce serait une sacrée gaffe.

— Quoi qu'il en soit... Ils couchent peut-être ensemble, ou du moins commencent à batifoler. Notre victime est entièrement habillée, donc soit ils ont fait leur affaire et il s'est rhabillé, soit il n'a pas eu le temps de se dévêtir. Dans tous les cas, avant, durant ou après, la personne qui était avec lui a saisi le trophée et frappé... Ta victime s'écroule, mais tu la frappes encore car on a un impact sur le côté de la tête et un à l'arrière du crâne. Tu ne paniques pas, tu ne t'acharnes pas, donc il y a une certaine forme de maîtrise. Mais tu ressens le besoin de – ha, ha – retourner le couteau dans la plaie. Alors tu dégotes un morceau de carton et tu écris ce mot. Puis tu dois le tirer sur le lit, l'installer en position assise et lui enfoncer la lame, avec le mot, dans la poitrine.

— C'est la partie vraiment méchante du truc... D'accord, difficile de faire plus méchant que le meurtre, admit Peabody en captant le regard que lui décochait Eve. Mais le couteau et le mot, franchement, c'est du sel versé sur la plaie.

— De l'acier en plein cœur. Il t'a vraiment mis en rogne, reprit Eve. Mais tu lui as rendu la monnaie de sa pièce. Et c'est une forme de satisfaction. Un acte de violence soudaine – probablement irréfléchi –, complété par une mise en scène froidement calculée.

Peabody fit le tour des escarpins en question en tentant de visualiser un scénario différent.

— Bon, à titre purement hypothétique, disons qu'il s'agit de miss Talons Rouges. La discussion devient torride, ils reculent ensemble vers la chambre. Elle change d'avis, il se montre insistant... boum ! Ou bien ils font leurs galipettes et il se comporte soudain comme un salaud. Lui balance un truc à propos de son poids, de ses lacunes en tant qu'amante ou je ne sais quoi. Boum. Elle se maîtrise juste assez longtemps pour l'installer dans cette position, sous le coup de la colère et de l'adrénaline. Puis, quand ça retombe, elle panique et s'enfuit.

— Possible, admit Eve.

Après tout, elle avait déjà mis derrière les barreaux des coupables plus stupides encore.

— Faisons analyser son ordi. Et trouvons miss Talons Rouges.

— Belles chaussures, commenta Peabody. Je me demande quelle est la pointure...

— Bon sang, Peabody !

— Je me posais simplement la question.

Peabody s'empressa de rejoindre l'entrée pour accueillir les techniciens... et échapper à la colère d'Eve.

L'aube pointait. Ziegler était étendu sur une table d'examen à la morgue, les techniciens avaient envahi son appartement et les interrogatoires menés dans l'immeuble se soldaient par un tristement attendu « personne n'a rien vu ».

— Je vote pour un crime passionnel. Du classique.

Peabody, de nouveau emmitouflée comme pour affronter une période glaciaire, émergea de l'immeuble au côté d'Eve.

— Bijoux, argent liquide, carte de crédit, équipement high-tech et sportif toujours sur place. Aucun signe d'effraction mais des signes évidents de galipettes, poursuivit-elle.

— Comment en est-on venu à employer le mot « galipettes » pour parler de sexe ? Qui invente ce genre d'expression ?

— Des gens qui ne s'y connaissent pas beaucoup en sexe, sans doute. Mais notre macchabée n'en faisait pas partie. Le labo devrait pouvoir identifier l'ADN de la personne avec qui il a fait ses galipettes quand les techniciens auront récupéré les draps... J'aimerais bien qu'il neige.

— Si l'on se base sur l'état de son appartement et les déclarations de Trina quand elle affirme qu'il sautait sur tout ce qui passait, ils trouveront sans doute plusieurs empreintes ADN... Euh, quoi ?

Le cerveau d'Eve venait de capter les dernières paroles de Peabody.

— Qu'il neige ? demanda-t-elle.

— S'il doit faire aussi froid, autant qu'il neige, répondit Peabody en s'asseyant précipitamment dans la voiture d'Eve. C'est bientôt Noël, on est en droit d'attendre de la neige. C'est joli, la neige.

— Ce qui nous obligerait à rouler au ralenti derrière les chasse-neige qui la repoussent contre les trottoirs où elle se change en boue noirâtre. À slalomer entre les véhicules qui sont partis en vrille parce que les gens ne savent pas conduire sur la neige. À enjamber tous les piétons qui ont glissé sur les trottoirs verglacés...

— Vous, vous avez besoin d'une bonne dose d'esprit des fêtes !

Peabody se blottit avec joie au creux du siège chauffant. Pour elle, à cet instant précis, un derrière au chaud était un derrière heureux.

— On devrait aller se prendre un chocolat chaud.

Eve ne lui accorda même pas un regard.

— Nous nous rendons à la salle de sport, annonça-t-elle.

— Si on se prenait d'abord un chocolat, ça nous donnerait l'occasion de dépenser ensuite les calories à la salle, répliqua Peabody avec un sourire qui se voulait enjôleur.

Devant l'absence de résultat, elle haussa les épaules.

— Je vais me renseigner sur la patronne de Ziegler, dit-elle simplement.

— Quelle bonne idée.

Eve les conduisit à travers les rues encore désertes dans la faible lumière de l'aube hivernale.

Les réverbères s'éteignaient progressivement, délaissant l'air froid et gris, traversé par intermittence de volutes de vapeur émanant des bouches d'aération du métro. Eve dépassa un maxibus à moitié vide dont l'éclairage clignotant conférait aux passagers à l'air hébété un teint d'une pâleur verdâtre.

Même à cette heure indue, elle fut contrainte de se garer sur une zone de livraison, à quelques rues de Corps de rêve. Elle alluma son panneau EN SERVICE.

— Lill Byers, commença Peabody comme elles émergeaient sous une bourrasque glacée. Trente-huit ans, divorcée, un enfant de sept ans. Un garçon. Employée chez Corps de rêve depuis douze ans, actuellement en tant que gérante. Petit accident de parcours : il y a six ans, elle a été arrêtée pour dégradation de biens et troubles à l'ordre public. Elle avait démoli le véhicule de son ex-mari à coups de démonte-pneu. J'imagine que ce n'était pas un divorce à l'amiable.

— Ça n'existe pas, un divorce à l'amiable.

Les lumières de la salle de sport brillaient de tout leur éclat derrière les immenses vitrines. Dressées vers le ciel, celles-ci laissaient voir trois étages de locaux spacieux. Au rez-de-chaussée, Eve aperçut plusieurs silhouettes faisant honneur au nom de la salle qui joggiaient,

soulevaient des poids, enchaînaient les fentes ou les exercices d'escalade.

Là où les passagers du maxibus lui avaient paru las et ahuris, ces sportifs matinaux semblaient terriblement alertes et actifs.

— Je les déteste, maugréa Peabody. Tous jusqu'au dernier. Regardez-les ! Tous impeccablement moulés dans leurs tenues conçues pour souligner le galbe et les méplats du moindre muscle. Avec leur petit air supérieur et la pellicule de transpiration sur leur peau. Et zéro pour cent de masse grasseuse à eux tous ! Comment voulez-vous que je profite de mon chocolat chaud bien mousseux, maintenant ?

— Vous n'avez pas de chocolat chaud bien mousseux.

— En pensée, si. Maintenant, même cette mousse imaginaire est gâchée.

— Courage ! suggéra Eve.

Elle se servit de son passe-partout sur la plaque d'identification de l'entrée et pénétra dans la salle.

Elle eut l'impression de heurter un mur sonore.

Les haut-parleurs crachaient à plein volume une musique hurlante qui lui martelait les tympans. Eve aperçut une femme perchée sur un vélo, l'air féroce et déterminé tandis qu'elle chantait en rythme avec la chanson, probablement à tue-tête.

Son regard avait quelque chose d'un peu fou.

Les machines tournoyaient et fendaient l'air, les semelles claquaient sur les tapis roulants, les poids tintaient et s'entrechoquaient. La salle proposait un bar à jus – actuellement désert – au premier étage et ce qui semblait être des salles de cours aux parois de verre au deuxième.

Derrière l'une d'elles, Eve aperçut d'autres corps de rêve effectuant de gracieuses salutations au soleil.

— Ils doivent avoir une excellente isolation sonore, commenta-t-elle.

Personne n'était présent derrière le demi-cercle laqué de blanc qui constituait le bureau d'accueil, mais Eve repéra une femme vêtue d'un short et d'un tee-shirt moulants marqués du logo de la salle. L'air sévère, elle accompagnait de la voix les efforts d'un client pour terminer une série difficile de squats et de fentes, debout sur une bascule, des haltères de dix kilos dans chaque main.

— Allez, Zeke ! Muscles d'acier ! Descends. Remonte.
Contraction !

— Excusez-moi, dit Eve.

— Une seconde... Puisse dans ta force intérieure, Zeke. Encore cinq !

— Je te déteste, Flora...

Elle lui décocha un sourire radieux.

— Voilà ! C'est exactement ce que je voulais entendre. Encore quatre !

— Lill Byers ? demanda Eve.

— Elle devrait être arrivée. Dans son bureau, *a priori*. Ne lâche pas, Zeke ! Ne lâche pas. Encore trois. Contracte-toi, bande tes muscles, reste droit, reste droit ! Encore deux... C'est juste après la réception, ajouta-t-elle à l'intention d'Eve. Tu y es, tu y es ! La dernière. Finis ça en beauté.

Eve entendit le sportif s'effondrer, à bout de souffle, tandis que Flora lui dédiait un sifflement approuvateur.

— Trente secondes de pause pour boire de l'eau, annonça-t-elle tandis qu'Eve se dirigeait vers le bureau. Puis on passe aux abdominaux.

— Tu es un monstre, Flora !

— Et c'est ce que tu adores chez moi.

— Je devrais peut-être me prendre un coach, déclara Peabody, songeuse. Avec quelqu'un comme elle sur le dos, je suis sûre qu'en un rien de temps j'aurais un joli cul rond et ferme.

— Vous lui balanceriez un coup de pistolet paralysant avant la fin de la première séance.

— Mais sans ça, ça marcherait.

Par l'étroite lucarne de la porte du bureau, Eve aperçut, de dos, une femme dotée d'une calotte de cheveux orange et d'un corps sculpté au scalpel assise devant un ordinateur équipé de deux écrans.

Le premier affichait la représentation en images de synthèse d'une femme lourde d'à peu près quinze kilos de trop luttant pour réaliser une séance d'entraînement – exercices abdominaux, relevé des jambes, criss-cross – tandis que le second laissait voir une liste de noms et de chiffres dans les colonnes d'une feuille de calcul.

Eve frappa vivement sur le panneau.

La femme effleura l'image afin que la silhouette effectue une série d'extensions de la jambe.

Plutôt que de frapper de nouveau à la vitre, Eve passa la tête à l'intérieur :

— Bonjour !

— Ajoutons cinq *roll-up*, dit la femme.

Le simulacre à l'écran obtempéra avec un petit gémissement.

Eve tapota l'épaule de la femme qui lui tournait le dos. Celle-ci poussa un cri aigu et sursauta comme si on venait de l'ébouillanter. Elle pivota sur elle-même, les yeux ronds, puis se mit à rire. Enfin, elle retira ses bouchons d'oreille.

— Désolée, excusez-moi, je ne vous avais pas entendue entrer. Les premiers arrivants demandent toujours la musique à fond, donc j'utilise ces petites boules. Que puis-je pour vous ?

— Lill Byers ?

— C'est moi. Je suis la gérante.

Eve sortit son insigne.

— Lieutenant Dallas et inspecteur Peabody. Nous voudrions vous parler un instant.

Le teint frais de Lill vira soudain au gris.

— Mon fils. Est-ce qu'il va bien ? Evan va bien ?

— Cela n'a rien à voir avec votre fils. Il s'agit de l'un de vos employés.

— Oh, mon Dieu.

Elle passa la main sur sa calotte de cheveux colorés.

— Pardon. Mon fils est avec son père pendant quelques jours. Une petite visite avant Noël vu que cet égoïste part pour le Belize avec sa pouffiassse du moment durant les vacances. Et tant pis pour son fils.

Elle laissa échapper un gros soupir.

— Bref... Il y a un problème avec quelqu'un de chez moi ?

— Pourrions-nous en parler dans un endroit plus au calme ? demanda Eve.

— Bien sûr. La salle de relaxation. Par ici.

Elle les escorta hors du bureau puis traversa la salle d'entraînement, passa devant un petit bar à jus en libre-service, monta jusqu'à l'étage et les fit entrer dans une salle aux murs gris clair. Le mobilier se composait de deux longs bancs et d'une demi-douzaine de confortables fauteuils de détente.

La porte se referma et le silence se fit dans la pièce.

— Nous proposons à nos clients un espace méditatif pour les aider à trouver l'équilibre. Yin et yang. Quelqu'un a des ennuis ?

— Trey Ziegler.

Lill s'assit sur l'un des bancs et fit signe à Eve et Peabody de prendre un siège.

— Merde... Il avait promis de bien se tenir à Atlantic City. Je vais devoir payer sa caution ?

— Il n'est jamais arrivé à Atlantic City. J'ai le regret de vous informer que Trey Ziegler est mort.

— Mort ?

Elle ne pâlit pas, cette fois, mais se raidit de la tête aux pieds.

— Que voulez-vous dire par « mort » ? Genre, vraiment mort ?

— Ce genre, oui.

— Oh, mon Dieu...

Elle se redressa d'un coup et se mit à arpenter la pièce, les mains plaquées de chaque côté du visage.

— C'est pas possible... Il y a eu un accident ?

— Non. Nous sommes de la Criminelle.

— Vous êtes...

Lill s'arrêta et se laissa retomber sur le banc.

— La Criminelle. Un meurtre ? Quelqu'un l'a tué ? Comment ? Quand ?

— Il a été tué hier soir. Quand l'avez-vous vu ou lui avez-vous parlé pour la dernière fois ?

— Hier. Vers 14 heures. Non, plutôt 13 heures. Je l'ai laissé partir de bonne heure pour qu'il puisse préparer ses affaires et arriver à Atlantic City assez tôt pour participer au cocktail d'ouverture, se familiariser avec les lieux. J'ai aussi envoyé Gwen. Elle va bien ?

— Gwen ?

— Gwen Rollins, l'une de nos coaches.

— Ils voyageaient ensemble ?

— Non, non.

Elle s'interrompit et faillit lever les yeux au ciel avant de se reprendre.

— Non, répéta-t-elle.

— Ils ne s'entendaient pas ?

— Ils s'entendaient trop bien, plutôt. Quelle histoire de fous... Qu'est-ce qui est arrivé à Trey ?

— C'est ce que nous avons l'intention de découvrir. Avait-il des problèmes avec certaines personnes ?

— Pas au point de se faire assassiner. Donnez-moi un instant, vous voulez bien ?

Elle demeura assise en silence pendant quelques secondes, les doigts pressés sur ses paupières closes, en respirant lentement.

— C'est quelqu'un avec qui je travaillais, que je voyais tous les jours au boulot et parfois durant les week-ends quand il passait. Forcément, nos vies finissent par s'en trouver liées. On n'était pas super copains en dehors du travail, mais il faisait partie de ma vie. Et maintenant il est mort.

Elle baissa les mains et croisa le regard d'Eve.

— C'est... C'était un bon entraîneur. Il comprenait bien les clients, savait les motiver. Plus doué pour les séances en solo qu'en groupe ; il n'était pas très fort pour diviser son attention entre les membres d'un groupe, donc je ne le lui demandais qu'en cas de nécessité. Et c'était un excellent masseur. J'avais même plusieurs fois fait appel à lui pour ça.

Elle se passa de nouveau les doigts dans les cheveux puis vida ses poumons.

— En certaines occasions, il pouvait aussi se comporter comme un blaireau.

— En quelles occasions ?

— Avec les femmes. Il draguait à tout-va. Ne voyait pas où était le problème de passer de l'une à l'autre. Il aimait qu'on s'intéresse à

lui et se vantait souvent de sa vie sexuelle. J'ai dû lui demander de se calmer à plusieurs reprises.

— Il draguait les clientes ?

— Oui, et *vice versa*. Mais il faisait gaffe, je veux dire assez pour ne pas tout ficher en l'air. Qui perd un client perd de l'argent, et il aimait l'argent au moins autant que le sexe. Donc quand il y avait de la séduction dans l'air avec les clientes, il faisait en sorte que ça reste léger. Il vivait avec quelqu'un depuis quelques semaines. Sima Murtagh. Mais elle ne ferait pas de mal à une mouche. La pauvre, la rupture est la meilleure chose qui pouvait lui arriver. Il la trompait depuis le départ.

— Elle était au courant ?

— Je ne crois pas, répondit Lill avec un soupir. C'est une gentille fille. Elle travaille dans le salon un peu plus bas dans la rue, Ultra. Je sais qu'il fricotait avec deux ou trois clientes pendant qu'ils étaient ensemble. Il avait un penchant pour les femmes mûres et fortunées. Le genre à louer une suite à l'hôtel pour quelques heures ou pour une nuit, à l'inviter au restaurant et à lui faire des cadeaux mais sans trop s'attacher émotionnellement parlant. Pour être franche, je crois qu'il couchait de nouveau avec Alla. J'en suis presque sûre.

— Alla Coburn ?

— Ouais. La propriétaire de *La Voie naturelle*, un restau du coin. Ils ont été en couple pendant un moment et puis il l'a larguée, ou bien c'est elle, ça dépend de qui raconte l'histoire. Et c'est là qu'il s'est mis avec Sima. Alla est membre chez nous, et l'autre jour, je suis tombée sur elle et Trey plaqués l'un contre l'autre. Ça a beaucoup fait rire Trey.

Elle baissa les yeux sur ses mains, l'air affligé.

— Il faut comprendre... Il avait une belle gueule, le corps qui va avec et du charme quand il décidait de s'en servir. Et, d'après ce que j'ai pu entendre, il savait s'y prendre au lit.

— Vous avez eu l'occasion d'en juger par vous-même ?

Lill releva la tête et planta de nouveau son regard dans celui d'Eve.

— Non, et pour deux raisons : je suis sa patronne et j'aime mon travail. Et j'ai un enfant à charge, ce qui fait même trois raisons, Evan constituant la plus importante. Par ailleurs, j'ai été mariée à un type comme Trey Ziegler pendant quatre ans. Je ne répète pas mes erreurs.

— Mais je parie que vous pourriez faire une liste de celles qui ont tenté l'aventure.

— En effet.

Lill laissa échapper un soupir et appuya de nouveau ses doigts contre ses yeux.

— Oui, je pourrais. Vous pensez que c'est arrivé à cause d'une

histoire de sexe ou de jalousie ? Je peux comprendre... Avant le divorce, j'ai souvent eu envie de balancer mon ex depuis le toit d'un immeuble de douze étages. Et ça m'arrive encore, de temps à autre.

— Au lieu de quoi vous avez sorti le démonte-pneu.

Lill fit la grimace.

— Je ne peux pas le nier. Faut dire... Un après-midi, je rentre chez moi, malade. Un sale rhume. Les choses n'allaient pas super bien entre nous, mais on avait un gamin, je voulais essayer de passer le cap. Il était censé travailler en free-lance sur un compte rendu de voyage et s'occuper d'Evan. En arrivant à la maison, je trouve Evan dans son berceau, en pleurs et trempé. Et mon salaud d'ex est dans la chambre, en train de se taper la voisine. J'ai directement emmené Evan chez ma mère, je l'ai changé, je lui ai donné à manger et je l'ai couché. Puis j'y suis retournée, j'ai pris toutes les affaires que je pouvais porter, pour Evan et pour moi, pendant que ce salaud me la jouait « hé, n'en fais pas tout un plat ». Il répétait que c'était elle qui l'avait dragué. Que je n'étais plus très disponible. Qu'il avait besoin de se détendre et qu'il n'était pas une foutue nounou.

— Il a de la chance que vous ne l'ayez pas frappé avec le démonte-pneu, commenta Peabody.

— Comme vous dites. Et moi aussi, j'imagine. Mais je devais d'abord penser au petit. Alors que j'allais vers la voiture – après tout, c'était aussi la mienne – il s'est mis à gueuler que si je partais, je n'avais qu'à partir à pied avec ce que j'avais sur le dos et rien de plus. Que si je prenais la voiture, il appellerait la police pour dire qu'elle avait été volée. Alors j'ai craqué : j'ai sorti le démonte-pneu et j'ai mis la bagnole en pièces. J'ai fini par être arrêtée. Mais le jeu en valait la chandelle.

— Ça doit être agaçant d'avoir parmi vos employés quelqu'un qui ressemble à votre ex.

— Mon Dieu...

Elle frotta une fois de plus sa calotte de cheveux courts.

— D'accord. Ça me stresse, mais je comprends pourquoi vous dites ça, donc je vais vous répondre franchement. Les deux ou trois premières fois où je l'ai surpris en train de faire du charme à l'une des coachs, je suis allée leur parler. Leur dire de faire attention. Et on m'a répondu de me mêler de mes affaires. Et c'est ce que j'ai fait, même après avoir perdu quelques coachs. Puis j'ai dit les choses clairement à Trey : « Si une autre fille s'en va, je ferai en sorte que tu partes, toi aussi. » Ça ne lui a pas plu, mais c'est moi la patronne, et je me serais débarrassée de lui sans remords. Professionnellement, je veux dire. Il a cessé de draguer les collègues parce qu'il savait que je n'hésiterais pas à le licencier. Ce qu'il faisait en dehors de nos locaux, par contre, ce n'était pas de mon ressort.

— La rumeur voudrait qu'il ait envisagé de monter sa propre affaire.

Lill se mit à rire.

— Ce ne serait pas le premier à en rêver. D'après ce que j'ai entendu, Trey affichait beaucoup d'ambitions ces derniers temps. Mais ce n'était que des paroles. La vérité, c'est qu'il choisissait des femmes comme Sima et Alla parce qu'elles travaillaient dur et qu'elles avaient les moyens de payer le plus gros du loyer, voire la totalité. Une façon pour lui de vivre à leurs crochets en dépensant sa paie en vêtements et équipements de sport. Jamais il n'aurait pu rassembler assez d'argent pour financer un endroit comme celui-ci.

— On m'a dit qu'il faisait des heures supplémentaires à la salle.

— Je travaille de jour – je dois m'occuper d'Evan – mais oui, il avait des horaires atypiques. Les employés ont le droit de venir s'entraîner en dehors de leurs heures ou d'ajuster leurs horaires en fonction des clients. Nous sommes ouverts entre 6 heures et 22 heures, mais j'ai remarqué qu'il se servait souvent de son badge après 22 heures. Il disait utiliser les ordinateurs pour programmer de nouvelles séances d'entraînement ou venir pour faire du sport le soir, au calme. Il ramenait des clients, il méritait son salaire et ses commissions. Je n'ai pas fait d'histoires.

— D'accord. Il possède un casier ici.

— Comme tous les employés.

— Nous voudrions y jeter un coup d'œil. Je peux obtenir un mandat.

— Inutile. Quiconque refuserait que les flics disposent de toutes les informations utiles pour découvrir son meurtrier serait trop stupide pour mériter de vivre.

Eve hocha la tête, intriguée.

— C'est une façon de voir les choses, dit-elle.

Lill descendit avec elles jusqu'aux vestiaires des employés. Il s'agissait d'une pièce étroite équipée de casiers alignés le long du mur, de deux petits bancs, d'un compartiment toilettes et d'une douche minuscule.

— Nous avons d'autres vestiaires au deuxième étage. La plupart des hommes utilisent celui-ci et les femmes celui du second, mais ils sont mixtes. Trey a installé un second cadenas sur son casier il y a deux semaines. Ça se fait parfois, chez les clients comme chez les employés. Raison pour laquelle j'ai un passe universel parce que les gens oublient leur code la moitié du temps.

Lill fit glisser son passe dans le deuxième cadenas électronique. Une fois, puis deux. Sourcils froncés, elle essaya le cadenas d'origine.

— Aucun effet.

— Laissez-moi essayer le mien.

Eve s'avança et répéta la même opération, sans plus de succès.

— Il s'est donné du mal, on dirait. Intéressant.

Elle lança un coup d'œil vers Peabody.

— McNab, dit-elle.

— Je m'en occupe.

— Je vais appeler l'un de nos spécialistes. Il accédera au casier et confisquera son contenu. Vous avez le droit d'être présente durant l'opération si vous le souhaitez.

Perplexe, Lill contemplait toujours le casier, les mains sur les hanches.

— Je veux bien, parce que maintenant, j'ai envie de savoir ce qu'il cache là-dedans.

— D'ici là, pourquoi ne pas commencer par établir une liste des gens qui auraient pu, disons, avoir envie d'arranger sa voiture à coups de démonte-pneu.

— Aïe ! répondit Lill avec un petit rire nerveux.

Tandis qu'elles attendaient l'arrivée de McNab, Eve chargea Peabody de rassembler un maximum d'informations à propos d'Alla Coburn et des autres noms cités par Lill. Elle-même irait parler aux entraîneurs en service.

Une tâche qu'elle interrompit en voyant McNab franchir le seuil de la salle de sport.

Il détonnait au milieu de toutes ces silhouettes sculptées, tablettes de chocolat et muscles huilés.

D'un autre côté, McNab détonnait où qu'il soit.

Avec son long manteau rouge et son bonnet de marin vert vif, il faisait penser à une brindille chétive parmi des séquoias. Sa longue chevelure flottait joyeusement dans son dos tandis qu'il s'approchait d'un pas alerte sur des bottes de la même couleur que son bonnet. Une série d'anneaux argentés scintillaient à son oreille.

Eve vit son joli visage s'éclairer lorsqu'il aperçut Peabody. L'amour, se dit-elle, pouvait prendre décidément bien des formes.

Elle se dirigea vers l'as de la DDE avant que sa partenaire et lui se laissent aller à faire quelque chose d'embarrassant. Comme s'embrasser pendant le service, par exemple.

— Double verrouillage, annonça-t-elle sans préambule. Un premier cadenas installé d'origine et un second ajouté par la suite. Les deux ont été reprogrammés pour bloquer les passe-partout.

— J'ai ce qu'il faut avec moi, répondit-il en tapotant l'une des nombreuses poches de son manteau. C'est l'étuve, ici, ajouta-t-il en examinant les lieux. Votre victime bossait dans cette boîte ?

— En effet.

— J'imagine qu'il a laissé un cadavre athlétique. Ça fait réfléchir, non ? Manger de la nourriture pour lapins, transpirer quotidiennement

et mourir malgré tout. Hé, p'tit body ! Tu as oublié tes chauffe-orteils ce matin.

Il sortit de l'une de ses poches une paire de fines pochettes de gel.

— Merci. Oh, tu les as activés ! Trop chou.

— Je ne voudrais pas que ma copine attrape froid aux petons.

— Ne redites pas « trop chou », ordonna Eve en anticipant la réaction de Peabody. Et ne prononcez plus le mot « petons ». Vous êtes des agents de police, dois-je vous le rappeler ? Par ici, McNab.

Elle se retourna, parfaitement consciente qu'ils allaient échanger leur petit signe de main complice dans son dos. Peabody tâcha de se rattraper en lui faisant immédiatement son rapport.

— Rien de notable dans les infos que j'ai obtenues, lieutenant. Quelques confrontations mineures avec la justice, dont une personne avec des infractions au Code de la route encore en suspens. Mais rien qui attire l'attention. La boîte de Coburn occupe ses locaux actuels depuis presque six ans.

— D'accord, répondit Eve. Personne n'appréciait Ziegler. La plupart de ses collègues ne le disent pas directement, mais il est clair qu'il ne leur manquera pas particulièrement. Les mots « arrogant », « sournois », « ambitieux » et « blaireau » reviennent souvent.

Elle désigna Lill d'un signe de tête.

— Lill Byers, la gérante, sera témoin de l'ouverture du casier de l'employé décédé. J'aimerais aussi que l'inspecteur McNab examine tout ordinateur que Ziegler aurait pu utiliser.

Lill se caressa de nouveau les cheveux.

— Oh, euh... La salle de détente des employés est au deuxième étage. Nous avons deux mini-ordinateurs sur place. La plupart des gens apportent leur propre tablette ou ordi de poche, mais les deux minis restent ici à disposition, avec tous les logiciels. Je ne connais pas son mot de passe, par contre.

— Je peux le récupérer, lui assura McNab.

Une fois dans le vestiaire, il sortit un scanner pour examiner le premier cadenas.

— Modification des réglages d'usine et mise à niveau de sécurité. Attendez...

Du bout des pouces, il tapa une sorte de code puis relança le scanner.

— Sacrée mise à niveau, même ! Une protection digne d'un coffre-fort de banque sur un cadenas de casier. Bizarre.

— Ça va prendre longtemps ? s'enquit Eve.

— Il a retravaillé le logiciel et il utilise un code à treize chiffres, multicouches. Il va me falloir quelques minutes.

Les mains au fond de ses poches, Eve songea à Connors. Son mari, l'ancien voleur, n'aurait sans doute fait qu'une bouchée de ces

verrous. Mais elle pouvait difficilement lui demander de faire une pause dans sa journée d'empereur des affaires pour venir ouvrir un fichu casier de vestiaire.

— Pourquoi s'est-il donné autant de mal ? s'étonna Lill. Qu'est-ce qu'il a bien pu cacher là-dedans ?

— C'est ce que nous allons découvrir.

— Pourquoi ne pas s'acheter un coffre pour chez lui, ou dans une banque ?

— Le casier est gratuit pour les employés, non ? répondit Eve tout en observant le travail minutieux de McNab.

— Oui.

Lill soupira et secoua la tête.

— Mais quel radin ! Merde, pardon. C'est horrible ce que je dis. Il est mort. Je ne voulais pas...

— Ne vous inquiétez pas, répondit Eve.

— Je peux peut-être vous apporter quelque chose à boire. Un jus, un smoothie ? Nous avons de très bons thés. Si vous voulez...

— C'est bon !

Le dernier chiffre enclenché, le verrou principal s'ouvrit.

— D'accord, il a mis deux couches à douze chiffres sur celui-ci, marmonna McNab plus pour lui-même que pour l'assistance. Franchement excessif et une pure perte de temps vu que je n'ai qu'à... Ouais, ouais, ouais.

Des nombres s'affichèrent en rouge sur son scanner tandis qu'il tapotait du bout des pouces et se déhanchait en tapant du pied au rythme de la chorégraphie typique des informaticiens de la DDE au travail.

Les secondes défilèrent pour former des minutes et Eve se retrouva à faire les cent pas pour ne pas succomber à l'envie de harceler McNab pour qu'il ouvre ce fichu casier.

— J'y suis presque, Dallas, promit-il. Ce n'est pas spécialement compliqué, simplement fastidieux. Il a passé beaucoup de temps sur les couches, mais c'est fait sans aucun génie. Il faut juste un peu de patience, c'est tout.

Il lui décocha un rapide coup d'œil suivi d'un grand sourire.

— Imaginez qu'après tout ça ce truc soit vide ! Ça serait rageant, hein ?

— Ne m'obligez pas à vous botter les fesses, McNab.

— On attaque la dernière séquence, je rentre les derniers chiffres et... boum ! Désactivé. Le casier est tout à vous, lieutenant.

— Bien. Voyons voir ce qu'il contient de si important.

Loin d'être vide, le casier contenait des liasses de billets enroulées et soigneusement empilées sur plusieurs niveaux. Que des billets de faible valeur, remarqua Eve, rassemblés en liasses de mille dollars.

— Ça alors ! s'exclama Lill en posant la main sur l'épaule d'Eve, les yeux grands comme des soucoupes. Ça alors, où Trey a-t-il trouvé tout cet argent ? Du liquide. Qui possède de telles sommes en liquide ?

— Bonne question. Peabody, établissons un décompte précis avec Mme Byers comme témoin puis mettez tout ça sous scellés. Quand a-t-il installé le second cadenas ?

— Ah... euh... il y a environ un mois, finit par dire Lill. Ou peut-être un peu plus, cinq à six semaines. Oui, je dirais plutôt six semaines.

À quel genre d'activité Ziegler avait-il pu s'adonner durant les quelques semaines écoulées ? se demanda Eve. Quoi que ce puisse être, cela s'était avéré à la fois lucratif et mortel.

— Cent soixante-cinq mille dollars, Dallas. Cent soixante-cinq liasses de mille dollar. De beaux billets de vingt tout neufs, ajouta Peabody. Retenus par des élastiques et non des rubans de banque officiels.

— On récupère le tout comme pièces à conviction. McNab, passez les ordinateurs de l'étage au peigne fin, puis vous vous occuperez de celui de son domicile et de son communicateur. La totale. Merci pour votre temps et votre coopération, dit-elle à Lill.

— Vous pourrez me tenir au courant de la suite ? Je n'en reviens pas que Trey ait caché autant d'argent ici. Ni qu'il soit mort. Je crois que mon cerveau a du mal à digérer l'information.

— Nous vous dirons ce que nous pourrons, quand nous pourrons.

— D'accord. Avant de partir, laissez-moi aller vous chercher un sac. Ce sont des sacs de sport que l'on offre à nos adhérents. Vous n'arriverez pas à mettre tous ces billets dans des pochettes en plastique.

— Bien vu.

Une fois l'argent rangé dans le sac rouge vif orné du logo de Corps de rêve, Eve baissa les yeux vers sa montre.

— Nous allons nous intéresser de très près aux finances de Ziegler. Commençons par mettre les pièces à conviction à l'abri puis nous reviendrons parler à Coburn. On passera ensuite voir Morris avant de nous attaquer à la liste des clients de Ziegler.

— Je sais mais... Dallas ? Vous vous rendez compte que je transporte cent soixante-cinq *mille* dollars dans un sac de sport.

Peabody passa le sac par-dessus son épaule et imita la pose du Père Noël portant sa hotte.

— Je veux dire... Waouh ! Y a de quoi faire de sacrés cadeaux, non ?

3

— Je n'avais jamais transporté autant d'argent de ma vie. J'imaginai ça plus lourd, commenta Peabody au moment d'entrer dans le Central.

— Quel genre de type conserve autant de liquide dans un casier de vestiaire ? « Radin » semble lui aller comme un gant. Le liquide l'arrangeait, spécula Eve. Ça ne laisse pas de traces et c'est plutôt facile à blanchir.

— Je vais me mettre au boulot sur ses finances, mais on sait déjà que ce n'est pas de l'argent qu'il avait économisé ou gagné légitimement. Tous ces billets étaient neufs. D'ailleurs, ça sent carrément bon, l'argent neuf...

— Ne commencez pas à renifler les pièces à conviction, répondit Eve.

Elle descendit de l'escalier roulant. Elle avait tenu à passer par la Criminelle, afin de vérifier deux ou trois choses puis de mettre en place son tableau de meurtre tandis que Peabody se pencherait sur les comptes de la victime. Après quoi elles retourneraient sur place pour poursuivre leurs interrogatoires.

Il faut dire que son bureau au Central offrait quelque chose d'essentiel auquel elle n'avait pas eu accès depuis qu'on l'avait tirée de son lit douillet au milieu de la nuit.

Du vrai café.

En arrivant dans la salle commune, elle fut assaillie par le bruit des ordinateurs, des voix et des sonneries de communicateurs. Quelqu'un avait sorti des cartons une guirlande argentée fatiguée pour l'accrocher au-dessus des fenêtres latérales. On y avait accroché de travers un panneau plus miteux encore qui proclamait JOYEUSES FÊTES.

Le même lutin de Noël avait sans doute installé le faux sapin pitoyable et rabougri qui se dressait dans un coin de la pièce. Des portraits des inspecteurs et des agents en uniforme décoraient les branches, la photo d'Eve trônant sur son sommet trapu.

— C'est sérieux ?

Le toujours très élégant inspecteur Baxter s'approcha pour contempler l'arbre avec elle.

— Santiago l'a sorti de la machine à recycler, dit-il.

— Pas de gâchis, pas de dépense inutile, annonça Santiago depuis son bureau. Carmichael s'est chargée des décorations.

— Nous représentons l'esprit « Crimi-noël », lança Carmichael. Si les flics enquêtant sur les meurtres ne peuvent pas se montrer festifs à cette période de l'année, alors qui ?

— Et c'est quoi, cet esprit ? « Joyeuses fêtes, salopard, t'es en état d'arrestation ? »

— C'est exactement ça ! répondit Carmichael avec un grand sourire.

— Pas mal. Peabody, attaquez le côté financier.

Eve se détourna pour prendre le chemin de son bureau et eut droit à une nouvelle surprise en voyant Connors en émerger.

Il était parfait ; comme si les dieux s'étaient réunis un soir autour d'un verre en décidant de créer quelque chose d'extraordinaire. Ils avaient donc sculpté un visage d'ange au charme de démon avant d'y ajouter des yeux d'un bleu sauvage et des lèvres qui donnaient aux femmes l'irrépressible envie d'y plaquer les leurs.

Les yeux en question s'illuminèrent et la bouche s'incurva sur un sourire.

L'amour, songea-t-elle de nouveau, prend décidément bien des formes.

Dans son cas, elle avait touché le jackpot.

— Vous voilà, lieutenant ! lança-t-il d'une voix mélodieuse qui trahissait son héritage irlandais. Je t'ai laissé un mémo-cube.

— J'avais oublié mes chauffe-orteils ?

Il haussa des sourcils d'un noir aussi intense que ses cheveux qui lui descendaient presque jusqu'aux épaules.

— Pardon ? Tes quoi ?

— Rien. Viens avec moi si tu as une minute.

— Pour toi, toujours.

En repartant vers le bureau, il lui caressa gentiment le bras. Sa version, supposa-t-elle, du geste affectueux de Peabody et McNab.

— Tes hommes ne savaient pas trop quand tu reviendrais. J'avais une brève réunion dans le coin, donc je me suis arrêté en passant.

À peine eurent-ils franchi le seuil du minuscule bureau d'Eve que Connors lui prit le visage entre ses mains et l'embrassa avant qu'elle puisse protester.

— Bonjour, dit-il.

Il passa brièvement le doigt dans la fossette du menton d'Eve.

— Tu es sur le pied de guerre depuis un bon moment déjà, reprit-il.

— On a un mort, répondit-elle simplement.

— Et quel rapport ce mort entretient-il avec Trina ?

— C'est l'ex d'une de ses amies. J'ai besoin d'un café.

Elle se tourna vers l'autochef et programma deux cafés noirs et bien chauds.

— J'étais prête à l'étrangler avec sa propre chevelure pour m'avoir forcée à me lever si tôt, mais... Oh, loués soient le Père Noël et tous ses lutins ! s'exclama-t-elle après sa première gorgée de café.

Elle en but une deuxième puis se débarrassa de son manteau et le mit de côté.

— Sa copine et elle avaient picolé. Elles sont allées chez l'ex en question pour lui jouer un tour. Une histoire de poil à gratter. Franchement, elles ont quel âge, douze ans ? Bref... Au lieu de quoi elles ont trouvé le corps de l'ex. Frappé à la tête puis poignardé. Le tueur a laissé une note évoquant le Père Noël.

Connors l'écouta en silence en sirotant son café. Il avait l'air de la suivre sans mal.

— Tu as rayé Trina et son amie de la liste des suspects ?

— Oui. C'était visiblement un sale type. Il travaillait chez Corps de rêve. On s'est rendues sur place. J'ai dû faire venir McNab pour accéder au casier de la victime. Un double cadenas reprogrammé pour bloquer les passe-partout.

— Dommage que tu ne m'aies pas fait signe. Je n'étais pas loin.

— Je ne le savais pas, sans quoi je l'aurais peut-être fait.

— Et qu'est-ce qu'il cachait ?

— Cent soixante-cinq mille dollars en liquide. Uniquement des billets de vingt, tous neufs.

— Intéressant. Très intéressant, même.

— Pas une grosse prise dans l'absolu – pas aux yeux de quelqu'un comme toi, en tout cas – mais une belle somme pour quelqu'un habitant dans un petit appart exigu des bas quartiers et amateur de vêtements de marque.

— Quand on sait que l'argent a été trouvé dans un casier de salle de sport, c'est un montant considérable, et cela aux yeux de n'importe qui, la corrigea Connors.

— C'est vrai. L'enchaînement des événements laisse penser qu'il a touché cet argent ces dernières semaines et qu'il a rompu avec l'amie de Trina dans la foulée. Il couchait déjà avec une autre. Et il magouillait à son travail. Je ne sais pas quoi, mais il y a quelque chose. McNab se penche sur son matériel informatique, Peabody s'occupe de ses finances. Je vais taper mon rapport, ouvrir le dossier puis j'irai parler à son avant-dernière ex.

— Tu as du pain sur la planche. Que faisait-il chez Corps de rêve ?

— Coach sportif et masseur.

— Hmm. Le genre de rapport intime qui incite les gens à parler

de leurs affaires personnelles. Du chantage ?

— C'est ma première idée.

Elle n'était pas surprise que Connors préfère la même hypothèse.

— Je me dis que quoi qu'il ait pu faire, c'était une entreprise récente. Il parlait de lancer sa propre boîte quelque part sous les tropiques.

— Il faudrait plus de cent soixante mille dollars pour lancer une salle de sport dans un endroit pareil.

— Certes, mais il n'était pas du genre à faire les choses dans les règles.

— Peut-être avait-il prévu d'autres rentrées d'argent. Je vais te laisser y retourner. J'ai le temps de faire un peu les magasins avant mon prochain rendez-vous.

— Ne parle pas de faire les magasins.

Connors sourit.

— Tu n'as pas terminé tes achats, c'est ça ?

— J'ai le temps. Largement le temps.

— Mmm. Ça, ça veut dire que tu as à peine commencé.

Il déposa un baiser entre les sourcils d'Eve.

— Bonne chance pour tout ça. On se voit à la maison.

— J'ai commencé ! protesta-t-elle.

Elle l'entendit glousser en s'éloignant.

— Plus ou moins, ajouta-t-elle.

Sourcils froncés, elle saisit le mémo-cube qu'il avait déposé sur son bureau et l'activa.

J'étais dans le coin, je suis passé à ton bureau. Charmantes décorations de Noël dans la salle commune, lieutenant. Comme je n'ai pas eu l'occasion de t'adresser ton rappel quotidien ce matin, considère que ceci en tient lieu. Il te reste deux jours avant ta fête de Noël. D'ici là, prends bien soin de mon flic préféré.

— Deux jours ? Comment peut-il ne rester que deux jours ?

Elle se laissa tomber sur son fauteuil. Cette fois, il fallait l'admettre : les achats de Noël entraient dans la section « urgence » de sa liste des tâches.

Mais chaque chose en son temps...

D'abord installer son tableau de meurtre.

« Du chantage, se dit-elle. Tentative d'extorsion ou d'arnaque. »

Impossible d'imaginer que Trey Ziegler ait pu récupérer plus de cent cinquante mille dollars par des moyens légaux. Donc qui avait-il escroqué, racketté, fait chanter ?

Cette personne, quelle qu'elle soit, arriverait en tête de liste des suspects. Ne restait plus à Eve qu'à l'identifier.

Talons Rouges ajouta-t-elle à ses notes avant de reprendre son manteau et de ressortir.

— Peabody, venez avec moi.

— Je n'ai rien trouvé de louche dans ses comptes, annonça Peabody en accélérant le pas pour soutenir l'allure d'Eve. Il n'économisait pas grand-chose, pourtant il ne se ruinait pas pour se nourrir ou se loger. Tout son salaire passait en vêtements, entretien de la peau, soins du corps et des cheveux, ce genre de trucs. Il dépensait tout pour lui-même, pour son apparence. Ni dépôts ni retraits de grosses sommes. Beaucoup d'achats mais toujours dans ces domaines-là. Il se retrouvait souvent avec des agios, mais il finissait par les payer.

— Donc il se souciait surtout de la frime et de ses plaisirs personnels. En plus du sexe.

— Un peu comme un compagnon licencié... mais sans la licence.

— Bien vu, Peabody.

Eve prit le risque d'utiliser l'ascenseur. Elle se demanda qui avait eu la riche idée de faire diffuser des chants de Noël dans l'ascenseur d'un commissariat. Et comment elle pourrait le lui faire regretter.

— Il aurait pu décider de faire payer ses services sexuels mais, si doué soit-il, personne ne vaut une telle somme en si peu de temps. Une cliente peut s'offrir un bon CL expérimenté pour un prix raisonnable. Le chantage, par contre, c'est une autre histoire. Il a peut-être menacé d'en parler à un conjoint.

— Pas une bonne opération sur le long terme, commenta Peabody comme elles arrivaient dans le garage. En faisant chanter une cliente, il fait une croix sur elle et sur les rémunérations qu'il en aurait tirées.

— Certaines personnes ne réfléchissent que dans l'instant et finissent par tuer le canard aux œufs d'or.

— La poule. La poule aux œufs d'or.

— Poule, canard, quelle différence ? Des volatiles bizarres dans les deux cas.

— Vous n'avez jamais joué à canard, canard, poule ?

Eve fit démarrer la voiture et sortit du garage pour se mêler à la circulation.

— Est-ce que j'ai déjà joué avec des poules et des canards ? Pourquoi aurais-je fait ça ?

— Non, c'est un jeu pour enfants. Une variante du jeu du mouchoir : tout le monde est assis en cercle sauf une gamine qui fait le tour en posant la main sur la tête de chacun. Elle dit « canard, canard » jusqu'au moment où elle choisit quelqu'un et annonce « poule ». Alors l'autre gamine, la poule, la poursuit autour du cercle et essaie de l'attraper avant qu'elle fasse le tour et s'asseye à sa place.

Si elle n'y arrive pas, c'est elle qui doit recommencer en désignant quelqu'un d'autre.

Eve gardait les yeux braqués sur le pare-brise.

— Je crois que c'est le jeu le plus idiot dont j'aie jamais entendu parler.

— Mais plutôt amusant quand on a six ans. Et ça me rappelle que l'on a eu de la volaille rôtie durant notre visite chez les parents de McNab en Écosse, pour Noël, raconta Peabody.

Visiblement enthousiasmée par le thème, elle poursuivit :

— C'était carrément délicieux. Cette année, nous ferons un petit voyage en navette pour aller voir ma famille. Ce sera donc soja, tofu et beaucoup de légumes, ce qui n'a rien à voir. Mais ma grand-mère fera des tartes. Plein. Et ça, ça rattrape tout ! Sa tourte au hachis est carrément incroyable.

— Je croyais que personne chez vous ne mangeait de viande.

— Globalement non. Le hachis dont je parle n'est pas de la viande.

— Alors pourquoi ce nom ?

Peabody s'interrompit un instant, prise de court.

— Je ne sais pas. Peut-être qu'à la base la recette utilisait de la viande hachée, mais ma grand-mère ne la prépare pas de cette façon. Elle y met tout un tas de fruits et d'épices, et peut-être aussi un peu de whisky ou quelque chose comme ça. Il faudra que je lui demande sa recette. J'adore faire des tartes.

La fièvre des courses de Noël s'était emparée du centre-ville. Avec tous les magasins ouverts et vantant les cadeaux que chacun se devait d'avoir ou d'offrir, se garer était plus difficile que jamais. Avisant une place au deuxième étage d'un parking convoitée par un autre véhicule, Eve le prit de vitesse en s'élevant à la verticale pour se glisser dans l'emplacement étroit. Ce qu'elle réussit à faire sans y laisser plus d'une ou deux couches de peinture.

— Bon sang, Dallas, prévenez-moi avant de faire ça ! Oh, regardez, il y a une boulangerie. C'est le genre d'endroit où l'on trouve parfois du chocolat chaud. Et à coup sûr des viennoiseries. Je n'ai eu droit qu'à un sandwich aux œufs de synthèse dans la salle de repos ce matin. Encore plus dégueu que ce qu'on pourrait penser. Vraiment.

— Plus tard, répondit Eve.

Elle se dirigea droit vers l'enseigne indiquant : *La Voie naturelle*.

C'était un petit restaurant paisible, accueillant, qui jouait une musique bucolique qu'Eve trouva très free age. L'endroit sentait la canneberge, avec un soupçon d'aiguilles de sapin et de cannelle. Effectivement, Eve vit que la boisson du jour était une sorte d'infusion canneberge-cannelle.

Quelques personnes étaient installées à des tables minuscules

pour boire dans des mugs couleur de grès et manger ce qui, aux yeux d'Eve, ressemblait à un mélange d'herbes et de baies ou, dans le cas d'un client, un muffin façon écorce d'arbre.

La jeune fille au comptoir les accueillit avec un sourire rêveur.

— Bienvenue à *La Voie naturelle*. Que pouvons-nous faire pour votre corps et votre esprit ?

— Aller me chercher la propriétaire, répondit Eve en présentant son insigne.

— Oh, vous voulez voir Alla ? Elle est occupée en cuisine. Nous n'avons déjà plus de muffins pataberge et nos tartes navanna partent à toute vitesse.

— Sacré problème. Mais il va quand même falloir aller la chercher.

— Vraiment ?

— Oui, pour le bien de votre corps et de votre esprit.

— Oh, d'accord.

— Qu'est-ce que c'est qu'un navanna ? se demanda Eve.

— Une tarte navet-banane.

Eve tourna la tête pour scruter les traits de Peabody.

— C'est forcément une blague.

— Non. Ma tante en fait. Ce n'est pas aussi infect qu'on pourrait le croire, mais pas génial non plus. Les muffins pataberge, par contre, c'est plutôt sympa. Mélange de patate douce et de canneberge.

— Arrêtez.

— On est loin du chausson aux pommes, mais ça se laisse manger.

Alla émergea de la cuisine. Ses cheveux châains étaient ramassés sous une petite toque, dégageant un joli visage plein de fraîcheur. Sa silhouette élancée était drapée dans une longue robe à fleurs complétée par un grand tablier gris.

— Il y a un problème ? s'enquit-elle.

— C'est possible, répondit Eve en présentant son insigne. Nous avons à vous parler.

— Je ne comprends pas. Je suis à jour sur tout. Licence commerciale, contrôles sanitaires...

— Ça n'a rien à voir avec ça. Y a-t-il un endroit où nous pourrions discuter ?

Alla lança un regard par-dessus son épaule.

— Nous sommes vraiment très pris dans les cuisines. On a lancé des offres spéciales pour les fêtes et ça plaît beaucoup... Mais on peut s'installer à cette table, là-bas. Dora, nous allons prendre trois boissons du jour. Une petite pause ne me fera pas de mal.

— Tout de suite, Alla.

Celle-ci fit le tour du comptoir et retira sa toque, dont s'échappa

une longue natte de cheveux.

— De quoi s'agit-il ?

— De Trey Ziegler.

Une lueur d'irritation passa dans les grands yeux marron d'Alla.

— Quel est le problème ? demanda-t-elle en s'asseyant. S'il a des ennuis et qu'il espère que je vais payer sa caution, il peut toujours courir !

— Il est mort.

Alla tressaillit comme si elle avait reçu un coup.

— Quoi ? Qu'est-ce que vous voulez dire ?

— Son corps a été retrouvé tôt ce matin. Quand l'avez-vous vu pour la dernière fois ?

— Ce n'est pas possible. Il y a erreur.

Pas de larmes, remarqua Eve. Mais si la surprise et le déni étaient feints, cette femme était très bonne actrice.

— Vous vous trompez, reprit Alla en s'exprimant d'une voix lente, prudente. Trey n'est pas mort.

— Trey Ziegler, répéta Eve sur un ton volontairement dénué d'inflexion.

Elle afficha le portrait de la victime sur son mini-ordinateur.

— Ce Trey Ziegler-ci.

— Ça ne se peut pas. Ce n'est pas possible.

Toujours pas de larmes, mais des tremblements dans la voix et les mains.

— Vous et la victime aviez une liaison.

— Vic... victime ? Victime ?

— Voilà les boissons, Alla. Vous voulez partager un muffin pataberge ? Une nouvelle fournée vient juste d'arriver.

— Nous n'avons besoin de rien, répondit Eve tandis qu'Alla regardait fixement devant elle. Laissez-nous.

— Comment... Que s'est-il passé ? Comment ?

— Quand avez-vous vu ou parlé pour la dernière fois à Trey Ziegler ?

— Je...

— Est-ce qu'il vous manque une paire d'escarpins rouges, Alla ?

— Mon Dieu. Oh, mon Dieu...

Alla se couvrit le visage de ses mains.

— J'allais mentir... Je ne sais même pas pourquoi. Je n'arrive pas à le croire. Je l'ai vu hier, tout juste hier. Il allait bien.

— Parlez-moi d'hier.

— Je l'avais vu tôt le matin, à la salle. Corps de rêve. J'y étais pour mon cours de yoga et... on envisageait de nouveau de se fréquenter. Il avait rompu avec la femme avec qui il vivait. Il disait qu'il pensait tout le temps à moi. C'était stupide. J'ai été idiote, mais il

m'a demandé de passer chez lui. J'ai pris deux heures pour aller le voir, je me suis même changée spécialement pour ça. Quelle idiote ! Et j'ai sauté directement sous la couette avec lui.

» Le sexe me manquait, admit-elle. Trey est doué au lit ; il a une façon de vous faire croire que vous êtes importante pour lui, aussi longtemps que ça l'arrange. Après ça, il s'est mis à parler de déménager à Aruba ou Saint-Barth pour y lancer un centre de remise en forme. Au début, j'ai cru qu'il me demandait de partir avec lui, que l'on pourrait s'atteler ensemble à une nouvelle vie. Un pur fantasme, mais c'était agréable. Évidemment, ce n'était pas ce qu'il avait en tête...

Elle plaqua la main sur sa bouche et oscilla d'avant en arrière pendant quelques secondes.

— Pas du tout, même. On a de nouveau couché ensemble et il était vraiment temps que je rentre, mais je serais restée s'il me l'avait demandé. Ça vous montre à quel point je suis cruche quand je suis avec lui. Au lieu de quoi il m'a dit que j'étais super bonne pour la baise et que je pourrais en vivre. Et j'étais censée me sentir flattée ! Puis il m'a demandé si j'étais intéressée par un plan à trois. Il avait une cliente en quête d'un peu d'aventure. Il... Il a dit qu'il me paierait.

Cette fois, ses yeux se troublèrent.

— Qu'il me paierait !

— Ça a dû vous mettre en rogne.

— Je n'arrivais pas à croire que j'avais été aussi bête. Tout ça pour un orgasme. Je lui ai dit d'aller se faire voir. J'ai commencé à rassembler mes affaires et il est resté allongé là, à rigoler. Il insistait : « Allez, poupée, ça sera marrant. » Il disait qu'il ferait en sorte que ça en vaille le coup pour moi. Que j'étais la première femme à laquelle il avait pensé quand l'idée était venue sur le tapis.

Les larmes coulaient désormais librement. Mais ce n'était pas du chagrin ; Eve y lisait clairement de la honte.

— Voilà ce qu'il pensait de moi. Ce que je l'ai laissé penser de moi. Je suis partie, je suis sortie et j'ai dit... Mon Dieu, je lui ai dit que j'aurais voulu qu'il meure. Et maintenant, il est mort !

— Vous êtes partie de chez lui sans vos chaussures, en plein mois de décembre.

— J'avais mes chaussures de boulot dans mon sac, répondit-elle en montrant à Eve sa paire de sabots bleu marine en matériaux recyclés. Je n'ai même pas eu une pensée pour ces fichus escarpins rouges. Et je préférerais ne plus jamais les revoir. Je les avais mis pour lui. Je m'étais convaincue qu'il avait des sentiments pour moi, mais je me trompais.

— À quelle heure avez-vous quitté l'appartement ?

— Euh... Vers 15 heures. Je suis rentrée chez moi prendre une

douche puis je suis descendue directement ici. Il fallait que je travaille. Je pense être arrivée avant 16 heures. Mes collègues vous le confirmeront.

— Et à quelle heure êtes-vous partie hier, à la fin de la journée ?

— Vers 18 h 15 ou 18 h 30. Je suis rentrée chez moi directement. J'habite juste au-dessus. Je suis rentrée et je me suis autorisée une bonne crise de larmes. Puis j'ai mangé un pot entier de crème glacée fourrée au cookie. De la vraie, bien calorique. J'ai bu une demi-bouteille de vin en regardant des vidéos ringardes.

— Avez-vous parlé à quelqu'un ? Vu quelqu'un ?

— Non. J'avais éteint mon communicateur. J'avais besoin de m'apitoyer seule sur mon sort, alors c'est ce que j'ai fait. Je n'ai pas tué Trey. J'ai dit que j'aimerais qu'il soit mort, mais je ne l'ai pas tué.

De retour dans la rue, Eve estima la distance entre la boutique diététique et le lieu du crime.

— Elle aurait pu sortir d'ici à 18 h 15, retourner chez lui, le frapper à la tête. Elle avait largement le temps de faire le trajet avant l'heure du décès.

— C'est vrai, mais son témoignage sonne juste, répondit Peabody. Manger de la glace, boire du vin et regarder des vidéos affligeantes. C'est ce que font beaucoup de femmes après une rupture difficile ou un choc émotionnel.

— Raison pour laquelle elle irait forcément nous raconter ça, non ? Ses propos sonnent peut-être juste, mais elle avait un mobile. Et pas d'alibi.

— J'ai plutôt l'impression que si elle avait pu lui défoncer le crâne, elle l'aurait fait lorsqu'il lui a proposé de la payer pour participer à un plan à trois.

Eve était plutôt d'accord. Elle haussa néanmoins les épaules.

— Elle est peut-être du genre à réfléchir longtemps avant d'agir. Allons voir Morris, après quoi il sera temps de passer aux clients. Nous découvrirons peut-être qui était la troisième participante de son fantasme de triolisme.

Une odeur de propre flottait dans le tunnel blanc de la morgue. Des effluves citronnés, accompagnés de notes d'antiseptique industriel, pour dissimuler le parfum de la mort.

Eve se demanda si ceux qui passaient leurs journées et leurs nuits au cœur de ces corridors souterrains finissaient par ne plus remarquer les odeurs.

Elle passa devant la salle de repos aux éclairages chatoyants et sentit s'éveiller son besoin de caféine. Elle salua d'un signe de tête l'un des employés poussant sur un chariot un corps enveloppé d'une

housse mortuaire.

« Tous ces cadavres ne sont pas de ton ressort », se dit-elle.

Mais chacun des corps qui passaient par ici était d'une manière ou d'une autre sous la responsabilité de Morris.

Elle trouva le médecin légiste en chef penché au-dessus du corps de Trey Ziegler. L'élégant costume vert émeraude de Morris était recouvert d'une cape protectrice en plastique transparent.

Deux autres cadavres attendaient sur leurs tables d'examen en acier.

— Vous avez du pain sur la planche, commenta Eve.

— Ce sont les fêtes. Certains décorent les lieux, d'autres choisissent de les hanter. Il semble qu'il s'agisse d'un pacte de suicide, mais cela reste à prouver.

Il abaissa ses microlunettes et sourit.

— La journée a déjà été longue pour vous. Puis-je vous offrir quelque chose à boire ? J'ai des sodas à l'orange dans le réfrigérateur.

Le visage de Peabody s'éclaira.

— Ah oui ?

— Je connais les goûts des flics. Le Pepsi est au frais, Dallas.

— Merci. Vous semblez... de bonne humeur.

— J'ai pris quelques jours de congé pour rendre visite à de vieux amis. Ça m'a fait du bien.

— Super.

C'était rassurant de le voir porter de nouveau de la couleur, l'air détendu. Durant les mois écoulés depuis la perte de la femme qu'il aimait, le chagrin et la tension l'avaient accablé.

Eve ouvrit le tube que lui tendit Peabody et prit une gorgée de caféine bien fraîche.

— Bon. Trey Ziegler. Il ne risque pas de décorer son intérieur, lui non plus.

— Exemple parfait du traumatisme consécutif à des coups à la tête.

— À l'aide d'un trophée du coach sportif de l'année.

— Très ironique. Votre victime était dans une forme remarquable. Musculature exceptionnellement entretenue, taux de graisse bas, aucun signe visible de chirurgie plastique. Et je dois dire que sa peau est magnifiquement lisse et tendue.

— Il s'aimait beaucoup.

— Il avait un gros stock de produits haut de gamme, ajouta Peabody. Pour les cheveux, le corps, la peau. Certains n'étaient même pas encore entamés.

Son soupir attristé lui valut un regard noir de la part d'Eve.

— Ça me fait l'effet d'un beau gâchis, c'est tout, précisa-t-elle.

— Et ça ne vous paraît pas macabre de convoiter les produits de

beauté d'un mort ? répliqua Eve. Le premier coup a été donné en face à face ? demanda-t-elle à Morris.

— Oui. L'impact a eu lieu ici, sur le côté gauche du front. Et le second à l'arrière du crâne.

Il se tourna vers son écran et afficha une image de la deuxième blessure, désormais nettoyée.

— Le premier coup était déjà suffisant pour le neutraliser : commotion cérébrale sérieuse et saignement important issu de cette entaille irrégulière que vous voyez ici. Mais le deuxième, porté de haut en bas avec une force considérable, a fracturé le crâne et propulsé des fragments osseux dans le cerveau. Mort en quelques minutes. Ce trophée devait être assez lourd.

— Il pesait effectivement son poids. Trois kilos, trois kilos cinq. Un peu moins de cinquante centimètres de haut.

— Ajoutons ces données.

Il se tourna vers son ordinateur et entra les chiffres en question.

— Il y avait une silhouette au sommet, ajouta Peabody. Un gros musclé, précisa-t-elle en imitant la posture du personnage.

— Comme de bien entendu, murmura Morris avec une lueur amusée dans le regard.

Il ajouta les informations supplémentaires avant d'annoncer :

— D'après les angles d'impact et la profondeur des blessures à la tête, il y a quatre-vingt-seize pour cent de chances que cela se soit passé de cette manière.

Deux silhouettes se faisaient face à l'écran. L'une se saisit à deux mains du trophée et frappa de droite à gauche, heurtant le second individu au niveau de la tempe. La silhouette représentant Ziegler tituba en arrière puis s'effondra vers l'avant. Comme il tombait, l'agresseur frappa de nouveau – de gauche à droite cette fois – et l'atteignit à la base du crâne.

— Les coups ont été assenés à deux mains.

— C'est ce que j'en conclus en tenant compte du poids de l'arme, des angles et de la force d'attaque. Comme si l'agresseur avait frappé en revers avant de ramener les bras et d'abattre son arme pour le coup de grâce, un peu comme la hache d'un bourreau.

— Ziegler faisait plus d'un mètre quatre-vingts. Vous estimez que le tueur était à peu près de la même taille ?

— En me basant sur les angles d'impact, je dirais que oui. Avec peut-être quelques centimètres de différence, mais pas plus de cinq. J'en conclurais également que le tueur est doté d'une grande force dans la partie supérieure de son corps. Ces coups étaient puissants.

— Je pense la même chose. Il aura ensuite dû soulever les quatre-vingts kilos de muscles de la victime pour le hisser sur le lit.

— Notre tueur n'a rien d'une demi-portion, déclara Morris. Un

gringalet, précisa-t-il en avisant l'absence d'expression d'Eve. Quant à la blessure au couteau, la victime était morte lorsqu'elle lui a été infligée. Mais là aussi le coup a été porté avec une force considérable, assez pour briser la pointe du couteau.

Il désigna une petite coupelle à échantillons contenant un minuscule morceau de métal.

— Notre tueur devait être sacrément en colère, commenta Eve. La victime avait-elle eu des relations sexuelles avant la mort ?

— Je pense que personne ne refuserait une dernière étreinte avant de mourir, mais je ne saurais pas vous répondre. Il avait pris un bain ou une douche, et s'était soigneusement lavé. Et il arbore une pilosité très courte au niveau du pubis. Et très personnalisée.

Eve baissa les yeux vers les fines lignes de poils soigneusement taillées en zigzag à l'entrejambe.

— Oui, j'avais remarqué. Étonnant.

— Mais propre. Ses parties génitales et le peu de poils pubiens qu'il possède ont été soigneusement nettoyés. Il est mort propre. Il avait consommé environ vingt-quatre centilitres de vin rouge moins d'une heure avant sa mort. Une salade verte et une boisson énergisante à peu près deux heures avant.

— Sa valise contenait un petit sachet de feuilles séchées. La texture et l'odeur faisaient penser à du thé, mais...

— L'analyse toxicologique n'est pas encore arrivée – ils ont beaucoup de pain sur la planche, comme d'habitude – mais si j'en juge par l'état de son corps et de ses organes, je doute qu'il ait eu l'habitude de consommer des substances illégales. Je ne vois rien indiquant qu'il ait pu prendre un quelconque type de drogue de manière régulière. Il s'agissait d'un homme en très bonne santé et dans une condition physique exceptionnelle.

— Le coach sportif de l'année.

— Dans la vie comme dans la mort.

— Merci, dit Eve.

Elle fit tourner son tube de Pepsi vide et l'envoya adroitement dans le recycleur.

— Tout ça m'est très utile, ajouta-t-elle.

— À votre service. J'attends impatiemment votre fête de Noël. Cette soirée s'annonce fracassante.

— Ah oui ? Espérons tout de même qu'elle le sera moins que le coup qui a fendu le crâne de Ziegler.

— Espérons, sourit Morris.

Toujours accompagnée de Peabody, Eve s'attaqua à la liste des clients du coach en ciblant prioritairement les femmes fortunées.

Elle rencontra la gérante d'une galerie d'art de SoHo, la directrice financière d'une entreprise immobilière, la propriétaire d'une petite chaîne de centres de remise en forme indépendants et quelques autres femmes qui avaient épousé de bons partis et passaient l'essentiel de leur temps à dépenser de l'argent.

— La dernière était aussi maigre qu'un serpent et dépassait difficilement le mètre vingt.

— Mais son conjoint actuel fait un mètre quatre-vingts, il est également inscrit chez Corps de rêve et joueur de lacrosse¹. Les maris jaloux font de bons suspects, Peabody. Renseignons-nous sur lui.

— Je m'en occupe.

Eve se dirigea vers une belle maison en grès brun de deux étages couverte de décorations de Noël.

— Allons d'abord rendre visite à celle-ci : Natasha Quigley, mariée à John Jake Copley. Les deux sont clients chez Corps de rêve. Puis on s'arrêtera là pour aujourd'hui.

— Youpi. J'ai les chevilles en compote.

— Tâchez de rester debout un petit moment de plus.

— *Bonjour*, dit une voix artificielle sur un ton de réserve polie. *Merci d'indiquer votre nom et la raison de votre visite.*

— Lieutenant Dallas et inspecteur Peabody du NYPSPD.

Eve leva son insigne devant le scanner.

— Nous souhaitons parler à Mme Quigley et M. Copley.

— *Votre identité est confirmée. Merci de patienter un instant.*

— Les gens devraient répondre en personne à la porte de temps à autre, commenta Eve. Rien que pour voir ce que ça fait.

— Vous avez Summerset, lui rétorqua Peabody. Et un très gros portail.

La porte s'ouvrit avant qu'Eve puisse répondre. Une femme – Eve s'aperçut bien vite qu'il ne s'agissait pas d'une droïde – vêtue d'un élégant uniforme gris leur sourit avec la même politesse retenue que l'ordinateur de l'entrée.

— Veuillez entrer, dit-elle. Mme Quigley va vous recevoir.

Elles s'avancèrent dans un grand hall qui s'ouvrait sur toute la hauteur de la demeure. Des lustres en argent pendaient au plafond, éclairant ce qu'Eve soupçonna être un authentique plancher en bois.

L'espace s'ouvrait ensuite sur un vaste séjour. Un feu brûlait dans la cheminée de marbre noir, faisant scintiller un sapin habillé de cristal et de rubans rouges. Deux femmes assises sur un énorme sofa circulaire savouraient un liquide transparent dans des verres à martini.

Toutes deux étaient blondes et superbes, avec un teint et des traits suffisamment semblables pour qu'Eve devine un lien de parenté.

La première – plus âgée d'environ cinq ans selon l'estimation

d'Eve – tapota le coussin près d'elle. Un bras articulant finement sculpté se déplia. Elle y posa son verre avant de se lever.

— Je suis Natasha Quigley. Vous devez être ici à propos de Trey. Martella vient de me dire qu'il avait été assassiné. C'est ma sœur. Nous sommes toutes les deux des clientes. À vrai dire, nous sommes tous clients. Mon mari et le sien aussi. Que pouvons-nous faire pour vous ?

— Quand avez-vous vu ou parlé à M. Ziegler pour la dernière fois ?

— Je... Oh, pardonnez-moi, je suis encore sous le choc. Asseyez-vous, je vous en prie. Puis-je vous offrir quelque chose ?

— Ça ira, merci.

Eve choisit une chaise dotée d'un dossier trapu et semi-circulaire. Tout le mobilier semblait avoir été choisi sur le thème de la rondeur.

Natasha se rassit.

— Navrée, dit-elle. Je crois que c'est la première fois que nous recevons des policiers dans cette maison. Officiellement parlant. J'ai eu ma séance habituelle du mardi matin avec Trey. Je travaille avec lui deux fois par semaine, les mardis et jeudis à 10 heures. Le jeudi, l'entraînement est suivi par un massage. Nous n'avions pas de séance aujourd'hui car il devait s'absenter pour une conférence.

— Et vous, madame Schubert ? Puisque vous êtes présente.

— Oh...

Martella but une petite gorgée de sa boisson puis se mordit la lèvre inférieure.

— Ce devait être mercredi matin. Je le voyais le mercredi matin et le vendredi après-midi. Donc, euh, hier matin. Tilly a dit qu'il était mort hier, mais je l'ai vu et il allait très bien.

— Tilly ? s'enquit Eve.

— Tilly Burke. Elle l'a appris par Lola. Vous êtes allées voir Lola, et elle en a parlé à Tilly. Tilly ne travaillait pas avec Trey, mais avec Flora, parce qu'elle voulait une femme coach. Mais elle connaissait Trey. Tout le monde connaissait Trey.

Elle s'interrompt et but une autre gorgée.

— Je parle trop.

— Effectivement, lui dit Natasha en lui tapotant la jambe. Quelle histoire affreuse.

— C'est vraiment choquant.

— Depuis combien de temps précisément étiez-vous des clientes de M. Ziegler ?

— Ça doit faire six mois. Un peu plus longtemps pour toi, Tella.

— Je me suis inscrite la première chez Corps de rêve. Auparavant, j'allais chez Forme et santé, mais c'était devenu franchement ennuyeux. Corps de rêve venait de refaire leur

décoration, avec des vestiaires entièrement réaménagés. C'était tellement plus agréable que nous sommes passés chez eux. Tash nous a rejoints ensuite quand je lui ai dit à quel point je préférerais. Puis j'ai commencé à m'entraîner avec Trey. Il a vraiment amélioré mes performances. J'ai payé Trey à Lance pour son dernier anniversaire.

— Elle veut dire qu'elle a acheté des séances d'entraînement personnalisées pour son mari, expliqua Natasha. Tella était tellement dithyrambique que j'ai pris un forfait d'essai de deux semaines avec lui. Et j'ai adoré.

— Vous le fréquentiez ?

— Le fréquenter ?

Natasha haussa un sourcil comme si la question la laissait perplexe.

— Vous voulez dire personnellement ? reprit-elle. On a dû déjeuner au bar à jus à quelques reprises pour discuter des meilleures méthodes d'entraînement.

— Et en dehors de la salle ?

— Pas vraiment. Même si JJ et moi l'avons invité une ou deux fois à notre club. On a trouvé qu'il avait largement amélioré notre jeu au tennis. Vitesse et endurance, ajouta-t-elle avec un sourire. Et l'accent qu'il mettait sur la musculation des membres supérieurs avait sérieusement renforcé mon revers. JJ et lui jouaient de temps en temps au golf. Ce sont tous les deux de gros fanas de golf.

— Êtes-vous déjà allée chez lui ?

— Non. Pourquoi aurais-je fait ça ?

Eve tourna son attention vers la sœur. Martella semblait fascinée par sa boisson.

— Madame Schubert ?

— Oui ? Pardon ?

— Avez-vous déjà fréquenté M. Ziegler en dehors de la salle de sport ?

— Oh, eh bien... Il venait au club. Tash, je vais demander un autre verre à Esther.

— Madame Schubert ? reprit Eve, d'une voix ferme et monocorde. Depuis combien de temps entreteniez-vous une liaison avec M. Ziegler ?

— C'est une question ridicule ! s'emporta Natasha. Et incroyablement grossière. Tella, tu n'as pas à répondre à...

Elle s'interrompit en voyant l'expression de sa sœur.

— Mon Dieu. Martella !

— Ce n'était pas ce que tu crois ! Ce n'était pas du tout ça ! J'allais t'en parler, Tash. Je voulais justement te le dire, mais elles sont arrivées. Ça ne s'est produit qu'une seule fois. Enfin, deux fois, mais dans la même journée. Et c'était il y a des semaines. Plusieurs

semaines.

Natasha posa la main sur le bras de sa sœur.

— N'en dis pas plus, ça vaut mieux, lui conseilla-t-elle. J'estime que ma sœur n'a pas à dire un mot de plus sans la présence d'un avocat.

— C'est votre droit. Madame Schubert, nous allons avoir besoin que vous nous accompagniez jusqu'au Central pour d'autres questions. Vous êtes libre d'appeler votre avocat ou autre représentant juridique.

— Mais je ne veux pas partir avec vous...

La voix de Martella se brisa ; son regard s'était fait implorant.

— Je ne peux pas. Lance serait mis au courant. Ça n'est arrivé qu'une fois, Tash. Lance et moi avons eu une grosse dispute. Tu t'en souviens ? Et il était parti en voyage d'affaires en me laissant affreusement contrariée. Écoute. Écoute-moi...

Elle prit le verre des mains de sa sœur et le vida d'un trait.

— J'ai tout raconté à Trey, la dispute et la façon dont Lance était parti alors que nous étions encore en colère l'un contre l'autre. Et il a bien vu que j'étais affectée. Il a dit qu'il passerait à la maison et me ferait un massage pour m'aider à me détendre et à me détoxifier. Et c'est ce qu'il a fait.

— Le sexe faisait partie du service ? demanda Eve.

— Non ! Je n'aurais jamais... Ce n'était pas censé se produire. J'étais très mal et il était à l'écoute, attentionné. Il m'a même fait du thé. Il a commencé par du reiki pour m'aider à me recentrer puis il a entamé le massage et... et ça s'est passé comme ça.

— Deux fois ? s'étonna sèchement Natasha.

— Oui. C'était simplement... J'étais tellement détendue, je me suis laissé bercer. Je ne m'étais jamais sentie aussi relâchée. Il faisait chaud et tout sentait si bon avec l'encens.

— L'encens, murmura Eve.

— Et le thé était délicieux.

— De quel genre de thé s'agissait-il ? s'enquit Eve.

— Une infusion. Un mélange spécial.

— J'imagine. Madame Schubert... Martella. Regardez-moi ! Aviez-vous l'intention de coucher avec Trey ? Était-ce votre intention ou aviez-vous envisagé de coucher avec lui avant cet incident ?

— Non. Non. Bien sûr, il est très beau, avec un corps superbe. Mais non, je vous le jure. Je n'y avais même pas songé. J'aime mon mari. Vraiment, profondément. Seulement, j'étais très tendue et troublée et il – Trey – n'avait pas de disponibilité pour un massage ou une détox durant la journée. Il m'a fait une faveur en acceptant de venir jusqu'à chez moi.

— À quel prix ?

— Deux mille dollars. Mais il s'agissait d'un traitement

personnalisé à domicile. Après cela, je me suis de nouveau sentie très mal. J'avais trompé mon mari. Mais Trey a affirmé qu'il ne fallait pas le voir comme ça. Que j'avais simplement retrouvé mon équilibre, que je m'étais ouverte en laissant s'échapper les émotions négatives pour embrasser le positif. Mon ressenti ainsi clarifié, je pouvais comprendre à quel point j'aimais Lance. Et il avait raison. Mais Lance ne comprendrait pas.

— Combien lui avez-vous donné en échange de sa... discrétion ?

— J'ai ajouté mille dollars pour le remercier personnellement et nous sommes tombés d'accord pour ne plus y penser et ne plus en parler. Ce que j'ai vraiment fait. Je n'en avais jamais parlé.

— Vous a-t-il de nouveau proposé du thé ? Avant ou après cet incident ?

— Non. Je ne me fais plus masser par lui. Ça ne me semblerait pas bienvenu. Je ne voulais... Disons que je ne voulais plus qu'il me touche, au risque de me rappeler tout cela. C'est Trudy qui me masse désormais, au club. Et je...

Elle essuya une larme avant de terminer :

— J'avais prévu de passer à Gwen pour le coaching. Mais je voulais d'abord trouver la meilleure façon de changer sans perturber qui que ce soit.

— Qui a été l'instigateur de la relation sexuelle ? demanda Eve.

— Mon Dieu... Moi. J'ai tellement honte. C'était ma faute. Entièrement ma faute.

— Vous... après avoir bu le thé ? Après avoir passé du temps allongée sur la table au milieu des vapeurs d'encens ?

— Oui. Je me sentais... Je planais et j'étais... Je ressentais un besoin puissant. C'est affreux.

— Qu'est-ce que vous sous-entendez ? intervint Natasha. Vous pensez qu'il lui a donné quelque chose ?

Elle serra fort la main de sa sœur.

— Vous croyez qu'il aurait drogué Tella ?

— Il n'aurait jamais fait ça. Il essayait seulement de m'aider. Et, de fait, il m'a aidée.

Tella leva les mains vers Eve dans un geste de supplication.

— Je vous en conjure ! S'il vous plaît, je ne veux pas que Lance l'apprenne. Il ne comprendrait pas.

— C'est vous qui déciderez quoi dire à votre mari, répondit Eve. Où étiez-vous entre 17 et 19 heures hier soir ?

— Avec Tilly. Nous étions au salon. Chez Ultra. Pour la totale : cheveux, ongles, soins du corps et du visage. Pour préparer la grande fête de Tash et JJ hier soir. Je suis restée au salon avec Tilly entre 13 heures et 19 heures. Nous avons payé pour le forfait « bonheur absolu ».

Aux oreilles d'Eve, passer six heures dans un salon de beauté sonnait plutôt comme une torture absolue.

— Je vais avoir besoin des coordonnées exactes de votre amie, dit-elle. Ainsi que du nom de vos esthéticiennes.

1. La crosse (parfois écrit le lacrosse) est un sport collectif pratiqué au Canada, d'origine amérindienne. (N.d.T.)

Les réverbères s'étaient allumés pendant leur visite chez les Quigley. Eve songea que cette journée qui avait commencé dans l'obscurité se terminerait de même.

En ouvrant sa portière, Peabody jeta un regard en arrière vers la maison.

— Vous pensez qu'il lui a fait boire quelque chose, dit-elle. Et moi aussi.

— Je penche pour cette hypothèse et je me dis qu'il s'agissait sans doute de ce qu'il avait mis dans sa valise. Ce thé.

Eve s'installa à sa place et pianota du bout des doigts sur le volant.

— Quelque chose dans le thé. Et il avait décidé d'en emporter un stock avec lui au séminaire. Soit il avait déjà une cible en tête là-bas, soit il comptait en choisir une en fonction de son envie du moment.

— En l'occurrence, il s'en est pris à Martella Schubert parce qu'elle est riche, séduisante et vulnérable. Et elle lui faisait confiance, ajouta Peabody. Elle se sentait en sécurité avec lui.

— Les gens confiants sont plus faciles à droguer. Et elle nous a tout débballé, dit Eve. Si les choses se sont vraiment passées comme elle le dit, il est passé chez elle il y a quelques semaines. Les chances que nous le découvriions étaient faibles, mais ça ne l'a pas empêchée de tout avouer.

— Je dirais qu'elle n'est pas douée pour garder un secret, mais qu'elle a réussi à cacher celui-ci à son mari.

Eve démarra et s'avança dans la rue.

— À moins qu'il ne l'ait découvert et ne soit allé rendre visite à Trey pour lui fendre le crâne à coups de trophée. Si elle s'est tue, c'est parce qu'elle s'était convaincue qu'il s'agissait non d'un adultère mais d'une expérience zen. Il va falloir que je me fasse une meilleure idée de sa personnalité, mais selon ma première intuition, elle n'est pas tant idiote que crédule. Elle a connu une vie privilégiée – les Quigley sont une famille riche – et elle a épousé un homme fortuné. Dont elle a pris le nom, d'ailleurs. Un peu vieux jeu, ce qui me fait dire qu'elle est plutôt romantique. Si les choses se sont passées telles qu'elle le décrit, Ziegler l'a incitée à s'ouvrir petit à petit. Il a joué la carte de

l'oreille attentive, lui a proposé un service... mais pas de sexe. Un service. Après quoi il débarque avec du thé et de l'encens.

— Ça change la donne. Nous avons de nouveaux mobiles et peut-être de nouveaux suspects. Avec un peu de chance, le labo pourra analyser les mèches de cheveux que vous l'avez convaincue de nous donner.

— Si les dates qu'elle nous a fournies sont bonnes et que cela remonte à moins d'un mois, le labo devrait pouvoir retrouver les traces de drogue dans les cheveux. Dans tous les cas, nous en saurons plus dès que nous aurons les résultats d'analyse du contenu du sachet et du casier. J'aurais dû leur dire que c'était urgent.

— Ça ressemblait à du thé dans un sachet et à des cônes d'encens dans le casier. Emporter son propre thé en voyage avec soi fait un peu maniaque de l'alimentation, mais n'a rien de si étonnant. Même chose pour la présence d'encens dans une salle de sport qui propose des massages.

— Pas faux.

Eve regrettait néanmoins d'avoir considéré ces analyses comme non urgentes.

— Mais pourquoi a-t-il fait ça ? s'interrogea Peabody. Il avait une petite amie, une autre copine qui n'attendait que ça et, d'après ce que nous avons entendu dire, beaucoup d'occasions avec les clientes. Pourquoi droguer l'une d'elles pour coucher avec ? Elle l'aurait payé ne serait-ce que pour le massage et l'écoute attentive, non ?

— Question de conquête. D'ego. Et ça paie plus en ajoutant le bonus « merci de rester discret ». Qui saurait expliquer ce qui se passe dans l'esprit d'un homme à ce point amoureux de son membre ? Je parie qu'il estimait lui faire une faveur.

Songeuse, Eve tourna au coin d'une rue.

— Je vous dépose chez vous, dit-elle.

— Ah bon ?

— C'est pratiquement sur le chemin.

Elle s'était souvenue que Peabody aussi avait commencé sa journée avant l'aube.

— Vérifiez l'alibi, lui dit-elle. Je pense qu'il est solide, mais vérifiez bien.

— C'est le salon de Trina. Je peux l'appeler, lui demander tous les détails ?

— Oui, faites ça.

— C'est étonnant qu'il n'ait rien tenté avec la sœur. Elle est tout à fait son genre, non ? Début de la quarantaine, avec beaucoup d'argent et très séduisante.

— Qui dit qu'il n'a rien fait ?

— Elle, pour commencer, répondit Peabody avant de froncer les

sourcils. Mais ouais, elle me fait l'effet d'une meilleure menteuse que sa petite sœur.

— Nous verrons. Et nous nous attaquerons au reste de la liste des clients dès demain. Martella Schubert ne sera sans doute pas la seule qu'il ait droguée, si vraiment c'est ce qui s'est produit. Nous pourrions explorer cette piste.

— C'est pour lui que nous enquêtons, dit Peabody. Mais je déteste quand les morts se révèlent être de vrais salauds.

— Être un salaud est une bonne raison de se prendre un coup de poing dans le nez. Pas de se faire défoncer le crâne.

— Quoi qu'il en soit, j'aurais préféré que ce soit un mec bien. Cela dit, on se retrouverait avec un mec bien décédé, ce qui n'a rien de réjouissant. Donc qu'il soit un sale type n'était peut-être pas plus mal.

Eve se gara le long du trottoir.

— Contentez-vous de vérifier cet alibi, Peabody, dit-elle.

— Je m'en occupe tout de suite. Merci de m'avoir raccompagnée. Hé, regardez ce sweat à capuche !

Elle désignait le portant d'une boutique auquel était suspendu un sweat orange dont le devant s'ornait d'une danseuse tahitienne animée.

— Ce serait parfait pour McNab ! s'enthousiasma-t-elle. Un petit cadeau bonus de la part du Père Noël.

— Il sait que le Père Noël n'existe pas ?

— Il existe dans le cœur de tous ceux qui y croient, répliqua Peabody, l'air radieux, en tapotant sa propre poitrine. Je peux vous emprunter cinquante dollars ?

— Quoi ?

— Je suis un peu juste en attendant la paie. S'il vous plaît ? Il adorerait ce sweat.

— Bon sang... Danseuse tahitienne et Père Noël, maugréa Eve en fouillant dans ses poches.

— Oh, il y en a un avec Elvis en bonnet de Père Noël qui tourne sur lui-même ! C'est vraiment trop cool !

— Elvis est mort depuis un siècle. Que peut-il y avoir de cool à afficher un mort en mouvement sur sa poitrine ?

— Elvis ne meurt jamais, comme le Père Noël. Mais non, je vais prendre la danseuse. Sauf que...

Eve lui fourra l'argent au creux de la paume.

— Allez donc acheter un sweat ridicule à McNab. Du vent. Sortez de la voiture !

— De quoi faire un peu de shopping ! Super ! Merci !

En repartant, Eve jeta un coup d'œil dans le rétroviseur. Elle vit Peabody sautiller sur place devant les sweats animés.

Joyeux Noël.

Ce qui lui rappelait quelque chose. Elle consulta l'heure et lâcha un juron. Si elle n'avait que deux jours – et celui-ci touchait déjà à sa fin – quand trouverait-elle le temps d'acheter des trucs pour les gens auxquels les règles voulaient qu'elle offre quelque chose ?

Elle mit le cap vers les quartiers résidentiels avant de décider de faire un détour. La journée était sans doute un peu avancée, mais il lui restait une chance de trouver quelqu'un susceptible de régler la question pour elle – ou en tout cas une partie – de manière simple et rapide.

Elle roula un moment, jusqu'à repérer le gamin derrière son stand au coin d'une rue. Après quoi il fallut trouver à se garer. Un vrai défi.

Elle dut faire deux pâtés de maisons à pied au milieu d'une marée de touristes, d'acheteurs pressés et de New-Yorkais au bord de la crise de nerfs tentant simplement de rentrer chez eux à la fin de leur journée de travail.

Elle scruta l'étalage en s'approchant. Écharpes, capes, chaussettes, gants, mitaines, bonnets, chapeaux. Le gamin avait étendu son offre depuis leur précédente rencontre.

Elle le regarda rendre la monnaie et plier trois écharpes à l'intérieur d'un sac en plastique transparent.

— En vous souhaitant une bonne journée !

Puis le regard du garçon croisa le sien.

— Yo, Dallas. Ça roule ?

— Yo, Tiko. Les affaires tournent, on dirait.

— Les affaires tournent à plein.

C'était une toute petite chose, un gamin qui aurait sans doute dû être chez lui à jouer à des jeux vidéo ou à se creuser les méninges sur un problème de maths. Sauf que Tiko était un homme d'affaires dans l'âme.

— Vous avez chopé quelques criminels ?

— Pas aujourd'hui, mais la journée n'est pas terminée. Il n'est pas un peu tard pour que tu sois encore dehors ?

— C'est les fêtes. J'ai jusqu'à 19 h 30. Ma grand-mère est d'accord. Deke ! appela-t-il. Aide cette dame là-bas... Un de mes employés, expliqua-t-il à Eve en désignant du menton un ado malingre affublé de mitaines et d'une toque. J'en ai deux.

— Des employés, carrément ?

Une lueur amusée dansa dans les yeux de Tiko sous le bonnet de marin à rayures colorées qu'il portait bas.

— Au moment des courses de Noël, il faut bien ! J'ai de belles écharpes, d'ailleurs. Coton, laine, cachemire, mélanges de soie. Vous pouvez y ajouter des gants et des bonnets, histoire de composer un coffret cadeau.

— D'accord, d'accord.

Eve plongea les mains dans ses poches.

— Je dois justement trouver quelques cadeaux. Pour filles.

— Quel genre de filles ? Amies, collègues, famille ?

Eve laissa échapper un soupir.

— Des amies, je dirais. Oui, des amies.

— De bonnes amies ? Ou le genre pour lesquelles faut juste dégoter un truc ?

Elle ne put s'empêcher de rire. Il savait à qui il avait affaire.

— De bonnes amies.

— Je vais vous emmener voir mon associé.

— Ton associé ?

— Ouais. Deke, Manny ! Tenez la boutique, et pas de conneries... Venez avec moi, Dallas.

Il lui prit la main et la guida vers le coin de la rue.

— Vous vous souvenez du magasin que vous aviez fait fermer ? Je vous avais dit que c'étaient des voyous et vous les avez fait tomber.

— Oui. Pickpockets et vols d'identité.

— Quelqu'un d'autre a repris l'affaire. Un p'tit couple pépère. Des gens bien. Ils vous trouveront ce dont vous avez besoin.

— Ah oui ?

Prête à tenter le coup si cela pouvait lui permettre de régler définitivement cette histoire de shopping, elle traversa la rue avec Tiko.

— Promis. Et vu que vous êtes avec moi, ils vous feront un prix.

Il zigzagua au milieu de la foule puis passa le seuil de la boutique étroite et toute en longueur.

— Salut, chef !

L'homme, qui ne devait pas avoir plus de trente-cinq ans, se servait d'un long crochet pour saisir la sangle de l'un des millions de sacs accrochés aux parois. Il le descendit et le remit à une cliente. Après quoi il sourit à Tiko.

— Salut, Tiko !

— Ah ! Voilà la patronne !

Debout derrière le comptoir, la femme était en train d'emballer un article dans du papier de soie avant de le ranger dans un sac en plastique.

— Tiko !

Un peu jeunes pour qu'on les qualifie de « pépères », estima Eve. Et ils semblaient beaucoup trop détendus et heureux pour des commerçants new-yorkais. Sans compter qu'aucun d'eux n'était vêtu de noir !

— Au plaisir de vous revoir et joyeuses fêtes, dit la femme en tendant le sac en plastique à la cliente.

Tiko mena Eve droit vers la propriétaire.

— Voici Dallas, dit-il. C'est le flic qu'a fait le ménage ici pour que vous puissiez louer cette boutique.

— Oh, lieutenant Dallas. Tiko nous a beaucoup parlé de vous. Je m'appelle Astrid, dit-elle en lui tendant la main. Ravie de vous rencontrer enfin.

— Dallas a besoin de cadeaux pour des amies. Combien d'amies au juste, Dallas ?

— Hmm. Il me faut un cadeau pour... je dirais cinq personnes.

— Laissez-moi juste... Ben, voici la fameuse lieutenant Dallas de Tiko.

— Vraiment ? Enchanté ! Si vous voulez bien m'accorder une minute, je suis à vous tout de suite.

— Vous avez vu quelque chose qui vous plaisait ? demanda Astrid.

— Je ne sais pas.

Il y avait des sacs, avec ou sans sangle, des sacoches, des valises, de minuscules sacs à main qui seraient sans doute totalement inutiles, d'autres assez énormes pour y ranger une armoire normande.

— Je n'y connais rien, admit-elle.

— Les femmes aiment les sacs. Vous en avez pas ? s'étonna Tiko.

— J'ai des poches. Et mon kit de terrain. Et un attaché-case en cas de besoin.

Elle disposait également d'une dizaine de sacs à main rangés dans son dressing à côté d'innombrables paires de chaussures et de centaines de vêtements.

Son mari, lui, s'y connaissait indéniablement.

— Et si nous commençons par l'une des cinq personnes en question, proposa Astrid. Parlez-moi un peu d'elle.

— Oh. D'accord... Élégante, classe. Ni rigide ni guindée mais classe. Elle choisit généralement des couleurs douces, mais peut parfois vous surprendre. Sa tenue est toujours soigneusement coordonnée, comme si elle l'avait définie d'avance à l'aide d'un programme. Intelligente, très professionnelle. Gentille.

— Elle me plaît déjà. J'ai dans l'arrière-boutique un article qui vient d'arriver et qui, à mon avis, pourrait convenir.

— Je vous avais dit qu'on s'occuperait bien de vous ici, affirma Tiko tandis qu'Astrid s'éloignait.

— L'arrière-boutique, ce n'est pas de la marchandise volée ?

— Qu'est-ce que vous allez imaginer ? s'indigna Tiko. Ce sont des gens bien.

— D'accord, d'accord. Faire les magasins me rend nerveuse. Pourquoi y a-t-il tant d'articles différents ?

— Pour que tout le monde ne se trimballe pas avec le même truc

au bras.

Astrid revint munie d'une boîte dont elle tira un sac long et fin.

— Je n'en ai commandé qu'un petit nombre afin de voir comment ils se vendaient. Ils sont peints à la main. J'ai trouvé qu'ils avaient quelque chose de vraiment spécial.

— Je vois.

Eve étudia le sac. Une matière lisse, légèrement soyeuse, décorée d'un jardin de fleurs pastel et dotée d'un papillon serti de pierreries en guise de fermoir.

— Comme c'est peint à la main, chaque exemplaire est unique.

— On peut dire qu'elle aussi, répondit Eve en songeant à Mira. Je crois que ça lui plairait.

— J'ai une jolie écharpe en soie de cette couleur, ajouta Tiko en désignant l'une des fleurs. Rajoutez-la à l'intérieur et vous aurez un cadeau super classe, comme elle.

Eve échangea un regard avec lui.

— Vendu, dit-elle. Cadeau suivant. Cette fois, on part sur quelqu'un d'extraverti. Mais pas d'excès, rien de trop délirant ou de trop quoi que ce soit. Couleur, lumière, adaptabilité, enthousiasme. Oh, et elle a un enfant. Une petite fille qui n'a pas encore un an.

— Oh, je sais ! s'exclama Astrid en claquant des mains. Nous avons de superbes ensembles mère-fille. Très amusant. Et pratiques, également, car ils peuvent passer du sac à main, à la sacoche et au sac à dos.

Astrid pointa du doigt quelque chose sur le mur. Levant les yeux, Eve aperçut une explosion de couleurs : un grand sac et un petit accrochés l'un à l'autre. Dont une paire sur laquelle cabriolait une licorne étincelante.

— Oui. C'est tout à fait Mavis et Bella. L'ensemble à la licorne.

— J'attrape une perche.

Tandis qu'Astrid récupérait son accessoire, Eve baissa les yeux vers Tiko.

— Je parie que tu as une écharpe qui ira avec.

— J'en ai une qui sera impec pour la maman et un bonnet pour la gamine, rose avec une corne comme celle du cheval, là.

— Bon sang, Tiko, tu veux ma ruine... Mais bon, soit. Vendu.

Quarante minutes après s'être garée, Eve chargea ses achats dans la voiture puis s'installa derrière le volant. Elle demeura assise un long moment, jusqu'à ce que sa tête cesse de tourner.

Dieu qu'un verre lui aurait fait du bien ! Deux, même.

Songeant en guise de consolation que Noël n'arrivait qu'une fois par an, elle se lança au cœur de la circulation devenue folle en cette période de fêtes.

À son arrivée devant chez elle, elle vit des diamants de lumière scintiller dans les arbres bordant l'allée, conférant un air de magie à la propriété. Puis la maison se dressa au bout du chemin, magique elle aussi dans son superbe manteau de pierre grise et de verre surmonté de tours et de tourelles.

De brillants éclairages traçaient les contours de la demeure contre le ciel nocturne. Feuillages et plantes grimpantes ajoutaient un aspect chaleureux à l'élégance des lieux. Des bougies brillaient à chaque fenêtre.

Eve, l'enfant perdue, s'était petit à petit habituée à la beauté de cet endroit. Conséquence de l'amour. Mais elle n'en aurait jamais tenu le moindre centimètre carré pour acquis. Conséquence de la gratitude.

À cet instant, dix-huit heures après avoir quitté les lieux, l'idée de passer de nouveau le seuil lui inspirait surtout du soulagement.

Elle sortit de la voiture dans un froid mordant qui s'immisça immédiatement sous ses vêtements. Elle extirpa péniblement les sacs de courses du coffre. Comment avait-elle fait pour acheter autant d'articles ? Cette séance de shopping lui faisait à présent l'effet d'une sorte de rêve fiévreux qui l'avait laissée épuisée, avec un début de mal de tête.

Elle leva tant bien que mal les sacs pleins à craquer. Comment se faisait-il qu'elle connaisse autant de gens ? Comment en était-on arrivé là ?

Le papier de soie s'agitait et menaçait de s'envoler ; les boîtes s'entrechoquaient. Elle se dit que si les sacs se déchiraient, elle abandonnerait tous ces fichus machins sur place.

Malgré les achats volumineux qui cognaient contre ses cuisses, elle hissa le tout jusqu'à la porte, batailla pour l'ouvrir et entra en titubant.

Il était là, évidemment, à la guetter. Summerset, l'épouvantail en costume noir.

Le majordome de Connors se tenait dans l'entrée brillamment éclairée, un petit sourire narquois au coin des lèvres de son visage pâle et émacié. Galahad, l'énorme chat, était accroupi à ses pieds tel un Bouddha à fourrure.

— Serait-ce l'esprit du Noël présent ? s'interrogea à haute voix Summerset.

Eve plissa les yeux. Elle aurait voulu lui rétorquer quelque chose, une saillie bien sentie à propos d'un cadavre profitant des vacances, mais...

Elle laissa tomber ses sacs de courses à ses pieds.

— Je vous paierai mille dollars pour emballer tout ça, dit-elle.

Il haussa ses sourcils d'un gris de roche.

— On ne m'achète pas, répondit-il tandis que le chat s'approchait

pour renifler les sacs. Cependant, il est parfois possible de me convaincre.

— Qu'est-ce que vous voulez ?

— Vous organisez une fête après-demain soir.

— Je sais. Je le sais très bien, même.

Après-demain soir. Cela voulait dire qu'il ne lui restait plus qu'une journée... Elle n'avait pas envie d'y penser.

— Les préparatifs nécessaires pour accueillir deux cent cinquante-six personnes au sein de votre demeure commencent à 8 heures.

« Deux cent cinquante-six personnes ? songea Eve. Par tous les saints ! Pourquoi ? »

Mais elle se contenta de répondre par un simple :

— D'accord.

— Participez-y.

— Mais si...

Elle baissa la tête vers les articles répandus à ses pieds et le derrière du chat qui passait déjà la tête dans l'un des sacs.

— Marché conclu.

Elle retira son manteau et l'abandonna négligemment sur le pilier sculpté de l'escalier. Un petit geste de défi.

Il n'y avait pas de honte à battre en retraite, se dit-elle pour se rassurer en montant les marches quatre à quatre. Il y aurait d'autres batailles, d'autres guerres.

Elle fonça droit vers la chambre à coucher et, avec un gémissement soulagé, se laissa tomber sur l'immense lac bleu du lit.

« Dix minutes », se promit-elle.

Elle prendrait dix minutes pour se remettre du traumatisme de la séance de shopping et d'avoir dû négocier avec Summerset. Puis elle irait dans son bureau et monterait le tableau. L'esprit clair, elle pourrait travailler à identifier l'assassin de Trey Ziegler.

Blaireau ou pas, il méritait qu'elle donne le meilleur d'elle-même.

« Dix minutes », se répéta-t-elle avant de sombrer dans le sommeil comme une ancre s'enfonce dans la mer.

Elle finit par émerger. Elle sentit sur ses fesses un poids qu'elle identifia immédiatement. Galahad. Des doigts s'entremêlèrent aux siens. Connors.

Elle ouvrit les yeux pour contempler l'impossible bleu de son regard.

Le sapin de la chambre scintillait. Connors avait allumé le feu ; de petites flammes rouges couvaient dans la cheminée. Dans l'idéal, elle aurait aimé se pelotonner contre lui et se rendormir.

Mais les choses étaient rarement idéales pour un flic.

— J'ai fait les magasins, annonça-t-elle.

— Mon Dieu ! Tout va bien ? Dois-je appeler le médecin ?

— Gros malin. Je suis passée par le gamin. Tu te souviens de lui ?
Tiko ?

— Ah, oui, notre jeune entrepreneur. Je me souviens – avec grand plaisir – de la tarte que sa grand-mère nous avait préparée.

— Il a deux autres jeunes qui travaillent pour lui durant les fêtes. Et il a élargi son stock. Il m'a emmenée jusqu'au magasin que j'avais fait fermer. Nouveaux propriétaires. On pourrait croire que ce sont de lointains cousins de Peabody. Très free age. Et puis... c'était comme si j'avais emprunté un portail vers un univers alternatif.

— L'univers alternatif d'un lieu de commerce, sans meurtres ni crimes.

— Voilà, admit-elle. Il y avait plein de marchandises partout et quelqu'un me disait « ceci serait bien pour cette personne ». Et moi, j'étais là : « bon, d'accord ». Mais ça continuait, ça continuait. Et le gamin a commencé à rapporter des trucs de son étal en disant « mettez cette écharpe avec ce truc, et puis ce bidule avec ce machin ». Je me contentais de dire « oui, d'accord » parce que je voulais surtout que ça s'arrête. Je ne serais pas surprise que ça me laisse des séquelles.

Il l'embrassa avec douceur.

— Ma pauvre chérie.

— Tu ne le penses pas. Tu trouves ça drôle. Tu penses que c'est amusant parce que toi, ça t'aurait amusé. Mais il y a pire !

— Comment est-ce possible ?

— L'expérience m'avait tellement affaiblie que j'ai conclu un marché avec Summerset.

Il appuya ses lèvres sur le front d'Eve comme pour s'assurer qu'elle n'avait pas de fièvre.

— Il est peut-être trop tard pour faire venir le médecin.

— Ha ha. Maintenant, parce qu'il va se charger d'envelopper tous ces trucs dans du papier cadeau, je suis obligée de participer aux préparatifs de la fête. Pourquoi y a-t-il deux cent cinquante-six invités ?

— Je crois qu'on se rapprochera plutôt des deux cent soixante-dix, et ta participation est la bienvenue. Tu sais diriger les gens, n'est-ce pas ? Donc tu pourras assigner, déléguer, décider et ordonner. Et tu pourrais même y prendre du plaisir. Au moins un peu.

— J'en doute, mais un marché est un marché.

Elle se décala légèrement sur le lit pour scruter ses traits. Elle repensa à sa réaction du matin lorsqu'elle l'avait vu sortir par surprise de son bureau.

Si parfait, si beau. Et tout à elle.

— Tu as retiré ton costume, remarqua-t-elle en passant la main sur le tissu cotonneux de son tee-shirt gris.

— Je suis rentrée un peu avant toi. J'en ai d'ailleurs profité pour nager un peu.

— Hmm. Ça n'a pas l'air très juste. À toi les longueurs de piscine délassantes et les vêtements décontractés, à moi les meurtres et le shopping. En plus, je porte toujours mes boots.

— Ça n'est vraiment pas juste, c'est vrai. Voyons ce que je peux faire pour rééquilibrer les choses...

Il se redressa, souleva l'une des jambes d'Eve et lui retira sa chaussure. Puis fit de même avec l'autre jambe.

— C'est mieux ?

— C'est un bon début.

— Nous serions peut-être plus détendus tous les deux si tu n'étais pas armée.

Il défit le harnais réglementaire d'Eve et le lui retira pour le déposer au sol, près des boots.

— Et maintenant ? s'enquit-il.

— Meurtres et massacres, lui rappela-t-elle. Tandis que pour toi, c'était profit et productivité.

— Pas mal des deux, en fait.

Il s'installa à califourchon sur elle et lui retira la marinière à col en V qu'elle avait enfilée au milieu de la nuit.

— Que dirais-tu d'être propriétaire d'une petite ville en Toscane ? demanda-t-il.

— Une ville ? Arrête...

— Un village, en fait. Et tout à fait charmant.

Tout en lui souriant, il dénoua sa ceinture.

— Avec une vieille villa délabrée qui pourrait devenir un vrai joyau avec un peu de travail. Vues superbes, petites rues pavées, les vestiges d'une muraille médiévale.

— Tu t'es acheté une ville ?

— C'est prévu pour demain.

Il abaissa le pantalon d'Eve en plusieurs étapes avant de le lui enlever.

— Ma femme a vraiment de longues jambes magnifiques.

— Elles m'aident à aller d'un point A à un point B.

Connors y fit courir ses doigts en remontant des chevilles jusqu'aux cuisses.

— Pour le moment, tu ne vas nulle part, dit-il.

Le diamant qu'il lui avait offert lorsqu'elle avait accepté qu'il l'aimât était suspendu autour de son cou, au-dessus de son haut blanc tout simple. Il le souleva et passa le doigt sur la pierre taillée en forme de larme. Il se rappelait la surprise qu'elle avait manifestée devant ce cadeau : le diamant et l'amour qu'il symbolisait.

— Tu te sens un peu plus détendue ?

— Ça vient. Sur le chemin de la maison, je me disais qu'il me faudrait un très grand verre de vin en arrivant. Et puis une fois sur place, j'ai compris que non, que j'avais surtout besoin de m'étaler sur le lit pendant dix minutes. Mais ce n'était pas tout à fait ça non plus.

— C'est-à-dire ?

— Ce dont j'avais besoin, ce dont j'ai besoin... c'est toi, terminant-elle en se redressant pour lui passer les bras autour du cou.

Elle referma ensuite ces fameuses jambes longues et magnifiques autour de sa taille, puis fit glisser ses mains dans son cou et lui agrippa les cheveux. Elle s'accrochait, songea-t-il. À lui, à eux, à ce qu'ils incarnaient.

Quelque chose de chaleureux et d'accueillant, de fort et de vrai.

Il pouvait oublier sa journée comme elle la sienne, bouche contre bouche, cœur contre cœur.

Ils se balancèrent ainsi sur le grand lit, cramponnés l'un à l'autre, s'abandonnant à cette intimité qui constituait leur véritable foyer.

Connors posa ses lèvres sur la gorge d'Eve, sur le pouls qui battait pour lui.

— Notre rituel du matin m'a manqué, souffla-t-il. Ce moment où l'on partage le café et le petit-déjeuner.

— Je sais. À moi aussi.

Il remonta jusqu'à sa pommette, jusqu'à sa tempe.

— C'est ce qui rend tout ceci plus précieux encore, dit-il. Ces instants-là.

Elle se blottit contre lui.

— Tous nos instants.

Elle se laissa aller entre ses bras, au rythme des caresses pleines de douceur et des baisers langoureux qui faisaient oublier les heures durant lesquelles ils avaient été séparés. Rien que lui, rien qu'eux deux, à l'abri d'un monde bruyant aux lumières agressives et aux ombres malveillantes.

Elle débarrassa Connors de son tee-shirt et s'abandonna au plaisir de sa peau chaude, de ses muscles sculpturaux. Puis elle s'arc-bouta comme un chat ronronnant au contact de ses mains expertes. Son cœur se mit à marteler dans sa poitrine, aiguillonné par les lèvres, la langue et les dents de Connors.

Le désir, couvant comme le feu dans la cheminée, se répandit en elle avant de s'embraser.

Connors s'empara d'elle – il avait toujours su le faire – afin que désir et plaisir s'entremêlent, formant autour d'elle un nœud de plus en plus serré, l'emportant vers les hauteurs, vers ce moment d'absolue jubilation, jusqu'à la jouissance libératrice.

Elle aurait pu pleurer de tant de félicité.

Les mains plaquées sur le visage de Connors, elle l'attira à lui et

retrouva sa bouche. Elle coula avec lui, se laissa partir vers les profondeurs. Dans un murmure, elle le fit s'allonger sur le dos. À son tour, à présent, de le chevaucher, de le faire sien. Lentement, lentement, très lentement. Les yeux braqués sur son visage, elle lui prit les mains et les pressa contre son cœur en entamant ses va-et-vient.

À force de mouvements d'une fluidité liquide, elle fit monter le plaisir, par touches successives, tandis que son cœur battait la chamade contre les paumes de Connors.

Il la laissa le prendre et s'offrir, le sang fouetté par la beauté de l'instant. Les reflets dorés des flammes dansaient sur la peau d'Eve, faisaient briller ses yeux. Les sensations enflaient en lui, l'assaillaient avec toujours plus d'ardeur, jusqu'à un point où il fut surpris de parvenir encore à respirer.

Elle posa à son tour une main sur son cœur et se pencha pour reprendre possession de ses lèvres.

— Eve...

— Je sais, je sais, je sais.

Elle se redressa, rejeta la tête en arrière, ferma les yeux et le chevaucha jusqu'à les transporter tous les deux vers un monde de délices.

À présent vêtue d'une confortable tenue d'intérieur, un verre de vin à la main et une savoureuse tranche de poulet accompagnée de petites pommes de terre dorées et d'un légume vert non identifié dans son assiette, Eve se dit que cette longue journée se voyait récompensée.

Fatigue et traumatisme avaient laissé place au bien-être et à la détente. Et même si Connors et elle avaient été privés de leur rituel du matin, au moins avaient-ils préservé celui du soir.

Elle avait mis son tableau en place – les prémices, en tout cas – et pouvait à présent raconter sa journée tout en mangeant assise à la petite table de son bureau personnel.

— Pour commencer, demanda Connors, qu'as-tu acheté ?

— Plein de trucs. La vendeuse insistait pour que je prenne des sacs.

— Plein de trucs, ça alourdit forcément les sacs.

— Exactement.

Elle pointa sa fourchette vers lui avant de la planter dans le poulet.

— Si les gens ne se trimballaient pas avec autant de bordel, ils n'auraient pas besoin de sacs pour tout transporter. Sac à main, sac à bandoulière, sac fourre-tout. Les gens se baladent avec toute leur vie sur eux, comme des réfugiés. Je ne comprends pas.

— Mais tu les as achetés malgré tout, pour leur offrir. Et c'est le principe même des cadeaux, n'est-ce pas ?

— Il y avait aussi des chaussettes. Des chaussettes duveteuses, se rappela-t-elle vaguement.

Sa mémoire était embrumée, comme à la suite d'un événement difficile.

— Et des toques, ajouta-t-elle. Et des trucs pour contenir les autres trucs que l'on range dans les sacs. Ils font de petites boîtes compliquées rien que pour le rouge à lèvres. C'est fou.

— Tu n'es pas sérieuse ? C'est totalement stupéfiant ! s'exclama-t-il, faussement effaré.

Elle le fusilla du regard.

— Très drôle. Et ils ont fini par me convaincre d'acheter une

licorne parlante.

— Pardon ? Une quoi ?

Ah, cette fois, elle avait réussi à l'étonner vraiment. Elle s'en réjouit, sans trop savoir pourquoi.

— Une licorne parlante à mettre dans le sac à licorne pour Bella qui va avec l'énorme sac à licorne que j'ai pris pour Mavis. Rose – la licorne, je veux dire – avec une corne argentée. Elle danse et elle dit des phrases. Ça va sans doute la terrifier.

— Je te parie qu'elle va adorer.

— Moi, ça m'a plutôt fait peur. Mais Tiko n'arrêtait pas de sortir et de revenir avec de nouveaux articles. Il a même fini par devoir appeler sa grand-mère pour obtenir le droit de s'attarder un peu. Je crois qu'il m'a complètement plumée.

— D'un autre côté, te voilà rentrée avec tous tes achats de Noël terminés.

Il leva son verre en son honneur.

— Félicitations.

— Je préférerais me battre à mains nues contre deux toxicos dopés au Zeus que de devoir revivre ça. C'est quoi ce truc vert dans l'assiette ?

Connors se contenta de sourire.

— Des avancées dans ton enquête ?

— J'ai appris que la victime était sans doute un type encore plus déplaisant que je ne l'imaginais. Je vérifierai ça demain en allant au labo, mais je pense qu'il a drogué une femme pour abuser d'elle. Et sans doute d'autres.

Le sourire de Connors s'évanouit.

— Là, on est au-delà du déplaisant.

— Effectivement. Et si j'ai raison, c'est vraiment regrettable qu'il ne soit pas puni pour ça. Mais puisqu'on l'a assassiné, je dois faire mon travail.

— Tué par une femme qui aurait découvert ce qu'il lui a fait ? J'aurais tendance à prendre sa défense.

— Il méritait d'être derrière les barreaux, pas à la morgue. C'est peut-être une femme qui a compris qu'il lui avait fait prendre quelque chose, ou peut-être un mari, un petit ami en colère. Ou alors une femme furieuse qu'il la fréquente en même temps que plein d'autres, voire un cocu n'appréciant pas la plaisanterie. Les possibilités sont nombreuses. Auxquelles il faut ajouter l'argent, et donc un possible chantage, ce qui ne se termine jamais bien.

— Et pourtant, ça reste un grand classique, commenta Connors.

— Secret plus avidité égale passage à la morgue.

Connors leva de nouveau son verre.

— Les maths vues par les flics, dit-il. Qui en général tombent

juste.

— Sa liste de clients est largement composée de clientes, même s'il y a aussi quelques hommes. Et il a une nette préférence pour les gens pleins aux as.

— Il aurait fini par s'abreuver à la mauvaise source ?

— C'est ce que je pense. J'ai aussi dans l'idée que ce type d'affaire – l'argent lié au sexe et/ou au chantage – était nouveau pour lui. Ça ne l'empêchait pas de commettre déjà des adultères et d'empocher quelques primes, mais là, il s'y était mis à fond. Il était encore avec la copine de Trina il y a une quinzaine de jours, mais il avait fait poser le cadenas électronique supplémentaire deux ou trois semaines auparavant.

— Il cherchait peut-être à se couvrir, suggéra Connors.

— En s'assurant de s'être constitué une bonne réserve et en reprenant contact avec son avant-dernière ex. Possible. Et, oui, il aura fini par choisir la mauvaise cible.

Elle lança un coup d'œil vers son tableau et les portraits qu'elle avait commencé à y accrocher.

— Ce n'était pas le choix qui manquait. Je vais devoir m'entretenir de nouveau avec Sima, ce qui m'obligera à reparler à Trina.

— Tu lui as acheté un cadeau ?

— Non.

Elle le regarda, bouche bée et visiblement atterrée.

— Pourquoi j'aurais... Je n'ai pas à... Si ? Je refuse d'y retourner, Connors. Ils étaient gentils, ces vendeurs de sacs, mais je refuse d'y retourner.

— Et si je m'en chargeais ? Après tout, que tu le veuilles ou non, Trina est ta consultante en matière de soins capillaires, soins du corps et du visage. Un petit présent semble approprié.

Eve se resservit du vin.

— Ça devient vraiment n'importe quoi... Tu lui as demandé de venir, n'est-ce pas ? Pour soumettre mes cheveux, mon visage et mon corps à la torture avant la soirée ?

— C'est le prix à payer, chère Eve, pour être l'hôtesse de ce que beaucoup considèrent comme une occasion importante de cette période de fêtes.

— Je vais plutôt aller me chercher ces toxicos dont je te parlais, maugréa-t-elle. Deux bons toxicos shootés au Zeus.

— Tu vas bien t'amuser, c'est sûr. Voudrais-tu que j'enquête un peu sur les finances de ton blaireau décédé ? Pour voir s'il avait plus de fric caché quelque part ?

— Je ne pense pas, mais ça ne ferait pas de mal. Si tu as le temps. Elle reporta son regard sur le tableau.

— S'il voulait monnayer ses faveurs sexuelles, pourquoi ne pas obtenir une licence ? Il aurait potentiellement gagné plus et de manière légale.

— Certains, toi comprise, voient toujours les compagnons licenciés comme des prostitués.

— Eh bien, on parle de sexe contre de l'argent.

Connors secoua la tête et lui offrit un petit pain.

— Licencié, régulé, taxé et sûr. Les gens paient pour leur thérapie, pour leur coaching sportif, ajouta-t-il en désignant du menton le tableau. Pour être guidés spirituellement également, et ainsi de suite. Les gens paient pour combler toutes sortes de besoins de base et d'autres se forment pour leur fournir ce dont ils ont besoin. Le sexe fait partie des besoins de base.

— C'est légal, donc je n'ai rien contre. Mais tu as raison d'en parler.

Elle examina son tableau tout en mangeant.

— Il ne voyait pas ça comme une transaction commerciale, dit-elle. Et il ne voulait pas le voir ainsi. Il ne considérerait pas qu'il leur vendait un service. Il leur faisait une faveur, leur offrait l'occasion de se délecter de la splendeur de son apparence, de son corps, de ses talents d'amant. L'argent était justifié en tant que moyen de préserver cette apparence.

Elle but une gorgée de vin.

— Oui, je crois que c'est ça. Tu commences pour le plaisir, pour la conquête. Et puis tu te retrouves à coucher dans une belle suite d'hôtel, avec du champagne et un bon repas. Peut-être qu'elle t'offre un ou deux cadeaux. Elle a passé un agréable moment, après tout ? Alors tu décides de lui faire comprendre qu'une petite preuve d'affection matérielle ou un dessous-de-table serait le bienvenu. Tu lui as offert un chouette moment, elle te donne un petit bonus. Quel mal à ça ? Tu ne te vends pas, c'est elle qui exprime sa gratitude. C'est simplement une amie, une cliente qui t'offre quelque chose en plus, comme tu viens de le faire pour elle.

— On dirait que tu en viens à le cerner, commenta Connors.

— Possible. Tu sais, celle à qui j'ai parlé aujourd'hui, celle qu'il a peut-être droguée ? Il lui a fait payer deux mille dollars pour un massage à domicile. Il savait dès le départ que ce serait sexuel. Il pouvait appeler ça un massage, un service, quelque chose de spécial pour une cliente pour lequel il pouvait fixer un tarif. Je parie qu'il avait fait beaucoup d'interventions à domicile ces derniers temps. Massages, coaching privé. À trois mille dollars la séance, le pactole grimpe vite. Quelques confidences sur l'oreiller en prime et ce n'est pas difficile d'ajouter le chantage au reste. Le salopard.

— Mais un salopard dont tu vas retrouver l'assassin.

— Oui. Absolument.

Elle consacra donc à Ziegler le meilleur de son temps et de son attention.

Elle reprit ses notes et composa un premier rapport qui résumait toutes les entrevues menées jusque-là.

Elle dressa une liste des clientes qui reconnaissaient avoir eu une forme de relation sexuelle avec Ziegler et combien chacune d'elles admettait avoir dépensé en liquide, en cadeaux ou en frais d'hôtels.

À côté de chaque nom, elle nota le statut marital et la présence ou non d'un conjoint et établit également lesquels de ces maris ou concubins étaient sur la liste des clients de Ziegler.

Elle consulta le fichier de chacun d'eux à la recherche de crimes ou de faits de violences passés.

Elle croisa le tout avec les noms que Trina lui avait fournis puis jeta un œil aux profils des collègues de Ziegler avant de se plonger dans ses réflexions.

Lorsque Connors entra, elle avait les pieds posés sur le bureau.

— Il y a un autre angle d'attaque, affirma-t-elle.

— Ce ne sera pas le côté financier. À moins qu'il ne soit beaucoup plus malin que je ne l'imagine, il ne possède pas d'autres comptes que ceux mentionnés dans vos dossiers.

— Je m'en doutais, mais je suis contente d'avoir ton avis d'expert. Je pense à un concurrent. J'étais très concentrée sur cette histoire de clientes et de sexe. Mais on lui a fendu le crâne avec un trophée. De nombreuses riches clientes lui sont fidèles non seulement parce qu'il fait du bon travail – tous les témoignages concordent sur ce point – mais aussi parce qu'il leur offre de folles parties de jambes en l'air. Il récolte de solides commissions, plus les extras liés au sexe, et une forme de reconnaissance. J'ai vérifié : le trophée s'accompagnait aussi d'une récompense de mille dollars. Il a remporté ce prix trois ans d'affilée et c'était encore lui le favori cette année. Mais au lieu de se rendre à Atlantic City pour la conférence et se montrer auprès de ses pairs à l'approche de la compétition, le voilà à la morgue.

— Tu penses qu'un autre coach sportif l'aurait tué pour mille dollars et un trophée ?

— Pour le prestige, la perspective d'avoir plus de clients, l'occasion de s'en vanter. Ziegler n'avait pas d'amis chez Corps de rêve. Et je parie qu'il n'en avait pas non plus dans les autres salles de sport. Il connaissait son meurtrier : l'agression a eu lieu face à face, à très courte portée. Donc, oui, c'était peut-être un rival ou un collaborateur qui en aurait eu assez de lui.

— Un rival ou un collaborateur, répéta Connors pensivement. On pourrait y ajouter la dimension sexuelle – parce qu'on n'a jamais trop

de sexe – et imaginer que ce rival était en fait une rivale, qu’il aurait manipulée pour coucher avec elle, ou encore trompée.

— L’idée n’est pas mal. Ça mérite réflexion. Je crois que Peabody et moi retournerons à la salle de sport dès demain.

— Sur ces bonnes résolutions, allons nous coucher, dit-il en lui prenant la main pour l’aider à se lever.

— On ne vient pas déjà de le faire ?

— Pour dormir, cette fois. Il est près de minuit et ça fait bientôt vingt-quatre heures que tu es debout.

— Je ressens le besoin d’insister pour régler ça vite. Parce que je n’aime pas beaucoup ce type.

— Tu ne l’aimeras pas plus demain. Ça sera l’occasion d’insister.

— C’est ce que je ferai. On peut reprocher beaucoup de choses à Ziegler, mais ce n’était pas un paresseux. Entre son travail et ses amantes, il était tous les jours à fond.

— Tout comme toi. Il est temps de reposer un peu le moteur, dit Connors en la guidant vers la chambre.

Elle fut réveillée par une délicieuse odeur de café. Impossible de faire plus agréable.

Et pourtant si.

Entrouvrant les yeux, elle vit Connors, habillé de pied en cap dans l’un de ses costumes d’empereur des affaires, avec le chat étalé sur les genoux. Il était assis sur le sofa du coin détente de la chambre et travaillait sur une tablette. Des chiffres, données et autres informations codées propres au monde de la finance défilaient sur le grand écran dont il avait coupé le son.

L’éclat de la tablette et de l’écran le drapait d’une lueur bleutée, lui donnant un air à la fois mystérieux et fascinant.

Eve n’avait aucune idée de l’heure et n’avait pas envie de tourner la tête pour le savoir. Elle préférait regarder Connors travailler tout en faisant mentalement la liste de ce qu’elle souhaitait accomplir durant la matinée.

Elle allait appeler Peabody et lui demander de la retrouver chez Corps de rêve pour explorer la piste du rival meurtrier. Elle passerait ensuite par le labo pour intimider ou graisser la patte de Dickhead – de son vrai nom Dick Berenski, technicien en chef – afin d’en savoir plus sur le thé et l’encens. Puis elle interrogerait de nouveau Trina et Sima. Elle songea qu’il serait bienvenu de repasser la scène de crime au peigne fin en se concentrant spécifiquement sur le thé et l’encens.

Autant le faire avant de se rendre au labo, se dit-elle. Elle aurait ainsi les prélèvements avec elle, en admettant qu’elle en trouve.

Après quoi elles reprendraient les entrevues avec les clientes de la victime.

Quelqu'un qui le connaissait. Quelqu'un qu'il avait laissé entrer dans son appartement et dans sa chambre alors même qu'il faisait sa valise pour son voyage d'affaires.

Un client, un collègue, un pigeon qu'il faisait chanter, voire une amante.

Se serait-il montré assez confiant ou assez arrogant pour laisser un pigeon ou autre personne très en colère entrer dans sa chambre ?

Elle en doutait mais préférait avoir l'opinion d'une experte. Elle ajouta à sa liste un rendez-vous rapide avec Mira.

— Lumières activées, vingt pour cent de luminosité, ordonna Connors.

Il plongeait son regard dans celui d'Eve.

— Autant te donner un peu de lumière puisque tu réfléchis à haute voix, dit-il.

— Je réfléchissais à voix très basse, répliqua-t-elle. C'est toi qui as l'ouïe fine.

— En ce qui te concerne, apparemment.

Elle se redressa pour s'asseoir dans le lit.

— Sur quoi travailles-tu ? Je peux m'y intéresser, ajouta-t-elle en le voyant hausser un sourcil. Même à... bon sang, 5 h 38 du matin.

— À vrai dire, ça pourrait effectivement t'intéresser. Nous avons effectué quelques changements dans le design d'An Didean, y compris l'ajout d'un jardin commémoratif sur le toit.

Il faisait référence au vieil immeuble du quartier de Hell's Kitchen qu'il avait acheté avec le projet de le rénover et d'en faire un foyer pour enfants en difficultés. Un endroit où les ossements de douze jeunes filles avaient été découverts derrière de faux murs.

— Bonne idée.

— Nous installerons un dôme afin qu'il puisse servir toute l'année et que les occupants du foyer puissent apprendre des bases d'horticulture. L'architecte se demande si nous devrions utiliser des pierres ou des bancs portant les noms des filles qui y sont mortes.

Eve se leva sans rien dire et se dirigea vers l'autochef pour se programmer un café. Le chat quitta les genoux de Connors pour filer droit vers elle et se frotter entre ses jambes dans l'espoir, elle le savait, de récolter un peu de nourriture.

— Je pense... J'imagine que tu me demandes mon avis ?

— En effet, répondit-il.

— Je pense que créer un jardin est une preuve de respect. Et que les enfants que vous abriterez et éduquerez là-bas n'ont pas besoin qu'on leur rappelle l'existence de la cruauté et de la mort, mais plutôt celle de la vie. De, eh bien, du jardin des possibles que représente la vie.

— Tu as parfaitement raison. Merci.

— Avec plaisir. Je vais passer une petite demi-heure dans la salle de sport avant de m'habiller.

Café à la main, elle descendit par l'ascenseur et s'offrit une bonne séance de jogging le long d'une simulation de littoral que venait laper l'eau bleue des vagues.

Après une douche brûlante sous les multijets, elle passa dans la cabine de séchage.

— Dommage qu'on ne puisse pas réchauffer le reste du monde comme l'intérieur de la douche, commenta-t-elle en se dirigeant vers son dressing.

— Comme ce n'est pas le cas, je te recommande de te vêtir en conséquence. Ce sera un peu moins venteux aujourd'hui, cela dit, si l'on en croit les prévisions pas toujours très fiables du service météo.

Elle choisit un pull qu'elle savait chaud malgré son tissu aussi fin et doux qu'un mouchoir, un pantalon droit et un gilet qui la garderait un peu plus au chaud tout en dissimulant son harnais et son arme.

Une fois habillée, elle saisit une paire de boots et s'assit pour les enfiler.

— Pas celles-ci, lui indiqua Connors après un bref coup d'œil.

— Qu'est-ce qu'elles ont ?

— Rien du tout mais les grises avec les faux lacets seraient bien plus coordonnées à la couleur de ton pull.

— Je n'ai pas besoin de coordonner... Bon, d'accord, d'accord.

Beaucoup plus simple de changer de bottes que de se lancer dans un débat sur la mode qu'elle perdrait forcément. Et puis elle avait envie de savoir ce qui se cachait sous les cloches argentées disposées sur la table. Si elle changeait de boots, ce ne serait peut-être pas du porridge.

Connors lui versa du café tandis qu'elle revenait s'asseoir.

— Bonjour, lieutenant.

— Ça reste à voir.

Elle souleva la cloche devant elle.

— Ah oui ! La journée commence bien !

— Après celle que tu as connue hier, je me suis dit que tu méritais des pancakes.

— Ils sentent bon la pomme et la cannelle, dit-elle en s'empressant de les noyer sous le sirop.

— Et méritent mieux que de servir d'éponge à du sirop d'érable, mais enfin...

Quoi qu'il en soit, il aimait la voir s'enthousiasmer devant un plat, elle qui oubliait si souvent de manger.

— J'aurai peut-être besoin d'un pot-de-vin pour Dickhead, raconta-t-elle entre deux bouchées. Dans la mesure où il a déjà eu vingt-quatre heures, mon courroux devrait suffire, mais au cas où...

— Porte-lui une bouteille de scotch de qualité supérieure, suggéra Connors. Nous en avons en réserve, déjà emballées. Il sera immédiatement déstabilisé si tu lui fais un petit cadeau pour les fêtes.

— C'est certain. Je déteste l'idée d'arriver avec une offrande mais refuser de coopérer après ça ferait de lui une tête de nœud à la hauteur de son surnom¹. Un cadeau, c'est du gagnant-gagnant pour moi.

— Comme le dit le dicton, on n'attrape pas les mouches avec du vinaigre.

— Mais qui aurait envie d'attraper des mouches, franchement ? On a surtout envie de les voir dégager.

— C'est juste. Encore un vieil adage qui mord la poussière, répondit-il en lui tapotant gentiment la cuisse. Déjeuner avec toi est une source constante d'enseignements.

— Je fais de mon mieux... S'il apparaît que le mélange de thé de la victime incluait une drogue, je devrais pouvoir me servir de cet argument pour faire parler d'autres clientes de Ziegler. L'indignation a tendance à délier les langues.

— Tu n'as pas mentionné de famille proche.

— Il était enfant unique, ses parents ont divorcé quand il avait dix ans. Remariés tous les deux. Il a fait la navette entre sa mère à Tucson et son père à Atlanta jusqu'à sa majorité. Ni l'un ni l'autre ne l'ont vu depuis plus de six ans. Ils étaient tous les deux secoués, mais je n'ai pas eu l'impression de liens familiaux très resserrés.

— Donc ni amis ni famille.

— Pas vraiment. Et par choix, d'après ce que j'ai pu en voir. La famille et les amis, ça demande du travail.

Elle repensa à ses trois quarts d'heure de bataille pour préserver sa santé mentale face à Tiko et aux vendeurs de sacs. Oui, cela demandait vraiment du travail.

— Il consacrait toute son énergie à sa propre personne, ajouta-t-elle. Pendant qu'on parle de famille : j' imagine que tu as posté tous les cadeaux pour l'Irlande ?

— Effectivement. Et tu as fait ta part du travail.

— Je n'ai rien acheté.

— Tu m'as aidé à décider sur plusieurs articles et le jeu vidéo *Gendarmes et Voleurs* pour le petit Sean était ton idée.

— Ça n'était pas difficile. Peabody et McNab vont prendre la navette pour faire un saut dans sa famille pour Noël. Tu n'as pas envie de faire ce genre de choses, si ?

— Nous avons déjà eu Thanksgiving et ça m'a fait plaisir de les avoir tous ici. J'aime bien l'idée de fêter Noël avec toi.

— Moi aussi. Et puisque j'aimerais vraiment avoir résolu cette affaire avant, je ferais mieux d'y aller. Les pancakes étaient délicieux,

ajouta-t-elle avant de se pencher pour l'embrasser.

— On se retrouve ce soir. On pourra parler stratégie concernant le marché que tu as passé avec Summerset.

— J'essaie de ne pas y penser.

Elle se redressa d'un bond.

— Où est l'alcool ? Pour Dickhead, je veux dire.

— Le cabinet à cadeaux du troisième étage.

Elle le dévisagea en silence pendant dix longues secondes.

— On a un cabinet à cadeaux ?

Connors secoua la tête avec un petit rire.

— Un de ces jours, Eve chérie, il faudra vraiment que tu fasses le tour de la maison. Aile est, troisième étage de la tour.

— D'accord.

N'étant pas tout à fait sûre de savoir où cela se trouvait, elle se dirigea vers l'ascenseur.

— Ne perds pas de temps à secouer les boîtes, lui lança-t-il. Aucun de tes cadeaux ne se trouve là-bas.

— Je ne suis pas du genre à fouiner, répondit-elle alors que les portes se refermaient.

Mais maintenant elle en avait envie, évidemment.

Un cabinet à cadeaux, songea-t-elle. Quel genre de personnes offraient suffisamment de cadeaux pour avoir besoin d'un lieu dédié pour les entreposer ?

La porte s'ouvrit, elle sortit de l'ascenseur... et demeura bouche bée.

Visiblement, *ils* étaient ce genre de personnes.

Comptoirs et étagères étaient recouverts de présents de toutes les tailles et de toutes les couleurs, ornés de rubans brillants aux nœuds élaborés. Des pochettes cadeaux argentées, dorées, rouges ou vertes s'alignaient tels des soldats en rang.

En ouvrant l'une des portes, Eve tomba sur d'autres étagères accueillant des présents non emballés et soigneusement classés : luxueux coffrets de bougies parfumées ou d'accessoires de bain, pour homme, pour femme ou unisexe. Bouteilles de vin dans leur coffret, cadres élégants, appareils high-tech et même quelques jouets.

Pourquoi diable était-elle allée faire les magasins alors qu'elle aurait simplement pu se servir dans cette pièce ?

Elle découvrit d'autres placards extrêmement organisés – à la limite de la maniaquerie – comportant boîtes, papier de soie, papier cadeau, rubans et nœuds décoratifs.

L'ensemble était aussi impeccable que dans une boutique de cadeaux haut de gamme, et tout cela à l'intérieur de la tour, dans une salle haute de plafond qui accueillait également un écran mural et un ordinateur. Eve aurait parié que dans celui-ci se trouvait le catalogue

détaillé du contenu de la pièce, répertoriant jusqu'au dernier centimètre de ruban.

Elle s'empara de l'une des pochettes argentées pour en examiner l'intérieur.

Du bourbon.

Elle trouva le scotch dans une pochette dorée et, par curiosité, regarda à l'intérieur d'une rouge. Cognac. Les vertes contenaient une bouteille de whisky irlandais. Elle aurait dû s'en douter.

À la fois impressionnée et intimidée, elle retourna vers l'ascenseur et descendit jusqu'au rez-de-chaussée.

Elle récupéra son manteau sur le pilier de l'escalier en songeant qu'un homme qui possédait déjà la moitié du monde connu pouvait bien avoir une pièce remplie de cadeaux prêts à être distribués.

Au moins saurait-elle désormais précisément où se rendre lorsqu'elle aurait besoin d'un pot-de-vin.

Il était encore assez tôt et la circulation raisonnable. En s'y prenant rapidement, elle pourrait éviter les récriminations habituelles de la secrétaire de Mira lorsqu'on lui demandait un rendez-vous en urgence. Elle décida de laisser directement un message vocal sur le communicateur de Mira.

— J'aimerais vous voir brièvement dans la journée si vous avez une place pour moi. Je vous envoie le dossier de Ziegler. Je veux surtout m'assurer que j'ai bien cerné le personnage. Si vous n'avez pas le temps pour une consultation, peut-être pourrez-vous me fournir un profil rapide pour la victime et pour le tueur. Je vous en serais très reconnaissante.

Le premier zeppelin publicitaire s'avança lentement dans le ciel au moment où elle atteignait l'orée du West Village. Il annonçait des promotions de dernière minute au centre commercial Sky jusqu'à la veille de Noël à 22 heures.

Mon Dieu. Même elle n'était pas assez nulle pour repousser ses courses jusqu'à la veille de Noël.

Et puis, à sa grande stupeur, la bannière annonça de nouvelles promotions de folie, toujours chez Sky, pour le 26 décembre dès 1 heure du matin.

Pourquoi les gens feraient-ils une chose pareille ? Que pourraient-ils avoir besoin d'acheter le lendemain de Noël, au milieu de la nuit ? Immédiatement après, elle songea qu'elle préférerait le suicide à l'idée d'une quelconque carrière dans le commerce.

Au moment de se garer, elle s'aperçut qu'elle avait environ dix minutes d'avance. Plutôt que d'attendre Peabody, elle décida d'entrer et de se mettre immédiatement au travail.

Elle fut de nouveau accueillie par une musique à vous exploser

les tympan. Cette fois, cependant, elle sourit en reconnaissant la voix de Mavis qui braillait son envie de s'amuser pour oublier un amour envolé.

Elle aperçut Lill accroupie auprès d'un gringalet transpirant qui réalisait en souffrant une série de pompes.

Elle s'approcha et entendit la respiration sifflante de l'homme malgré les cris de Mavis et le martèlement de toutes ces chaussures de sport courant vers nulle part sur les tapis roulants.

— Faut que je souffle une minute...

Lill hocha la tête.

— Allez, Scott, plus que deux. Ne me lâche pas... Bon, d'accord ! s'exclama-t-elle comme il s'effondrait sur le sol. Trente secondes de repos, puis tu iras me faire dix minutes de course. Niveau cinq, Scott. Ne joue pas les mauviettes avec moi.

L'homme se releva en tremblant.

— D'accord. D'accord, Lill, souffla-t-il en titubant vers le tapis roulant.

— Je dois garder un œil sur lui, lança Lill à l'intention d'Eve. Il s'améliore nettement.

— Il rampait à quatre pattes quand vous l'avez connu ?

— Pratiquement. Ce sont les clients comme Scott qui donnent de la valeur à ce métier. Il essaie vraiment, il travaille dur. Vous avez des nouvelles au sujet de Trey ?

— Des questions supplémentaires, plutôt. Ce prix du coach sportif de l'année, c'est très compétitif ?

— Évidemment. Quel intérêt, sinon ? Je fournis les rapports de tous mes coachs avec le détail des progrès de leurs clients. Et chaque coach soumet trois programmes originaux qu'ils ont conçus eux-mêmes. Leur forme physique et leurs programmes déjà établis sont aussi pris en compte. C'est un processus sur la durée. Pourquoi ?

— Qui était le principal concurrent de Ziegler ?

— Difficile de vous donner une réponse catégorique, mais pour ce qui est de la franchise Corps de rêve, je dirais Juice. Jacob Maddow de son vrai nom. Mais c'est l'un de mes coachs, donc je ne suis peut-être pas très objective. Il y a aussi Selene, elle a un excellent niveau. Elle travaille dans notre salle du côté de Morningside Heights. En dehors de Corps de rêve, j'opterais pour Rock. Il possède sa propre salle du côté du West Side, un endroit spartiate dans Midtown. Ça s'appelle « Rock Hard » et ça lui correspond tout à fait. Mais je dois dire que j'étais persuadée que Trey remporterait de nouveau le trophée cette année. Il avait conçu des programmes redoutables.

— Tous se connaissaient ?

— Oui, c'est un petit milieu. Rock et Juice traînent souvent ensemble, depuis des années. Juice a même failli me quitter pour

bosses chez Rock Hard, mais la plupart de ses clients ne l'auraient pas suivi. Ils apprécient tous les avantages de nos salles.

— Des tensions entre eux et Ziegler ?

Lill passa la main dans ses cheveux orange.

— Oh ! la la... Juice est un type coulant, père de famille. Il n'était certainement pas très fan de Trey et ils ont peut-être eu des mots de temps à autre. Mais Juice n'est pas du genre à causer des ennuis. Je ne connais pas très bien Selene, mais j'ai entendu dire que Trey l'avait draguée. Peu lui importait qu'elle soit gay : elle a des seins et ça lui suffisait pour tenter le coup. Rock le détestait cordialement, mais ils ne fréquentaient pas les mêmes cercles.

— Alors pourquoi une telle haine ?

— Il y a un moment, je dirais à peu près un an, Trey a couché avec la sœur de Rock. Ils étaient dans la même discothèque et elle avait beaucoup bu. Il l'a ramenée chez elle, a couché avec elle et s'en est vanté ensuite. Il savait pertinemment que c'était la sœur de Rock. Juice lui avait dit de rester discret, au moins chez nous. J'ai entendu dire que Rock était allé lui demander des comptes et que Trey avait battu en retraite. Je n'ai pas les détails toutefois. Je n'avais aucune envie de m'en mêler. La vérité est qu'à titre personnel Trey était pour moi un vrai boulet. Mais professionnellement, c'était un atout, et c'est mon travail de conserver tous les atouts pour la salle.

— Je vois.

— Pour revenir à Rock : je n'ai pas pensé à lui hier parce que ça remonte à presque un an. Et pour autant que je le sache, ces deux-là ne se voyaient jamais, sauf peut-être pendant la conférence à Atlantic City ou durant la compétition organisée chaque printemps à New York. C'est tout.

— Il faudra quand même que je m'entretienne avec lui. Avec eux trois. Où puis-je trouver Juice ?

— Vous voyez le gars là-bas qui soulève à peu près cent cinquante kilos en développé couché ? C'est Juice.

— Très bien. Merci.

— C'est un type bien. Il est marié avec un enfant et un autre bébé en chemin.

— Je garderai ça à l'esprit.

Eve se dirigea vers la zone réservée aux poids où l'homme soulevait des plaques plus lourdes qu'elle.

— Jacob Maddow ?

— Juice, ouais.

Son visage agréable et ses énormes biceps luisaient de transpiration. Il n'interrompt pas ses exercices mais lui sourit.

— Que puis-je pour vous ?

— Lieutenant Dallas du NYPSD, annonça-t-elle en lui présentant

son insigne. J'aimerais vous parler.

— À propos de Ziegler ? J'ai appris ça hier en arrivant.

Il reposa la barre sur son support et se redressa. Il devait faire à peu près un mètre quatre-vingts, estima Eve, et tout en muscles. Ses cheveux bruns striés de mèches plus claires étaient rassemblés en une mini queue-de-cheval.

— On peut aller discuter dans l'une des salles de cours privés. Il n'y a personne et ça nous évitera de devoir hurler, proposa-t-il.

— Ça me va.

Elle avisa Peabody qui franchissait le seuil.

— Un instant, dit-elle. Ma collègue vient d'arriver.

— Ça vous ennuie si je vais me prendre à boire ?

Il désigna la machine à jus dans le coin de la pièce.

— Allez-y.

— Je vous sers quelque chose ?

— Non, merci.

Elle fit signe à Peabody de les rejoindre devant la machine.

— Inspecteur Peabody, Jacob Maddow, dit « Juice ». Nous allons nous entretenir en privé.

— C'est par ici, indiqua Juice.

Il les conduisit jusqu'à une pièce aux parois de verre dépoli où le vacarme de la salle se changea en un murmure de fond à peine audible.

— Je voudrais dire que je suis désolé pour ce qui est arrivé à Ziegler, mais je ne vais pas mentir : on n'était pas amis.

— Et si vous nous disiez où vous étiez avant-hier soir entre 17 et 19 heures.

— Chez moi. C'est ma journée de repos, donc on ne prend pas de baby-sitter. Je me suis occupé de ma gamine pendant que ma femme travaillait. Nous avons mangé vers 18 heures et puis elle a fait prendre son bain à Mimi. J'ai passé les deux heures suivantes à monter un tricycle qu'on a acheté pour le Noël de la petite. C'est moins cher si on l'assemble soi-même, mais je vais vous dire franchement, ça ne vaut pas le coup.

— Vous ne partiez pas pour Atlantic City ?

— Lill était d'accord pour me payer le trajet, mais avec les fêtes toutes proches, je préfère être chez moi auprès de ma famille. Et puis ma femme est enceinte. De sept mois.

— J'ai entendu dire que vous étiez l'un des favoris pour le prochain trophée du coach sportif de l'année.

— J'ai une chance, dit-il avant de boire de longues gorgées de jus de fruit. Ce serait chouette, surtout avec un autre enfant en route ; il y a un prix en espèces. Ce sera une autre fille, annonça-t-il avec un sourire. Je suis cernée par les filles.

— J'ai également entendu dire que vous aviez eu un échange tendu avec Ziegler à propos de la sœur de votre ami Rock.

— Effectivement, oui. Ça remonte à un bon moment, mais c'est vrai. Écoutez, je connais Kyria depuis qu'elle est gamine. Quand c'est arrivé, elle était à peine majeure. D'accord, elle faisait les quatre cents coups, mais ce n'était pas une raison pour en profiter. Ziegler était comme ça. Je sais très bien qu'il s'est intéressé à elle parce que c'était la sœur de Rock. Je n'ai pas aimé l'entendre s'en vanter donc je lui ai dit de la fermer. Il aurait mieux valu pour lui que ça ne revienne pas aux oreilles de Rock.

— Et quand ça s'est produit ?

— Rock a agi comme n'importe quel grand frère. Il lui est rentré dedans en réclamant des explications. Et là, dans la seconde, Ziegler s'est dégonflé.

Sans cacher son dégoût face à une telle démonstration de lâcheté, Juice avala un peu plus de sa boisson.

— Il a cessé ses vantardises et il a fait profil bas, poursuivit-il. Il ne voulait pas risquer de se prendre une raclée. Je sais qu'il a répandu des rumeurs à propos de la salle de Rock à la suite de cet épisode, mais ça n'était pas grave. Rock Hard ne s'adresse pas aux mêmes clients que nous, donc Rock s'en fichait. C'était le seul moyen que Ziegler avait trouvé pour sauver la face : nuire à la réputation de Rock.

— Si quelqu'un s'attaquait à ma réputation, j'aurais envie de m'expliquer avec lui, commenta Eve.

— Ça n'avait pas d'importance. Pas plus que le bourdonnement d'un moucheron énervé. Je me suis dit que l'un de nous deux, soit Rock soit moi, remporterait le trophée au printemps prochain et que ça rabattrait le caquet de Ziegler.

— C'était lui, le favori.

— Plus maintenant.

Juice secoua la tête.

— Je sais que ça semble méchant, mais je vous ai dit que je ne mentirais pas. Je détestais ce type, c'était pas un mec bien.

De retour à l'extérieur, Eve se dirigea vers la voiture.

— La piste du rival pourrait être la bonne, dit-il. Je vous parlerai des trois candidats que Lill a identifiés pour moi sur le chemin de l'appartement de Ziegler.

Peabody s'installa sur le siège passager.

— Vous avez vu les bras de ce type ? Et ses pectoraux ? Je me demande combien il se fait payer pour du coaching personnel.

— Vous avez accès à une salle de sport directement au Central, lui rappela Eve.

— Mais pas à des bras pareils, répondit Peabody en rendant son regard à Eve qui s’insérait dans la circulation. Ni à ces pectoraux !

1. Le terme argotique *dickhead* peut être traduit par « tête de nœud ». (N.d.T.)

Eve rompit les scellés sur la porte de l'appartement et s'avança à l'intérieur. Les lieux sentaient la mort et la poudre utilisée par la police scientifique.

— L'endroit le plus logique pour trouver le thé est la cuisine, n'est-ce pas ? Où les gens rangent-ils l'encens ?

— Il n'y en avait pas dans la chambre, en tout cas pas dans mon souvenir, dit Peabody. S'il s'en servait pour des massages à domicile ou non déclarés, il y en a peut-être avec son équipement.

— Allez voir, je m'occupe de la cuisine.

Eve se dirigea vers la petite cuisine en U, qu'elle balaya du regard. Autochef standard, réfrigérateur, four compact, cuisinière trois feux, mini lave-vaisselle.

Ziegler ne semblait pas s'en être beaucoup servi, cela dit. À côté de l'évier où s'empilaient assiettes et verres, le plan de travail était encombré de boîtes vides de repas à emporter. Les techniciens avaient pris la boîte à pizza au couvercle arraché ; Eve n'avait aucune idée de ce qu'elle pourrait leur apprendre.

Dans tous les cas, une conclusion s'imposait : Ziegler était trop paresseux pour se servir du recycleur.

Par curiosité, elle ouvrit le réfrigérateur. Boissons énergisantes, bière allégée, vin de table, une bouteille d'un de ces jus de fruits et légumes mixés, un petit carton de lait de soja.

Elle examina le menu de l'autochef : quelques bagels au blé complet, une pizza végétarienne, du café, un hachis de légumes et un substitut de dinde au tofu.

Pas de thé.

Elle se tourna vers le petit alignement de placards.

Chips de soja, céréales sèches aussi appétissantes que des brindilles saupoudrées de bouts d'écorce, baies déshydratées, plusieurs flacons de vitamines et de compléments alimentaires. Et trois petites boîtes de feuilles broyées cataloguées comme étant du thé : Relaxation, Digestion et Énergie.

Elle mit le tout sous scellés.

Peabody la rejoignit. Elle avait trouvé une boîte transparente contenant une dizaine de petites pyramides colorées.

— Des cônes d'encens. Sélection variée. C'était dans son sac de massage. Une manière maligne de les stocker et de les déplacer, un peu comme les boîtes d'articles de pêche. Ils sont classés par senteur. Patchouli, vanille, lavande et ainsi de suite. Rien qui indique un usage aphrodisiaque.

— Je ne crois pas qu'il l'aurait inscrit dessus. J'ai trouvé trois thés. Des feuilles en vrac comme le contenu du sachet.

Eve ressortit du coin cuisine.

— Je veux qu'on fouille de nouveau l'appartement. La police scientifique n'avait pas de raison de chercher ce genre de trucs. Après quoi nous irons reparler à Sima avant d'emporter ceci au labo.

— Si l'une ou l'autre de ces substances contient une drogue de viol, il s'en sera sans doute aussi servi sur elle, non ? Pourquoi se priver ?

— Oui. Je compte là-dessus.

Il y avait de la musique dans le salon de beauté de Trina, mais rien de comparable au volume sonore à vous donner la migraine de la salle de sport. Ici, il s'agissait plus de créer une toile de fond sonore entraînante. Le parfum champêtre qui flottait était un peu trop fort pour Eve, les effluves sous-jacents trop chimiques. Dieu savait quelles étranges concoctions on vous étalait sur les cheveux, le visage et d'autres parties de votre anatomie.

Les clientes installées dans des fauteuils aux couleurs vives sirotaient des boissons, discutaient les unes avec les autres ou se plongeaient dans les disques interactifs fournis – magazines de mode ou de beauté, albums musicaux – tandis que les esthéticiennes badigeonnaient, coupaient ou teignaient. Toutes sortes de produits s'alignaient sur les murs.

Vers le fond de la boutique, de fines cloisons mobiles offraient un peu d'intimité pour les soins qui le nécessitaient, quels qu'ils puissent être.

Un mélange de bruits de voix, d'instruments cliquetants ou bourdonnants, de chaises que l'on relevait, abaissait ou inclinait formait un brouhaha constant.

Une femme affublée d'une crinière de cheveux blancs aux pointes teintées en rouge pépiait gaiement dans son oreillette tout en tapotant le calendrier affiché sur son écran du bout d'un doigt tatoué.

— Je vous ai trouvé une petite place, Lorinda. 14 h 15, pour la Saint-Sylvestre, avec Marcus. Le dernier créneau qui lui restait. Oh, je sais, je sais ! À bientôt alors. Passez un très bon Noël !

Elle coupa la communication d'une pression sur l'oreillette puis sourit largement à Eve et Peabody.

— Bonjour ! Que puis-je faire pour vous ?

— Nous voudrions voir Sima Murtagh.

— Sima est avec une cliente, mais elle aura une disponibilité à... (tapotement rapide du bout d'un doigt orné d'un tatouage en forme de papillon rouge)... 13 h 30.

— Nous ne sommes pas venues pour des soins, précisa Eve en sortant son insigne.

La femme écarquilla ses yeux vert citron.

— Oh ! Oh... Vous êtes là pour...

Elle baissa nettement la voix pour reprendre dans un murmure :

— Vous êtes là pour Trey. C'est horrible, siffla-t-elle. Tragique, vraiment ! Donnez-moi une seconde, je vais voir où elle en est de son rendez-vous.

Elle descendit de son tabouret et se dirigea vers le fond de la salle en faisant claquer les immenses talons de ses cuissardes rouges.

Eve s'apprêtait à dire quelque chose quand elle s'aperçut que Peabody n'était plus à côté d'elle. Elle s'était approchée d'un comptoir garni d'échantillons.

— Arrêtez tout de suite ! ordonna Eve.

— Ils sont là pour ça.

Peabody se hâta d'étaler un peu de crème sur ses mains.

— Et ça sent vraiment très bon, ajouta-t-elle.

— Un peu de dignité, maugréa Eve comme Trina s'approchait.

À l'inverse de la réceptionniste, elle portait des chaussures à talons plats. Eve aurait néanmoins eu du mal à les qualifier de « fonctionnelles » dans la mesure où elles étaient décorées de petits rennes à nez rouge bondissants.

— Sima va avoir besoin de quelques instants. Elle en est à une étape cruciale du soin, mais elle prendra cinq minutes dès qu'elle aura terminé d'appliquer le masque. Venez avec moi, j'ai une salle de traitement disponible. Nous sommes complets à cause des fêtes, mais on pourra s'y poser un petit quart d'heure.

— Très bien.

Avant d'emboîter le pas à Trina, Eve prit Peabody par le bras pour s'assurer que sa coéquipière ne retournerait pas jouer avec les échantillons.

— Vous n'aviez pas mentionné que Trey se servait de certains outils de persuasion sur les femmes.

— De quoi ?

— Vous savez, un petit quelque chose dans le thé pour s'assurer que les femmes seraient plus... disposées à coucher.

Trina s'arrêta net devant une rangée de fauteuils moelleux où certaines femmes faisaient trempette dans de l'eau bleue pleine de bulles, tandis que d'autres se faisaient tartiner les pieds d'une épaisse mixture verte ou peindre les ongles des orteils par les employées.

- Je le savais. Je le savais ! Quel salopard.
- Vous le saviez, mais n'avez pas jugé utile de le mentionner ?
- Je ne le savais pas de manière certaine, mais je m'en doutais.

Le salopard, répéta Trina.

Le rouge de la colère colorait ses pommettes hautes. Elle reprit son chemin d'un pas vif et ouvrit une porte. Une fois entrée dans la petite pièce, elle contourna une table de massage et passa devant un comptoir métallique où s'alignait ce qui, aux yeux d'Eve, ressemblait à des instruments de torture.

— On ne peut pas avancer des trucs pareils sans en être absolument sûre, reprit Trina. Mais au fond de mes tripes, je le sentais ! lança-t-elle en levant les mains dans un geste de dégoût.

Elle continua à faire les cent pas, l'ample blouse rouge qu'elle portait par-dessus son costume noir moulant flottant dans son sillage.

— Comme je vous l'ai dit, j'ai eu plusieurs clientes qui avaient couché avec lui et certaines m'ont raconté qu'elles n'en avaient pas l'intention au départ, mais qu'elles avaient ressenti une envie soudaine durant une séance. Toujours une séance à domicile. Que ce soit un massage ou un coaching personnel.

— Leurs noms ?

Trina s'immobilisa.

— Allons, Dallas, mes clientes doivent savoir que je ne vais pas répéter les histoires personnelles qu'elles me confient. Je ne peux pas trahir leur confiance.

— Nous parlons d'un meurtre, Trina. Et avoir été droguée constitue un excellent mobile.

— Arrêtez ! Aucune de mes clientes n'a tué ce sale pervers.

Elle donna un coup de pied dans un caisson. Un moyen comme un autre d'exprimer sa frustration. Eve pouvait comprendre.

— D'accord, d'accord, reprit Trina. Ah, quelle histoire... Je vous donnerai leurs noms, mais laissez-moi les contacter en premier pour les prévenir. Il faut que je fasse les choses correctement.

— Ne donnez pas de détails, Trina. Vous pouvez leur dire que la police vous a obligée à livrer leurs noms dans le cadre d'une enquête, mais c'est tout.

— Bon sang... Pfff ! J'aimerais qu'il ne soit pas mort pour pouvoir lui arracher la peau des roustons. Et Sima... Ce salaud s'en est sûrement servi sur elle aussi !

Au même instant, Sima passa la tête dans l'embrasure de la porte.

— Je suis vraiment désolée, je ne pouvais pas laisser ma cliente avant d'avoir terminé l'application du masque.

Elle s'avança dans la pièce et referma la porte derrière elle, puis se tourna vers Eve en se tordant les doigts.

— Vous savez qui a tué Trey ?

— L'enquête est en cours. Sima, savez-vous où Trey se fournissait en thé ?

— En thé ? Oh, vous voulez parler des infusions. Euh, honnêtement, non. Il les achetait en vrac, dans de petits sachets. La première fois, j'ai cru que c'était imprégné d'une drogue illégale comme du Zoner. Et ça m'a vraiment étonnée parce qu'il faisait tellement attention à ce qui entraît dans son corps. Mais il m'a dit qu'il s'agissait de mélanges spéciaux pour infusion, un petit bonus agréable pour les clients avant un massage ou après l'entraînement. Et il ne faisait pas payer plus cher.

— Et l'encens ?

— Je ne sais pas. Il n'en utilisait presque jamais à la maison. Là aussi, c'était pour les clients. Vous savez, l'aromathérapie.

— Il en a fait usage à la maison, avec vous ?

— Deux ou trois fois.

— Et vous a-t-il déjà fait du thé ?

— Bien sûr, de temps en temps. Pour m'aider à me détendre après une journée difficile. Le thé, l'encens et un massage des épaules, raconta-t-elle, les larmes aux yeux. Il pouvait être tellement gentil quand il voulait.

Du coin de l'œil, Eve vit Trina crisper les mâchoires et se détourner, puis Peabody lui poser une main réconfortante sur le bras.

— J'ai une question à vous poser, Trina, et j'ai besoin que vous soyez très honnête. Lorsqu'il vous faisait ce thé et brûlait de l'encens, est-ce que vous couchiez avec lui ?

— Eh bien... Oui, je pense.

Elle fronça les sourcils et rougit légèrement.

— Oui, oui. Parce que j'étais détendue, tout ça.

— Après une longue journée, reprit Eve. Donc vous n'aviez peut-être pas très envie de faire l'amour... jusqu'à ce que vous vous détendiez.

— On doit parfois rester debout pendant quasi huit heures, pratiquement sans pause. Bien sûr, c'est une bonne chose parce que ça veut dire que les gens me réclament spécifiquement. Mais en arrivant chez moi, j'ai peut-être envie de m'asseoir, de me détendre devant un écran ou parfois d'aller au lit un peu plus tôt. Pour dormir, je veux dire.

— Bien sûr. Je comprends.

— Tout le monde connaît ça, n'est-ce pas ? Mais Trey, la plupart du temps, avait envie deux fois par jour.

— Donc il arrivait que vous ayez envie de simplement vous détendre, vous aérer la tête, tandis que lui voulait faire l'amour.

— Il n'était pas insistant. Quand je lui disais que j'étais très fatiguée, ou autre, il comprenait.

— Et il vous faisait du thé, pour vous aider à vous relaxer.

— Voilà. Et ça marchait, je me sentais même d'humeur à coucher avec lui, finalement.

— Sima, j'ai recueilli la déposition d'une de ses clientes, une femme qui n'était pas d'humeur, elle non plus, jusqu'à ce qu'il lui fasse un thé.

Eve attendit un instant que l'idée fasse son chemin dans l'esprit de Sima. Elle vit que ce n'était pas le cas.

— Il semble clair que ce ne sera pas la seule.

— Je ne comprends pas.

— Nous allons porter ce thé au laboratoire et je m'attends que l'analyse toxicologique révèle la présence d'une forme de drogue de viol.

— Non, non. Il n'aurait pas fait ça. Grands dieux, non ! Vous vous trompez ! Trina.

— Réfléchis un peu, Sim. Réfléchis ! insista Trina. Est-ce qu'il t'a déjà préparé ce fichu thé quand tu voulais déjà faire l'amour, ou après ? Ou le matin, avant que vous partiez travailler, ou à n'importe quel moment où vous n'avez pas couché ensemble juste après l'avoir bu ?

— Je... Il...

Les yeux de Sima se remplirent de larmes.

— Non. Mais... Mais pourquoi faire une chose pareille ? Et pourquoi me faire ça ? Il n'avait pas à me faire ça. Je veux dire, on peut parfois avoir seulement envie de dormir ou de se blottir contre l'autre, non ?

— Bien sûr que si, ma chérie. Bien sûr.

Trina s'approcha et serra Sima dans ses bras.

— Tu n'es pas en cause, dit-elle. Ne va pas penser que ça venait de toi. Ça n'est pas ta faute et ça n'a même rien à voir avec le sexe.

— Mais...

— Non, pour lui, c'était le moyen de te faire faire quelque chose que tu ne voulais pas, pour se sentir fort. Mais quelqu'un qui agit comme ça est forcément un faible.

— J'avais des sentiments pour lui. Je pensais qu'il en avait pour moi.

— Il ne se souciait de personne d'autre que de lui-même.

Trina releva la tête pour planter un regard de colère contenue dans les yeux d'Eve.

— Et ça non plus, ce n'est pas ta faute.

— Attaquez-vous aux noms que Trina nous a fournis, dit Eve tandis qu'elles repartaient vers la voiture.

— Tout de suite. Ça l'a vraiment mise au tapis, commenta-t-elle

en dégainant son mini-ordinateur pour entamer ses recherches à peine assise. Vous imaginez ? Découvrir que quelqu'un dont vous pensez qu'il vous aime, avec qui vous vivez et couchez, vous drogue en douce ? Enfin, si c'est bien le cas. Nous n'avons pas encore de certitude absolue.

— J'en suis suffisamment certaine. Mettez l'idée en perspective avec le profil de la victime, Peabody, avec tout ce que nous savons de Ziegler. Est-ce le genre d'homme qui ferait du thé à sa petite amie quand elle est trop fatiguée pour faire l'amour ?

— Sans doute pas, non.

— Et puis, comme par hasard, une fois son thé bu, d'un coup, elle est d'humeur ? Si vraiment ce n'est qu'une simple infusion, je veux bien en avaler un plein sachet. Sans eau.

— C'est du viol, dit Peabody, les yeux braqués sur son écran. Si nous avons raison – et je pense que c'est le cas – c'est du viol. C'est comme s'il lui avait mis un couteau sous la gorge. Elle s'est retrouvée privée de choix.

— Exactement.

— C'était déjà assez moche quand notre victime n'était qu'un blaireau.

— Quoi qu'il ait pu être, désormais il est mort. Et nous avons un travail à faire. Nous avons le droit de regretter que Trina n'ait pas eu l'occasion de lui « arracher la peau des couilles », mais nous ferons quand même notre travail.

Eve répondit à un appel sur le tableau de bord et vit Mira apparaître à l'écran.

Elle avait semblait-il changé de coiffure. Comment appelait-on ce genre de coupe ? Un carré ? Pourquoi un carré ? Comment une coupe de cheveux aurait-elle pu être carrée ?

— Bonjour, Eve. J'ai lu le rapport que vous m'avez transmis. À vrai dire, ma matinée est plutôt tranquille. Je peux tout à fait vous recevoir.

— Très bien. Je dois d'abord faire un saut quelque part, mais je ne sais pas combien de temps cela prendra.

— Si vous pouvez venir d'ici une heure, j'aurai le temps. Sinon, nous trouverons un autre créneau plus tard dans l'après-midi.

— Je serai chez vous dans une heure, merci.

— Hé, docteur Mira ! lança Peabody en s'inclinant vers l'écran. J'aime beaucoup votre coiffure.

— Oh, merci.

Dans un geste typiquement féminin, Mira rajusta quelques mèches.

— Ça ne fait pas trop sévère ? demanda-t-elle.

— Absolument pas !

— J'avais envie de changement, donc je vais rester comme ça pendant quelques jours au moins. On se voit dans une heure, Eve. J'ai une séance qui va démarrer.

— À tout à l'heure. Merci.

Eve raccrocha et se mit en quête d'une place de parking.

— Pourquoi les femmes veulent-elles toujours changer de coiffure ? Si leur coupe leur plaît, pourquoi la modifier ?

— Pour s'amuser. Ou simplement pour apporter un peu de changement. Vous aussi vous changez quotidiennement de chaussures, de veste ou de tenue.

— Elles ne font pas partie intégrante de mon corps.

— C'est bien pour ça que changer de coiffure est encore plus personnel, si vous voulez mon avis.

Peabody attrapa l'une des mèches qui dépassaient de sous son bonnet.

— Je crois que je vais essayer une nouvelle coupe pour les fêtes, dit-elle. J'aurais dû demander l'avis de Trina.

— Et moi, je n'aurais jamais dû aborder la question, constata Eve. Elle gara la voiture sur un emplacement libre.

— Nous allons porter les cheveux de Martella Schubert à Harvo.

— La reine des cheveux et des fibres.

— Celle-là même. Donnez-les-lui et dites-lui bien de nous transmettre les résultats au plus tôt. Après quoi on demandera à Dickhead de nous faire un peu de thé.

La fièvre des fêtes de fin d'année avait infecté le laboratoire avec, en guise de symptômes, des guirlandes lumineuses et un sapin (deux fois plus gros que l'arbrisseau malingre de la Criminelle) décoré de pochettes pour pièces à conviction, pinceaux, pincettes et autres accessoires propres à la police scientifique.

Mais l'attraction principale était un gros Père Noël vêtu comme un technicien tenant une bannière qui annonçait :

Le Père Police sait quand tu as été méchant !

En le voyant, Eve se sentit vaguement mal à l'aise. Mais Dick Berenski lui faisait déjà le même effet.

Elle s'approcha néanmoins, sa pochette-cadeau à la main, en longeant le plan de travail au bout duquel il était assis, juché sur son tabouret roulant. Telles des pattes d'araignée, ses doigts s'agitaient à toute vitesse entre deux ordinateurs. Son visage arborait une sorte de bouc raté ; une nouveauté. Le triangle pointu sur son menton et les rares poils qui surplombaient sa lèvre supérieure évoquaient pour Eve un graffiti maladroitement tracé à la surface d'un œuf.

Elle déposa sa pochette sur le plan de travail.

— Joyeux Noël.

Berenski s'arrêta de travailler et braqua un regard méfiant sur Eve et Peabody avant de tendre la main vers la pochette et d'en sortir la bouteille.

Une expression de surprise se peignit sur son visage, vite remplacée par un air ravi accompagné d'un sourire qui déforma la parodie de moustache qui dominait ses lèvres pincées.

Puis, après un rapide coup d'œil aux alentours, il remit la bouteille dans la pochette et la pochette dans l'un des tiroirs de son poste.

— Merci.

Eve fit un signe à Peabody qui déposa les pièces à conviction sur le plan de travail.

— Qu'est-ce que c'est ? demanda Berenski.

— C'est vous qui allez me le dire. Tout de suite.

— Vous voulez que je fasse l'analyse de tous ces produits, là, maintenant ? Vous ne voyez pas que je croule déjà sous le boulot ? demanda-t-il en englobant d'un grand geste son vaste plan de travail.

— Ce thé aussi fait partie du boulot en question. Nous vous avons déjà fait parvenir des échantillons.

— En priorité basse.

— Maintenant, la priorité est maximale. Commencez par ceci, dit-elle en poussant vers lui le thé « Relaxation ». Ça pourrait être suffisant dans l'immédiat. Si vous êtes très occupé, délégez. Combien de temps faut-il pour analyser des feuilles de thé ?

— Faites la queue comme tout le monde. On s'y mettra quand on s'y mettra.

Sans rien dire, Eve tapota le tiroir où il avait dissimulé la bouteille de scotch. Il prit un air insulté.

— C'était un cadeau, protesta-t-il.

— Exact. Et si vous voulez en recevoir d'autres à l'avenir, vous analyserez ces pièces à conviction.

Summerset était peut-être incorruptible, mais Eve savait pertinemment que ce n'était pas le cas de Dickhead.

— Je vous fais une faveur, dit-il en pointant vers elle un index décharné.

— Compris.

Il ramassa le thé et fit rouler son tabouret jusqu'à l'autre extrémité de la longue table, sans cesser de maugréer.

Satisfaite, Eve resta silencieuse, appuyée contre la table. Elle le regarda enfiler ses gants, ouvrir le sachet en plastique et déboucher le récipient.

Il en huma le contenu et fronça les sourcils.

— Un de ces trucs à la lavande et à la camomille.

Il préleva une pincette sur un plateau, s'en servit pour déposer quelques feuilles dans un tube qu'il plaça à l'intérieur d'une petite machine. Il répéta l'opération en ajoutant cette fois un liquide à l'aide d'un compte-gouttes.

— Pourquoi faites-vous cela ? demanda-t-elle.

— Est-ce que moi, je vous dis comment faire votre boulot ?

Eve se contenta de hausser les épaules. Dickhead lui décocha une oeillette assassine avant de se remettre au travail.

Il abaissa un couvercle transparent au-dessus des tubes puis pianota sur un panneau de contrôle. La machine se mit à bourdonner et Eve, toujours appuyée contre la table, la sentit vibrer.

Curieuse, elle se redressa avec l'intention de s'approcher pour regarder de plus près.

— Lieutenant Dallas. Inspecteur Peabody.

Le Dr Garnet DeWinter, la nouvelle anthropologue judiciaire, venait d'apparaître sur le seuil.

Elle portait une blouse de laboratoire d'un rose plutôt sexy par-dessus une robe rose et verte qui soulignait les courbes de sa haute silhouette. Elle avait noué ses cheveux en arrière d'une élégante manière qui rehaussait l'exotisme de son regard, pièce maîtresse de son visage anguleux.

Les fines brides de ses talons aiguilles verts étaient ornées de minuscules nœuds roses.

— Docteur DeWinter.

— Il a dû y avoir un mort.

— Il y a toujours un mort.

— C'est vrai, n'est-ce pas ? Eh bien, disons que cela nous tient tous occupés. Richard, je passais simplement pour vous remercier de m'avoir transmis ce rapport si rapidement ce matin.

Richard ? s'étonna Eve.

Elle vit Berenski se rengorger.

— Pas de souci, doc. Nous sommes dans la même équipe.

— Absolument.

Elle s'approcha et posa la main sur son épaule pour scruter l'écran en même temps que lui.

— Camomille, lavande, valériane. Du thé ? Une infusion apaisante ?

— Apparemment.

Gardant les mains dans les poches – jamais elle n'aurait touché Dickhead ! –, Eve les rejoignit pour consulter à son tour l'écran.

— Qu'est-ce que c'est ? s'enquit-elle en voyant passer un élément au nom aussi interminable qu'imprononçable.

— Attendez... murmura Berenski.

Il hochait la tête en voyant s'afficher un deuxième puis un troisième élément.

— Ce ne sont pas des herbes aromatiques, c'est certain. Il s'agit d'un composé de Rohypnol-bremelanotide. Un aphrodisiaque revu et corrigé. Une drogue sexuelle.

DeWinter se tourna brièvement vers Eve.

— Une concoction pour stimuler la libido, c'est certain, et potentiellement lever certaines inhibitions. Le thé lui-même est un mélange relaxant qui masquerait sans doute le goût des molécules chimiques, abaisserait un peu plus les inhibitions et renforcerait sans doute la libido.

— La victime n'avait rien de tout ça dans l'organisme, affirma Berenski. J'ai vu son analyse toxicologique, il était *clean*.

— Non, il n'en buvait pas. Il s'en servait sur des femmes.

— Ce que vous avez là est une sorte d'infusion super apaisante coupée de substances illégales. Une espèce de drogue de viol douce.

Eve le fusilla du regard.

— Il n'y a rien de doux dans le viol.

— Du calme, ce n'est pas ce que je dis. Je dis simplement que le produit n'a pas d'effet violent. Ce n'est pas comme le Whore ou le Rabbit, et quelqu'un qui en prendrait se sentirait sans doute détendu plutôt que paniqué après la prise. Ça ne rend pas la chose plus légale ou plus acceptable. S'il s'en est servi sur des femmes sans le leur dire, votre victime était un salaud.

— Pas de perte de mémoire associée, ajouta DeWinter. Pas de brusques changements d'humeur ni de désespoir. Mais une tendance à se laisser guider et un désir sexuel augmenté. Ses victimes – car c'est bien ce qu'elles étaient – se sont probablement crues consentantes, peut-être même satisfaites. Après quoi, selon les circonstances, elles ont aussi pu se sentir embarrassées ou prises de remords.

Eve fit signe à Peabody de placer la boîte d'encens sur le plan de travail.

— Il s'est également servi de ceci. En combinaison avec le thé.

— Je vais regarder ça. Vous voulez que l'on analyse les autres thés ?

— Oui. Faites le tout. Mais je pense que nous avons touché le jackpot. Merci d'avoir travaillé aussi vite, ajouta-t-elle avant de prendre congé.

DeWinter la rejoignit dans le couloir. Eve lui accorda un regard.

— « Richard » ? demanda-t-elle simplement.

— Ça lui donne l'impression d'être spécial. Et se sentir spécial l'incite souvent à remonter mes échantillons et mes prélèvements en tête de liste. Est-ce qu'il mérite son surnom de « Dickhead » ? demanda DeWinter avec l'ombre d'un sourire. Sans aucun doute. Mais

il fait aussi de l'excellent travail.

— Je me contente de le soudoyer.

— Une autre option valable. Je voulais vous dire que je me faisais une joie de venir à votre soirée. Li m'y emmène.

— Morris ? Vous et Morris ?

— Oui... Mais ne faites pas une mine si consternée. Nous avons seulement en commun la fréquentation des morts, un goût pour la musique et l'absence totale d'envie d'une relation. Ce qui veut dire que nous sommes ravis de venir ensemble à votre fête, voilà tout. Je vous retrouverai donc là-bas toutes les deux.

— C'est chouette, commenta Peabody sur le chemin de la sortie. Chouette que Morris ait quelqu'un avec qui sortir un peu. C'est un type très sociable.

— J'imagine.

Eve ne s'était pas encore fait un avis définitif sur DeWinter.

Elle poussa la porte du bâtiment et fit quelques pas sur le trottoir.

— Peabody, je voudrais que vous commenciez à interroger les femmes dont Trina nous a confié les noms. Si l'une d'elles admet avoir bu le thé de Ziegler, donnez-lui les détails et prenez sa déposition complète. Insistez aussi sur l'angle financier. Je veux savoir qui lui a remis du liquide et pourquoi. Tâchez d'avoir un bon aperçu de leur personnalité.

— Parce que l'une d'entre elles pourrait l'avoir tué.

— Mettez-vous au boulot. Je dois me rendre au Central pour mon rendez-vous avec Mira. Je vous appelle dès que j'ai terminé, vous me direz où vous en êtes.

— Comptez sur moi, Dallas. Je jouerai le rôle de la femme flic compatissante... parce que c'est vrai, je compatis. En général, j'obtiens plus par ce biais que si je joue les dures.

— Toujours cette histoire de mouches et de vinaigre ?

— Ouais, je crois qu'on peut dire ça.

— Je ne comprends toujours pas, avoua Eve avant de s'éloigner à grands pas vers sa voiture.

La secrétaire de Mira accueillit Eve par un silence accompagné d'un regard glacial. Eve se demanda si elle aurait dû apporter une autre de ces fameuses pochettes cadeaux, mais la femme se pencha vers son communicateur.

— Le lieutenant Dallas est ici, annonça-t-elle. Très bien... Vous pouvez entrer, dit-elle en se tournant vers Eve.

— Merci.

Elle ouvrit la porte et s'avança dans le bureau de Mira.

— Votre assistante m'en veut de l'avoir court-circuitée.

Mira releva la tête de son travail et sourit légèrement.

— Elle est très protectrice avec moi. Mais j'ai du temps ce matin et je suis toujours heureuse de vous apporter mes lumières. Une tasse de thé ? proposa-t-elle en se levant.

— Certainement pas, mais c'est à ce sujet que je viens vous voir.

— Au sujet du thé ? s'étonna Mira en se tournant vers l'autochef.

— Exactement. Il se trouve que Ziegler mélangeait une drogue de viol faiblement dosée à du thé en vrac et en faisait infuser quand il ressentait une envie.

Eve sortit son carnet.

— Une combinaison de Rohypnol-bremelanotide mélangée à de la camomille, de la lavande et de la valériane. Dickhead a décrit ça comme un aphrodisiaque revu et corrigé.

Mira se programma une tasse de ce thé floral qu'elle appréciait tant.

— Je vois. Je ne suis pas surprise de l'apprendre.

— Pourquoi ça ?

— Asseyez-vous, proposa Mira.

Sa tasse à la main, elle s'assit sur l'un de ses jolis sièges bleus tout en arrondis.

Les fauteuils lui correspondaient bien : à la fois élégants et fonctionnels. Tout comme les teintes corail pastel de sa robe, la couleur légèrement plus audacieuse de ses talons vertigineux et ses bijoux discrets mais d'excellente facture correspondaient à ce que l'on pouvait attendre de la meilleure psychologue et profileuse du service.

— C'était quelqu'un de narcissique, dit-elle en préambule.

Extrêmement focalisé sur sa propre personne. Son choix de carrière et le talent dont il semblait faire preuve pour ce métier témoignent à première vue d'une volonté d'être au service des autres. Mais en réalité, cela le plaçait dans une situation où il avait le contrôle sur eux, physiquement et émotionnellement. Et même à un niveau spirituel pour ceux et celles qui considèrent leur régime physique comme une sorte de religion. C'était aussi pour lui l'occasion de briller.

— Oui, ça, je comprends. Ajoutons à cela les photos de lui dans son appartement, les miroirs, les vêtements, sa collection étendue de soins pour le corps et les cheveux. Il aurait presque pu ouvrir sa propre boutique. Je sais aussi que certains peuvent consacrer beaucoup de temps à leur petite personne sans être pour autant narcissiques... ou des violeurs.

— Des violeurs, répéta Mira avant de boire une gorgée de thé. Dites-m'en plus.

— L'une des femmes qui a couché avec lui – une cliente mariée – a décrit son expérience.

Elle rapporta la déposition de Martella Schubert, ses propres suspicions et la découverte du thé.

— Il avait drogué le thé pour se passer du consentement de cette femme. Et, selon vous, de plusieurs autres. Du thé qu'il leur servait sous la forme d'un geste plus ou moins romantique.

— Exactement. Il l'utilisait même sur son ancienne compagne quand elle n'était pas dans les bonnes dispositions.

— Il ne le voyait sans doute pas comme un viol.

— Ça ne change pas les faits.

— Non, mais lui percevait certainement cela comme une forme de séduction. Une manière de créer l'ambiance propice. Là encore, un moyen pour lui d'avoir le contrôle, physiquement et émotionnellement. Pour cet homme, le sexe constituait un moyen supplémentaire d'être admiré, de recevoir de l'approbation pour ses prouesses en la matière, son apparence physique, son corps. Il estimait leur offrir un service. Il leur faisait cadeau de ses talents. Et pourquoi ne pas se faire payer en échange, comme pour le reste de son savoir-faire ? Nous avons ici affaire à un être souffrant de narcissisme et d'addiction sexuelle avec des tendances sociopathes.

— Pas d'amis, ajouta Eve. Des collègues qui respectaient ses compétences mais le trouvaient au mieux tolérable. Et tout cet argent dans son casier.

— Son secret, expliqua Mira. Mettre l'argent à la banque ou l'investir est tellement ordinaire, n'est-ce pas ? Lui se sentait extraordinaire. Et pourquoi aurait-il dû faire l'effort de se montrer amical avec des collègues qui lui étaient manifestement inférieurs ?

— Trop spécial et trop supérieur pour passer par les canaux officiels et suivre la formation de compagnon licencié.

— Pourquoi se former à quelque chose dans lequel il excellait déjà ? Se retrouver sous le regard scrutateur de bureaucrates ? Pour une licence ? Beaucoup trop encadré.

— Et coûteux. Les témoignages concordent pour dire qu'il était radin pour tout ce qui ne le concernait pas directement. Il ne faisait affaire qu'en espèces. De l'argent liquide et non déclaré. Et je pense qu'il était assez cupide pour aller jusqu'à faire chanter ses victimes.

— Oui, c'est certain. Même si, là encore, il n'aurait pas considéré cela comme du chantage mais comme le paiement légitime d'un service.

Mira but une nouvelle gorgée de thé et recroisa ses jolies jambes.

— Dans son esprit, il méritait tout cela et bien plus encore. Je pense que les choses se seraient intensifiées – au niveau du sexe et de l'argent – avec le temps. L'utilisation de substances illégales démontre indéniablement son besoin puissant d'obtenir exactement ce qu'il voulait, de contrôler les femmes qu'il avait choisies. Dans son esprit, non seulement elles succombaient à son charme mais payaient pour ce privilège. Chaque succès renforçait cette croyance et il n'aurait eu de cesse qu'il n'en obtienne davantage.

— Les récompenses, les trophées, jouaient dans ce sens.

— Oui, renforçant de nouveau l'idée qu'il était spécial, au-dessus du lot... Votre approche est différente de d'habitude, commenta Mira. Vous établissez le profil de votre victime plutôt que celui du tueur.

— Plus j'en apprendis sur Ziegler, plus il devient évident que presque tous ceux qui le connaissaient auraient pu faire le coup. Violente saute d'humeur, vengeance, dispute autour du sexe, chantage, concurrence, clientèle... Je pense que le meurtre proprement dit a eu lieu dans un moment de fureur, sous le coup d'une impulsion soudaine. Mais le reste...

— Froid et calculé. Avec toujours beaucoup de colère. Car sans cela, pourquoi s'acharner à planter un couteau dans la poitrine d'un mort ? Quant au message laissé sur lui : une insulte. Une sorte de sarcasme brutal.

— Un ultime « va te faire foutre ».

— Précisément. Cette colère était personnelle et intense, mais maîtrisée. S'il s'agissait d'une rage absolue, il y aurait eu plus de violence. Et je suis d'accord avec la conclusion de votre rapport : il connaissait la personne qui l'a tué, n'a pas eu peur ni le temps de se défendre. Ziegler était un individu remarquablement fort et athlétique. Mais il n'y a aucun signe de lutte, aucune lésion offensive ou défensive sur le corps. Rien que les coups qui l'ont tué et le coup de couteau *post mortem*. Et rien n'a été dérobé ?

— Pas selon l'ex-petite amie. Il y avait pourtant moyen de se faire facilement de l'argent en revendant ses appareils high-tech et ses bijoux. Il ne s'agit donc pas d'un cambriolage, c'est certain. Impossible de savoir si le tueur avait donné à Ziegler quelque chose dont l'ex n'avait pas connaissance pour le lui reprendre après sa mort. Un bijou, par exemple, ou du liquide.

» Mais Ziegler a invité cette personne chez lui alors même qu'il était en train de faire ses bagages. Il l'a même laissée entrer dans sa chambre, si l'on en croit les indices relevés sur la scène de crime.

— Il était entièrement habillé au moment de sa mort.

— Oui, habillé. Le sang retrouvé sur son pull provient de sa blessure à la tête. Je ne crois pas que le tueur soit venu pour coucher avec lui ni que Ziegler était en quête de sexe. Il aurait dû partir pour Atlantic City à peu près trente minutes après l'heure du décès et il n'avait pas bouclé ses valises.

— Vous pensez que l'une des femmes qu'il a violées avait appris la vérité ?

— C'est une possibilité. J'ai envoyé Peabody interroger quelques-unes d'entre elles. Il peut aussi s'agir d'un mari, d'un petit ami, en particulier puisque vous me dites que Ziegler n'aurait pas considéré ça comme un viol, qu'il n'aurait pas vu où était le mal.

— Pire, le fait que ce soit mal n'aurait eu aucune importance pour lui.

— Exact. Ou bien il s'agit d'un rival, ajouta Eve. Il y a un type avec qui je dois m'entretenir. L'un de ses concurrents les plus sérieux pour ce trophée idiot. Ziegler avait couché avec sa jeune sœur en profitant d'un moment de faiblesse.

— De nouveau, je ne peux qu'acquiescer. Chacune de ces personnalités aurait pu le tuer de cette façon et à ce moment. Ce qui ne vous aide pas beaucoup.

— Cela m'évite en tout cas de trop me focaliser sur la piste d'une femme. Le meurtre a eu lieu dans la chambre. Ce qui m'incitait jusque-là à soupçonner une femme. Le tueur faisait à peu près la même taille que Ziegler, mais une femme plus petite avec des talons aurait aussi fait l'affaire. Cela dit, en me basant sur le profil que vous avez établi, je peux l'imaginer laisser entrer un autre homme contrarié tout en continuant à faire ses bagages. Une autre manière d'afficher sa supériorité, non ? « Je suis occupé, on m'attend ailleurs. Je vous offre deux minutes de mon temps si précieux. »

— Ce devait être quelqu'un d'exaspérant. Pourtant, il accumulait les clients et les petites amies à court terme. Il savait se montrer charmant et attentionné. La plupart des personnalités narcissiques en sont capables, surtout si cela leur rapporte l'admiration et l'attention des autres. Ziegler a eu droit à une abondance des deux. Quant à

l'arme du crime, il s'agit sans doute d'un choix impulsif – elle était à portée de main – mais il est difficile de ne pas voir l'ironie.

— Merci d'avoir pris le temps de me recevoir. Je ferais mieux de rejoindre Peabody.

— Dennis et moi sommes impatients de vous voir demain soir. Ce sera pour nous l'un des moments phares de la période des fêtes.

— Vraiment ?

— Eve, les fêtes que Connors et vous organisez dans votre sublime maison sont merveilleuses. Et il y a toujours beaucoup d'invités passionnants. Je sais également – même si une part de vous se réjouirait à l'idée de ne plus jamais recevoir ou vous rendre à la moindre fête – que vous passerez vous aussi un bon moment.

— J'ai dû signer un pacte avec le diable et accepter de participer aux préparatifs.

Mira se mit à rire.

— On ne parle pas de Connors... Summerset ?

— Voilà pourquoi vous êtes la psy en chef. C'est bien ça, dit Eve en se levant. Comme s'ils avaient besoin de moi pour dire à quelqu'un où mettre des fleurs ou je ne sais quoi.

— Je ne doute pas que Summerset serait capable de diriger seul les préparatifs. Mais, Eve, votre participation a de la valeur à ses yeux.

— Ah oui ? Nous verrons s'il pensera toujours la même chose une fois que j'aurai commis deux ou trois bourdes.

Eve retrouva Peabody au coin de la Douzième Avenue et de Broadway après s'être garée dans un minuscule parking ridiculement cher deux pâtés de maisons plus au nord. Le trajet à pied dans le froid hivernal lui avait permis de réfléchir un peu plus.

— Combien de personnes avez-vous interrogées ? demanda-t-elle.

— Les trois premières. Il n'en reste plus qu'une sur la liste prioritaire de Trina. Mais il y en a d'autres dans la liste complète de clients.

— Allons parler à la dernière cliente mentionnée par Trina puis nous rendrons visite à Rock Britton. Il est sans doute dans sa salle de sport et ce n'est pas très loin d'ici.

— D'accord. Oh, regardez, un glissa-gril. On pourrait se prendre deux hot-dogs. Ça me donnera le temps de vous faire mon rapport avant d'aller voir Kira Robbins, dernière cliente de la liste.

— J'ai l'impression que chez vous, c'est toujours l'estomac qui commande.

— Un hot-dog vaut mieux que deux tu l'auras. Surtout si c'est vous qui régalez.

Amusée, Eve se dirigea vers le vendeur de rue.

— Toujours « un peu juste », c'est ça ?

— Jusqu'à ce que la paie tombe. On s'est lancés dans un programme pour faire des économies. McNab et moi, je veux dire. On a presque assez en réserve pour faire un don à Connors.

Eve s'arrêta devant le glissa-gril.

— Pourquoi voudriez-vous donner de l'argent à Connors ? Il a déjà pratiquement de quoi se payer tout l'univers connu.

— Pour qu'il l'investisse à notre place. Il nous l'avait proposé. Et quel meilleur conseiller en la matière que Connors, le quasi-propriétaire de l'univers connu ?

— Je m'incline.

Eve leva deux doigts à l'intention du vendeur.

— Avec tous les ingrédients, précisa-t-elle. L'idée est maligne, ajouta-t-elle à l'intention de Peabody.

— On s'est dit qu'avec ça on pourra peut-être acheter un logement d'ici deux à trois ans. Un genre de deuxième investissement fait grâce au premier. Bref, on met chaque mois une somme de côté et on fait comme si ce magot n'existait pas. Pouf ! Disparu !

» Ce que je veux dire, c'est que nous sommes tombés d'accord pour ne pas piocher dedans, sauf en cas d'urgence. Interdit de s'en servir pour les cadeaux de Noël, aller au ciné ou ce genre de trucs.

— C'est assez... adulte.

— Je sais ! Et vaguement flippant.

— Un tube de Pepsi, dit Eve au vendeur.

Elle lança un coup d'œil interrogateur à Peabody.

— J'ai déjà pris un soda. Mince... Disons un Pepsi light.

— D'accord.

Une fois leurs hot-dogs en main, Eve se tourna vers sa coéquipière.

— Votre rapport, dit-elle avant de prendre sa première bouchée.

— Louanne Parsons, annonça Peabody en marchant à côté d'Eve. Je l'ai trouvée à son travail. Elle est copropriétaire, avec une amie, d'une boutique de cadeaux à SoHo. Du genre au-dessus de mes moyens. Bref, au début, elle a nié la moindre aventure sexuelle avec la victime. Elle est impliquée dans une relation monogame au long cours. Mais en insistant un peu, j'ai fini par le lui faire admettre. Une seule fois, m'a-t-elle dit. Elle s'était fait mal à l'épaule et Ziegler est venu chez elle pour la masser.

— Avec du thé.

— Bingo. Finalement, quand je lui ai expliqué ce qui se passait, elle ne s'est pas mise en colère, elle a commencé à pleurer. Elle est restée assise là, les joues couvertes de larmes. Je n'ai vraiment rien senti de louche chez elle, Dallas. Pas le moindre truc.

— Elle a un alibi ?

— Elle était dans sa boutique jusqu'à 17 heures, ce que sa

partenaire et une vendeuse ont confirmé. Elle dit être rentrée chez elle, que son petit ami est arrivé vers 17 h 30. Ils seraient restés chez eux jusqu'à 20 heures avant de sortir retrouver des amis pour dîner. Elle m'a dit qu'elle allait tout raconter à son compagnon sans savoir ce qu'il en penserait, comment il réagirait. Ça fait six ans qu'ils sont ensemble. Elle m'a demandé si je pouvais lui laisser le temps de lui parler avant de le lui annoncer.

— Laissons-la tranquille pour le moment, mais on s'intéressera au petit ami. Il a peut-être découvert le pot aux roses et décidé de s'occuper lui-même de Ziegler. Suivante ?

— Teera Blankhead. Elle en est à son deuxième mariage, avec un homme aussi riche qu'elle. Un grand loft dans Greenwich Village. Trois enfants. Un de sa première union, un de celle de son mari et un qu'ils ont eu ensemble. Elle a admis avoir couché avec Ziegler, mais elle était en rogne. En quoi ça me regardait ? Elle a pété les plombs quand je lui ai donné les détails. Elle a pleuré, elle aussi, mais plutôt de rage.

Peabody mordit de nouveau dans son hot-dog au soja.

— Bon sang, comment ça se fait que les hot-dogs qu'on achète dans la rue soient si bons ? Bref, Blankhead a une chouette salle de sport chez elle, mais elle va quand même chez Corps de rêve deux fois par semaine. Deux fois par mois, elle faisait venir Ziegler pour une séance d'entraînement personnalisée. La dernière fois, il avait du thé glacé, un mélange énergie/détox d'après lui. Ils ont fini la séance en faisant l'amour sur son tapis de yoga. Elle m'a dit qu'elle s'en était voulu ensuite, que son premier mari et elle s'étaient trompés mutuellement et qu'elle s'était lancée dans son deuxième mariage en se promettant de ne pas recommencer, quoi qu'il advienne. Après ça, elle a mis fin aux séances personnelles et s'est contentée des entraînements en salle.

Peabody but une longue gorgée de soda.

— Elle a du caractère et elle est grande – à peu près comme vous – et forte. Son témoignage était crédible, mais je l'imaginais bien saisir un truc lourd pour cogner Ziegler sous l'effet de la colère.

— Ses déplacements ?

— Elle était à un déjeuner de charité jusqu'à environ 15 heures. Elle a dit avoir choisi de rentrer chez elle à pied en faisant un peu de lèche-vitrines. Les plus grands de ses enfants avaient des activités après l'école, le mari était parti dîner et voir un match de base-ball avec des amis et la nounou avait emmené le cadet à une fête de Noël. Elle est demeurée seule chez elle jusqu'à un peu plus de 19 heures, après quoi les enfants sont rentrés.

— Dans ce cas, elle reste en position haute sur notre liste.

Peabody s'arrêta devant un bâtiment épuré et blanchi à la chaux.

— C'est ici qu'habite Robbins. Quarante-deux ans, actuellement célibataire. Deux précédents compagnons mais jamais mariée. Elle est écrivain. Livres et blog de mode. Elle possède tout le quatrième – et dernier – étage de l'immeuble. J'ai trouvé un article à son sujet, expliqua Peabody comme elles se dirigeaient vers l'entrée.

Il n'y avait pas de concierge, mais des mesures de sécurités automatisées à la porte et dans le hall d'entrée. Quand Eve fit usage de son passe, une voix synthétique lui demanda son numéro d'insigne pour vérification. Cela fait, la même voix voulut s'informer de la nature de sa visite.

— Question indiscrete, rétorqua Eve. Nous sommes ici pour une affaire criminelle. Et nous devons parler à Kira Robbins.

— *Merci de votre coopération. Mme Robbins va être informée de votre visite. Veuillez patienter.*

— Un paquet de processeurs et de circuits qui prétend me dire ce que je dois faire... Je ne connais pas grand-chose de plus agaçant, commenta Eve.

Elle traversa le hall au sol de béton luisant jusqu'aux portes argentées et tout aussi luisantes de l'ascenseur. Elle appuya sur le bouton et son regard se durcit quand la voix reprit :

— *Un instant, s'il vous plaît. Mme Robbins s'enquiert des raisons précises de votre présence.*

— Tu peux dire à Mme Robbins que si elle n'actionne pas cet ascenseur, nous reviendrons avec un mandat de perquisition et beaucoup plus de policiers.

— *Merci. Votre message va être transmis.*

— Ça vaudrait mieux, répondit Eve.

Mais quelques secondes plus tard, les portes de l'ascenseur s'ouvrirent. Avant qu'elle puisse demander le quatrième étage, la voix se fit de nouveau entendre :

— *Cet ascenseur vous mènera directement au domicile de Mme Robbins, qui vous y attend. En vous souhaitant une excellente visite et une très bonne journée.*

— Bon sang, mais ils ne s'arrêtent jamais ? s'interrogea Eve à haute voix tandis que la cabine s'ébranlait en douceur. Je ne comprends pas pourquoi les gens – et encore moins les machines – vous souhaitent de passer une bonne journée. S'ils ne vous connaissent pas, qu'est-ce que ça peut bien leur faire ?

— Parce que nul n'est une île ? suggéra Peabody.

— Qui peut bien sortir des trucs pareils ? Une île est un morceau de terre flottant au milieu de l'eau.

— Je crois que ça signifie... Non, laissez tomber, termina Peabody en voyant les portes s'ouvrir.

Elles débouchèrent sur une vaste entrée décorée de grands arbres

en pots.

Kira Robbins se tenait entre deux plantes fleuries. Sa cascade de cheveux blonds retombait sur les épaules d'une courte robe carmin et moulante, assortie à ses escarpins et à son rouge à lèvres. Une lueur de curiosité brillait dans le bleu de ses yeux en amande.

— En toute franchise, je pensais que c'était une plaisanterie. Mais vous êtes vraiment flics. Je vous reconnais, dit-elle en pointant vers Eve un ongle verni de rouge. Eve Dallas, la dulcinée de Connors rendue célèbre par l'affaire Icove. Et Delia Peabody...

» Mon Dieu, poursuivit-elle en s'approchant d'Eve, ce manteau est absolument magnifique. Fabuleux. Cuir italien, coupe légèrement masculine qui ne fait que le rendre plus féminin sur vous. Il a quelque chose de puissant. Et j'adore vos boots. Cela vous dérange si je prends une photo ? "Lieutenant Dallas, flic de mode". Ça ferait un super article pour le blog de demain.

— Oui, ça me dérange. Nous sommes ici en mission officielle. Et nous avons des questions à vous poser.

— Je suis en permanence en mission officielle, répliqua Robbins. Et quand on parle de boots...

Elle baissa les yeux vers celles de Peabody.

— Celles-ci sont adorables. Bon, entrez. Nous pourrions prendre un verre et discuter de la raison de votre visite, quelle qu'elle soit.

Elle les guida vers un vaste espace ouvert doté de fenêtres surplombant le centre-ville... et d'un grand sapin de Noël érigé en son centre.

Un sofa épuré couleur chamois parsemé de coussins aux motifs floraux bariolés était disposé près de la petite cheminée. Plusieurs tables noires vernies surmontées de lampes blanches à abat-jour bleus étaient flanquées de chaises aux motifs floraux... garnies de coussins couleur chamois.

— Alors, que désirez-vous ?

— Des réponses, dit Eve.

— Je voulais dire à boire.

Robbins se dirigea vers un grand bar noir laqué.

— J'ai bien envie d'un soda au citron, dit-elle.

— Rien pour nous. Vous connaissez Trey Ziegler ?

— Trey, oui, bien sûr.

Robbins ouvrit le mini-réfrigérateur du bar et en sortit une bouteille.

— J'ai appris ce qui lui était arrivé hier soir, et plus encore, en passant à la salle ce matin. C'est affreux, évidemment. C'était un excellent coach, mais je ne m'attendais pas que la police débarque chez moi à ce sujet.

Elle versa de la glace dans un grand verre avant d'y ajouter le

soda.

— Sûres que vous ne voulez rien ? demanda-t-elle.

Eve se contenta de secouer la tête.

— Cela n'a pas l'air de beaucoup vous affecter ?

— Pourquoi le serais-je ? Il était formidable en tant que coach, mais il n'est pas le seul. Et pour le reste, ce n'était pas franchement un homme modèle.

Verre à la main, elle s'approcha du sofa et s'assit, tranquillement appuyée contre le dossier.

— Asseyez-vous, dit-elle.

— Vous ne l'appréciez pas ?

— Personnellement ? Non, pas vraiment. Il était agréable à regarder. Un corps à se damner. Et il savait comment s'y prendre avec moi pour m'inciter à bien entretenir le mien. Mais il était suffisant, arrogant et pas très intelligent.

— Et pourtant, vous avez couché avec lui.

Robbins abaissa le verre qu'elle portait à ses lèvres. Sa voix se fit aussi glaciale que les glaçons dans son verre.

— Qu'est-ce que ça peut bien vous faire ?

— Le sexe peut souvent mener au meurtre.

— Vraiment ? Je n'y avais pas pensé. Pour moi, cela mène généralement à l'orgasme. Sinon, quel intérêt ? Suis-je considérée comme suspecte ? Sérieusement ? Parce que j'ai couché un jour avec lui. Dans un moment de faiblesse, précisons-le. Franchement, je ne sais pas ce qui m'a pris.

— Où étiez-vous avant-hier, entre 17 et 19 heures ?

— Ici, à travailler. J'ai presque terminé mon nouveau livre et je continue à m'occuper du blog. Je leur consacre de nombreuses heures par jour car je sors presque tous les soirs. Fêtes de fin d'année, cocktails, événements divers. C'est ce qui me nourrit.

— Seule ?

— Oui, seule. Je préfère travailler par moi-même, sans distractions, dit-elle avec un geste d'emphase. J'ai une assistante, mais en ce moment, je l'envoie presque tous les jours à l'extérieur. Elle fait le tour des magasins et des boutiques puis m'envoie des photos.

Elle s'arrêta pour boire une gorgée.

— Mon Dieu... Je suis censée avoir un alibi. La date de remise du livre est fixée au 1^{er} janvier et j'ai prévu de la respecter. Puis j'irai à Milan et Paris pour couvrir les tendances de printemps. Je n'ai pas tué un homme parce que j'ai été assez bête pour coucher avec lui. Le sexe était très bien, d'ailleurs. Même si Ziegler n'était pas mon genre. C'était un vrai blaireau, au-delà des apparences.

— Combien l'avez-vous payé ?

Robbins siffla entre ses dents.

— C'est quoi, ces questions ? Je lui ai donné cinq mille dollars. Il n'a pas dit clairement, pas précisément en tout cas, que certaines de mes rivales trouveraient amusant d'apprendre que j'avais couché avec mon coach sportif, mais pourquoi prendre le risque ? Ça n'aurait pas fait une grosse différence, je m'en serais accommodée. J'aurais sans doute pu en faire une série d'articles sur le blog mais... le côté blaireau.

Elle s'interrompit, soupira et but de nouveau.

— J'étais embarrassée, admit-elle. Embarrassée d'avoir couché avec un homme que je n'appréciais pas en tant que personne. Donc je lui ai donné cinq mille dollars en lui disant que c'était très bien, mais que je préférerais qu'on garde ça entre nous. Rien de plus. Je me suis dit qu'au printemps prochain, quand mon abonnement arriverait à échéance, je changerais de salle.

— Il avait fait allusion à un possible chantage ?

— J'imagine que c'est le terme juste, effectivement.

— Quand est-ce arrivé ?

— Il y a deux mois. Plutôt six semaines, en fait. Pas l'épisode le plus glorieux de ma vie.

— Il est venu ici ? Pour un massage à domicile ? Une séance d'entraînement personnel ?

— Les deux. Nous l'avions déjà fait – sans coucher – deux ou trois fois auparavant. Mon assistante aussi. J'avais offert un bonus à Ziegler pour qu'il travaille un peu avec elle. C'était amusant.

— Votre assistante était présente cette fois-là ?

— Non.

Sa jambe droite, passée par-dessus la gauche, entama un mouvement de balancier. Eve y vit un signe d'irritation et de tension.

— Faut-il vraiment s'arrêter sur les moindres détails ? demanda Robbins. J'ai couché avec lui, je l'ai payé. C'est humiliant. Mais je ne l'ai pas tué.

— Qu'aviez-vous bu ?

— Nom d'un... !

Robbins se releva d'un coup et leva les mains en l'air dans un geste d'agacement.

— Je m'entraînais, je n'étais pas là pour boire. Juste du thé. Une sorte d'infusion qu'il avait préparée. J'y ai mis de la glace, ce n'était pas mauvais.

— Avait-il allumé de l'encens ?

— Quelle importance ?

Mais Robbins fronça les sourcils et se rassit.

— Oui. Juste avant le massage. Le massage qui a dérapé quand j'ai décidé que j'avais plutôt envie de sexe. Comment savez-vous pour l'encens ? Et pourquoi m'avoir demandé pour le thé ?

Elle blêmit brusquement.

— Mon Dieu, mon Dieu... Il m'a droguée ? Il m'a fait avaler quelque chose ?

— Nous pensons que Ziegler avait pris l'habitude de donner à ses clientes à domicile, et potentiellement à d'autres, une drogue de viol mélangée à du thé dont l'effet était accentué par de l'encens également trafiqué.

Lèvres pincées, Robbins détourna le regard.

— Je vois. Ça explique tout. Il ne m'attirait pas, tout simplement, mais ce soir-là... C'est moi qui ai pris les devants.

Un léger tremblement était audible dans sa voix. Elle saisit de nouveau son verre et but lentement.

— Je lui ai fait des avances presque aussitôt après m'être allongée sur la table de massage.

— C'est inexact, répondit Eve. C'est lui qui a pris les devants et vous a privée de votre libre arbitre en vous donnant de la drogue sans votre consentement.

— Je ne sais pas ce que je dois en penser...

Elle appuya le verre froid contre son front.

— Je ne sais pas quoi ressentir. Quand j'avais seize ans, j'ai été violée par un garçon dont je croyais qu'il m'aimait. Lui aussi m'avait fait boire quelque chose. Pas assez, parce que je n'avais pas bu grand-chose, mais suffisamment pour que je me sente bizarre, déconnectée. Mais j'ai dit non. Et voyant ça, il m'a maintenue allongée de force. Il m'a fait mal, il m'a forcée. Et je ne l'ai dit à personne. J'avais tellement honte. Il m'a fallu des années pour oser en parler et pour m'en remettre. Et maintenant...

Elle ferma de nouveau les yeux.

— Trey ne m'a pas forcée. Il ne m'a pas fait de mal.

— Et pourtant si.

Le ton catégorique d'Eve lui fit rouvrir les paupières.

— Il ne vous a peut-être pas maintenue allongée ou couverte d'hématomes, mais il vous a forcée. Il vous a violée.

— Vous avez raison. C'est vrai.

Les larmes lui montèrent aux yeux. Eve la regarda lutter pour les maîtriser. Et y parvenir.

— Je vais de nouveau devoir trouver le moyen de le digérer. J'y arriverai. Bon, c'est reparti pour une thérapie...

Elle leva son verre comme pour porter un toast.

— Quelle joie !

— Je peux vous donner les coordonnées d'un centre d'aide aux personnes violées, lui proposa Peabody.

— Ça ira. J'ai un psy à portée de main. Je n'ai pas d'alibi et on dirait bien que j'ai un mobile. Je ne l'ai pas tué mais, très

franchement, je suis contente qu'il soit mort. Que va-t-il se passer maintenant ?

Eve se leva.

— Nous allons parler à d'autres personnes dans votre situation. Et si nous découvrons que vous mentez et que vous l'avez tué, nous reviendrons pour vous arrêter.

Robbins parvint à esquisser un sourire.

— Super. Merveilleux. Je continue de penser que votre manteau est magnifique.

Sur le trajet du retour vers le hall d'entrée, Peabody arborait un air songeur.

— Crachez le morceau au lieu de ressasser, ordonna Eve.

— Je ne ressasse pas, je réfléchis. Sa déclaration indique sans conteste que notre victime s'est servie de drogues de viol sur de nombreuses femmes, au moins durant ces derniers mois. Et elle confirme également qu'il a extorqué de l'argent à l'une d'entre elles, voire plus. Chacun de ces actes constitue en soi un mobile. Combinez les deux et le mobile devient irrésistible. Je sais qu'elle n'a pas d'alibi, mais je ne crois pas qu'elle ait fait le coup.

— Parce qu'elle vous a fait bonne impression. Et parce que vous ressentez de la compassion après qu'elle a déclaré avoir été violée par son petit ami autrefois.

— Eh bien, oui. En partie, en tout cas. Pas vous ?

— Je ne peux pas dire qu'elle m'ait fait mauvaise impression. Pour ce qui est du viol durant son adolescence, elle a également déclaré ne jamais l'avoir signalé. Nous ne pouvons donc pas confirmer que c'est arrivé.

— C'est vrai. Et, oui, c'était peut-être une tentative pour s'attirer nos bonnes grâces. Mais je l'ai crue.

Toujours songeuse, Peabody sortit de l'ascenseur et traversa le hall avec Eve.

— Vous non, apparemment, ajouta-t-elle.

— En fait, si. Vivre une deuxième fois cette humiliation et ce traumatisme ne fait que renforcer le mobile.

— J'avais pas vu les choses sous cet angle.

Avant de monter dans la voiture, Peabody leva les yeux vers les fenêtres de l'appartement de Robbins.

— Quelle histoire, souffla-t-elle.

— Notre victime est un salopard et un violeur en série, Peabody. Il est probable que tous les suspects nous fassent de la peine. Les femmes dont il a abusé, les conjoints, compagnons, pères, frères et amis qui l'ont appris. Mais nous allons à présent explorer une autre piste.

— Laquelle ?

— Celle des rivaux.

Elle s'installa derrière le volant.

— David « Rock » Britton a également un mobile, dit-elle. La victime a couché avec sa petite sœur. Et qui sait s'il ne lui a pas discrètement fait boire quelque chose pour l'y inciter.

— De mieux en mieux, grommela Peabody.

Eve afficha l'adresse sur son mini-ordinateur puis le connecta au tableau de bord.

— J'espère qu'il ne me fera pas bonne impression.

Il fit bonne impression à Eve. Ou, plus précisément, sa salle de sport lui fit bonne impression. Très bonne, même.

Rock Hard apparaissait comme un établissement spartiate fleurant bon l'effort et la sueur. Propre, bien éclairé et sans la moindre fioriture. L'équipement haut de gamme – y compris les sacs de sable, les punching-balls et le ring d'entraînement dressé au milieu de la salle – attirait ceux qui souhaitaient simplement consacrer un peu de temps à l'exercice puis évacuer la transpiration avec une douche rapide avant de reprendre le cours de leur journée.

Il n'y avait pas de musique, si bien que le bruit sec des coups dans les sacs, le sifflement des cordes à sauter et le claquement mat des pieds contre le sol formaient la seule mélodie audible.

Les paroles ? Grognements, jurons et insultes, accompagnés par des voix tonnantes qui ordonnaient de ne pas baisser la garde et d'arrêter de jouer les femmelettes.

Eve fit courir un regard appréciateur sur les murs d'un beige industriel, le revêtement gris utilitaire au sol, les vitres teintées qui cachaient la vue sur la rue. L'endroit n'était pas conçu pour se pavaner mais pour bosser dur.

Elle reconnut Rock d'après sa photo d'identité. Il tenait un sac de frappe et crachait des encouragements bourrus à la femme simplement vêtue d'un soutien-gorge de sport, d'un short et d'une pellicule de sueur qui rouait le sac de coups.

— Avec l'épaule, Angie, nom d'un chien ! Utilise ta hanche. Plus haut. À droite. Droite ! Gauche ! Droite ! Frappe, frappe, frappe !

Même si elle répugnait à interrompre l'entraînement – la femme était visiblement en plein effort –, Eve s'approcha d'eux. Elle leva son insigne dans le dos de la sportive et attendit que les yeux marron foncé de Rock s'y arrêtent pour le porter à hauteur de son visage.

— Achève-le, Angie ! Une pluie de coups. Encore ! Encore ! Bien, bien, repose-toi cinq minutes.

— Doux Jésus et sa sainte mère, souffla Angie avec un accent de Brooklyn à couper au couteau.

Elle referma ses bras sur le sac et se balança contre lui en reprenant son souffle.

— Tu me feras dix minutes avec la corde, ordonna Rock.

— T'es un vrai sadique, Rock.

— Absolument.

Il lui lança une serviette puis, d'un signe de tête, invita Eve à le suivre jusqu'à un bureau encore plus petit que le sien au Central.

Rock saisit une bouteille de boisson énergétique sur une étagère étroite et but à longs traits. Le contenu ressemblait un peu trop à de l'urine infectée au goût d'Eve.

— Ziegler ? demanda-t-il d'une voix aussi rocailleuse que son surnom le laissait penser.

— C'est ça.

Il haussa les épaules et désigna du pouce une vieille chaise pliante.

— On est très bien debout, lui assura-t-elle. Vous et Ziegler étiez les favoris pour le trophée du coach sportif de l'année au printemps prochain.

— Possible.

Il haussa de nouveau ses épaules magnifiquement sculptées, nues à l'exception des bretelles de son débardeur. Un tatouage en forme de dragon cracheur de feu s'enroulait autour de ses impressionnants biceps.

— On va avoir droit à un long hiver d'ici au printemps. Les choses changent. Un gros changement, même, vu que ce pauvre mec est mort. Ce qui ne m'empêchera pas de dormir. J'ai rien à voir avec ça, mais ça ne m'empêchera pas de dormir.

— Vous aviez eu une altercation avec lui.

— On n'était pas potes.

Son sourire se teinta de mépris, vite dissimulé par une nouvelle rasade du liquide couleur d'urine.

— Je ne pouvais pas l'encadrer, mais je ne peux pas dire que je pensais souvent à lui.

— L'altercation était liée à la relation sexuelle qu'il a entretenue avec votre sœur.

Un feu grondant s'alluma dans les yeux sombres de Rock.

— Profiter d'une fille ivre puis la foutre dehors alors qu'elle est à moitié malade et paumée, tout ça pour s'en vanter ensuite, c'est pas ce que j'appelle une relation. Il savait que c'était ma sœur. Il l'a fait pour me mettre en rogne. Ça m'a foutu en rogne.

— À votre place, j'aurais eu envie de lui mettre une raclée.

— J'y ai pensé. Je l'aurais peut-être fait, mais vous pouvez rajouter la lâcheté à la liste de ses défauts. Au bout du compte, je l'ai pris entre quatre yeux et je lui ai dit que s'il la touchait de nouveau, ou même s'il prononçait simplement son nom et que je l'apprenais, je lui casserais la jolie petite gueule dont il était si fier.

— Peut-être a-t-il... prononcé de nouveau son nom.

— Pas que je sache.

Rock appuya sa hanche contre le rebord cabossé de son bureau en métal.

C'était un homme massif avec des bras puissants aux muscles saillants, un large torse, un visage marqué par deux ou trois cicatrices et un nez tordu vers la gauche. Séduisant à sa manière brute et rugueuse, estima Eve.

— Vous faites de la boxe ? demanda-t-elle.

— J'en ai fait. J'aimais bien, mais je me suis fatigué de taper sur des gens, alors j'ai changé de voie. Ziegler, avec son petit poste tranquille chez Corps de rêve, aimait bien me vanter à propos de cet endroit. Juice – c'est lui qui m'a prévenu que vous alliez passer – disait que Ziegler était jaloux parce qu'il voulait sa propre salle. Ce qui n'était pas une raison pour s'en prendre à ma frangine. Il a fait ça par pure méchanceté. Il a vu l'occasion, il a sauté dessus.

— Il vous a battu pour le trophée ces deux dernières années, lui rappela Eve.

— Ouais. Le trophée, je m'en fous. Mais l'argent qui va avec m'aurait été utile. Corps de rêve, c'est le genre d'endroit qui a bonne réputation, ce qui fait que leurs coachs aussi. Et ça pèse sur les résultats de la compétition. Corps de rêve a... comment on appelle ça ?

— Du cachet ? proposa Peabody.

Il pointa un doigt sur elle.

— Voilà, c'est ça. Ma salle, je l'améliore au fil du temps. Elle n'a peut-être pas de cachet, mais je suis solide et j'ai une clientèle de fidèles maintenant. Mon heure arrivait. Je me vois mal tuer quelqu'un pour une coupe et mille dollars.

— Ajoutons-y votre sœur, dit Eve.

— Je ne tuerais pas quelqu'un pour une histoire passée. Ça ne changerait rien.

— Où étiez-vous le jour où il a été tué ?

— Ici jusqu'à environ 16 heures. Je suis arrivé à 4 h 30 du matin ce jour-là pour bosser avec un mec. Un poids welter qui essaie de faire son retour sur le ring. Donc je suis rentré chez moi vers 16 heures. J'ai pris une bière, une douche, j'ai allumé la chaîne sportive et j'ai fait un peu de paperasserie. Difficile de s'occuper de ça ici, de bosser sur les programmes pour les clients. Puis je suis allé chez ma mère pour le dîner. Je suis arrivé vers 19 heures, je dirais. Peut-être un peu après. Je n'ai pas regardé l'heure. Retour à mes pénates vers 21 heures, et je ne suis pas ressorti.

— Avez-vous parlé ou passé du temps avec quelqu'un entre 17 et 19 heures ?

— Non. Vous allez m'arrêter ?

— Pas encore. Où vit votre mère ?

— Le même immeuble, deux étages en dessous de chez moi. J'ai emménagé là pour pouvoir l'aider. Elle est persuadée que c'est l'inverse. On a sans doute un peu raison tous les deux.

Il avait souri – un vrai sourire – en évoquant sa mère, mais son visage se durcit.

— Elle n'est pas au courant pour Kyria. Et je ne veux pas qu'elle le sache. Je ne vois pas quel intérêt vous auriez à lui en parler quand vous irez la voir.

— Aucun, en effet. Merci de nous avoir reçues.

— C'est tout ?

— Vous avez autre chose à nous dire ?

— Je vais avoir l'air d'être mauvaise langue.

— En quoi est-ce que ça me gênerait ?

— D'accord. Je me contenterai de dire qu'il avait plus d'argent qu'il aurait dû, selon moi. Plus que ce que son boulot pouvait lui rapporter. Je ne sais pas d'où il le tenait.

— Mais vous avez votre petite idée, termina Eve.

— Oui. Kyria était assez contrariée quand j'ai appris ce qui s'est passé et que j'ai insisté pour qu'elle me raconte. Elle a fini par m'avouer qu'il l'avait fichue dehors juste après avoir couché avec elle. Elle lui a dit qu'elle préférerait rester, qu'elle ne se sentait pas bien, pas forcément capable de rentrer toute seule chez elle. Et il a répondu que les femmes ne restaient pas chez lui, à moins de payer. Que pour mille dollars, il la laisserait éventuellement dormir là jusqu'au matin. Pas le genre de somme que ma frangine avait sur elle. Donc il l'a mise à la porte.

Il baissa les yeux vers sa boisson.

— J'imagine qu'il faisait payer certaines femmes. Tout le monde savait qu'il se tapait des clientes. Et c'est elles que ça regarde. C'est pas mes affaires. Mais c'est illégal de se faire payer quand on n'a pas de licence. À moins qu'il en ait eu une.

Rock haussa les épaules et avala une nouvelle gorgée.

— Mais j'en doute, ajouta-t-il.

— Merci pour ces informations et le temps que vous nous avez consacré.

— Vous allez devoir parler à Kyria ?

— C'est une possibilité.

Il laissa échapper un long soupir et baissa les yeux vers ce qui restait de sa boisson.

— Allez-y doucement, d'accord ? Elle a honte de cette histoire. Elle a tâché de tourner la page, c'est le mieux à faire quand on a commis une erreur. Mais elle est embarrassée.

— Compris.

Eve se dirigea vers la porte du bureau, l'ouvrit et se retourna vers lui.

— Votre salle me plaît, dit-elle.

Le sourire de Rock s'élargit, vif et chaleureux, ajoutant un charme inattendu à son visage.

— Vous boxez ?

— Je me bats, répondit Eve en lui rendant son sourire. Il y a une différence.

Peabody attendit qu'elles soient ressorties pour appuyer son index sur le bras d'Eve.

— Il vous fait bonne impression. Il vous plaît bien, donc vous pensez que ce n'est pas lui le meurtrier.

— Bonne impression, en effet. Je sais que ce n'est pas le meurtrier parce qu'il se serait servi de ses poings. Je sais que ce n'est pas lui parce que la victime ne lui aurait jamais ouvert la porte, sans parler de le laisser entrer dans sa chambre. Il y aurait eu des signes de lutte, de bagarre. Et même en supposant que Britton se soit impulsivement emparé du trophée dans un accès de fureur, il ne se serait pas contenté de deux coups. Il aurait défoncé le crâne de Ziegler et l'aurait aussi défiguré. La « jolie petite gueule » dont Ziegler était si fier.

— Bon, maintenant que vous le dites... Mais avouez quand même qu'il vous a bien plu.

— Il a admis d'emblée détester Ziegler et ne pas pleurer sa mort. Ça réclame des tripes. Il a résisté à l'envie de passer Ziegler à tabac il y a plusieurs mois à la suite de ce qui est arrivé à sœur. Ça réclame de la maîtrise de soi. J'apprécie les gens qui ont des tripes. Et je respecte ceux qui savent se contrôler.

— Est-ce qu'on va rendre visite à la sœur et à la mère ?

— Il n'y a pas urgence.

Aux yeux d'Eve, il était temps de revenir sur certaines zones d'ombre.

— Nous allons retourner voir Natasha Quigley pour quelques questions supplémentaires.

— D'accord. Pourquoi ?

— Parce qu'elle ment. Elle a couché avec Ziegler. J'ai supposé qu'elle mentait hier. À présent, j'en suis sûre. Elle est séduisante, riche et fait partie de ses clientes. Mariée. Une cible de choix. On va la secouer un peu jusqu'à ce qu'elle l'admette.

— Compris. Mais pourquoi aurait-elle menti alors qu'elle aurait facilement pu jouer la carte du « il m'a aussi fait boire du thé » ?

— Premièrement, parce que nous n'étions pas certaines que le thé

contenait de la drogue et que cette possibilité a été évoquée après qu'elle a nié – et de manière plutôt véhémement – avoir couché avec la victime.

— C'est vrai.

Peabody tira sur les rabats de sa toque pour éviter qu'ils ne s'envolent.

— Nous avons tellement de femmes qui disent l'avoir payé soit pour coucher soit pour qu'il reste discret après une partie de jambes en l'air déclenchée par le thé qu'il va nous falloir une feuille de calcul, voire un graphique, reprit-elle. J'aime bien faire des graphiques, ajouta-t-elle avec un sourire. Mais bref... Vous avez dit premièrement. Il y a un deuxièmement ?

— Deuxièmement, parce qu'il est tellement plus facile de dire « non, pas moi ».

— Exact. Et c'est presque un réflexe, en tout cas chez les femmes que j'ai interrogées.

— Et troisièmement, je pense qu'elle était troublée à l'idée que sa sœur et elle aient couché avec le même homme.

— Plutôt déstabilisant, en effet.

Peabody se laissa tomber sur le siège passager.

— Quand on était ados, ma sœur la plus proche et moi avions un gros béguin pour le même mec. Donc on a fait le serment que ni l'une ni l'autre ne tenterait jamais rien. On s'est pas mal disputées d'abord, mais on s'est fait cette promesse.

Elle se redressa et s'appuya contre le dossier.

— Il s'est avéré qu'il aurait préféré que ce soit notre frère qui tente un truc, mais ça, on ne l'a compris qu'après notre pacte. Zeke n'a rien fait parce qu'il n'est pas attiré par les mecs, mais sinon, lui aussi aurait promis.

» Ça va être super de les voir tous à Noël, poursuivit-elle. Je me demande ce qu'est devenu... C'était quoi son nom, au fait ? Stanley, je crois. Ouais, Stanley Physter. Mais il voulait qu'on l'appelle Stefano.

— Et vous n'aviez pas compris qu'il était gay ?

— Euh... Très juste.

Elles retournèrent jusqu'à la maison de grès et furent accueillies par le même droïde domestique. Tandis qu'elles patientaient dans le séjour, Eve sortit son mini-ordinateur.

— Prenez un air sévère, dit-elle à Peabody.

— D'accord.

— J'ai dit sévère, pas constipé.

Peabody se décrispa légèrement au moment même où Quigley fit son entrée.

— Excusez-moi. Je reviens tout juste d'une réunion de comité et

j'étais sur mon communicateur. Puis-je vous commander quelque chose à boire ?

— Inutile.

— Vous avez d'autres questions à propos de Trey ? demanda-t-elle en s'asseyant. Je ne vois pas bien ce que je pourrais vous dire de plus.

Eve releva les yeux de son mini-ordinateur. Elle tourna délibérément l'appareil vers le sol, mais le garda à la main.

— Vous pourriez commencer par nous dire pourquoi vous avez nié avoir couché avec Trey Ziegler ?

— Parce que je ne l'ai pas fait.

— Peabody, que se passe-t-il quand un individu ment à la police au cours d'une enquête ?

— Cela donne lieu à des poursuites. Entrave à la justice, dans un premier temps, mais nous pouvons ensuite...

— Nous commencerons par ça, l'interrompt Eve. Allons-y : vous avez le droit de garder le silence.

— Attendez ! Pour l'amour de Dieu, c'est ridicule.

— Je vous conseille d'écouter attentivement vos droits et obligations, madame Quigley, dit Eve avant de réciter le reste du code Miranda révisé. Comprenez-vous vos droits et vos obligations dans cette situation ?

— Bien sûr que je comprends. Je ne suis pas idiot. Et je n'apprécie guère d'être traitée comme une criminelle.

— Alors vous risquez de ne pas beaucoup apprécier que la suite de cet interrogatoire se déroule au Central, rétorqua Eve en se levant.

— Je n'irai nulle part. Vous ne pouvez pas m'y contraindre.

— Peabody ?

— La suspecte peut répondre volontairement à nos questions. Ou nous pouvons obtenir un mandat l'obligeant à se soumettre à l'interrogatoire. Dans un cas comme dans l'autre, elle a bien entendu droit à une représentation juridique, mais la deuxième option peut inclure certaines restrictions de sa liberté de déplacement.

Le rouge était monté aux joues de Quigley, qui serrait les poings.

— C'est ridicule ! s'emporta-t-elle. C'est même scandaleux. J'appelle mon avocat.

— Allez-y. Il pourra nous retrouver ici si vous répondez volontairement. Ou bien ma coéquipière ira chercher un mandat et votre avocat n'aura qu'à nous rejoindre au Central. À vous de choisir.

— Puisque je vous dis que je n'ai pas couché avec Trey Ziegler !

Eve baissa les yeux vers son mini-ordinateur puis soutint de nouveau le regard de Quigley.

— Vous mentez.

— Qu'est-ce que vous avez sur cet écran ? Qu'est-ce que vous

regardez ?

— Peabody, allez nous chercher ce mandat.

— Non, attendez ! Un instant... Attendez.

Quigley se rassit.

— Tout ça, toute cette folie juste pour une histoire de sexe. D'accord, j'ai couché avec lui. Je ne voulais pas que Tella le sache. Ni JJ, mon mari. Je ne vois pas en quoi ça vous regarde.

— Votre copain de couette a été assassiné.

— Mais ce n'est pas moi qui l'ai tué. Pourquoi aurais-je fait ça ? À cause d'une coucherie ?

Comme elle chassait l'idée d'un geste de la main, l'émeraude à son doigt capta brièvement la lumière.

— C'était idiot... Et personne n'aime avouer publiquement avoir agi bêtement. Il y a quelque chose d'humiliant à devoir en parler à des inconnus, à la police. Et mon mariage connaît déjà assez de tensions depuis quelques mois.

— Des tensions ?

— Nous avons traversé une mauvaise passe et nous travaillons à résoudre le problème. Cela arrive à tous les couples mariés.

Elle croisa les bras sur sa poitrine, visiblement sur la défensive.

— D'ailleurs, les choses s'améliorent, affirma-t-elle. Mais, bon, j'ai des besoins, comme tout le monde. Et Trey m'a clairement fait comprendre que je lui plaisais, qu'il était intéressé. Il s'est montré à l'écoute quand je lui ai dit que ça n'allait pas très bien entre JJ et moi et que... eh bien, que nous faisons chambre à part. Il a proposé de passer ici, à un moment où JJ serait en déplacement, pour me faire un massage.

Elle se leva et se dirigea vers une vitrine qu'elle ouvrit pour y prélever une carafe et se servir un verre de liquide ambré.

— Je savais ce qu'il avait en tête. Ce n'était un secret pour personne qu'il proposait des services privés en dehors de son activité de coach.

Elle baissa les yeux vers son verre.

— Des services intimes, même... Je n'avais aucune envie qu'il vienne ici, chez moi. Je refusais de... Pas dans notre lit conjugal. Alors j'ai suggéré l'hôtel. Je savais que d'autres clientes l'avaient fait. J'ai loué une suite et commandé du champagne. Il m'a retrouvée sur place. Il m'a effectivement fait un massage, en guise de prétexte... ou de préliminaires. Et puis nous avons couché ensemble. Il était doué et cela faisait un moment que JJ n'était plus attentif à mon égard.

— Combien l'avez-vous payé ?

Le rouge monta aux joues de Quigley, qui porta le verre à ses lèvres.

— Trois mille dollars en bonus, après quoi j'ai réservé une autre

séance privée. Nous en avons fait deux par semaine pendant trois semaines avant... sa mort. Nous devions nous revoir juste après Noël, mais j'avais prévu d'annuler parce que JJ et moi... allons mieux. Nous avons prévu de prendre des vacances après le jour de l'an, à l'initiative de JJ. Un moyen de faire renaître la magie des débuts.

— Ziegler avait-il menacé d'en parler à votre mari ?

— Pourquoi aurait-il fait une chose pareille ? Nous trouvions tous les deux notre compte dans cet accord. S'il l'avait révélé à JJ, ça se serait arrêté net. Je n'avais pas encore annulé la dernière séance.

— Pourquoi cela, si cette mauvaise passe avait pris fin ?

— Ah... dit Quigley en se massant les tempes. Je m'étais dit que je le reverrais une dernière fois. Pas pour le sexe, mais pour lui dire que nous devions en rester là. J'avais prévu de lui donner un extra pour le remercier. Et puis... Non seulement j'ai appris qu'il était mort, mais aussi que ma propre sœur couchait avec lui. Il n'aurait pas dû faire ça avec Tella, c'est franchement déplacé. Et, croyez-moi, c'était très gênant quand elle me l'a dit.

— Déplacé, répéta Eve. Gênant.

— Oui. Une femme peut partager, disons, un coiffeur avec sa sœur. Un designer, un décorateur. Mais pas un amant. C'était un échange commercial avant tout, j'en ai conscience. Mais... une femme dans ma situation ne peut pas engager un professionnel. Une liaison – je pouvais encore me convaincre que c'en était une – avait un côté plus... romantique.

— Vous étiez amoureuse de lui ? demanda Peabody.

Quigley se mit à rire.

— Allons... Je vous l'ai dit tout à l'heure : je ne suis pas une idiote. Il offrait un service, je le payais. Mais c'était quelqu'un que je connaissais, quelqu'un qui connaissait mon corps et comprenait mes besoins. Cela me faisait du bien et aura sans doute profité à mon mariage, même si JJ ne verrait jamais les choses comme ça. J'aimerais sauver mon couple si je le peux. Je suis suffisamment réaliste pour admettre que ce ne sera peut-être pas possible, mais j'aimerais nous laisser du temps, et essayer vraiment.

— Vous aviez décidé d'un lieu et d'une date, en établissant clairement ce qui allait se passer pour vous et Ziegler au terme de cette rencontre ?

— Oui. Difficultés ou pas, j'ai trop de respect pour JJ pour entretenir une liaison dans notre propre foyer.

— Vous êtes absolument certaine que votre mari ne savait rien ?

— S'il le savait, ou même s'il avait des doutes, jamais il n'aurait suggéré que nous partions en voyage, que nous passions une semaine à Tahiti pour ranimer la flamme. Non, affirma-t-elle, mâchoires serrées, il m'aurait jeté ça au visage et aurait contacté un avocat pour

demander le divorce.

— L'aurait-il aussi jeté au visage de Ziegler ? C'était également l'un de ses clients, n'est-ce pas ?

— Affronter Trey ? Non, non, il me blâmerait, moi, et ne cesserait de me le rappeler à la moindre occasion. Il ne serait pas allé voir Trey directement.

Eve la vit néanmoins s'humecter les lèvres avant de boire de nouveau.

— JJ s'emporte facilement et il a déjà piqué des colères contre moi – et moi contre lui – mais ce n'est pas vraiment un homme violent. Jamais il n'aurait... Il ne ferait pas une chose pareille.

— Vous n'avez pas l'air convaincu, fit remarquer Eve.

— Parce que vous me balancez tout ça d'un coup, répondit Quigley dont la voix s'éleva vers les aigus, flirtant avec l'hystérie. Parce que tout cela est très perturbant. J'ai eu une liaison et j'en ai payé le prix. Littéralement et émotionnellement.

Elle prit une autre gorgée et se força à inspirer puis expirer à fond.

— Mon mari n'est pas au courant et je ne souhaite pas que ça change. J'aimerais réparer les accrocs qu'a connus mon mariage. Et si je n'y arrive pas, je préférerais que celui-ci prenne fin de la manière la plus propre possible.

— Aimez-vous votre mari ? s'enquit Peabody.

— Je voudrais le savoir. Une chance de trouver la réponse à cette question, c'est tout ce que je demande.

— Où étiez-vous quand Ziegler a été tué ? Votre sœur nous a indiqué ce qu'elle faisait.

— J'étais ici, occupée aux préparatifs de la fête prévue le soir même. Vous pourrez demander aux domestiques, à l'équipe des décorateurs. Ils étaient sur place toute la journée. Avec moi. J'ai fait venir le traiteur à 19 h 15 et j'étais sur place pour les recevoir. J'ai passé la journée ici pour tout superviser.

— Et votre mari ?

— Honnêtement, je ne sais pas trop. Je sais, c'est ridicule. Mais je travaillais avec l'équipe, les serveurs, et je ne suis pas certaine du moment où il est rentré. Mais je sais qu'il était là à 19 h 30 car je l'ai vu en train de s'habiller quand je suis montée me changer pour les premiers arrivants.

— Où est votre mari à présent ? demanda Eve.

— Je... À son bureau, j'imagine.

Elle se rassit et se pencha vers Eve.

— Je vous en prie, lieutenant, inspecteur. S'il vous plaît, ne me privez pas d'une chance de sauver mon mariage. Si vous dites à JJ que j'ai eu une aventure avec Trey, tout sera fini. Il ne me le pardonnera

jamais. Je voudrais simplement pouvoir essayer d'arranger les choses, de m'accrocher à notre union. J'ai commis une erreur – une erreur stupide et égoïste – mais pour le moment, mes actes n'ont fait de tort qu'à moi. Si vous le dites à JJ, cela lui fera du mal et détruira le futur que nous voulons construire ensemble. Je vous en prie !

— Je ne peux rien vous promettre, mais nous ne partagerons pas cette information à moins que cela se révèle nécessaire pour les besoins de l'enquête. Votre mariage constitue votre priorité, madame Quigley. La nôtre consiste à trouver la personne responsable de la mort de Trey Ziegler.

Eve se leva.

— Ziegler vous a-t-il parfois réclamé plus d'argent ? A-t-il laissé entendre qu'il pourrait se servir de cette liaison contre vous ?

— Non. Comme je vous le disais, nous y trouvions tous les deux notre compte. De brefs et bons moments partagés. Ni plus ni moins.

— D'accord. Merci de nous avoir reçues.

— Que feriez-vous ? demanda Quigley en se redressant, les mains jointes. À ma place, que feriez-vous ?

— Je ne peux pas vous répondre. Je ne suis pas à votre place.

Au moment de ressortir dans la rue, Peabody s'emmitoufla de nouveau dans son manteau.

— Que feriez-vous ? demanda-t-elle. Vous admettriez avoir trompé votre mari ou vous essaieriez d'enterrer l'affaire comme elle le fait ?

— Pour commencer, je n'aurais pas trompé mon mari.

— Oui, bien sûr, mais...

— Il n'y a pas de « mais », déclara Eve en ouvrant la portière pour s'installer dans la voiture. En se lançant dans un mariage, on défriche une route nouvelle. On va forcément tomber sur des passages plus difficiles à franchir que d'autres, mais on a des choix à faire. Vous travaillez pour dégager la voie et vous tenez bon jusqu'à ce qu'elle s'ouvre devant vous, ou que ça s'avère être un cul-de-sac. Soit vous restez sur la route, soit vous la quittez. Mais n'empirez pas la situation en faisant quelque chose qui, même si ça vous soulage à court terme, constitue un coup de poignard dans le dos de votre conjoint.

» Appelez le bureau de Copley, dit-elle. Nous allons lui rendre une petite visite.

Peabody entra l'adresse sur la console du tableau de bord.

— Certaines personnes ont une liaison parce qu'elles ne voient aucune porte de sortie.

— Foutaises. Il y a toujours une porte de sortie. Il faut simplement en payer le prix : que ce soit au niveau des finances, du statut social, de l'impact émotionnel ou bien tout cela à la fois et plus

encore. Tromper l'autre, c'est mesquin et paresseux.

Elle s'arrêta au feu et pianota du bout des doigts sur son volant.

— Ce n'est pas qu'une histoire de sexe, dit-elle. Le mariage repose sur un ensemble de promesses.

Lorsqu'elle en avait pris conscience, elle n'en avait plus eu peur. Ou du moins, plus autant.

— Vous ne serez peut-être pas en mesure de toutes les tenir. Le fameux « jusqu'à ce que la mort nous sépare », par exemple. Celle-là n'est pas toujours tenable. La vie peut être longue et les gens changent, les circonstances évoluent... Vous vous apercevez que vous ne voulez pas vraiment de cette vie ou de cette personne, ou bien celle à qui vous avez fait ces promesses n'est pas celle que vous croyiez, ou bien elle a changé d'une manière que vous ne pouvez pas accepter. Dans tous les cas, vous faites un choix. Tenez-vous-y et travaillez à surmonter les obstacles, ou bien arrêtez les frais. Mais épargnez-moi les pleurnicheries éculées : « Je suis malheureuse donc je vois quelqu'un d'autre en cachette. » C'est insultant pour tout le monde.

» Franchissez le cap ou partez, conclut-elle. Mais ne vous cherchez pas d'excuses.

— Personnellement – et philosophiquement –, je suis d'accord. Mais... les gens sont imparfaits.

— Les gens ne sont pas imparfaits, Peabody. Les gens sont profondément tordus.

— Donc, sachant cela, vous n'avez pas ressenti un peu de compassion pour elle ? Pour Quigley ?

— Je pourrais si elle avait un peu de tripes et osait aller voir son mari pour lui avouer qu'elle a fait une grosse erreur et agi de manière stupide et égoïste. Elle l'a trompé, et maintenant, elle lui ment. En quoi cela pourrait-il réparer cette relation qu'elle dit vouloir sauver ? Ajoutons à cela que je n'ai de compassion ni pour l'un ni pour l'autre à ce stade car l'un d'eux a très bien pu tuer Ziegler. Elle nous a prouvé qu'elle était à la fois menteuse et adultère, elle peut très bien avoir menti aussi en affirmant que Ziegler n'a pas réclamé plus. Et s'il l'a fait... bing sur le crâne. Ou alors, l'illusion romantique dont elle minimise l'importance aujourd'hui était bien réelle et elle a découvert qu'il se jouait d'elle comme de toutes les autres.

— Et bing sur le crâne, termina Peabody tandis qu'Eve cherchait une place.

— À moins que ce ne soit Copley qui ait tout découvert. Il se rend chez Ziegler pour le faire avouer et... bing sur le crâne. À nous de rester objectives, donc.

Peabody sortit de la voiture et enfila ses gants.

— Pratiquement tous ceux que nous avons interrogés avaient un mobile pour lui faire bing sur le crâne. Notre victime est l'un de ces

types que les gens adorent détester. Ils faisaient appel à lui – en tant que coach, employé, masseur, amant – mais n'importe lequel d'entre eux aurait pu se saisir du trophée et lui balancer deux bons coups sur la tête.

— Et le meurtre est plus grave que l'adultère, le mensonge, le chantage et le fait d'être un blaireau fini. Alors voyons un peu où John Jake Copley se situe dans cette histoire.

Une fois dans le hall gris acier de l'immeuble de bureaux, Eve présenta son insigne au gardien derrière sa guérite.

— Nous venons voir John Jake Copley. Relations publiques chez ImageWorks.

Il scanna son insigne et hocha la tête.

— Ce sera au trente-neuvième étage, depuis les ascenseurs du groupe B.

Peabody retira ses gants tandis qu'elles se joignaient à un petit groupe de costard-cravates tirés à quatre épingles qui attendaient l'ascenseur. La moitié d'entre eux tenait une conversation avec leur oreillette tandis que l'autre fronçait les sourcils d'un air important en faisant défiler des infos sur l'écran d'un communicateur ou d'un mini-ordinateur.

Parmi eux, une grande blonde d'un mètre quatre-vingts aux lèvres de la même nuance de violet que sa veste de tailleur faisait les deux.

— La réunion avec Simpson s'est prolongée, aboya-t-elle alors que tous s'entassaient dans la cabine. Décalez mon rendez-vous de 15 h 30 à 15 h 45 et celui de 16 heures à 16 h 30. Je sais que j'ai quelque chose à 16 h 30, Simon ! Reprogrammez ça pour 17 heures, cocktail à la *Maison Rouge*. J'enchaînerai sur le rendez-vous de 17 h 30, au même endroit. Veillez à ce que le planning soit respecté, Simon. Ça bardera si je rate le spectacle de Noël de Chichi ce soir. Je suis dans l'ascenseur. Arrangez-moi tout ça !

Quand la femme sortit au vingt-deuxième étage, Eve était en train de se dire qu'elle se serait coincé son propre pistolet paralysant sous la gorge – à pleine puissance – plutôt que de devoir vivre au rythme de réunions planifiées à la minute près.

Elle préférait largement semer la zizanie dans le planning des autres en dégainant son insigne. Ce qu'elle fit au comptoir doré de la réception de chez ImageWorks.

Un trio d'hôtesse s'occupait de l'accueil, toutes en tailleur noir, toutes parfaitement apprêtées et affublées de grands sourires professionnels.

Celui de la brune élégante à qui Eve se présenta ne vacilla même pas.

— Que puis-je faire pour vous, inspecteur ?

— Lieutenant, répondit Eve en désignant son insigne. Dallas. Accompagnée de l'inspecteur Peabody. Nous devons nous entretenir avec Jake Copley.

— M. Copley. Bien sûr.

Elle pianota sur son écran du bout de ses ongles vernis en bleu foncé.

— Je vois ici que M. Copley se trouve dans le salon du directoire pour une réunion stratégique. Mais il dispose de quelques minutes de liberté cet après-midi, pour lesquelles je peux programmer un rendez-vous.

Eve lui remit son badge sous le nez.

— Vous voyez ceci ? demanda-t-elle. C'est ma réunion stratégique à moi. Où se trouve ce salon du directoire ?

— Empruntez les portes sur votre droite, allez jusqu'au bout du couloir puis sur la gauche, par la double porte, et...

— Je trouverai, affirma Eve.

— Mais... C'est réservé aux membres du directoire, lança la brune comme Eve se détournait.

Eve se contenta de brandir son insigne sans cesser de marcher.

— J'adore quand on fait ça, confessa Peabody. J'en ai un peu honte, mais je ne peux pas m'en empêcher.

Elles passèrent devant plusieurs portes, ouvertes ou fermées, puis longèrent de grands plateaux de bureaux avant de tourner dans un couloir abritant deux sofas et des distributeurs devant un écran mural où défilaient des publicités.

L'agitation retomba lorsqu'elles débouchèrent dans une antichambre silencieuse.

Eve repéra une double porte quelques mètres plus loin.

— Avec un peu de chance... dit-elle.

Elle s'avança d'un pas rapide et ouvrit grands les battants. Des rires les accueillirent.

Sur l'écran mural, un golfeur s'attaquait au onzième trou sous des cieux ensoleillés sur un green aussi verdoyant que les plaines irlandaises. À l'exception d'une femme qui semblait à la fois lasse et agacée, la salle était occupée par des hommes assis ou debout, un verre à la main.

JJ Copley se tenait devant l'écran, dictant les gestes de son avatar en images de synthèse. Beau et athlétique, en bras de chemise et cravate desserrée, il mima un swing.

À l'image, son avatar imita parfaitement le mouvement et projeta la petite balle blanche à travers les airs. Au-dessus d'une fosse de sable, d'un étang aux eaux scintillantes et jusqu'au bord du onzième trou.

S'ensuivirent des applaudissements tapageurs.

Souriant, il se tourna vers un autre homme tout aussi fringant qui tenait un club à la main.

— Et voilà comment s’y prend un vrai golfeur ! lança-t-il avant de repérer Eve et Peabody. Mesdames ? Vous cherchez quelque chose ?

— Copley, John Jake ?

— Coupable.

— Eh bien, voilà qui simplifie les choses.

Eve brandit de nouveau son insigne.

— Vous avez le droit de garder le silence... commença-t-elle.

— Holà ! Attendez une minute !

Il rit mais sans pouvoir dissimuler un fond de nervosité.

— De quoi s’agit-il ? demanda-t-il.

— D’un meurtre, répondit immédiatement Eve. Celui de Trey Ziegler.

— Oh, oui, c’est vrai. Quelle tristesse. Je serai ravi de vous recevoir dans, disons, trente minutes ? Nous sommes en pleine réunion stratégique.

— Oui, je vois ça. Mais tout de suite, ça me convient aussi. Et vous, inspecteur Peabody ?

— Oui, lieutenant. Tout à fait. Cette salle conviendra très bien, mais sinon nous pouvons aller au Central.

— Exact.

Eve planta son regard dans celui de Copley.

— Les deux sont possibles.

— D’accord, dans ce cas. Très bien. Qu’on n’aille pas dire que je ne coopère pas avec ces messieurs de la police. Ou ces dames, en l’occurrence. Les gars, si vous voulez bien nous laisser quelques minutes. Oh, et vous aussi, Marta. Nous reprendrons dès que j’aurai terminé.

Eve vit la femme adresser un regard de dédain à Copley avant de sortir à la suite des autres.

— Asseyez-vous, dit-il. Que puis-je vous offrir ?

— Des réponses.

— Pas de souci.

Il se laissa tomber sur un sofa de cuir noir.

— Vous avez pu avoir l’impression que nous étions en train de faire les idiots, mais en réalité, nous représentons l’entreprise derrière ces jeux. Nous sommes son porte-parole. Un ensemble de jeux de sport et de vidéos d’entraînement qu’on espère lancer au printemps prochain. Nous œuvrons en tandem avec l’agence publicitaire pour assurer un lancement sans accroc. Il nous faut connaître le produit pour pouvoir le représenter.

— Bien sûr. Parlez-moi de votre relation avec Trey Ziegler.

— C’est... C’était mon coach sportif. Franchement excellent, au

passage. Je travaillais avec lui dans ma salle de sport, Corps de rêve.

— Et en dehors de la salle ?

— Nous avons joué deux ou trois fois au golf. Il était fan. Mon beau-frère, lui et moi avons fait quelques trous. On lui payait l'entrée, quelques verres, ce genre de choses.

— Quand êtes-vous allé chez lui pour la dernière fois ?

— Je... Pourquoi est-ce que je me rendrais chez lui ?

— À vous de me le dire.

— Je n'y suis jamais allé. Je n'avais aucune raison de le faire. C'était un très bon coach, il vous faisait trimer jusqu'à vous faire chouiner comme une gamine. Il prodiguait aussi de très bons massages. Mais on n'était pas vraiment amis, si c'est ce que vous voulez dire.

Il se leva, se dirigea vers le minibar et se servit un grand verre d'eau auquel il ajouta une tranche de citron.

— Certaines que vous ne voulez rien ? demanda-t-il en inclinant son verre vers elles.

— Certaines. Quand l'avez-vous vu ou lui avez-vous parlé pour la dernière fois ?

— Je dirais que c'était lors de notre séance habituelle du lundi matin, à la salle de sport. J'en avais une autre prévue hier, mais ils m'ont appelé pour m'annoncer qu'il avait été tué. Ça m'a fait un choc, ajouta-t-il avant de boire longuement.

— Vous avait-il déjà demandé de l'argent ? Un prêt ?

— De l'argent ?

Copley but de nouveau et inséra la main dans sa poche en en faisant tinter le contenu.

— Non, dit-il. Je lui glissais toujours un petit bonus après un bon massage, mais il n'était pas du genre à réclamer. Écoutez, je l'aimais bien. C'était un bon coach, donc j'appréciais de travailler avec lui. Je lui ai fait profiter de quelques avantages : parties de golf au club, ce genre de choses. On s'est bien amusé sur le green. Ça s'arrête là.

— Vous a-t-il déjà contacté à votre domicile ou votre bureau ?

— Pour quoi faire ?

— Je vous le demande.

— Je ne me souviens pas qu'il ait fait ça. Je le voyais deux fois par semaine à la salle. Et au club à l'occasion quand Lance, le mari de ma belle-sœur, ou moi organisions quelque chose. Et je me faisais masser environ une fois par semaine. C'est tout.

— Êtes-vous nerveux, monsieur Copley ?

— Les flics viennent m'interroger à propos d'un homme que je connaissais et qui a été tué. Donc, ouais, un peu. Et puis j'ai du travail qui m'attend. Je ne peux rien vous dire quant à ce qui est arrivé à Ziegler, donc... s'il y a autre chose, vous devriez vous adresser à mon

avocat. Histoire que tout se passe sans accrocs. Ce sera tout ?

— Pour le moment, répondit Eve.

Elle se dirigea vers la porte.

— Oh, vous avez mentionné votre beau-frère. Mais pas que votre femme faisait appel à la victime en tant que coach et masseur.

— Et alors ?

— C'est intéressant.

Eve quitta la pièce sans rien ajouter. Elle remonta le large corridor et repassa les portes, puis échangea un regard avec Peabody.

— Il ment.

— Ouais, carrément.

Eve aurait voulu traîner Copley en salle d'interrogatoire, mais même si son intuition affirmait qu'il mentait, cela ne constituait pas une preuve. Et il réclamerait son avocat dans la seconde. Elle ne pourrait pas lui reprocher de faire appel à une représentation juridique – les règles existaient pour une bonne raison – mais un bon avocat se ferait un devoir de contrer ou d'esquiver ses questions. Il verrait qu'elle allait encore à la pêche aux informations.

Mais Copley mentait, et il y avait forcément quelque chose derrière.

— On va creuser, dit-elle à Peabody dans l'ascenseur qui les ramenait depuis le garage jusqu'à leur bureau du Central. Réunissons un maximum d'infos sur Copley, jusqu'à avoir des bases suffisamment solides pour le convoquer. Il refusera de nous parler de nouveau sans la présence d'un avocat, donc à nous de trouver ce qui cloche dans son histoire.

Elle jeta un coup d'œil à sa montre une seconde avant que deux policiers en uniforme entrent dans la cabine, tirant derrière eux un Père Noël totalement ivre dont l'apparence – et l'odeur ! – donnait l'impression qu'il s'était longuement roulé dans les crottes de rennes.

— Sérieusement ? Vous ne pouviez pas monter les deux étages à pied jusqu'à la cellule de dégrisement ? demanda-t-elle.

— On l'escorte jusqu'à la brigade des mœurs, lieutenant. Il a...

— Hé, petite ! lança Papa Poivrot avec un sourire vaseux. J'ai ton cadeau de Noël, juste là !

Il s'agrippa l'entrejambe en oscillant des hanches puis ouvrit une fente de son pantalon rouge crasseux pour exhiber un pénis assez dégoutant.

— Voilà, termina l'agent de police.

— J'aime les petites coquines ! s'exclama Papa Poivrot avant d'émettre ce qui était sans doute le record mondial de flatulences.

— C'est pas vrai...

— Ho, ho, ho ! Que quelqu'un ouvre une fenêtre ! suggéra l'ivrogne.

Eve fit mieux. Elle bondit hors de l'ascenseur à l'étage suivant, vite imitée par Peabody. Comme les portes se refermaient, elle

entendit Papa Poivrot beugler :

— Et joyeux Noël à tous !

L'exclamation fut suivie de bruits étranglés.

— C'est comme si ses pets étaient doués de vie et nous en voulions personnellement, lança Peabody en humant la manche de son manteau. Va peut-être falloir aller se faire désinfecter. Les collègues en uniforme ne sont vraiment pas assez payés.

— Personne n'est assez payé, par ici. Envoyez un mémo à tout le service : que personne n'emprunte cet ascenseur pendant un mois. Ça devrait suffire. Je ne plaisante pas, ajouta-t-elle en voyant Peabody éclater de rire.

— Je m'en occupe.

— En attendant, revenons à notre meurtre. On va creuser le cas de Copley. Ses affaires, son mariage, ses finances et tous ses antécédents, si mineurs soient-ils. Je veux connaître ses opinions politiques et religieuses, et même sa couleur préférée. Je veux tout savoir.

— Vous pensez que Ziegler le faisait peut-être chanter.

— C'est une possibilité, affirma Eve en s'engageant sur l'escalier roulant avec Peabody. Une autre serait que la liaison de son épouse avec Ziegler n'ait pas été aussi discrète qu'elle le croit. Envoyons deux agents dans l'immeuble de la victime avec une photo de Copley. Nous trouverons peut-être quelqu'un qui l'aura vu rendre visite à Ziegler. Un seul mensonge nous suffira pour savoir où creuser plus en profondeur.

— Honnêtement, il m'a paru trop nouille pour être un tueur... Mince ! J'aurais pas dû parler de nouille, maintenant je repense à celle du pervers dans l'ascenseur. Vous croyez qu'on embaume le pet de Papa Poivrot ?

— Si c'était le cas, les gens sauteraient du tapis roulant comme autant de lemmings.

— Vous avez raison, dit Peabody sans toutefois pouvoir s'empêcher de renifler prudemment sa manche. On s'est échappées à temps. Il me faut un autre mot pour qualifier Copley. Disons que malgré ses grands airs, il m'a fait l'effet d'une mauviette.

— Les mauviettes aussi peuvent tuer, répondit Eve.

Elle descendit du tapis roulant et se dirigea vers la Criminelle.

— Il découvre que sa femme se tape le coach. Que se dit-il ? « Ce salaud couche avec ma femme et se marre derrière mon dos. Je le paie et lui se tape ma femme. Bon sang, et dire que je l'avais emmené jouer au golf. Pour qui il se prend ? »

— Il serait furax, convint Peabody. N'importe qui serait furax.

— Il va chez Ziegler pour l'obliger à avouer. Ou, si vraiment c'est une mauviette, il y va pour demander à Ziegler de mettre fin à la

liaison. Dans les deux cas, pourquoi Ziegler ne l'aurait-il pas laissé entrer ? « Hé, bonjour. Je suis en train de faire mes bagages, mais entrez, entrez. Quoi de neuf ? »

— Là, Copley lui répond : « Vous couchez avec ma femme, il faut que ça cesse. »

— Possible. Et peut-être que Ziegler essaie de nier, ou peut-être pas, dit Eve. Il réclame potentiellement de l'argent. « Je ne faisais que fournir un service. Je peux y mettre fin, mais vous devrez compenser le manque à gagner. » Simple transaction financière. Ce type ne fait pas peur à Ziegler. Il est plus costaud que lui. « Votre femme était ravie de payer, donc si vous ne voulez pas que je lui fournisse ce service, à votre tour de cracher au bassinet. »

— Là, Copley pète un câble. Et bing sur le crâne !

— Possible, répéta Eve comme elles arrivaient dans la salle commune.

Quelqu'un avait ajouté une menora¹ cabossée au décor festif. Elle se dressait au milieu d'un assemblage vert criard figurant des branches de sapin. À côté se trouvait une figurine grisâtre en costume de Père Noël dotée d'un sourire carnassier.

— Qu'est-ce que c'est que cette horreur ? demanda Eve.

Penché sur un dossier, Santiago releva la tête.

— Le Père Noël version zombie, répondit-il. Nous essayons d'inclure toutes les croyances.

— Ils font des Pères Noël zombies ? Qui peut avoir l'idée d'un truc pareil ?

Dépitée face à l'infinie bêtise de l'humanité, elle se dirigea vers son bureau en secouant la tête.

Elle fut surprise d'y trouver Feeney en train d'examiner son tableau de meurtre.

Son ancien coéquipier et mentor, désormais capitaine de la DDE, arborait un costume froissé couleur... crotte de renne. L'explosion de rousseur qui lui tenait lieu de chevelure était saupoudrée de mèches argentées comme autant de guirlandes maladroitement répandues.

Son visage avait le même aspect chiffonné et avachi que son costume. Ses yeux auraient évoqué ceux d'un basset, s'il n'avait pas détaillé la chronologie, les photos et les données qu'Eve avait rassemblées avec cette acuité propre aux meilleurs flics.

— Ta victime était un sale type, dit-il.

— Absolument, confirma Eve.

Elle se dirigea droit vers l'autochef pour leur programmer deux cafés, bien forts et bien noirs.

— Et le principal suspect à ce stade est cet individu, ajouta-t-elle.

Elle tendit son café à Feeney avant de lui montrer la photo de Copley.

— L'un des clients réguliers de la victime. Il s'avère que Ziegler couchait avec sa femme deux fois par semaine depuis plusieurs semaines déjà... en échange d'un bonus en liquide. Elle prétend que son mari n'en savait rien.

Feeney souffla brièvement à la surface de son café avant de boire une gorgée.

— Ce genre de coucheries régulières est difficile à cacher.

— Je suis du même avis.

Ravie d'avoir un interlocuteur auprès de qui tester ses hypothèses, elle appuya sa hanche contre le coin de son bureau.

— Quelques nids-de-poule dans leur relation, d'après elle. Ils faisaient chambre à part depuis un moment.

— Ne plus faire l'amour pendant un moment, c'est un nid-de-poule. Mais chambre à part ? Là, on peut parler de cratère.

— Ah oui ?

Il la dévisagea.

— Ça fait combien de temps que tu es mariée ?

— Deux ans.

— Crois-moi sur parole. On peut toujours se hisser hors d'un cratère, mais c'est plus dur que de rouler par-dessus un nid-de-poule.

— Elle estime qu'ils sont plus ou moins remontés jusqu'au rebord et qu'ils travaillent à s'extraire complètement du cratère. Mais s'il découvre qu'elle fricotait avec leur coach sportif, le mariage ira s'écraser au fond du gouffre.

— Tu n'as rien dit au mari.

— Pas encore. On lui a posé les questions de base ; il était nerveux. Et il a menti. Il nous cache quelque chose, quelque chose qui concerne la victime. Voilà pourquoi il est le premier sur ma liste à partir de maintenant.

— Le tueur a défoncé le crâne de la victime et hissé le corps sur le lit avant de lui enfoncer un couteau en pleine poitrine. Avec un « ho, ho, ho » de circonstance.

Comme Feeney, Eve contempla les photos de la scène de crime en buvant son café.

— Ce dernier point indique une grande colère, non ? dit-elle. Une colère froide. Les coups sur la tête me semblent impulsifs. Mais cette mise en scène morbide ? Commise de sang-froid. Ce qui pourrait correspondre à Copley.

— Un menteur est une chose, un menteur nerveux en est une autre. Tu pourrais le secouer un peu pour le faire craquer.

— Exact, mais il a déjà sorti le joker avocat. Je vais enquêter à son sujet, le laisser se détendre. Son entreprise est une espèce de club réservé aux garçons.

Feeney haussa ses sourcils broussailleux.

— Il travaille avec des gamins ?

— Non, une grosse entreprise de relations publiques. Mais il la gère comme une espèce de club entre mecs. Au moins au niveau de la direction. Il n'y avait qu'une femme dans la réunion que j'ai interrompue tout à l'heure et elle n'avait pas l'air de le porter dans son cœur. Je pense que c'est un blaireau, mais je suis obligée de me demander si je ne cherche pas simplement un blaireau de tueur pour aller avec mon blaireau de victime.

Elle haussa les épaules et continua à siroter son café, les yeux rivés sur le tableau.

— Ziegler avait beaucoup de clients et s'était servi de beaucoup de femmes. Les possibilités sont nombreuses.

— Quelqu'un qui a ressenti le besoin de planter un mec déjà mort finira forcément par craquer à un moment ou à un autre.

— C'est ce que je me dis. Et il faudra que je sois là quand ça arrivera.

Il opina du chef et, pendant quelques instants, tous deux demeurèrent silencieux, examinant le mort dans un silence tranquille.

— Ma femme me fait la guerre pour que j'enfile un costard de pingouin demain.

Eve fronça les sourcils ; elle eut besoin d'un court instant pour s'adapter au changement de sujet.

— Pourquoi ? s'enquit-elle.

— Comment le saurais-je ? Toi, tu es une femme. Pourquoi les femmes aiment-elles les types fringués en pingouins ?

— Pas moi, pas particulièrement.

— Dis-moi un truc, reprit-il, l'index tendu vers elle. Est-ce que Connors portera un costard pour la nouba de demain ?

— Non. Je ne sais pas.

Pour une raison inconnue, elle connut un bref instant de panique.

— Comment veux-tu que je le sache ? ajouta-t-elle.

— Tu vis avec lui.

— Je vis avec moi-même et pourtant je ne sais pas encore ce que je porterai demain.

Mais Connors, lui, avait les réponses, se dit-elle. Mince, et si elle était censée savoir quelle tenue il porterait ? S'agissait-il d'une autre de ces fichues règles du mariage ?

— Il en avait mis un, l'année dernière ?

Qui pouvait bien se rappeler ce genre de détails ? Elle essaya néanmoins.

— Je ne crois pas, dit-elle. Je peux lui demander de s'abstenir si ça peut t'aider.

— Fais donc ça. Ouais, fais ça.

Feeney hochla la tête, sûr de son fait, et lissa sa veste chiffonnée

du plat de la main.

— C'est déjà assez pénible de devoir s'endimancher sans en plus sortir le smoking.

— À qui le dis-tu ! s'exclama-t-elle. Je vais devoir marcher sur des échasses avec le visage couvert de trucs gluants.

— C'est le sort réservé aux femmes.

— C'est injuste.

— Les tenues habillées, les échasses, tout ça, ça plaît à la mienne. Et ça lui va bien, d'ailleurs. Bref...

Il se gratta l'oreille.

— En tout cas, je te préviens qu'elle vous a fabriqué un bol pendant son cours de poterie. Pas si mal. Il n'est même pas bancal... enfin, presque pas.

— Ah... Très gentil de sa part, dit prudemment Eve.

— Personnellement, je pense que vous avez déjà tous les bols qu'il vous faut, mais ce n'est pas un truc qu'on dit à quelqu'un qui s'obstine à en façonner. À moins d'aimer les nids-de-poule.

— Je comprends.

— Alors je vous ai pris ça.

De la poche intérieure de son affreuse veste, il tira un petit objet carré et fin enveloppé dans un papier rouge brillant.

— Oh, dit Eve lorsqu'il le lui tendit.

Elle n'était pas douée pour faire des cadeaux, et encore moins pour les recevoir.

— Je ne voulais pas le donner demain, avec la fête, les gens, tout ça.

— D'accord. Merci.

Après une pause gênée, elle comprit qu'elle était censée l'ouvrir immédiatement.

Elle retira le papier et en fit une boule qu'elle lança dans son recycleur. Puis elle souleva le couvercle et demeura interdite.

Des reproductions miniatures des médailles que Connors et elle avaient reçues le mois précédent flottaient à l'intérieur d'un cadre de verre transparent. Gravés sous chacune, on pouvait lire leurs noms, le détail des récompenses et la date de remise.

— C'est...

Elle sentit sa gorge se serrer.

— Ça veut dire beaucoup, parvint-elle à articuler. Vraiment beaucoup.

— Je me suis dit que tu pourrais le mettre quelque part pour y jeter un coup d'œil quand le boulot te pèsera. Peut-être pas ici. Ça ferait un peu vantard si tu le gardais sur ton bureau.

— C'est sûr. Sa place est à la maison. D'autant que ça concerne aussi Connors.

— La plus haute distinction qu'on puisse offrir à un policier, dit-il.

Il y avait dans sa voix une note d'émotion qui fit se serrer un peu plus la gorge d'Eve.

— Et la plus haute que l'on puisse offrir à un civil. J'étais vraiment très fier de vous deux, termina Feeney.

Elle s'efforça de retrouver toute sa maîtrise d'elle-même avant de lever les yeux vers lui.

— Ça aussi, ça veut dire beaucoup.

— On a le droit de se montrer un peu sentimental au moment de Noël, non ? Bon...

Il lui donna un petit coup dans le bras, une manière de les décriper tous les deux.

— Il faut que j'y retourne, dit-il. Pas de costard de pingouin ! lui rappela-t-il.

— Je lui dirai. Merci, Feeney.

Elle ne le raccompagna pas vers la sortie du bureau, occupée à faire courir son doigt sur son nom et celui de Connors.

Puis elle releva la tête vers son tableau, vers la photo de Trey Ziegler assis sur son lit, avec cette pancarte moqueuse maintenue par le couteau de cuisine planté dans sa poitrine.

— Tu n'étais pas un type bien, Ziegler. Manipulation, prostitution, viol. J'aimerais que tu sois encore en vie pour pouvoir te mettre en cage. Mais puisque tu es mort, tu auras le droit au mieux que je puisse faire.

Elle replaça précautionneusement le couvercle sur la boîte et la mit de côté. Puis elle s'installa à son bureau avec le reste de son café.

Presque deux heures plus tard, elle se programma une nouvelle tasse qu'elle but postée près de l'étroite fenêtre qui surplombait le tohu-bohu des rues de New York.

Entendant le bruit des pas de Peabody, elle ne se donna pas la peine de se retourner.

— Il fait nuit si tôt, dit-elle.

— Nous venons de passer le solstice donc ça y est : les jours allongent.

— Ça prend trop longtemps... Copley a l'air d'un homme ordinaire, enchaîna Eve. Parents divorcés, un demi-frère du côté de son père. Étudiant moyen. Une petite histoire de possession de stupéfiants juste après la fac. Il n'aurait sans doute eu droit qu'à un avertissement s'il ne s'était pas montré grossier avec les flics. Quelques contraventions sur la route, et j'ai creusé un peu. Il est allé jusqu'au tribunal pour chacune d'elles et, par deux fois, a été obligé de payer une amende supplémentaire pour insolence envers le juge. Bref, un côté un peu sanguin et sûr de son bon droit, à la limite de l'arrogance.

Rien de violent.

— Je n'ai rien trouvé non plus de ce côté-là, rapporta Peabody. Son premier mariage a duré quatre ans. Pas de traces de violences conjugales, mais il n'a pas arrêté de déposer plainte et d'assigner son ex en justice. La séparation a dû lui coûter trois fois plus que s'il s'était abstenu de revenir à la charge. D'un autre côté, sa femme avait plus d'argent que lui et pas de contrat pré-nuptial, donc il s'est bagarré pour obtenir une somme supérieure à ce qu'il aurait probablement reçu à la base.

Intriguée, Eve se retourna vers sa coéquipière.

— Je ne m'étais pas encore penchée sur ce premier mariage. Mais Quigley est pleine aux as. Les revenus de Copley sont largement inférieurs aux siens. Je vous parie ce que vous voulez qu'ils ont un contrat pré-nuptial. C'est leur deuxième mariage à tous les deux donc oui, c'est sûr, elle aura pris ses précautions. Il pourrait être intéressant de jeter un coup d'œil aux termes du contrat.

— Elle admet l'avoir trompé. J'imagine qu'il en ressortirait avec une plus grosse part du gâteau, non ?

— Ce qui ne veut pas dire qu'elle est la seule à avoir couché ailleurs.

Peabody eut une moue songeuse.

— Hmmm. Je n'avais pas pensé à ça. J'ai jeté un premier coup d'œil à ses finances. Je n'ai rien remarqué de suspect, rien qui indique des activités cachées. À moins qu'il fasse ça à l'économie. Pas de notes d'hôtel en ville, pas de second loyer, pas de déplacement personnel sans rapport avec ceux de sa femme. Et pas de retrait qui ferait penser à du chantage.

— Il doit disposer d'un compte pour ses notes de frais. Ça mérite que l'on y jette un œil. Et peut-être qu'au fil d'un deuxième mariage avec une femme fortunée il a appris à mettre discrètement de l'argent de côté.

Elle demanderait à Connors s'il avait envie de se pencher là-dessus.

— D'après ce que j'ai pu en voir, il est doué dans son métier, reprit-elle. C'est peut-être un sale type teigneux lorsqu'il se fait prendre la main dans le sac ou lorsqu'il s'agit de son ex-femme, mais il a grimpé les échelons chez ImageWorks à la force du poignet.

— Même chose de mon côté. Malgré quelques occasions où il se comporte comme un goujat, tout indique que c'est globalement un professionnel respectueux des lois qui connaît son métier. Rien qui ait vraiment retenu mon attention, conclut Peabody avec un haussement d'épaules.

— Ce qui ne veut pas dire qu'il n'y a rien à trouver. Bon. Rentrez chez vous pour ce soir.

— Vous rentrez aussi ?

— Sous peu. Je pense passer chez les Schubert sur le chemin du retour, histoire de titiller un peu le mari. Je trouverai peut-être une nouvelle piste.

Elle inclina la tête en entendant approcher le pas nonchalant de McNab.

Celui-ci apparut sur le seuil.

— Salut, lieutenant. Peabody, t'es toujours de service ou t'as fini ?

— Je finis juste.

— Moi aussi. On peut rentrer ensemble. J'ai récupéré des données sur le mini-ordinateur du domicile de votre victime, lieutenant. J'aurais pu les obtenir plus tôt, mais on m'a détaché sur une affaire urgente. Je suis revenu il y a à peine deux heures.

Il tendit un disque à Eve.

— Vous me résumez ?

— Le plus intéressant, c'est le programme de comptabilité que j'ai retrouvé. Il ne liste aucun nom, seulement des initiales. Mais j'ai fait une rapide comparaison avec la liste des clients et il y a un paquet de concordances. Il y a des paiements qui se répètent, d'autres qui sont uniques. Et il notait les montants. Tout cela pourrait paraître légal si Peabody ne m'avait pas prévenu de la façon dont il emmenait certaines clientes sous la couette, pour un certain prix. Il les a enregistrés comme autant de consultations, entraînements ou massages privés. Initiales, dates, montants et ce que je pense être un système de notes.

— De notes ? répéta Eve.

— Que voulez-vous, certains mecs se comportent comme des porcs. Il en faisait partie. Il utilisait une notation à base d'étoiles. De une à trois. Je me suis dit qu'il devait noter ses clientes en fonction de... disons, leurs performances.

— Quel enfoiré, maugréa Peabody.

— Je ne dirai pas le contraire, dit McNab.

Puis il se pencha et murmura à l'oreille de Peabody quelques mots qui la firent rougir et glousser.

— Vous venez de lui susurrer qu'il n'y avait pas assez d'étoiles dans le ciel ou autre bêtise du même genre.

McNab se contenta de sourire.

— Que voulez-vous que je vous dise ? Je suis un romantique, pas un enfoiré.

— Filez d'ici ! Ouste ! Rentrez chez vous. Tous les deux.

— On se voit demain. Pour la fête !

Peabody esquissa un rapide pas de danse dans ses bottes roses avant de s'éclipser.

Une fois seule, Eve retourna le disque entre ses doigts.
« Ça attendra jusqu'à demain », se dit-elle.

Ce ne serait pas un gros détour et Eve avait envie d'explorer le plus de pistes possible avant que la fête, le week-end et tous ces délires autour de Noël monopolisent du temps normalement dédié au travail et à la réalité.

Une fois garée, elle se joignit aux badauds arpentant les trottoirs : ceux qui rentraient chez eux, ceux qui en sortaient, ceux qui portaient des sacs de courses et filaient sans doute à marche forcée vers une autre enseigne où ils pourraient accumuler toujours plus d'articles et de sacs.

Cette corvée-là était terminée pour elle. Que le petit Jésus dans sa crèche en soit remercié.

La maison de ville des Schubert se trouvait à deux pas du domicile de la sœur de Martella. Néanmoins, cette courte distance la situait dans un quartier plus vivant. Eve imagina sans mal la façon dont les artistes de rue venaient s'y installer durant la journée et la foule envahir, par beau temps, les terrasses douillettes dont s'enorgueillissaient plusieurs restaurants.

Quand Eve sonna à la porte, une authentique voix humaine lui répondit :

— Je peux vous aider ?

— Lieutenant Eve Dallas, NYPSD. Je souhaite m'entretenir avec Martella ou Lance Schubert.

— Un instant, je vous prie, lieutenant.

Il ne fallut effectivement qu'un bref instant avant qu'une femme à la peau couleur caramel et aux yeux d'un bleu glacier ouvre la porte. Ses cheveux bruns aux reflets dorés étaient nattés en dizaines de fines tresses ensuite rassemblées en queue-de-cheval. Vêtue d'un simple pantalon noir accompagné d'un tee-shirt blanc, elle avait pourtant beaucoup d'allure.

— Entrez, je vous en prie, lieutenant. Je m'appelle Catiana Dubois, je suis la secrétaire personnelle de Mme Schubert. Puis-je prendre votre manteau ?

— Ça ira.

— Si vous voulez bien me suivre.

Elle conduisit Eve à travers le vaste hall d'entrée. Tout était propre et lumineux, avec un gros bouquet de grandes fleurs rouges dont le nom échappait à Eve disposé sur une longue table. L'assistante la fit entrer dans un salon lui aussi décoré de couleurs vives et lumineuses et doté d'une petite cheminée où rougeoyait un feu.

Un sapin se dressait face à la fenêtre. Des anges s'envolaient depuis ses branches en captant les reflets des minuscules ampoules

d'une guirlande blanche. À son pied, des cadeaux élégamment emballés et soigneusement disposés ajoutaient de la couleur.

— Les Schubert descendront dans un instant. Puis-je vous offrir quelque chose ? Du café ou du thé ? Un cidre chaud, peut-être ?

Le cidre était tentant, mais Eve espérait que l'entrevue ne durerait pas.

— Non, merci.

— Je vous en prie, asseyez-vous. Mettez-vous à l'aise. Jolie photo, n'est-ce pas ? reprit Catiana en remarquant que le regard d'Eve s'était arrêté sur un cliché où Martella, enveloppée dans plusieurs kilomètres de blancheur nuptiale froufroulante, reposait dans les bras d'un bel homme en costume noir et chic.

— Très beau couple.

— C'est certain. Et encore très proche des jeunes mariés que vous voyez ici. Lieutenant, j'ignore si c'est approprié ou nécessaire, mais j'aimerais que vous sachiez que je connaissais Trey Ziegler. Pas très bien, se hâta-t-elle d'ajouter comme Eve se tournait vers elle. Entre autres avantages liés à mon poste, je disposais d'un abonnement chez Corps de rêve. Je ne travaillais pas avec M. Ziegler. Je n'ai pas de coach, mais je viens aux cours quand mon emploi du temps me le permet et je passe souvent à la salle tôt le matin ou après le travail. Donc je le connaissais un peu.

— Avez-vous déjà couché avec lui ?

Catiana fit la grimace.

— Vous êtes directe. Mais c'est sans doute mieux comme ça. Non. Il ne m'attirait pas, ce en quoi j'étais apparemment une exception. Je ne l'appréciais pas et je n'ai pas aimé qu'il me drague. C'était subtil mais indéniable. Quelqu'un d'autre aurait peut-être pris son offre de séance gratuite pour un geste commercial ou une manière de recruter une nouvelle cliente, mais son approche m'a paru trop... suggestive. Je ne peux pas dire qu'il ait franchi la limite, mais il n'en était vraiment pas loin. Et quand il s'est mis à prendre trop de libertés pour que je me sente à l'aise, je l'ai remis à sa place.

— Vous aussi, vous êtes directe.

Catiana sourit.

— Cela m'arrive. J'ai tenté de me montrer à la fois ferme et discrète, mais j'ai jugé préférable de vous le dire au cas où ma réaction n'aurait pas été aussi discrète que je le pensais. Ziegler n'a pas apprécié, en tout cas. Un peu plus tard, j'ai eu la surprise de voir une des femmes avec qui je suivais souvent les cours m'inviter à sortir avec elle. Devant mon étonnement, elle m'a raconté, embarrassée, que la rumeur affirmait que je préférais les femmes. Il se trouve que ce n'est pas le cas et il n'a pas été difficile de remonter jusqu'à l'origine de la rumeur.

— Ziegler.

— Oui. J'ai laissé couler. Ça n'avait pas grande importance pour moi ; je n'avais pas l'intention d'entamer une quelconque relation sentimentale ou sexuelle avec quelqu'un de ma salle de sport, donc peu important. Et Ziegler ne m'a plus importunée. J'ai pensé qu'il estimait que l'unique raison de mon refus était ma supposée préférence pour les femmes. Ensuite, par contre...

Elle s'interrompt en voyant arriver Martella et son mari.

— Mais je ne veux pas vous retenir. Puis-je vous apporter quelque chose avant de me retirer ? demanda-t-elle à Martella.

— Pourquoi ne pas terminer votre histoire ?

Eve se tourna vers Catiana puis vers ses employeurs.

— Cela pose un problème ?

— Tu lui as dit ? s'étonna Martella. Alors tu devrais tout lui raconter. Raconte-lui, Cate.

— Très bien. Merci. Je préfère terminer. Je n'y aurais pas accordé d'importance, ou en tout cas pas beaucoup, lieutenant, sauf que par la suite... En bref, il y a deux semaines, l'homme avec qui je sors depuis un moment est passé à la salle. Je devais le retrouver pour le petit-déjeuner, entre le sport et le travail, mais il est arrivé pile au moment où j'émergeais des vestiaires. J'imagine qu'il était évident que nous étions ensemble car plusieurs personnes m'ont parlé de lui la fois suivante.

— Ils sont encore à cette étape où ils rayonnent en présence l'un de l'autre, commenta Martella. C'est adorable.

— C'est encore tout récent, dit Catiana. J'avais un massage prévu cette semaine-là, en fin de journée, avec ma masseuse habituelle. Mais lorsqu'ils m'ont appelée pour entrer dans la cabine de massage, Ziegler s'y trouvait. Il a prétendu que Lola – celle qui s'occupe de moi d'habitude – n'était pas disponible et que c'était lui qui me masserait. Il m'a proposé du thé. J'ai refusé et dit que je prendrais un autre rendez-vous.

— Pourquoi ça ?

Catiana eut un élégant haussement d'épaules.

— Pour faire court, je n'avais pas envie de sentir ses mains sur moi. C'était aussi simple que ça. Alors je suis ressortie, je me suis rhabillée et je suis rentrée chez moi. C'était deux jours avant qu'il soit tué. Je ne me serais pas arrêtée sur cet incident – un simple contretemps agaçant – mais...

— Je lui ai tout dit, expliqua Martella en serrant fort la main de son mari. J'ai raconté à Lance et Catiana tout ce qui s'est passé, ce que vous avez découvert. Sur ce... Il allait lui faire la même chose. Quand vous m'avez appelée ce matin, vous m'avez dit qu'il avait mis quelque chose dans le thé.

Lance Schubert, aussi fringant que sur sa photo de mariage, attira sa femme à lui. Son regard, dur comme de la pierre, soutint celui d'Eve.

— C'est du viol, dit-il. Ce n'est pas différent d'une agression sexuelle.

— Non, en effet, répondit-elle.

— S'il ne m'avait pas donné la chair de poule – c'était le genre de réaction viscérale qu'il m'inspirait –, j'aurais accepté le massage. J'aurais goûté le thé, dit Catiana.

Elle se frotta les bras puis soupira et s'inclina légèrement vers Lance qui lui passa également un bras sur les épaules.

— Quand Martella m'a raconté, j'ai compris que ce n'était pas simplement un homme agaçant, quelqu'un qui me mettait mal à l'aise. C'était un prédateur. Je ne veux pas vous empêcher de poser les questions que vous vouliez poser, mais j'ai estimé important de vous le dire.

— Je vous en remercie. C'était sa façon de procéder et vous aviez vu juste. En vous éloignant de lui, vous vous êtes évité de devenir une nouvelle victime.

— Mais je n'ai pas été assez prudente. Je l'ai laissé entrer ici. Je suis vraiment désolée, Lance.

Celui-ci se pencha pour effleurer du bout des lèvres la chevelure de Martella.

— Tu n'y es pour rien. Vraiment.

— Je vous laisse discuter, dit alors Catiana.

— Reste, s'il te plaît. Est-ce qu'elle peut rester ? demanda Martella à Eve. Je lui ai tout dit, et elle aussi m'a tout raconté. Ça nous fait du bien.

— C'est à vous de voir.

— Et si on s'asseyait ? Asseyons-nous tous.

Lance guida sa femme jusqu'au sofa et s'assit sans lâcher sa main.

— Monsieur Schubert, vous êtes informé que le défunt, Trey Ziegler, a administré à votre femme une substance illégale, sans son consentement, et, profitant qu'elle était sous l'influence de ladite substance, l'a violée.

Le beau visage lisse de Schubert se durcit.

— Oui.

— Et quand avez-vous pris connaissance de cette situation ?

— Cet après-midi. Catiana m'a contacté pour me dire de rentrer à la maison aussi vite que possible. Je suis arrivé vers 13 h 30 et Tella m'a raconté ce qui s'était passé.

Les yeux de Martella étaient pleins de larmes.

— Je pensais avoir trompé Lance et je ne comprenais pas comment j'avais pu faire une chose pareille. J'ai tenté de me

convaincre que ce n'était qu'une horrible erreur, une simple histoire charnelle lors d'un moment de faiblesse, mais ça me rendait malade. Et puis vous m'avez contactée pour me dire qu'il y avait quelque chose dans le thé, qu'il avait mélangé une drogue au thé qu'il m'avait fait boire et...

— Elle s'est effondrée, termina Catiana. J'étais là et lorsqu'elle a raccroché son communicateur, elle était catastrophée. Elle m'a tout expliqué et, une fois son calme à peu près retrouvé, je lui ai dit ce qui m'était arrivé. Je lui ai donné un calmant et j'ai contacté Lance.

— Vous travailliez aussi avec Ziegler, dit Eve à Schubert. Avant aujourd'hui, vous n'aviez eu aucune information concernant cet incident avec votre femme ?

— Aucune. Je n'aurais jamais pensé ça, je n'aurais pas pu imaginer... Je savais que quelque chose clochait. Tu te donnais trop de mal pour tout, murmura-t-il à Martella. Je sentais qu'il y avait un problème, mais jamais je... Si j'avais pu soupçonner une chose pareille, si j'avais découvert ce qu'il a fait, je l'aurais tué.

— Lance !

— Je l'aurais tué, répéta-t-il d'une voix aussi dure et glaciale que son regard. Je l'aurais battu à mort de mes propres mains. J'aimerais encore pouvoir le faire. Elle est naïve, gentille, confiante, dit-il à Eve. Et il en a profité. Nous nous étions bêtement disputés et j'étais parti en voyage d'affaires avant que nous puissions régler le problème. Il a sauté sur l'occasion pour violer ma femme. Je l'aurais traqué et je l'aurais démoli à coups de poing pour ça.

— Êtes-vous allé à son appartement ?

— Je ne sais même pas où il habite. Mais je l'aurais découvert. Non, se corrigea-t-il d'une voix pleine de fureur contenue, non, je serais allé sur son lieu de travail, cet endroit dont il était si fier, où il se pavanait et faisait le beau. Et je l'aurais publiquement mis en pièces. Je l'aurais humilié et blessé, tout comme il a humilié et blessé mon épouse. Il l'a violée et il lui a extorqué de l'argent. Je ne l'ai pas tué – ce qui est bien dommage – mais je serrerais volontiers la main à celui qui l'a fait.

— Je n'aurais jamais dû le laisser venir ici. Je n'aurais pas dû...

Schubert prit gentiment sa femme par les épaules et la fit pivoter vers lui.

— Ce n'est pas ta faute. Tu n'es pas responsable de quoi que ce soit dans cette histoire.

Il serra Martella contre lui puis regarda Eve.

— Elle n'est pas responsable.

— Non, elle ne l'est pas, confirma Eve. Il y en a eu d'autres, Martella. Nous découvrons petit à petit d'autres victimes. Elles non plus n'y étaient pour rien.

1. Chandelier à sept branches dans la religion juive. (*N.d.T.*)

Eve laissa toutes les informations tourbillonner dans son esprit durant le trajet jusqu'à chez elle, avec l'espoir de trouver un terrain solide sur lequel bâtir une théorie. Mais le sol demeurait trop mouvant.

« Trop de gens et trop de mobiles possibles », se dit-elle.

Et des alibis dont elle supposait qu'ils pourraient se renverser comme des châteaux de cartes, ou en tout cas se révéler insuffisants si l'on insistait un peu.

La saison était peut-être propice à la bienveillance et à l'entente entre les individus – même si son expérience lui montrait que ça ne durait généralement pas – mais Ziegler semblait surtout susciter la rancœur.

Et, il fallait l'avouer, elle-même ressentait une certaine rancœur. Elle aurait voulu mettre un terme à cette enquête – et à la liberté du tueur, par la même occasion – et refermer le dossier pour pouvoir profiter des festivités, des vacances, des lumières, du sapin et de précieux moments en compagnie de Connors.

Durant toute son enfance, Noël avait été vide, douloureux ou simplement décevant. Une journée où seuls les autres enfants se précipitaient hors de leur lit afin de déchirer rubans et papiers cadeau pour découvrir des rêves devenus réalités.

Jusqu'à ses huit ans, son cadeau préféré tenait aux moments où son père était trop soûl pour la frapper, voire pire.

Et après avoir tué Richard Troy – pour se sauver du pire –, elle n'avait plus été l'enfant de quiconque. Un placement, une pièce rapportée, un simple pion. Ce qui était en partie dû à sa propre attitude, admit-elle en passant le portail. Mais elle n'avait pas eu beaucoup de chance au sein du système des familles d'accueil.

L'école publique était apparue grise et sans attrait, mais plus facile.

À présent, cela dit, elle avait une maison à elle. Aussi belle et lumineuse qu'on puisse l'imaginer. Elle avait Connors, le plus beau de tous les cadeaux. Et, pour des raisons qui la laissaient perplexe, elle avait des amis. Plus qu'elle ne savait qu'en faire, la plupart du temps, mais qui s'arrangeaient pour ajouter une dimension supplémentaire à

sa vie dès qu'elle avait le dos tourné.

Repensant à sa victime, à ce que Ziegler avait fait pour remplir son existence, elle se sentit pleine de gratitude pour ce qu'elle avait. Même Summerset, qu'elle aperçut immédiatement en passant le seuil.

Plus ou moins.

Le chat s'approcha d'elle en se dandinant au son d'un grelot. Elle supposa que c'était Summerset qui avait affublé son collier d'une clochette et d'un petit nœud papillon.

Elle lui aurait volontiers lancé une pique, mais Galahad semblait apprécier cette parure.

— La première équipe de décorateurs sera là à 8 heures précises demain matin, l'informa Summerset. Ils commenceront par la salle de bal. Une deuxième équipe arrivera avant 10 heures pour terminer l'habillage des terrasses. Le traiteur se présentera à 16 heures et les serveurs à 18 heures pour la répétition. D'autres employés auxiliaires s'y ajouteront pour 18 h 30.

— D'accord.

— Votre styliste sera là pour 18 heures, ce qui lui laissera quatre-vingt-dix minutes pour s'occuper de vous. Vous aurez terminé et serez prête à accueillir les invités à 19 h 55.

— Mais je n'ai aucune envie de passer quatre-vingt-dix minutes avec Trina. Qui a besoin d'autant de temps pour se préparer pour une fête ?

Summerset la regarda de haut, sourcils haussés.

— Tout a été organisé. Le planning est réglé. Les cadeaux que vous avez rapportés sont enveloppés, étiquetés et placés au pied du sapin dans la suite principale. Ce que vous avez emballé ou prévoyez d'emballer maladroitement à l'intention de Connors est toujours dans la chambre bleue.

Eve étrécit les yeux.

— Et qu'est-ce que vous y faisiez ?

— Mon travail. Voulez-vous que le reste de ces présents soient emballés et descendus auprès du sapin du grand salon ?

— Je m'en occuperai, répondit-elle en se raidissant. Je connais les règles. Je suis censée le faire moi-même. Et j'ai encore le temps. Donc n'y retournez pas avant que j'aie terminé.

Troublée, elle fila dans les escaliers, suivie par un Galahad tintinnabulant.

Elle n'avait pas oublié les cadeaux de Connors – Dieu savait qu'elle s'était trituré les méninges pour trouver des choses que l'homme le plus riche de la planète n'avait pas et était susceptible de désirer – mais elle avait repoussé le moment fatidique de les emballer.

À présent, elle allait devoir s'en occuper, coordonner l'action des décorateurs, faire face à Trina, affronter en souriant une maison pleine

d'invités et – ne l'oublions pas – résoudre une affaire de meurtre.

Peut-être pourrait-elle enrôler quelqu'un (pas Summerset) pour terminer d'emballer les articles pour Connors. Ce n'était pas vraiment tricher si elle payait. C'était une pratique courante, non ?

D'ailleurs, comment pouvait-elle être certaine que Connors avait personnellement, physiquement, enveloppé ses cadeaux pour elle ?

L'esprit en ébullition, elle entra dans sa chambre pour y trouver Connors en train d'enfiler un pull gris acier.

— Tu as emballé toi-même tes cadeaux ? demanda-t-elle.

Il termina de passer son pull, secoua sa chevelure et la dévisagea.

— Ce n'est pas à ça que servent les lutins ? Pourquoi priverais-je de bons lutins pleins d'entrain de leur boulot ?

— Exactement ! répondit Eve en braquant un doigt vers lui. C'est tout à fait ce que je pense !

— Heureux que nous soyons d'accord.

— Où est-ce qu'on trouve ces lutins ?

— À chacun la charge de trouver le sien, répondit-il.

Il s'approcha, prit son visage entre ses mains et l'embrassa.

— Bonsoir, lieutenant.

— Oui, bonsoir. Laisse-moi te poser une autre question.

— Je suis à ta disposition.

— Quelle serait ta première réaction si tu découvrais que je t'avais trompé avec... un lutin. Un lutin sexy et musclé.

— Ma première réaction ?

— Oui, que te disent tes tripes ?

— Que tu prendrais la porte, et toute nue, vu que j'aurais brûlé tous tes vêtements en même temps que le reste de tes affaires.

« Fair-play », songea Eve.

— Et si la situation était inversée, financièrement parlant, si c'était moi qui avais la plus grosse fortune.

Il passa un doigt sur la fossette de son menton.

— Quelle différence ça peut faire ? Tu te retrouverais nue sur le trottoir à quémander en pleurant un pardon qui ne viendrait jamais.

— Dur mais juste.

Une lueur amusée dansait dans les yeux bleus de Connors. Mais elle avait vraiment envie de savoir ce que lui soufflait son instinct.

— D'accord. Et si tu découvrais qu'on m'avait abusée, que le lutin m'avait fait avaler une substance illégale pour coucher avec moi sans mon consentement, mais sans objection non plus, du fait de l'influence de la drogue ?

— Je commencerais par tabasser immédiatement le lutin en question, jusqu'à en faire de la chair à pâté. Puis... de l'acide, je crois. Répandue sur la chair à pâté en guise de touche finale.

— Joli. À coups de poing, le passage à tabac ?

— Est-ce que je t'aime ?

— Oui, je sais que tu m'aimes, gros nigaud, répondit-elle en lui décochant une tape affectueuse.

— Alors ce serait forcément à coups de poing. S'il a posé ses mains sur toi, j'aurais envie de serrer les miennes autour de son cou.

— Oui. Je comprends.

Elle s'assit et retira ses boots.

— Oui. Ils s'aiment, ajouta-t-elle.

— De qui parle-t-on ?

— Martella et Lance Schubert. La victime a drogué la femme. Le mari figure donc sur ma liste de suspects. Mais je vais le reléguer tout au bout parce que, oui, je pense qu'il serait allé trouver Ziegler s'il avait été au courant. Je pense qu'il l'aurait traqué, où qu'il soit, et qu'ils en seraient venus aux mains. Mais je le vois mal l'assommer avec un objet contondant. S'il avait découvert qu'elle avait couché avec Ziegler – qu'il soit ou non au courant pour la drogue du viol – il se serait servi de ses poings. C'est comme ça que je l'imagine. Ce qui ne m'empêchera pas d'envisager toutes les possibilités.

Elle se leva pour aller chercher une paire de chaussettes épaisses.

— C'est la sœur d'une autre cible de Ziegler, même si celle-ci – Natasha Quigley – était pleinement consentante et le payait pour ses faveurs sexuelles. Je n'aime pas beaucoup le mari de Quigley. Il a un côté mauviette sûr de son droit qui m'énerve. Je n'arrive pas à savoir si c'est seulement de l'irritation ou si mon intuition me souffle autre chose. Mais je veux m'intéresser de près à ses finances.

— Ah ! L'occasion pour moi de m'amuser un peu.

— Ça m'aiderait, si tu as le temps.

— Que dirais-tu de boire un verre et de manger un peu ? Tu en profiteras pour tout me raconter.

La première impulsion d'Eve était de tout noter, de démêler la situation par l'écriture. Mais elle songea que ses notes seraient sans doute plus concises après une discussion avec Connors.

— Ça me va, dit-elle. Oh, j'ai failli oublier : nous avons reçu un cadeau de Noël.

Elle sortit la boîte de sa poche.

— De la part de Feeney. Il m'a prévenue que sa femme nous confectionnait un bol, mais ceci est de sa part, pour nous deux.

— Je trouve les poteries de sa femme tout à fait charmantes.

— Je sais, puisque tu leur trouves toujours une place au lieu de les casser accidentellement ou de les cacher dans un placard. Allez comprendre. Mais je pense que ceci aussi va te plaire.

Connors prit la boîte, sortit le carré de verre et le contempla sans rien dire.

— J'ai eu la même réaction, commenta Eve. Il a dit qu'il voulait

que nous l'ayons chez nous, pour nous souvenir, pour l'avoir sous les yeux quand la situation devient difficile. Il a ajouté qu'il était très fier de nous et d'autres trucs du même genre. Je ne savais vraiment pas quoi répondre.

— C'est très touchant, murmura Connors. Très touchant qu'il ait fait cela, qu'il ait eu l'idée de le faire.

— Je sais. Et je lui ai dit. Il pense préférable qu'on le garde à la maison, parce que si je le mettais dans mon bureau, ça pourrait passer pour de la vantardise selon lui.

Un sourire se dessina sur les lèvres de Connors.

— Du Feeney tout craché.

— Je crois qu'il a raison. On devrait garder son cadeau ici. Mais ni dans mon bureau ni dans le tien, car il est pour nous deux. Je me suis dit qu'on pourrait peut-être le mettre ici, puisque c'est notre espace commun. Un espace rien qu'à nous, je veux dire.

— Oui. Rien qu'à nous.

Connors se dirigea vers une table du coin détente pour y poser le présent.

— Qu'en dis-tu ?

— C'est bien.

Elle lui prit les mains et se dirigea vers la sortie. Le chat les prit de vitesse, son grelot tintant joyeusement.

— C'est Summerset qui lui a mis cette clochette à la noix ?

— Non, je lui ai mis cette clochette à la noix.

Elle lui décocha un regard stupéfait.

— Toi ? Vraiment ?

— J'ai eu un moment de faiblesse, admit Connors. Je voulais le faire participer à l'ambiance festive. Et maintenant, il carillonne comme un fou. Volontairement, si tu veux mon avis. Ça l'amuse.

— Le nœud papillon aussi ?

— Comme je te l'ai dit : un moment de faiblesse. J'ai dû faire une série de brèves apparitions à l'occasion de plusieurs pots d'entreprise aujourd'hui. Visiblement, ma résistance à l'esprit de Noël s'en est trouvée affectée.

— Tu as bu combien de verres ? demanda-t-elle.

— Aucun. Mais je vais me rattraper.

Arrivé dans le bureau d'Eve, il ouvrit le bar encastré et choisit une bouteille de vin.

— Un bon rouge bien robuste. Que dirais-tu d'un steak ? Avec tous ces échanges et ces mains à serrer entre les rendez-vous, je n'ai pas eu le temps de déjeuner. Je suis affamé.

— Je ne dirais pas non à un steak. C'est la première chose que j'ai mangée dans cette maison. Pourquoi je me souviens de ça maintenant ?

— L'esprit de Noël.

— Je t'aime.

Il reposa la bouteille et s'approcha pour la prendre dans ses bras.

— C'est toujours un bonheur de te l'entendre dire.

— J'y ai pensé aujourd'hui en écoutant et en observant les Schubert. Ils s'aiment. Je le voyais sans peine, c'était limpide, parce que c'est quelque chose que je ressens jusqu'au plus profond de moi. Donc je ne crois pas qu'ils soient impliqués dans le meurtre de Ziegler. Ce qui est idiot de ma part car leur amour ne garantit absolument pas que l'un d'eux n'a pas frappé Ziegler à la tête avant de lui planter un couteau dans la poitrine.

— Mais tu en doutes.

— Voilà. À vrai dire, ce fameux esprit de Noël m'inquiète un peu. Je ne suis pas habituée à ressentir ça.

— C'est parce que tu as trouvé l'amour et un foyer. Et une vie. Ça peut provoquer ce genre d'effet secondaire, expliqua-t-il en l'attirant de nouveau contre lui.

— Sans doute. Je vais aller chercher le dîner.

— Non. Occupe-toi du vin, je me charge du dîner, sans quoi il n'y aura rien d'autre sur les assiettes que du steak et des pommes de terre.

— Pourquoi devrait-il y avoir autre chose ?

— Parce que je t'aime.

— Cause toujours.

Elle se chargea néanmoins d'ouvrir la bouteille de vin et leur servit un verre chacun.

— Laisse-moi te parler de la secrétaire personnelle de Martella...

Une fois qu'ils furent assis, elle lui résuma sa dernière entrevue.

— Je l'ai crue, indiqua-t-elle ensuite. Il y avait quelque chose de très honnête et lucide dans ses propos. Et pourtant, c'est un peu trop commode. Aucun moyen pour moi de vérifier la véracité de ce qu'elle m'a dit, et ça vient s'ajouter au reste pour offrir à Martella, et même à son mari, une couverture supplémentaire.

— Pourtant, tu la crois.

— Est-ce simplement parce que j'en ai envie ? Et si mon regard cynique était en train de s'émousser ?

Connors rit et leva son verre à l'intention d'Eve.

— Aucune chance ! dit-il. Tu restes un vrai flic, jusqu'au bout des ongles, lieutenant. Ton cynisme et ton intuition sont toujours aussi solides. Pour moi, l'histoire est plausible et correspond parfaitement au fonctionnement de ta victime. Cette Catiana, elle est séduisante ?

— Un canon. Plus encore que son employeuse, et je n'ai pas capté ne serait-ce qu'une once d'ambiguïté entre elle et le mari.

— Ça ne t'empêchera pas d'enquêter sur elle.

— Évidemment.

— Tu vois, j'avais raison, dit-il en faisant tinter son verre contre le sien. Ton cynisme est intact.

— Ouf ! Parlons un peu de la sœur...

Eve coupa un autre morceau de steak en songeant au petit miracle que cela représentait de pouvoir manger de la véritable viande de bœuf de manière régulière.

— Hier, elle affirmait qu'il ne s'était rien passé entre elle et Ziegler. Je n'ai pas insisté parce que Martella avait des informations à nous donner, mais ça ne collait pas, pas tout à fait. Et encore moins après confirmation que Ziegler avait employé sa drogue sur plusieurs femmes et proposait des extras à plusieurs autres contre paiement. Pour ce qui est de coucher contre de l'argent, il exploitait des clientes fortunées et séduisantes ayant entre dix et quinze ans de plus que lui. Des femmes riches et plus âgées avec des moyens et du temps à lui consacrer. Natasha Quigley correspondait à ces critères. Et elle voudrait nous faire croire qu'il ne s'était rien passé ?

— Toutes les femmes mariées, riches et d'âge plus ou moins mûr ne tombent pas dans les bras d'un gigolo.

— « Gigolo »... articula-t-elle lentement, comme pour apprivoiser le mot. Ce terme a une connotation trop sympathique pour Ziegler.

— Qu'est-ce que tu préfères ?

— « Enfoiré ». Mais revenons à nos moutons. Bien sûr que toutes les riches épouses d'âge mûr ne craquent pas, mais celle-ci correspond en tout point à son type de cible. Donc si elle avait admis qu'il avait tenté de la séduire, mais qu'elle avait refusé parce qu'il était hors de question qu'elle paie pour coucher, ou bien parce qu'elle avait déjà du mal à répondre aux nombreuses sollicitations de son mari ou quoi que ce soit d'autre de crédible, d'accord. Elle aurait pu nous la jouer d'une dizaine de manières, mais elle s'y est très mal prise. Ce qui m'a convaincue qu'elle avait couché avec lui.

Elle mangea une bouchée, leva son verre puis lui décocha un grand sourire.

— Hé, mais tu as raison : mon cynisme est intact.

— Et ton intuition parfaitement juste, si j'ai bien compris.

— Oui. Je n'ai pas eu beaucoup de mal à lui faire cracher le morceau. Une mauvaise passe dans leur mariage. Ça arrive à tout le monde, non ? Mais je ne comprends pas qu'on puisse se servir de ça comme d'une excuse pour aller voir ailleurs.

Il fit malicieusement courir ses doigts sur le dos de la main d'Eve.

— Raison pour laquelle tu ne te retrouves pas cul nul dans la rue, Eve chérie.

— Fais gaffe, ça marche dans les deux sens. Bref, avec elle, c'était plutôt : « Bla-bla, j'ai fait une erreur. J'essaie de sauver mon mariage. Ne dites rien à mon mari sans quoi il me quittera et bla-bla-bla. » Elle

dit qu'il ne l'a jamais droguée, qu'elle était pleinement consentante, qu'elle avait loué une suite et payé pour les services rendus. Mais qu'elle avait décidé d'y mettre un terme après que son mari et elle ont pris la décision d'arranger les choses et de partir pour une seconde lune de miel début janvier.

— Elle s'imagine vraiment que lui mentir et lui dissimuler tout ça va améliorer la situation ?

Ravie de voir qu'il partageait ses questionnements et sa réaction, Eve sourit en piquant une bouchée de pomme de terre crémeuse au bout de sa fourchette.

— Beaucoup de gens ont ce raisonnement. Quand je l'ai interrogée sur la manière dont il réagirait s'il l'apprenait, elle a affirmé que ce n'était pas un homme violent. Mais elle a marqué un bref instant d'hésitation. Et, après vérification, il s'avère qu'il s'emporte facilement. Pas d'agression physique caractérisée, mais il a tendance à s'attirer des ennuis en l'ouvrant un peu trop. Sans oublier que c'est un blaireau.

— De quel genre ? demanda Connors. Il y en a tellement de sortes.

— Tellement vrai. Du genre misogynne, à traiter les femmes comme des accessoires ou des commodités. Quand nous sommes allées lui parler, il s'est montré nerveux mais aussi hautain. Je crois qu'il n'a pas beaucoup apprécié d'être interrogé par deux « filles ».

— Une chose est sûre : il s'en mordra les doigts.

— Manière de dire que j'aurai sa peau au tribunal si j'arrive à l'y traîner. Ce qui m'a conduite à m'intéresser à son argent. Le plus gros provient de sa femme. Un type de ce genre, avec une riche épouse, je parie qu'il a un magot en réserve quelque part pour éviter de se retrouver un jour cul nul dans la rue. Et si nous identifions cette réserve, peut-être découvrirons-nous aussi des retraits indiquant qu'il achetait le silence de Ziegler. Voire qu'il a une ou plusieurs maîtresses pour l'aider à traverser cette mauvaise passe. Chambres d'hôtel, cadeaux, petite garçonnière. N'importe quoi de ce genre.

— Eh bien, je vois qu'il ne t'a vraiment pas plu.

— Vraiment pas.

— Je me ferai un plaisir d'aller regarder ça. Que fait-il dans la vie ?

— Relations publiques. Et apparemment, il est plutôt bon dans sa partie. Bref, il est dans mon peloton de tête. À côté d'une femme écrivain, une cliente de Ziegler – qui en a profité pour la droguer – qui n'a pas d'alibi pour le soir de sa mort. Et un ancien boxeur, désormais coach et propriétaire d'une salle de sport, qui détestait la victime et avait de bonnes raisons de vouloir se venger.

» Il y en a encore d'autres, ajouta-t-elle. Et c'est bien le problème.

Nous ne manquons pas de suspects avec un bon mobile.

— Fournis-moi une liste de noms et je passerai toutes leurs finances au crible, proposa Connors. Ce sera comme si tu me faisais un cadeau de Noël en avance.

— Et tu dis ça sérieusement.

— Je m’amusais tellement en tant que voleur.

Il se radossa sur son siège et leva son vin dans un geste plein d’emphase avant de savourer une nouvelle gorgée.

— C’était si excitant de me glisser dans l’obscurité au cœur d’endroits réputés impénétrables. Des lieux pleins d’une beauté qu’un rat d’égout de Dublin dans mon genre n’aurait jamais dû pouvoir contempler et encore moins toucher. Sans parler de la tenir entre mes doigts ou de la faire mienne. Au-delà de la nécessité qui m’avait poussé à crocheter des serrures et piquer des portefeuilles pour survivre, c’est vite devenu un monde de possibilités, un art à la hauteur même des peintures ou des bijoux que j’aurais pu dérober.

— Que tu as dérobés, le corrigea-t-elle.

— C’est vrai, reprit-il sur un ton presque nostalgique. Et au-delà des doigts de fée et des talents d’infiltration, j’adorais la technologie nécessaire à ces cambriolages.

— Un voleur geek.

— Si tu veux... Plus d’incursions, plus d’effractions, plus d’infiltrations s’offraient à moi grâce à la technologie. Un vaste éventail de possibilités. Mais le vol n’en fait désormais plus partie, n’est-ce pas ?

— Effectivement. Tu as toi-même choisi d’y renoncer.

— Sans le moindre regret, ajouterai-je, puisque j’ai devant moi le seul éventail de possibilités dont j’aie besoin pour toute une vie.

— C’est une déclaration niaise comme quand on dit qu’il n’y a « pas assez d’étoiles dans le ciel » ?

Il la regarda avec curiosité et sourit.

— On peut voir ça comme ça. Mais ce dont je veux parler, chère Eve, c’est de la survie par le biais des possibles, puis du fait que ces possibles ont fini par constituer une sorte de jeu ou de plaisir coupable au fur et à mesure que je traçais mon chemin dans le monde des affaires. De manière légale et légitime. Un homme peut écarter jeux et plaisirs coupables au nom d’un objectif plus noble.

Il lui prit la main et lui embrassa les doigts.

— Ce qui ne veut pas dire qu’il ne profitera pas d’une petite séance d’effraction ou d’infiltration si c’est justifié par une cause juste. Ce que tu m’offres en me faisant confiance et en partageant ce que tu es avec moi. J’ai une médaille sertie dans le verre auprès de la tienne, remise par un homme qui est comme un père pour toi. Un homme pour qui j’ai le plus grand respect. Tout cela parce que tu m’as donné

accès à d'autres possibles, d'autres mondes qui m'étaient autrefois interdits.

— C'est toi qui as ouvert ces accès. Tout ce que tu as, c'est à toi que tu le dois.

— Mais sans toi, je n'aurais jamais regardé dans cette direction. Ce qui ne veut pas dire que je ne prends pas plaisir à me mêler d'affaires dont certains diraient que ce ne sont pas les miennes... Je trouverai leurs comptes cachés, lui promit-il, car je suis d'accord avec toi pour penser qu'ils existent. Et je considérerai que c'est du temps bien employé.

Elle posa la main sur la joue de Connors.

— Alors joyeux Noël, dit-elle. Oh, attends. J'allais oublier : ne mets pas de smoking.

— Tu sais que j'arbore toujours un costard noir dès qu'il s'agit d'explorer les recoins du réseau, mais je peux rester comme je suis si tu préfères.

— Non, je veux dire pour demain. La femme de Feeney insiste pour qu'il en porte un et lui refuse catégoriquement. Mais s'il s'avère que tu es en smoking, elle lui fera des reproches pendant toute la soirée. Alors évite.

— Je n'avais pas prévu de smoking.

— Bien. Ça simplifie les choses. Et moi, qu'est-ce que je porterai ?

— Pas un smoking.

— Tant mieux, parce que ça aurait aussi déclenché les foudres de madame... Je devine que tu ne m'en diras pas plus, comprit-elle après quelques instants.

— Si jamais tu n'aimes pas ce que Leonardo a conçu pour l'occasion, tu pourras choisir autre chose. J'espère que tu n'en feras rien.

Il lui embrassa de nouveau la main.

— J'ai vu les images holographiques et je sais que tu seras magnifique.

— Si c'est vraiment le cas, alors pourquoi dois-je d'abord passer une heure et demie à me faire tartiner le visage par Trina ?

Il lui serra gentiment les doigts et lui tapota le dos de la main.

— Je ne me mêle pas de ces questions-là... Pour mon propre bien.

— Je vais éviter de trop y penser. C'est pour demain, pas pour maintenant. Et qui peut expliquer tout ça, de toute façon ?

— Bien résumé.

— Tais-toi donc. Tu t'occupes de l'argent, je m'occupe du meurtre.

Elle se leva, se pencha vers lui et l'embrassa.

— Et j'imagine qu'en ce qui nous concerne on peut difficilement

trouver meilleur accord, termina-t-elle.

Eve s'installa à son bureau, un café à portée de main, avec vue imprenable sur son tableau. Et elle reprit tout depuis le début.

Elle afficha la reconstitution de la scène de crime à l'écran, étudia les deux silhouettes, les angles, la trajectoire du premier coup puis du second.

Pour ne rien oublier, elle reprit ses notes, retrouva la déposition de Sima et relut celle d'Alla Coburn. Les deux femmes qui avaient eu accès à la chambre à coucher, à sa connaissance, affirmaient toutes les deux que le dernier trophée de la victime était posé en évidence sur le bureau.

Donc la reconstitution se tenait aux yeux d'Eve. Ainsi que la probabilité – quatre-vingt-dix-sept virgule quatre pour cent – que le meurtre soit le fruit d'un geste impulsif, passionnel.

Un homme d'à peu près un mètre quatre-vingts. Ou bien une femme de la même taille, ou juchée sur des talons.

À moins que Sima se soit hissée sur une marche, on pouvait l'écarter. Et malgré les sentiments contrastés que pouvait lui inspirer Trina, Eve n'imaginait pas la reine des soins cosmétiques fendre le crâne d'un homme pour avoir largué l'une de ses amies.

Coburn. C'était envisageable, en admettant qu'elle ait porté des talons de douze centimètres, ce que certaines femmes faisaient effectivement. Mais alors pourquoi laisser autant d'indices susceptibles de l'impliquer ? Elle aurait paniqué ? Possible. Mais prendre le temps d'écrire un mot, de saisir un couteau dans la cuisine et de le planter dans la poitrine du cadavre n'évoquait pas la panique.

Une femme dotée d'assez de sang-froid pour accomplir un tel acte aurait été suffisamment maîtresse d'elle-même pour emporter son soutien-gorge et ses chaussures.

Cela dit... Eve se remit à feuilleter ses notes. Cette même femme se serait-elle montrée assez rusée pour laisser derrière elle des preuves incriminantes afin de se disculper sous le prétexte que ce serait « trop gros pour être vrai » ? Très alambiqué, estima Eve. Elle ne pouvait pas totalement écarter cette possibilité, mais Alla Corbun ne lui avait pas fait l'effet d'une intrigante calculatrice.

Elle passa à Lill Byers, la patronne de la victime. Absolument rien ne suggérait qu'elle ait entretenu autre chose qu'une relation professionnelle avec Ziegler. Physiquement, elle correspondait par la taille et la force physique. Et elle connaissait l'adresse de la victime. Elle était aussi au courant d'au moins une partie de ses activités annexes. Possibilité d'un dessous-de-table ? La victime lui paie un certain pourcentage sur ses activités afin de pouvoir mener ses affaires au sein de la salle de sport. Elle veut plus, ils se disputent, elle

s'emporte.

« Faiblard, estima-t-elle. C'est vraiment faiblard. »

Une opinion partagée par l'ordinateur qui estimait une telle probabilité à cinquante-trois virgule six pour cent.

David « Rock » Britton. Il faisait à peu près la bonne taille et avait indéniablement la force physique requise. Un vrai mobile, une occasion potentielle et pas d'alibi.

L'ordinateur l'aurait bien vu coupable, découvrit-elle, avec une probabilité de presque quatre-vingt-dix pour cent. Mais l'ordinateur n'avait pas plongé les yeux dans son regard. S'il avait dû s'attaquer à Ziegler, il se serait servi de ses poings.

La blogueuse mode. Assez grande et en forme pour commettre le crime. Et si son récit sur le viol subi durant son adolescence s'avérait, dotée d'un vrai mobile. Si quelqu'un lui avait fait du mal sans être inquiété, elle avait pu décider de ne pas laisser ce salopard de Ziegler faire de même.

Mobile, pas d'alibi, physiquement capable du meurtre.

Eve se leva et fit le tour de son tableau en repositionnant certaines photos et données.

Puis elle se rassit et l'étudia de nouveau.

Dans ce groupe, la blogueuse était en tête de liste. L'ajout du mot et du couteau en guise de cerise sur le gâteau ? Oui, c'était crédible.

Martella Schubert. Délicate. Mais plus par sa personnalité que par son physique. Elle *paraissait* délicate, un peu fragile. Riche, gâtée. Et la fortune s'accompagnait toujours d'un certain pouvoir. Telle quelle, sa déposition indiquait qu'elle n'avait pas eu conscience d'avoir été droguée et qu'elle se sentait coupable d'avoir trahi son mari.

Mais ce témoignage pouvait aussi laisser penser que sa culpabilité l'avait poussée à retourner voir Ziegler, à se disputer avec lui. Il réclame plus d'argent pour ne pas révéler leur aventure, elle pète les plombs.

Hypothèse envisageable, aux yeux d'Eve. Elle se représentait sans mal la scène. Mais elle n'arrivait pas à imaginer la délicate Martella clouant un mot sur la poitrine de la victime.

Cela dit, avec qui était-elle durant leur première entrevue ?

La sœur. La grande sœur.

Fureur, geste impulsif, violence, panique.

Et si elle avait appelé sa sœur ?

« Tash, j'ai des ennuis. Mon Dieu, il est mort ! Je l'ai tué. Qu'est-ce que je dois faire ? »

Que ferait la grande sœur ? Se précipiterait-elle à son secours pour jauger la situation ? Et, découvrant que la victime avait couché avec elle *et* avec sa sœur, laisser s'exprimer un peu de sa propre fureur ?

Le mot, le couteau. Puis faire front ensemble. Chacune préservant le grand secret tout en laissant échapper quelques bribes du reste.

Possible.

Ou encore Natasha Quigley agissant seule. Elle avait prétendu vouloir mettre fin à son accord avec Ziegler dans l'espoir de sauver son mariage. Mais peut-être que Ziegler n'avait aucune envie que cela se termine. Peut-être qu'il voulait qu'elle continue à payer. Ou peut-être qu'elle avait appris pour sa sœur et exigé de lui des explications.

« Son alibi paraît raisonnablement solide », se dit Eve.

Toutefois, il reposait entièrement sur les dires de personnes à son service. Or les employés faisaient et disaient le plus souvent ce qu'on leur ordonnait de faire ou de dire. Et physiquement parlant, elle était à la hauteur.

Pour ce qui était des maris, Schubert ne faisait pas un bon coupable. Comme Rock, il se serait servi de ses mains, de ses poings.

JJ Copley, par contre, ne donnait pas l'impression d'un homme prompt à faire parler les poings. Un objet contondant semblait plus dans son style. Et la touche finale aussi correspondait au personnage. Une vengeance haineuse sans risque d'affrontement.

Elle l'imaginait aisément en train de poignarder un homme mort. Ouais, elle voyait bien la scène.

Mais peut-être était-ce parce qu'il lui inspirait de l'antipathie.

Quoi qu'il en soit, il était sur la plus haute marche du podium du deuxième groupe, suivi de près par sa femme.

Et pourtant, ce n'était toujours pas convaincant.

Alors Eve alla se préparer un nouveau café, se rassit, cala ses pieds sur le bureau et se rejoua mentalement toute l'affaire depuis le début.

Alerté par le bruit de clochette, Connors leva les yeux à temps pour voir Galahad se glisser dans son bureau, précédant Eve de quelques pas.

— J'ai quelques données pour toi, lui dit-il, mais je n'ai pas complètement terminé.

— Compris.

Elle déposa près de lui un nouveau verre de vin, consciente que, contrairement à elle, il renonçait à la caféine bien plus tôt dans la journée.

— Merci. C'est en quel honneur ?

— Pour t'avoir interrompu. Je t'en prie, termine. Je voulais juste dépayser un peu mon cerveau.

Le chat bondit sur les genoux de Connors dans un tintement de grelots puis tournoya sur lui-même pour s'installer confortablement tandis qu'Eve s'éloignait en direction de la large fenêtre.

Le bureau personnel de Connors était plus élégant et plus raffiné que le sien. C'était volontaire, elle le savait. Il avait créé celui d'Eve en s'inspirant de l'appartement qu'elle habitait auparavant. Une façon de l'attirer grâce à une impression de familiarité.

Malin.

N'était-il pas intéressant que cette unique pièce soit presque aussi grande que ses anciens quartiers ? Elle n'y avait jamais vraiment réfléchi. Initialement, elle s'était simplement sentie déconcertée et très touchée qu'il se donne autant de peine et qu'il la comprenne si bien, si vite.

Elle tourna son regard vers l'extérieur, vers la propriété où les décorations de Noël scintillaient de mille feux dans l'obscurité. Il avait également imaginé et bâti tout ceci. Pour eux deux désormais.

Eve jeta un regard par-dessus son épaule vers le tableau qu'elle lui avait offert pour leur premier anniversaire, une peinture les représentant sous la tonnelle en fleur ce fameux jour d'été. Le jour de leurs noces.

Il l'avait accroché ici, où il pouvait le voir depuis son poste de travail. Elle aussi commençait à bien le connaître, n'est-ce pas ? Assez pour savoir à l'époque qu'il chérirait cette image d'eux lors de cet

instant solennel.

Il pouvait la regarder en travaillant, au fil de ses affaires. Lorsqu'il achetait et vendait, ordonnait et amadouait, et toutes ces choses qu'il faisait et qu'Eve ne comprenait pas tout à fait.

À présent, il était assis là, studieux, le chat sur les cuisses, les cheveux tirés en arrière et les manches de son pull retroussées jusqu'aux coudes. Ses yeux si bleus étaient braqués sur l'un des trois écrans qu'il utilisait pour les incursions et autres infiltrations qu'il avait évoquées plus tôt.

— Il y a une idée dans ce cerveau auquel tu fais prendre l'air, dit-il sans interrompre son travail. Autant m'en parler tout de suite. Je n'ai plus que quelques détails à régler.

— J'ai trois personnes qui remontent en tête de ma liste de suspects. L'ordinateur n'est pas tout à fait d'accord d'un point de vue statistique, mais c'est mon trio personnel.

— Dont Copley fait partie.

— Clairement. Et sa femme, Natasha Quigley. J'ai deux ou trois théories qui l'impliquent.

— Elle a développé de vrais sentiments pour Ziegler et ne voulait plus le partager. A préféré le tuer plutôt que de le voir coucher avec d'autres femmes pour s'amuser et s'enrichir ?

— Euh... Ça ne faisait pas partie de mes hypothèses, mais je vais ajouter l'idée, voir ce que ça m'inspire.

— Qui est la troisième personne ?

— Kira Robbins, la chroniqueuse de mode.

Connors haussa les sourcils et détourna les yeux de ses écrans.

— Vraiment ?

— Aucun alibi. Physiquement, elle correspond aux critères de la reconstitution. Ajoutes-y le fait qu'elle a déjà été victime de viol. Je ne peux pas le confirmer absolument, mais son témoignage sonnait juste. Je... Disons qu'on capte certaines choses quand on l'a soi-même vécu.

Il saisit son verre de vin et avala une gorgée, sans rien dire.

— Autant l'admettre, une part de moi espère que ce n'est pas elle, à cause de ça. Mais je dois l'envisager. Si elle a été violée durant son adolescence, comme elle le prétend, ça a laissé une cicatrice. Une cicatrice que tous les soins et les efforts de guérison au monde n'ont pas pu effacer tout à fait. Et il y a un point que je n'ai pas abordé durant notre discussion. Si elle a déjà subi un viol par le passé, n'aurait-elle pas dû se poser des questions, suspecter quelque chose ? Pour la deuxième fois de sa vie, un homme abuse d'elle, même s'il n'a pas eu recours à la force. A-t-elle pu vraiment voir cela comme une erreur d'appréciation de sa part, un moment de faiblesse ? Plus je me pose la question, moins ça me paraît crédible.

— Tu penses qu'elle a fini par comprendre ce qui s'était passé, ce

qu'il avait fait ?

— Je pense qu'elle s'est forcément posé la question et je sais que je vais devoir retourner lui parler et l'interroger là-dessus. Et j'en suis désolée. Ce sera encore pire s'il apparaît qu'elle est coupable.

Connors se radossa sur son siège.

— Il fut un temps où j'aurais mis en doute ta capacité à faire justice pour un tel homme et à incarcérer une femme qui a vécu ce genre de tourment. Une part de moi continue à se poser la question, même si je connais la réponse. Même si je la comprends et l'accepte presque entièrement.

— On ne change pas le passé, dit-elle avec un haussement d'épaules. Donc on gère au mieux le présent.

Il reprit les paroles d'Eve sans la quitter des yeux.

— Ça laisse une cicatrice. Tous les soins du monde ne pourraient pas l'effacer. C'était une victime, et si elle l'a tué, elle avait une raison. Une raison que toi et moi ne comprenons que trop bien. C'était un être laid, il exploitait les femmes et les violait. Mais tu défendras sa cause même contre une femme qu'il a utilisée de manière aussi ignoble. Tu n'as pas le choix. Tu n'as pas le choix.

Il avait répété la phrase car cette réalité si particulière s'appliquait désormais à eux deux.

— Plus encore qu'une obligation liée à ton métier, il s'agit pour toi d'un devoir, de ta conscience morale. De la ligne que tu établis entre le bien et le mal.

— Même si elles se confondent souvent, ma ligne et la tienne finissent toujours par bifurquer. C'est parfois source d'équilibre. Parfois source de problème.

Elle fit courir un doigt songeur sur le rebord de l'un des bols chancelants que la femme de Feeney leur avait offerts.

Encore un cadeau qu'il avait intégré à son espace, comme le tableau. Parce qu'il comprenait et appréciait les liens aux autres, les symboles qui faisaient la famille. Bien mieux qu'elle, d'ailleurs.

— Bref. S'il s'avère que c'est elle, j'insisterai pour que Mira l'évalue. Non seulement Robbins mais aussi les circonstances, son état mental, la possibilité d'un syndrome post-traumatique. Les évaluations de Mira ont du poids lors des procès.

— C'est vrai. Tout comme les tiennes.

— Mais tout cela reste hypothétique. Très hypothétique. Pour l'heure, je vais surtout la travailler au corps, mettre le doigt là où ça fait mal. Même si je sais à quel point cela peut être douloureux.

— Tu la défendras, elle aussi, si c'est elle qui l'a tué. Parce que c'est plus qu'une question de profession ou de devoir.

— Ce n'est pas de moi qu'il s'agit.

— Ne dis pas de bêtises...

Il avait parlé avec douceur et sourit même légèrement en la voyant froncer les sourcils, malgré les événements tragiques que les propos d'Eve faisaient remonter à la surface.

— Ce n'est pas parce que tu dois mener l'enquête objectivement que tu dois t'effacer. Tes expériences personnelles et ta compréhension de la victimologie font autant partie de toi, de ton être profond, que ta formation policière et ton intuition. Tu es, pour toujours, aux trois pointes de la triade, lieutenant : victime, tueur, flic. Trois rôles que tu connais intimement.

— Parce que en plus d'avoir été une victime et d'être devenue flic, j'ai également tué.

— Oui. Pour sauver ta propre vie et celles d'autres personnes, tu as tué. Cela te pèse tout autant que ce qui t'est arrivé quand tu n'étais qu'une enfant innocente et sans défense. Et cela fait de toi celle que tu es.

— Ce sont peut-être des bêtises parce que je ne veux pas que ce soit elle la coupable.

Cette idée aussi lui pesait. Les mains au fond des poches, elle se mit à arpenter le bureau de Connors.

— Parce que – toute objectivité mise à part pour le moment – je voudrais que ce soit Copley. Tout serait beaucoup plus simple.

— Je vais peut-être pouvoir t'aider sur ce point.

Elle s'arrêta et se tourna vers lui.

— Ah oui ? Je suis preneuse.

Connors souleva le chat pour le déposer au sol avec une caresse d'excuse. Puis il fit pivoter son siège vers Eve et se tapota la cuisse en lui souriant.

— Sois sérieux. Je ne vais pas jouer à la secrétaire sexy.

— C'est le prix à payer – et il est juste – en échange de mes données, répliqua-t-il avec une nouvelle tape d'invitation.

Eve leva les yeux au ciel, mais s'approcha et s'assit sur ses genoux.

— Monsieur est satisfait ?

— J'espère bien l'être pleinement, un peu plus tard. Mais pour le moment...

Il fit danser ses doigts sur les touches et afficha des données sur l'écran mural.

— Tu vois ici la fortune des Quigley, et ici la portion appartenant à Natasha Quigley, plutôt confortable.

Elle tourna son visage vers lui, un grand sourire aux lèvres.

— Un quart de milliard seulement ? De là où je suis assise – littéralement – c'est trois fois rien.

— Soit.

— À vrai dire, je savais déjà ça. Et la sœur possède à peu près la

même chose. Fonds d'investissement, fiducie et autres trucs du genre, tout cela géré de manière identique jusqu'à ce qu'elles atteignent vingt-cinq ans. À partir de là, elles ont choisi des investissements différents. La grande sœur a acheté la maison de New York et une autre à Aruba ainsi qu'un appartement parisien, le tout à son nom. La petite sœur et son mari, qui de son côté possède cent soixante-quinze petits millions, ont acheté ensemble leur demeure new-yorkaise. Elle possède également un appartement à Paris, dans le même immeuble que sa sœur, acheté environ deux ans avant son mariage. Le couple a une propriété sur Sainte-Lucie. Copley, par contre, n'a guère que six misérables millions à son nom.

— Il n'en est pas non plus réduit à mendier dans les rues.

— En comparaison, si.

Elle se décala et passa le bras autour du cou de Connors tout en examinant les chiffres.

— Il a le mérite de les avoir gagnés, un million à la fois, mais ça doit piquer un peu, non, de se dire que toute sa fortune représente l'argent de poche du mois pour sa femme ?

— Toi, ça te pique ?

Cette fois, elle appuya sa tête contre la sienne.

— Pas tant que tu me fournis en bon café. Mais pour lui ? Si j'en juge par son comportement aujourd'hui, il est du genre à fanfaronner.

— Il a un goût prononcé pour les belles choses, on ne peut pas dire le contraire. Garde-robe, véhicules... même si sa femme semble raisonnablement généreuse en la matière. Son compte professionnel qui couvre les notes de frais est constamment vidé. Il voyage dans le luxe, que ce soit à titre professionnel ou personnel.

— Tout ça est réglo ?

— Cette partie-là oui. Il possède, par contre, deux autres comptes, offshore tous les deux. Ils ont été créés au moment du mariage. Il s'est donné un certain mal pour les dissimuler, et si son épouse ou les comptables de celles-ci lançaient une petite enquête, il est probable qu'ils passeraient à côté. Sauf s'ils s'y mettaient très sérieusement.

— Ou si un civil d'exception au service d'une enquête criminelle décidait d'y jeter un coup d'œil.

— Voilà.

Il changea d'écran à l'aide d'une commande manuelle.

— Douze millions ici, huit autres là.

— Où a-t-il trouvé cet argent ?

— Cela fait partie des derniers détails que j'étais en train de régler. Je vais devoir creuser plus profondément mais, *a priori*, par détournement de fonds. Argent personnel et dépenses professionnelles. Il a fait ça avec précaution et beaucoup d'habileté. L'argent personnel

provient de sa femme.

— Il vole sa propre épouse.

— Par petites touches, de-ci, de-là, et d'après ce que j'ai trouvé, ce petit manège remonte aux débuts de leur mariage. Il ne se montre pas particulièrement gourmand mais très constant. Certaines sommes semblent prélevées de manière plutôt légitime, quoique isolées ensuite dans ces comptes privés, à l'écart des caisses familiales, si l'on peut dire. Investissements en solo, bidouillages fiscaux... Tout cela à la limite de la légalité, mais sans jamais la franchir.

— Et celui-ci ? Ce virement mensuel direct ? Six mille dollars chaque premier du mois.

— Ah, tu as l'œil. Il s'agit de frais de gestion, incluant le ménage et l'entretien, trois fois par semaine, d'un grand appartement dans l'Upper East Side. Acheté à l'aide d'une de ses sociétés-écrans il y a environ six mois. Dans la mesure où la propriété n'apporte pas de revenu en retour, je ne parlerais pas ici d'investissement.

— Un endroit à lui, de l'autre côté de la ville par rapport à la maison familiale.

Eve se décala de nouveau sur les genoux de Connors, la tête penchée pour examiner les chiffres.

— Ça fait penser à un petit nid d'amour, commenta-t-elle.

— Ça y ressemble, en effet. Tu verras également des dépenses à l'extérieur : hôtels, restaurants, boutiques. En remontant quatre mois plus tôt, on trouve de grosses sommes versées à des décorateurs et des magasins de mobilier.

— De quoi tapisser son nid. Drôle d'idée, d'ailleurs, j'imagine que les oiseaux ne mettent pas de tapis dans leurs nids.

— Je ne saurais pas te dire, mais je ne crois pas non plus. Il a acheté l'appartement, l'a meublé, et comme certains de ces magasins qu'il a payés depuis ses comptes privés sont des boutiques pour femmes, je dirais qu'il a aussi habillé la petite oiselle auprès de qui il niche.

— Il a une maîtresse.

Eve fit mine de se lever, mais Connors l'enveloppa de ses bras.

— Je n'ai pas terminé. Continue à regarder.

Ce qu'elle aurait d'autant mieux fait s'il l'avait laissée se lever. Elle se rassit néanmoins. Après tout, c'était lui qui avait mené toutes les recherches.

— Des retraits en liquide, remarqua-t-elle, trois semaines de suite, datant d'il y a six semaines. Cinq mille dollars chacun. Une manière d'acheter le silence de quelqu'un ? C'est forcément Ziegler. Et attends ! Au bout de trois semaines, la somme a doublé. Toujours des retraits hebdomadaires, mais pour dix mille dollars cette fois. Ce ne peut pas être de l'argent de poche.

— Peut-être qu'il a de très grandes poches.

— Non, ce sont des pots-de-vin. Et ça correspond aux notes de comptabilité que McNab a trouvées sur la machine de Ziegler.

— Pourquoi est-ce que je n'étais pas au courant ? se plaignit Connors.

— Ça s'est perdu au milieu de tous les détails. Désolée. Je me suis repenchée dessus juste avant de venir te voir. McNab a trouvé une sorte de livre de comptes sur l'ordinateur du domicile de la victime. Des montants, des initiales, le tout déguisé en services légitimes. Entraînements sportifs, consultations, massages. Foutaises, évidemment.

» Il avait également ajouté une notation en étoiles sur certaines lignes. Sans doute une évaluation d'ordre sexuel. Kira Robbins avait reçu deux étoiles et demie sur trois.

— Ta victime était décidément un sacré blaireau.

— Oui, mais c'est mon blaireau. Les sommes que tu as trouvées sont mentionnées avec les initiales JJ. Supposément des séances de coaching privées. Je me doutais qu'il s'agissait d'autre chose. Mais je ne peux pas le prouver. Cela dit, le fait qu'il ait retiré de grosses sommes en liquide sur des comptes secrets ? Difficile de faire plus clair. À mes yeux, ça signifie que Ziegler avait découvert l'existence de la maîtresse de Copley, et que ce dernier le payait pour acheter son silence. Puis Ziegler est devenu gourmand, il a doublé le prix de sa discrétion. De quoi mettre l'autre en colère. Et peut-être a-t-il réclamé plus encore... Il faut que je trouve la maîtresse, que je lui parle, conclut-elle.

— Sur ce point, je ne peux pas t'aider.

— Mais si. Tu l'as déjà fait. Tu as la liste des hôtels, des restaurants, des boutiques et du nid d'amour. Autant d'endroits où des gens la connaissent. Je devrais pouvoir la trouver. Je vais la trouver, et Copley lui aura forcément dit quelque chose. Auprès de qui peut-il se plaindre que Ziegler profite de lui, ou de sa femme ? Auprès de sa copine de couette.

Elle repensa à ce qu'elle avait appris précédemment.

— Sa femme affirme que les choses s'arrangent entre eux, qu'il lui a proposé de partir en voyage ensemble. Peut-être qu'il a rompu avec sa maîtresse. De quoi la mettre en colère, non ? Le nid est à peine tapissé qu'il fait ce que les maris adultères font le plus souvent : retourner vers son épouse. Sa riche épouse. Trop de pression de la part de Ziegler et il a craqué, spécula-t-elle.

— Tu rajoutes un nouveau suspect sur ta liste : l'amante.

— « Amante » est un mot trop joli pour une femme qui laisse un salaud infidèle lui acheter des chaussures. Je préfère « garce vénale ».

— Un jugement sévère quand on ne connaît pas le contexte. Peut-

être qu'elle l'aime, ce salaud infidèle.

— Personne n'aime les salauds infidèles. Il a des comptes bancaires secrets, une adresse séparée, une maîtresse et se fait sans doute extorquer de l'argent par son coach sportif. Clairement, il est au sommet de la liste, suivi de près par l'épouse et la garce vénale. Elle était peut-être au courant.

— J'imagine que tu parles de l'épouse ?

Eve opina du chef. Les pièces du puzzle s'imbriquaient dans sa tête.

— Elle sait qu'il a quelqu'un, lui aussi. En tout cas, elle le sent, à défaut d'avoir les détails. Ce qui crée des tensions dans le mariage. Ils font chambre à part.

— Chambre à part, c'est plus qu'une tension, commenta Connors. Je dirais plutôt une fissure dans les fondations.

— Oui, Feeney a dit la même chose. Donc ils se retrouvent avec un cratère, ou des fondations fissurées, reprit-elle. Mais Copley est content de coucher avec sa maîtresse donc il se fiche de ne pas toucher sa femme. Sauf que c'est son tour de se retrouver sous pression. De la part de sa femme qui se venge en couchant avec leur coach sportif à tous les deux et envisage d'envoyer balader le mariage. Peut-être aussi de la part de la maîtresse qui voudrait qu'il quitte son épouse, ce qu'il se refuse à faire à cause de la grosse, grosse fortune et du prestige qui accompagne le nom des Quigley. Aucune envie d'y renoncer. Et puis voilà que Ziegler en rajoute une couche, qui double le prix de son silence...

— Copley met fin à son aventure, ou en tout cas il essaie, suggéra Connors. Ce qui ne fait qu'augmenter l'enjeu. Il devient plus important que jamais de garder secret cet interlude adultère.

— Bien vu.

— Une histoire bien sordide. Je suis étonné que les protagonistes n'aient pas tous fini à la morgue.

— Ce n'est pas encore terminé. Il me reste à m'entretenir avec Robbins. Elle a le profil d'une coupable potentielle. Mais Copley, c'est carrément du sur-mesure.

Sans cesser de réfléchir, Eve pivota sur elle-même, passa de nouveau le bras autour du cou de Connors et lui caressa les cheveux.

— J'aurai besoin de deux heures, dit-elle.

— J'ai tout le temps du monde, lui assura-t-il en faisant remonter ses doigts le long des cuisses d'Eve.

— Pas pour ça. Ah, les hommes ! Asseyez-vous sur leurs genoux et, hop, ils passent tout de suite en mode obsédé.

— Nous sommes des créatures faibles et prévisibles.

— Il me faudra deux heures demain, tôt le matin, pour voir si je peux remonter la piste de la maîtresse. Et pour parler à la blogueuse.

Si je trouve la maîtresse, j'aurai éventuellement besoin d'un peu plus de temps pour travailler Copley au corps. Mais je serai peut-être capable de boucler le tout en deux heures.

— Si tu me dis tout ça tout en faisant implicitement allusion au sexe, tu as quelque chose derrière la tête.

Elle déposa sur ses lèvres un petit baiser taquin.

— Deux heures seulement. Je serai revenue pour 10 heures. Midi dernier carat. Et je me plongerai immédiatement dans les préparatifs de la fête, promis. Priorité absolue.

— Ça ne me pose aucun problème. Mais, ajouta-t-il en se penchant pour obtenir un second baiser, ce n'est pas avec moi que tu as conclu un accord. C'est avec Summerset.

— C'est notre fête, non ? Tu pourrais lui expliquer.

— C'est ton accord. À toi d'aller lui parler.

— Pfff.

— En attendant...

Il la prit dans ses bras, se leva et l'emporta vers la sortie.

— Je n'ai pas terminé, dit-elle.

— Tu as largement de quoi te triturer les neurones jusqu'à demain matin. Et je te rappelle que tu t'es assise sur mes genoux.

— Et si je n'ai pas envie de sexe ?

— Tu aurais dû y réfléchir avant d'essayer de t'en servir pour renégocier ton accord.

— L'accord n'était pas avec toi.

— Exactement.

— Pfff.

Eve réfléchit à la meilleure manière de s'éclipser et de revenir avant que Summerset puisse se rendre compte de quoi que ce soit. Puis, plaquée sur le lit par le corps chaud de Connors, elle décida que tout cela pouvait attendre le lendemain matin.

Quelque part au cœur des ténèbres, le rêve se forma. Elle ne chercha pas à lutter ni à lui échapper, mais s'y abandonna. L'obscurité laissa place à des éclairages puissants accompagnés d'une musique tonitruante. Et puis elle les vit, sur les nattes de yoga, les tapis roulants et autres machines. Tous vêtus de vêtements de sport colorés, visages et corps luisants de transpiration.

Trey Ziegler se tenait au centre, dressé sur une sorte d'estrade qui pivotait lentement pour lui offrir une vision à trois cent soixante degrés des lieux. Il était habillé de noir, une tenue moulante pour mettre en valeur chaque détail de son corps d'athlète.

Il ressemblait, constata Eve, au trophée avec lequel on l'avait tué.

— Ils doivent faire ce que je leur dis, expliqua-t-il à Eve. C'est moi, le coach.

— L'un d'eux au moins n'était pas de cet avis.

Elle désigna du doigt le manche de couteau dépassant de sa poitrine et le mot recouvert de grandes lettres rouges et d'une unique traînée sanglante.

— C'est moi, le coach, répéta-t-il. Le meilleur. J'ai les trophées qui le prouvent. Pourquoi ne paieraient-ils pas plus, beaucoup plus, pour avoir le meilleur ? Vous croyez qu'ils ressembleraient à ça si je n'étais pas là ? Sûrement pas ! Ronds-de-cuir, mondaines, connasses friquées et crétins paresseux.

— En d'autres termes, des clients, répliqua Eve.

— Tout à fait. S'ils ont de beaux corps, c'est grâce à moi. Ils devraient déboursier deux fois plus que ce que je leur prends pour se faire aspirer la graisse chez un chirurgien. S'ils restent en forme, c'est grâce à moi. Donc je mérite plus.

— Vous ne vous êtes pas contenté de ça, Ziegler. Vous ne vous êtes pas contenté de ce que vous méritiez.

— Pourquoi s'arrêter là ? Vous auriez voulu que je me contente d'un appartement pourri, de chaussures merdiques et d'une bimbo idiote jamais contente ? Il faut se donner du mal pour réussir.

Avec un sourire narquois, il se tapota la poitrine – de chaque côté du couteau – avec les pouces.

— Moi, j'ai réussi, dit-il.

— Vous êtes un violeur.

— Pas du tout ! Hé, toi !

Élevant la voix pour se faire entendre par-dessus la musique, il pointa son index vers Martella.

— Lève-moi bien ces poids ! Contracte-moi ces biceps. Je veux de la sueur ! Je n'ai jamais violé personne, dit-il en se tournant vers Eve.

— Vous les avez droguées.

— Le produit est entièrement naturel, affirma-t-il. Un moyen de les aider à se détendre, de lever certaines inhibitions. Certaines femmes essaient de se convaincre qu'elles n'ont pas envie alors qu'en fait si. Je les ai simplement aidées à se décontracter. Et elles ont toutes eu un orgasme, ajouta-t-il.

Il sourit et passa la main sur son entrejambe.

— C'est moi, le coach.

— Vous êtes un salopard. Vous les avez violées. Et face à celles qui étaient consentantes dès le départ – Dieu seul sait pourquoi – vous avez vendu votre corps. De manière illégale.

— Ce n'est pas se vendre que d'accepter un joli pourboire en échange d'un service d'exception. Je les ai fait grimper aux rideaux, non ? Où est le problème si elles m'ont donné un peu d'argent par la suite ?

— Vous en avez aussi fait chanter.

— Ça, c'est vous qui le dites. Quelqu'un me propose quelques dollars pour rester discret, pourquoi devrais-je refuser ? Je mérite mieux que cet endroit. Bientôt, j'aurai ma propre salle. Vous vous faites aussi payer pour ce que vous faites, lui rappela-t-il. Comme moi.

» Hé, JJ ! Je veux de vraies pompes, pas cette espèce de mouvement de femmelette ! Défonce-toi un peu plus ! cria-t-il. Ils reviennent toujours, ajouta-t-il à l'intention d'Eve. Parce que je suis le meilleur.

Effectivement, ils revenaient sans cesse, songea Eve. Copley, Quigley, les Schubert, Robbins, Sima, Alla Coburn. Tous occupés à soulever des poids, courir sur place, enchaîner les fentes et transpirer.

Et tous regardant Ziegler avec des yeux brillants de haine.

— Ils reviennent, mais ils vous détestent.

— Je fais pas ça pour qu'on m'aime.

— Pour l'argent, pour le sexe, pour ce que vous considérez comme le pouvoir ? Ça a fini par vous tuer.

— Pas ma faute. Vous êtes censée régler ça, alors réglez-le.

Il tendit la main pour lui saisir le bras et serra fort.

— Il faut vous muscler un peu. Je peux vous aider pour ça. Pour ça et pour beaucoup d'autres choses.

— Ne me touchez pas.

Elle se dégagea, mais il se contenta de sourire. Il sourit tandis que le sang s'écoulait lentement de son crâne défoncé.

— Qu'est-ce que tu vas faire pour m'en empêcher ? demanda-t-il en l'agrippant de nouveau. Essayer de m'arrêter comme t'as arrêté ton père ?

Eve referma sa main sur le manche du couteau. Elle sentit le sang gluant et chaud au creux de sa paume et se souvint de la façon dont il avait giclé et coulé tandis qu'elle frappait, frappait...

Comme le sang dégoulinait entre les doigts d'Eve, le sourire de Ziegler s'élargit.

— Si tu avais la possibilité de le tuer aujourd'hui, tu le ferais. Si l'occasion t'était offerte de tout recommencer, tu le taillerais en pièces.

— Non.

Et, mon Dieu, quel soulagement.

— Non, je n'en ferais rien. Je ne suis plus sans défense aujourd'hui, je ne crains plus pour ma vie. Je suis flic.

Elle le repoussa.

— Je suis flic, répéta-t-elle. Et je ferai de mon mieux en votre nom.

Elle descendit de l'estrade et se dirigea vers la sortie.

— Je suis le meilleur ! s'égosilla Ziegler.

— Vous n'êtes rien. Pire que rien. Mais je suis là pour vous.

Elle sortit dans la nuit. Baissant les yeux vers ses mains, elle les

trouva propres.

Elle s'éveilla dans la lumière douce du petit jour, dans la chaleur de son lit douillet.

— Tout va bien, murmura Connors en l'attirant contre lui. Tu vas bien.

— Je vais bien, répéta-t-elle. J'ai les mains propres.

Elle en leva une qu'elle fit tourner dans l'air paisible.

— J'ai les mains propres.

Avec un petit rire, elle pivota sur elle-même pour voir que Connors avait ouvert les yeux et la regardait.

— Qu'est-ce que tu fais là ? demanda-t-elle.

— J'habite ici.

— C'est vrai. Et moi aussi. Mais qu'est-ce que tu fais ici alors que le soleil est levé ? Pourquoi n'es-tu pas en vidéoconférence avec Zurich ou en train d'acheter un système solaire ?

— Je passe un peu de temps au lit avec ma femme à l'occasion d'un samedi matin.

— Le jour de la semaine n'a aucune importance dans ta quête sans fin pour devenir le maître du monde. Serais-tu en train de te relâcher ? Mais alors où vais-je me procurer mon café ?

— Je peux toujours acheter un système solaire cet après-midi si cela te rassure quant à ma capacité à te fournir en café.

— Si tu me fais douter, je pourrais bien me mettre en quête d'un autre fournisseur. Il ne serait sans doute pas aussi mignon, mais j'ai mes priorités.

— On est d'humeur joueuse, ce matin ?

— Possible. J'ai les mains propres.

— C'est ce que tu te plais à répéter.

— C'est important. Et puisqu'elles le sont...

Elle fit courir sa main sur son torse puis plus bas, plus bas, jusqu'à refermer ses doigts autour de lui.

— Regarde ce que j'ai trouvé.

— Et maintenant que tu l'as trouvé ?

— Je peux sans doute imaginer quelque chose de constructif à faire avec.

Elle commença par rouler au-dessus de lui, son visage blotti au creux du cou de Connors, son cœur battant doucement contre le sien.

« Tout chaud, songea-t-elle. Tout est si chaud, si doux, si simple. »

— On ne profite pas assez de nos samedis matin.

Il fit aller et venir sa main au creux du dos d'Eve.

— Le jour de la semaine n'a aucune importance.

Elle rit, pressa ses lèvres contre sa peau, puis releva la tête.

— Tu as raison, dit-elle.

Elle l'embrassa, un baiser aussi léger que leurs battements de cœur.

— Mais puisque les systèmes solaires peuvent attendre...

Elle pressa de nouveau ses lèvres sur celles de Connors avant de descendre le long de son cou, puis de sa poitrine. Samedi ou pas, c'était délicieux d'avoir le temps d'être simplement avec lui, de ressentir ce qu'elle ressentait à présent. Si chaud, si doux, si simple.

Lorsqu'elle se redressa pour se placer à califourchon sur lui, on entendit un tintement de clochette suivi d'un feulement d'irritation. Le chat déserta le lit.

— Nous avons agacé Galahad, commenta Connors.

— Quelqu'un m'a dit un jour : à deux on s'amuse, à trois on s'ennuie. Sauf que c'est idiot. La présence d'une troisième personne n'implique pas forcément qu'on s'ennuie. Pourquoi les dictons sont-ils aussi stupides ?

— Comme le système solaire, cette question pourra peut-être attendre un peu ?

— Bonne idée.

Elle se pencha vers lui et cette fois le baiser fut long, lent et langoureux. L'excitation les envahit et Eve sentit les doigts dans son dos se refermer sur le tissu fin du tee-shirt qu'elle portait.

« Personne de trop dans cette chambre », estima-t-elle.

Exactement le nombre voulu. Rien que lui. Rien qu'elle. Elle ressentait le besoin qu'il avait d'elle, un besoin si soudainement réveillé, plein de force, d'intensité. Elle s'en émerveillait chaque fois et espérait que ce serait toujours le cas, car l'émerveillement ne rendait son désir que plus beau.

Le cœur de Connors battait un peu plus vite contre le sien. Elle aurait pu jurer le sentir vibrer dans sa poitrine lorsqu'elle se redressa de nouveau.

Et ces yeux, d'un bleu fou et magnifique, qui restèrent braqués sur elle quand elle croisa les bras pour soulever et retirer son tee-shirt. Qui ne bougèrent pas quand elle modifia sa position, s'abaissa lentement sur lui et le prit en elle.

La lumière matinale la baignait de reflets argentés, illuminant son torse harmonieux, ses bras minces aux muscles sculptés. Et dans le silence du samedi matin, on n'entendit nul autre bruit que leurs souffles et le doux froissement des draps lorsqu'elle vint se placer face à lui. Elle oscilla avec lenteur, presque avec douceur, pour faire monter le plaisir en longues vagues silencieuses.

Il était comme prisonnier de la chaleur émanant d'Eve, illuminé par son éclat aussi sûrement que par celui du soleil dont les rayons s'immisçaient par la lucarne au-dessus d'eux.

Ce matin leur offrait un rappel de ce qu'ils étaient ensemble, et ce

quoi que la journée puisse leur réserver.

Le rythme des va-et-vient d'Eve s'intensifia, imité par les battements du cœur de Connors, les pulsations du désir dans ses veines. Elle s'arc-bouta en arrière, mince et forte, et s'abandonna à cette chaleur, à cette lumière, avec un soupir au bord du gémissement.

Puis, avec un brusque regain d'énergie, elle se pencha de nouveau vers lui et s'empara de sa bouche. Et, sans cesser d'onduler et de vibrer, elle les guida tous les deux vers la vague finale.

Elle se laissa retomber sur lui, cœur contre cœur battant la chamade. Elle laissa échapper un autre soupir, paresseux et rassasié celui-là.

— Ils devraient édicter une loi, dit-elle.

Paupières closes, corps alangui, Connors lui caressa de nouveau le dos.

— Il y en a déjà beaucoup, non ?

— Une loi ordonnant que chaque nouvelle journée démarre par un orgasme.

— Je crois que je pourrais m'y conformer sans me plaindre.

— Tu devrais entrer en politique rien que pour en faire une loi.

— Si j'entrais en politique, je me ferais directement enfermer à l'asile. Car j'aurais incontestablement perdu l'esprit.

— Oui, c'est un peu le problème...

Elle se blottit contre lui.

— J'ai fait un rêve, dit-elle.

— Je sais. Ça t'a perturbée.

— En partie. Tout le monde était dans une immense salle de sport. Similaire à Corps de rêve mais en plus grand. Tout aussi bruyante, mais beaucoup plus grande. Tous mes suspects et toutes les personnes impliquées en train de s'activer et de transpirer avec Ziegler dirigeant les opérations depuis une plate-forme. Même dans mon rêve, c'était un sale type. Il n'arrêtait pas de dire « c'est moi, le coach ».

Elle leva la tête.

— C'est – ou plutôt c'était – *le* truc pour lui. Il estimait que sans lui, ils seraient tous de gros fainéants pleins de graisse. Il a le sentiment de les avoir faits. C'est lui, le coach, et ils ont fait ce qu'il leur a dit de faire. Le sexe – consenti ou obtenu par la ruse – était une autre facette de la même idée. *Idem* pour l'argent. Tout cela lui était dû car, dans son esprit, c'était lui, le patron. En fait, son existence tout entière n'était qu'un gros délire mégalomanie. Les gens qui l'embauchaient comme entraîneur étaient tous plus riches, plus prestigieux, plus tout ce que tu voudras, mais c'était *lui* qui donnait les ordres et ils obéissaient.

— Ça va t'aider pour la suite ?

— C'est surtout une réaffirmation de ce que je savais déjà, mais

avec une intensité que je ne soupçonnais sans doute pas. Et quelqu'un qui plonge dans un délire mégalomanie sans avoir véritablement de pouvoir finit par se faire aplatis. Il a posé la main sur moi.

— Et c'est là que tu l'as aplati, au moins dans le rêve ?

— Non. J'aurais pu. J'aurais même pu faire pire. Il a essayé de me provoquer. Prétendu que nous étions pareils, que je me faisais payer en échange d'un service, comme lui. C'était trop stupide pour m'énervier donc il a posé la main sur moi en me demandant ce que je comptais faire pour l'en empêcher. Est-ce que j'allais le mettre en pièces comme Richard Troy ?

— Oh, Eve...

Connors se tourna pour la serrer dans ses bras.

— Non, c'est ça, le truc. Une partie de moi en avait peut-être envie. Et j'ai refermé la main sur le manche du couteau. Il avait un couteau dans la poitrine, comme quand je l'ai trouvé. Mais je ne m'en suis pas servie, je n'ai même pas envisagé de m'en servir. Parce que je suis flic. Parce que même si je vois les points communs qu'il partageait avec Troy – délire mégalomanie et mépris absolu pour les autres – je suis flic et lui est une victime. La victime au nom de qui j'enquête. Et c'est suffisant. Je suis sortie et j'avais les mains propres.

— Eve chérie, tes mains ont toujours été propres.

Elle se pelotonna de nouveau contre lui, contre son corps réconfortant.

— Je n'en étais pas sûre. Je ne sais pas pourquoi, mais je n'en étais pas certaine à cent pour cent jusqu'à cet instant dans le rêve où j'ai refermé la main sur le manche du couteau. Si je n'avais pas tué Troy à l'époque et si je le croisais aujourd'hui, voudrais-je, pourrais-je, le tuer pour ce qu'il m'a fait ?

Elle soupira longuement.

— Non. Je ferais tout mon possible pour le faire enfermer, le jeter en prison et lui faire payer, même si aucun paiement ne rééquilibre jamais la balance. Je l'ai tué à l'époque parce que j'étais impuissante et terrifiée. Je ne suis plus ni l'un ni l'autre. Je suis flic et j'ai les mains propres.

Connors lui prit les mains et les embrassa.

— Ce n'est peut-être pas totalement derrière moi, dit-elle. J'ai souvent pensé que ça l'était. Quand le gros des cauchemars a cessé, quand je suis repartie pour Dallas, quand j'ai remonté la piste de ma mère ou après McQueen. Mais il y a toujours une autre facette à gérer. Je l'accepte. C'est arrivé, tout cela est bel et bien arrivé et, comme je l'ai dit, ça laisse des cicatrices. Mais je l'accepte.

Elle se blottit contre lui.

— Et puis je t'ai, toi, un samedi matin.

Et ils restèrent ainsi sans bouger pendant quelques instants

encore.

Une fois attablée devant le petit-déjeuner dans le coin détente de la chambre, Eve exposa à Connors sa stratégie pour la journée.

— J'envisage de contacter Reo avec l'idée d'obtenir un mandat de perquisition pour le nid d'amour de Copley.

Eve mordit dans un morceau de bacon. Un délicieux câlin, une douche chaude et du bacon. Franchement, existait-il une meilleure manière d'entamer la journée ?

— Reo fait du très bon travail en tant que substitut du procureur. Si je lui expose ma théorie, elle verra que les indices concordent. Mais même dans ce cas, difficile d'en tirer une présomption sérieuse pour justifier le mandat.

— Je pourrais te faire entrer chez lui.

— Je sais, répondit-elle en échangeant un bref regard avec lui. Il serait tentant d'opter pour la voie des doigts habiles et du crochetage, mais non.

— L'immeuble m'appartient, précisa-t-il avant d'avaler une cuillerée d'œufs brouillés.

— J'aurais dû m'en douter. Mais même en tenant compte de cela, il n'y a aucune justification légale pour fouiller les lieux.

— Une question d'entretien de l'immeuble, la possibilité d'une fuite de gaz, des bruits, odeurs ou comportements suspects... J'imagine qu'on peut trouver quelque chose.

— Rien de très solide.

— Alors quel est ton plan ?

— Mentir, si nécessaire. Les agents de sécurité de l'immeuble me laisseront passer, j'ai un insigne. Au pire, j'irai frapper aux portes pour voir si je peux obtenir le nom ou la description de la maîtresse auprès des voisins et remonter sa piste à partir de là. Je veux m'entretenir avec elle.

— Il est possible qu'elle habite sur place.

— Oui, c'est ce que j'espère. Mais je préfère ne pas trop compter sur la chance. Dans tous les cas, ça ne prendra pas très longtemps. À moins que...

— À moins que quoi ?

— Imaginons que je la retrouve, que j'aie une petite conversation

avec elle et qu'elle me dise : « JJ est allé voir cet affreux bonhomme et un terrible accident s'est produit. Ce n'était pas la faute de mon gentil protecteur. »

— Gentil protecteur ?

— Copley tient ce rôle. Admettons qu'ensuite elle déclare que Copley a tenté de raisonner Ziegler, mais que celui-ci est devenu agressif et que les choses ont dégénéré, snif, snif.

— Mais tu préfères ne pas trop compter sur la chance ?

— Je pointe simplement la – très faible – possibilité que je puisse m'absenter plus de deux heures dans le cas où, après l'avoir trouvée et avoir recueilli son témoignage, je devrais aller arrêter Copley et le cuisiner avant qu'il réclame à grands cris son avocat. C'est tout.

— Rien que de très raisonnable, mais ce n'est pas à moi que tu dois l'expliquer. Je serai certainement bien occupé, moi aussi. J'ai plusieurs projets à terminer et des préparatifs à superviser.

Elle lui versa un peu de café supplémentaire et lui décocha un regard à l'innocence calculée.

— D'accord, mais... si jamais tu croisais Summerset pendant mon absence, tu pourrais...

— Non.

— Allez !

— Certainement pas. C'est toi qui as passé un accord avec lui.

Elle se renfrogna et baissa les yeux vers ses œufs. Même le bacon perdait de sa superbe face à l'idée de devoir négocier avec Summerset.

— Ce n'est pas suffisant de devoir affronter une marée de décorateurs dans la maison et de subir des heures de cauchemars entre les mains de Trina et de ses produits infâmes ? Il faudrait aussi que j'affronte la désapprobation narquoise de ce cadavre ambulante ?

— Tu diriges une division entière de flics de la Criminelle d'une main ferme, sensée et efficace. Tu t'interposerais face à un pistolet paralysant pour sauver un innocent. Tu n'hésiterais pas – tu l'as fait – à braver des tueurs et des fous dangereux. Je crois que tu sauras faire face à Summerset, à des décorateurs à notre service et à une esthéticienne.

Il lui versa à son tour un supplément de café.

— Un peu de cran, lieutenant.

— Va te faire voir.

— J'ajouterai ça dans mon planning.

Elle vida sa tasse et se leva.

— D'accord, mais ce n'est pas ma faute si j'ignore où il est. Et cette fichue baraque est immense, donc...

Elle s'interrompt et dut ravalier un grognement de frustration en le voyant hausser simplement les sourcils.

— Bon, très bien !

Vaincue, elle traîna les pieds jusqu'à l'ordinateur.

— Où est ce fichu Summerset ?

— *Bonjour, chère Eve. Summerset est actuellement dans la chambre d'amis dite du parc.*

— Super. Et où est-ce ?

Avant que Connors puisse répondre, l'ordinateur reprit de sa voix suave :

— *La chambre du parc est située à l'endroit indiqué.*

Le petit écran affichait un plan de l'étage concerné, avec un point rouge clignotant dans l'une des chambres.

— L'ascenseur t'y emmènera directement si tu le lui demandes, lui signala Connors.

Il y avait plus de chances que Summerset ait quitté la pièce si elle y allait à pied. Elle décida de gagner du temps.

— Toutes les chambres d'amis ont un nom ?

— C'est une manière pratique de les organiser. Tu veux une liste ?

— Non. Il y en a combien ?

— Largement assez.

— Ah ! s'exclama-t-elle, un index accusateur pointé sur lui. Même toi, tu ne sais pas !

— Le nombre peut varier car certains des salons, des coins détente voire des salles vidéo peuvent être utilisés comme chambres d'appoint, si nécessaire. Tu ne devrais pas être en route ?

Eve enfonça les mains dans ses poches.

— J'y vais, dit-elle. Je serai de retour dans un certain temps pour me prêter à tous vos étranges préparatifs.

— Je n'en doute pas. Et je te souhaite bonne chance même si, dans le cas présent, ça signifie que tu rentreras plus tard.

— D'accord.

Elle hésita, incapable de trouver une excuse valable pour retarder encore un peu son départ.

— Si je prends du retard, je te préviendrai, dit-elle.

Il se contenta de sourire et elle quitta la pièce. Elle fit un détour par son bureau, y perdit quelques minutes en futilités puis récupéra le manteau qu'elle y avait laissé et suivit le chemin indiqué sur l'écran.

Improbable mais vrai : toute la maison sentait légèrement le sapin et la canneberge. Les sols brillaient, les œuvres d'art étaient toutes parfaitement mises en valeur.

Elle trouva la chambre d'amis et fit mine de frapper à la porte. Elle suspendit son geste. C'était aussi chez elle, se rappela-t-elle en poussant directement le battant.

Le choix du nom s'expliquait facilement : les fenêtres encadrées par des rideaux chatoyants offraient une vue imprenable sur le grand

parc.

Avec ses montants en bois sombre sculptés et les draps eux aussi chatoyants sous une abondance d'oreillers, le lit avait quelque chose de majestueux. Galahad s'était allongé devant, comme si l'endroit lui appartenait.

Summerset, dans son habituel costume digne des pompes funèbres, déposa sur une table un grand vase de lis rouge sang puis se tourna vers elle.

— Il vous fallait quelque chose, lieutenant ?

— Non. Que faites-vous ici ? Ces fleurs sont pour le chat ?

— Je ne doute pas qu'elles lui plaisent, mais non. Vous recevez des invités ce soir et il est toujours possible que l'un d'eux fasse quelques excès et qu'il soit nécessaire de l'accueillir pour la nuit.

— Il y a le Sober-Up dans ces cas-là.

— Quoi qu'il en soit, les règles de l'hospitalité veulent que les chambres d'amis soient prêtes pour toute éventualité. C'est ce que l'on appelle la courtoisie.

— Je dirais que la courtoisie consiste surtout à ne pas se mettre minable quand on se rend à une fête, mais ce n'est que mon avis. Je dois m'absenter pour environ une heure. Je reviendrai pour faire ce qu'il faut, dit-elle.

Le voir hausser l'un de ses minces sourcils lui donna envie de grincer des dents.

— C'est une affaire policière, reprit-elle. Et je suis de la police. Je ne cherche pas à me soustraire à notre accord. Je reviendrai à temps.

— Si vous le dites.

— Exactement, je le dis. Donc... Allez plutôt préparer d'autres chambres pour les ivrognes potentiels.

Elle ressortit. Elle refusait de se sentir coupable de faire son travail. Elle avait une piste potentielle et se devait de la suivre avant qu'elle ne refroidisse, non ? Si, absolument !

Mais elle regarda l'heure et accéléra le pas.

Elle envisagea d'appeler Peabody, mais n'en vit finalement pas l'intérêt. Si cette pêche aux infos lui rapportait un nom, il serait toujours temps de le faire passer à sa coéquipière et de lui demander de faire des recherches. Tandis qu'elle-même indiquerait à des gens qui s'y connaissaient bien mieux qu'elle où disposer les fleurs, les guirlandes lumineuses et les boules de Noël...

Ensuite, si elle allait assez vite et si Peabody obtenait des renseignements solides, peut-être pourrait-elle se libérer une petite heure de plus pour ferrer un nouveau poisson.

Elle honorerait l'accord et contribuerait aux préparatifs. Mais elle n'allait pas passer la journée à jouer à la maîtresse de maison. Elle se serait sentie trop bête.

Elle mit le cap vers l'est, filant au milieu de la circulation heureusement réduite à cette heure où les portes des magasins étaient encore closes. Ce qui n'empêchait pas les dirigeables publicitaires d'afficher frénétiquement le décompte des jours, heures et minutes restants pour faire ses achats.

Les vendeurs des rues, pour leur part, étaient à leur poste, offrant friands aux œufs et autres châtaignes grillées de saison aux pauvres hères chargés d'ouvrir les boutiques et de faire face à la folie du samedi précédant Noël.

Un dirigeable de chez Sky annonçait que les deux cents premiers acheteurs recevraient un « CADEAU GRATUIT ! ». Elle songea qu'un poste de vigile chez Sky trouverait sans doute sa place sur sa liste des dix pires jobs de la terre, à côté de nettoyeur d'aquarium à requins et proctologue.

Ses réflexions sur les raisons qui pouvaient pousser quelqu'un à obtenir un diplôme de médecine pour tripoter l'anus de ses futurs patients l'accompagnèrent jusqu'au moment où elle se gara devant le bel immeuble de verre et d'acier qui surplombait l'East River.

Elle s'attendait à voir le portier en livrée noir et or se précipiter pour exiger qu'elle gare son tas de boue ailleurs et se tint prête à l'accueillir avec toute la férocité nécessaire.

L'homme réagit effectivement très vite et lui ouvrit la portière avant qu'elle puisse le faire elle-même.

— Lieutenant, dit-il, la main tendue et avec un sourire très digne. Je garderai un œil sur votre véhicule.

Elle plissa les yeux.

— Connors vous a contacté.

— Il y a quelques instants. Je m'appelle Brent. À votre service s'il vous faut quoi que ce soit. J'ai vérifié notre registre, à la demande de Connors. J'ai bien peur que nous n'ayons aucun John Jake Copley parmi nos résidents.

Eve sortit son mini-ordinateur et fit défiler l'écran jusqu'à afficher la photo d'identité de Copley.

— Vous le reconnaissez ?

— Oui, bien sûr. Il s'agit de M. Jakes.

Brent écarquilla brusquement les yeux.

— Oh, je vois ! M. Jakes – ou M. Copley – habite au 37-A. L'appartement au coin nord-est, trente-septième étage. Il partage le logement avec Mlle Prinze.

— Son nom complet ?

— Un instant...

Il sortit son propre appareil.

— M. John Jakes et Mlle Felicity Prinze.

— D'accord. Brossez-moi le tableau.

— Ils sont arrivés plutôt récemment. Je ne vois pas souvent M. Jakes... euh, Copley, se corrigea-t-il. Je crois savoir qu'il travaille en centre-ville ; j'ai discuté une ou deux fois avec son chauffeur. Mlle Prinze est très gentille et, euh, nettement plus jeune. C'est une... artiste.

— Je l'aurais parié. De quel genre ?

— Une danseuse, d'après ce que j'ai pu entendre. Elle prend des cours de théâtre, de danse et, *a priori*, de chant.

— D'accord. Elle est là-haut ?

— Je pense que oui. Elle n'est pas exactement du genre lève-tôt. A-t-elle fait quelque chose de mal, lieutenant ?

— J'ai l'intention de le découvrir.

— J'espère que non, dit-il en lui ouvrant la porte de l'immeuble. C'est une jeune femme tout à fait charmante. Dois-je la prévenir de votre arrivée ?

— Non, merci. Savez-vous si Copley est là-haut ?

— Je n'ai aucune certitude car j'ai pris mon service à 8 heures ce matin. Il n'est ni entré ni sorti depuis que je suis à la porte.

— Si vous le voyez arriver ou repartir, prévenez-moi. À ce numéro.

Elle remit sa carte à Brent puis se dirigea vers l'ascenseur.

— Merci pour votre aide, Brent, lui dit-elle.

— À votre service, lieutenant.

Elle pénétra dans la cabine, envoya à Peabody un texto avec l'adresse, le nom de la maîtresse, le résumé de la situation et l'ordre de faire une recherche complète.

Le trajet de l'ascenseur se fit tout en douceur. Une souplesse typique des immeubles réaménagés par Connors. Le hall du trente-septième étage était vaste, silencieux et décoré avec goût. L'élégante moquette grise était parée de classieux motifs noirs.

Solides mesures de sécurité. Elle n'en attendait pas moins d'une propriété de Connors. Les caméras, discrètes, étaient enchâssées dans les moulures et chaque appartement était équipé de capteurs d'empreintes, de caméras et d'alarmes sophistiquées.

Elle s'arrêta devant le 37-A. Double porte, remarqua-t-elle, évocatrice du domicile de quelqu'un d'important, de puissant. Elle actionna la sonnette et attendit.

Elle fit trois tentatives – en appuyant un peu plus longuement chaque fois – avant que l'interphone cliquète.

— C'est toi, mon chéri ?

— Je ne sais pas, ma puce.

— Hein ?

— Lieutenant Dallas, répondit Eve en présentant son insigne.

J'aimerais vous parler, mademoiselle Prinze.

— Vous n'êtes pas censée faire du porte-à-porte dans cet immeuble. Vous risquez d'avoir des ennuis.

— Je n'ai rien à vendre. Je suis de la police.

— La police ?

— NYPSD. Lieutenant Eve Dallas.

— Oh... Mais... Qu'est-ce qui me prouve que vous êtes vraiment de la police, inspecteur Eve ?

Pour la deuxième fois de la journée, Eve refréna son envie de grincer des dents.

— *Lieutenant*. Lieutenant Dallas. Regardez mon insigne, mademoiselle Prinze. Vous pouvez le scanner.

— Je ne sais pas comment on fait ça. Ces trucs de sécurité sont très compliqués.

Parce qu'elle ressentait une certaine sympathie pour les gens maladroits face à la technologie, Eve puisa dans ses réserves de patience.

— D'accord. Vous connaissez Brent, le portier ?

— Oui, bien sûr. Il est adorable.

— Vous n'avez qu'à l'appeler et lui demander de confirmer. Je patienterai.

— Oh... Mais bon, non, ça va.

Eve entendit les verrous cliqueter et coulisser puis les portes s'ouvrirent sur un véritable canon.

La jeune femme ne devait pas avoir plus de vingt et un ou vingt-deux ans. Dotée de courbes dignes d'une route de campagne, elle faisait un peu moins d'un mètre soixante. Les ongles de ses doigts de pied étaient recouverts d'un vernis rouge brillant, chacun des gros orteils soigneusement orné d'un flocon de neige blanc.

Elle portait une tenue d'intérieur d'un blanc tout aussi virginal, composée d'une longue nuisette dont le décolleté dévoilait des seins très en forme et d'un peignoir dénoué au col décoré de plumes blanches duveteuses.

Elle avait un visage en forme de cœur, teint crémeux et joues roses, avec une bouche pulpeuse dont le coin s'ornait d'un petit grain de beauté. Ses yeux bleus de poupée souriaient derrière les épais cils bruns de ses paupières encore ensommeillées.

— Je ne suis pas censée laisser entrer n'importe qui, vous comprenez ? Mais puisque vous êtes de la police... Oh ! J'adore trop votre manteau. Carrément top ! Je ne serais pas capable de porter ça, mais... Oh ! C'est du vrai cuir ?

Avant qu'Eve puisse répondre ou esquiver la question, Felicity tendit la main pour toucher la manche.

— Oh, mais oui ! C'est tout doux, tout mou. J'adore le cuir

véritable, pas vous ? Je me demande s'ils font le même en rouge. J'adore le rouge. Je le ferais couper à la hauteur des genoux, peut-être. Où vous l'avez eu ?

— C'est un cadeau.

Les yeux de poupée étincelèrent.

— J'adore carrément les cadeaux, pas vous ?

— Puis-je entrer pour vous parler, mademoiselle Prinze ?

— Oh, pardon. Oui, bien sûr. Vous pouvez m'appeler Felicity. En fait, j'envisage de laisser tomber mon nom de famille. Professionnellement, je veux dire. C'est plus rigolo, plus sexy. Rien qu'un nom. Comme Connors, vous voyez le genre ?

— Hmm, dit simplement Eve.

— Vous savez, Connors ? Le mec le plus riche du monde. Et super cool. C'est le propriétaire de l'immeuble, en fait. Je mourrais d'envie de le rencontrer, pas vous ?

— Eh bien...

Eve jugea préférable de ne pas mentionner qu'elle venait de faire follement l'amour avec ce fameux mec aussi riche que cool.

— Hé, mais vous voulez peut-être un café ? J'ai une petite réserve. Du vrai. J'imagine que les policiers n'y ont pas droit très souvent. J'ai un ami qu'a un frère policier à Shipshewana. Il est adorable, mais il ne gagne vraiment pas beaucoup.

— Ship quoi ?

— Shipshewana, répondit Felicity avec un gloussement joyeux. Dans l'Indiana. C'est de là que je viens, mais je suis à New York depuis presque un an maintenant. Je viens de me lever donc un café me ferait du bien. Je nous en prépare, d'accord ?

— Très bien, répondit Eve.

Cela lui laisserait le temps de réfléchir. Elle regarda Felicity s'éloigner – qui aurait imaginé qu'un derrière puisse s'agiter dans autant de directions à la fois ? – puis observa son environnement.

En matière de nid d'amour, l'endroit semblait dans le haut du panier. Un beau et grand séjour avec une vue magnifique sur le fleuve depuis la paroi entièrement vitrée. Un sapin de Noël décoré de boules rouge et or se dressait au centre de la pièce, son sommet surmonté d'un ange blanc touchant presque le plafond.

Elle soupçonnait Copley d'avoir laissé Felicity décider de la décoration, toute en couleurs lumineuses, motifs chargés, plumes et perles. Un décor de joyeux lupanar, jugea Eve, luxueux, moelleux et féminin.

Elle explora un peu les lieux, repéra la salle à manger en alcôve, assez grande pour recevoir, avec une table laquée de rouge où trônait un Père Noël de près d'un mètre de haut.

Marchant sans bruit, elle fit rapidement le tour de la salle d'eau :

touches de couleur rouge, petits savons parfumés, serviettes à fanfreluches. La pièce suivante comportait une barre de danse, un synthétiseur, un écran mural, plusieurs tapis de yoga enroulés sur eux-mêmes, un réfrigérateur à la façade en verre rempli de bouteilles d'eau. La paroi en face de l'écran était constituée d'un immense miroir.

Elle jeta un coup d'œil à la chambre principale : rouge et or, toujours, accompagnés de plumes et de perles, un gigantesque lit décoré de miroirs, une commode surmontée d'une demi-douzaine de bouteilles de coûteux parfums, un chiffonnier d'apparence masculine. Et une méridienne sur laquelle s'entassaient poupées et animaux en peluche.

Eve retourna dans le séjour quelques secondes avant que Felicity revienne, porteuse d'un plateau rouge sur lequel étaient disposées deux tasses à motifs fleuris ainsi qu'un pot de crème et un bol de sucre assortis.

— Je ne vous ai pas demandé comment vous preniez votre café.

— Noir, c'est très bien.

— Beurk ! Moi j'aime quand il y a beaucoup de lait et de sucre.

La jeune femme posa le plateau sur la table basse et s'assit. Lorsqu'elle se pencha en avant pour accommoder son café – effectivement, « beaucoup » était le bon mot – Eve s'attendit à voir ses seins lourds rouler carrément hors de sa nuisette.

— Alors...

Felicity se radossa contre son siège et leva sa tasse, auriculaire déplié.

— Vous avez fini vos préparatifs de Noël ? demanda-t-elle.

— Pratiquement. Écoutez...

Par quoi commencer ? Avec une maîtresse ordinaire, Eve aurait su quelle approche employer. Mais, canon ou pas, celle-ci avait l'air d'une parfaite ingénue.

— Vous vivez ici avec John Jake Copley ?

— Vous connaissez JJ ? s'exclama Felicity, les joues roses de ravissement. Pourquoi vous l'avez pas dit tout de suite ? Il est génial, non ? Super charmant et tellement généreux avec moi. Je ne suis pas censée trop parler de lui parce que, bon, vous savez, il faut qu'il obtienne son divorce et tout ça.

— Comment l'avez-vous rencontré ?

— Oh, il ne vous a pas raconté ?

— Nous n'avons pas eu l'occasion.

— C'était super mignon ! Je suis danseuse. Je vais devenir une artiste complète, en tout cas, c'est ce que dit mon coach de chant. Je prends des leçons, plus des cours de théâtre, plus d'autres cours de danse. C'est JJ qui paie pour tout ça. Je suis comme un

investissement.

Elle rougit de manière délicieuse.

— Bref, je ne pouvais pas rester toute ma vie à Shipshewana, n'est-ce pas ?

Pour Eve, ce nom exotique évoquait un navire¹ pirate voguant au milieu des champs de maïs et des troupeaux d'élevage de l'Indiana.

— Comment auriez-vous pu, en effet ?

— Exactement ! Même si les gens me manquent tous, genre, énormément, il fallait vraiment que j'essaie d'aller au bout de mon destin. Mon professeur de théâtre là-bas disait que j'avais un vrai talent. Un talent naturel. Alors je suis partie pour New York. Je veux travailler sur Broadway, mais c'est vraiment dur. Ils sont parfois très méchants durant les auditions. Et je n'avais peut-être pas autant d'argent que j'aurais dû. Tout est très cher ici. J'ai trouvé un emploi de serveuse, mais c'était parfois compliqué de tout mémoriser. Et puis j'ai dégoté un boulot de danseuse. Dans un... Dans ce genre d'endroit, si vous voyez ce que je veux dire, ajouta-t-elle avec une grimace.

— Oui, je vois.

— C'était assez embarrassant au départ, mais comme m'a dit Sadie : « Tout le monde a un corps, on est tous pareils, alors qu'est-ce qu'on s'en fiche ? » Et quand on en a un beau, on peut bien gagner sa vie. Je n'aimais pas tellement ça, mais j'étais prête à faire ce sacrifice en attendant ma chance de percer. Il faut savoir donner de sa personne.

Elle prit une gorgée de son cocktail lait-sucre aromatisé au café.

— Donc, vous avez rencontré JJ dans l'établissement où vous dansiez ?

— Ah oui, c'est ça. Un soir, JJ est entré et il a demandé une danse privée. Et puis une deuxième, et après il m'a payé un verre. Il voulait... Vous savez. Mais ça, je ne fais pas. Je n'ai pas la licence et en plus je n'aime pas ça. Pas pour, genre, de l'argent.

Balayant du regard l'appartement chic et le peignoir à plumes, Eve choisit de réserver son jugement.

— D'accord.

— JJ était avec des... disons des collègues, et certains ont été un peu insistants. Mais pas lui. Bref, il est revenu le lendemain et il m'a payé un autre verre. On a eu une bonne conversation. Et puis il m'a invitée à sortir.

Elle rosit de nouveau.

— Un vrai rendez-vous, précisa-t-elle. Au restaurant, et tout. Il m'a invitée plusieurs fois, et même deux fois à Broadway, c'était carrément top. Et puis on a... vous savez. Mais ce n'était pas comme si c'était un client. On sortait ensemble. Je ne savais pas qu'il était marié, et puis il me l'a dit. Et moi, j'ai voulu arrêter parce que, bon,

vous savez, ça se fait pas.

— Il ne vous avait pas dit qu'il était marié avant de... vous savez ? voulut confirmer Eve.

— Non, mais il m'a expliqué à quel point sa femme est horrible, maniaque, et qu'il essaie d'obtenir le divorce, et qu'ils ne couchent même plus ensemble.

— Elle ne le comprend pas. Elle ne sait pas apprécier ses qualités.

— Voilà !

L'ironie d'Eve était passée au-dessus des boucles blondes de la jeune femme.

— Et puis il a acheté cet appart pour que j'aie un endroit agréable et sûr où habiter. Et il m'a payé les cours. J'ai même un compte pour mes frais et tout. Il faut juste que je sois patiente. Parfois, je me sens seule parce qu'il doit tout le temps voyager pour son travail et qu'il essaie de convaincre sa mégère de femme d'accepter un divorce à l'amiable. Il est adorable avec moi, et quand il aura divorcé, on se mariera. Regardez !

Elle tendit une main aux ongles décorés de la même manière que ses orteils pour lui faire admirer le diamant passé à son annulaire.

Eve se remémora le détail des comptes secrets de Copley et calcula le prix de la bague, si le diamant était un vrai. Dans son souvenir, aucun paiement ni aucun retrait ne correspondait.

Elle comprit que Felicity avait eu droit aux promesses mensongères et au faux diamant qui constituaient les clichés de ce genre de situation. Et qu'elle avait eu la naïveté d'y croire.

— On est complètement fous l'un de l'autre. On passerait tout notre temps ensemble s'il n'y avait pas sa femme et tous ses déplacements professionnels comme aujourd'hui.

Eve se demanda si toutes les jeunes habitantes de Shipshewana étaient aussi crédules et naïves.

— Il est en voyage d'affaires ? demanda-t-elle.

— Oui, il a dû partir il y a deux jours pour faire une grosse présentation à New Los Angeles. JJ est quelqu'un de très important – mais ça, je n'ai pas besoin de vous le dire – et les clients ont demandé qu'il vienne en personne. Mais il sera de retour pour Noël. Il devra sûrement passer le gros des fêtes avec sa femme, pour éviter que les gens jasant, tout ça, mais ensuite on fêtera notre petit Noël à nous ici. Le sapin est beau, non ?

— Oui, très. Vous connaissez un certain Trey Ziegler ?

— Non. C'est un ami de JJ ? Je n'ai pas pu rencontrer ses amis à cause des risques de ragots. Sa femme pourrait s'en servir pour le ruiner pendant le divorce. C'est chouette de vous rencontrer, d'avoir quelqu'un à qui parler. Sadie, ma copine de la boîte où je dansais, dit que les hommes ne quittent jamais leurs femmes comme ils le

promettent. Mais JJ n'est pas comme ça. On est fous l'un de l'autre.

— Vous n'avez donc pas vu JJ depuis deux jours ?

— C'est ça. Il a dû partir, comme je vous le disais. Ça s'est fait très vite. Mais il m'appelle tous les jours et il m'a envoyé ces fleurs, là-bas, pas plus tard qu'hier.

Derrière la soie et les plumes, ses seins extraordinaires se gonflèrent sous l'effet d'un soupir.

— Il a vraiment un cœur en or. Il est très stressé à cause de son travail et de sa femme donc on ne sort plus autant qu'avant. Il a besoin de calme. Elle est très – comment on dit, déjà ? – vindicative. Rancunière. Alors je tâche d'être compréhensive et de faire en sorte que tout se passe bien pour lui quand il est là.

— Je n'en doute pas. Quand a-t-il quitté la ville ?

— Euh, mercredi, je crois. Je ne suis plus très sûre...

Elle se mordilla la pulpe de la lèvre inférieure, en faisant un effort de mémoire.

— Je me trompe souvent. Il a dû aller à une fête avec sa femme – vous savez, pour sauvegarder les apparences – ce soir-là. Vous y étiez ?

— Je n'ai pas pu me libérer.

— Ah, dommage. J'adore les fêtes. JJ devait passer ici ensuite. Et on avait prévu d'aller prendre un brunch très chic dans un super restaurant à caviar. J'adore le caviar, pas vous ? Mais il a dû annuler à cause de son déplacement.

— Et il n'a jamais parlé de Ziegler ?

— Je ne crois pas. C'est un client ? JJ prend vraiment soin de ses clients. C'est pour ça qu'il a si bien réussi.

— À n'en pas douter.

— Vous ne voudriez pas sortir prendre un petit-déj ? Je vous invite. Je n'ai aucun cours de danse ou de théâtre aujourd'hui et mon coach de chant n'arrive qu'à 14 heures.

— Désolée, je ne peux pas.

— Oh, vous partez déjà ? demanda Felicity en voyant Eve se lever.

— Il faut que j'y aille, mais je reviendrai peut-être. Quand JJ sera là.

— Ce serait top ! On pourrait se faire une petite fête.

— Vous n'aurez qu'à me contacter quand vous saurez qu'il arrive, répondit Eve en lui donnant une carte de visite. Ce sera l'occasion d'une petite fête, effectivement.

— D'accord ! C'est... Franchement, c'est hyper cool ! J'ai trop hâte.

— Et moi donc.

Arrivée à la porte, Eve lança un regard en arrière vers le canon.

— Vous savez, Felicity, votre amie Sadie m’a l’air plutôt futé.

— Oh, elle est très intelligente. C’est une super copine, mais elle s’inquiète pour moi alors que c’est pas la peine. Elle pense que je devrais rentrer à Shipshewana.

Eve songea que Sadie était probablement la seule personne dans tout New York à oser dire la vérité à Felicity.

— Vous lui avez parlé récemment ?

— On se parle presque tous les jours. JJ ne veut pas qu’elle vienne ici parce que, bon, tout le monde ne comprend pas trop pour la danse et tout... Mais on a toutes besoin d’avoir des copines, non ?

— Exact. Qu’a-t-elle dit à propos du départ soudain de JJ ?

— Oh, en fait Sadie ne fait pas confiance aux mecs. Elle a eu de mauvaises expériences. Elle ne veut jamais croire que JJ me dit la vérité.

— Comme je vous le disais, elle m’a l’air très futé. Vous devriez peut-être l’écouter un peu plus. Appelez-la. Et, Felicity ? Demandez-vous aussi pourquoi un homme important à la brillante carrière reste à New Los Angeles pour affaires durant le week-end au lieu de prendre une navette pour vous emmener manger du caviar.

Sans rien ajouter – elle pouvait difficilement en dire plus –, Eve ressortit et salua Brent en quittant l’immeuble.

Elle détestait le sentiment de pitié qu’elle ressentait pour cette femme. Non, se corrigea-t-elle, cette fille. Felicity était à peine plus qu’une jeune fille. Mais les émotions s’équilibraient : plus elle avait pitié de Felicity et plus Copley lui inspirait de mépris.

Elle se promit de sauter sur la première occasion de le coincer pour une longue et fascinante conversation. Et il était clair que l’ambiance ne serait pas à la fête.

1. Le mot *ship* signifie « navire » ou « vaisseau » en anglais. (N.d.T.)

Kira Robbins fit entrer Eve. Elle avait l'air fatigué et des cernes sous les yeux. Elle n'était vêtue que d'un bas de pyjama à fleurs et d'un sweat-shirt gris NYC. On était bien loin, songea Eve, de l'élégante robe rouge et des talons hauts de la veille.

— Vous voulez qu'on reprenne tout depuis le début.

Elle s'affala sur le sofa sans proposer à Eve de s'asseoir ni lui offrir à boire.

— C'est comme ça que ça se passe, reprit-elle. Il faut tout répéter, encore et encore.

— Vous disiez être seule, sans contacts avec l'extérieur, au moment où Ziegler a été tué ?

— Ouais. Fichu bouquin... Je n'ai pas écrit un mot depuis notre conversation d'hier. Je ne vais pas réussir à terminer dans les temps. Je voudrais simplement dormir un peu, mais...

— Combien de fois Ziegler est-il venu ici pour une séance privée ?

— Quatre... Non, cinq. Deux fois avec moi et mon assistante, trois fois seulement avec moi. Je crois.

— Combien lui avez-vous donné en plus pour s'occuper de votre assistante ?

— Euh... Cinq cents dollars.

Robbins se massa entre les sourcils du bout des doigts.

— C'est ça, cinq cents.

Ce qui correspondait à la comptabilité de Ziegler.

— Combien de fois avez-vous eu des relations intimes avec lui ?

— Ça n'était pas intime. Il n'y a rien d'intime dans le fait de se voir retirer son libre arbitre. Il a eu une relation sexuelle avec moi. Il m'a violée. Une fois.

Un feu nouveau s'était allumé dans son regard.

— Ce n'était pas une relation intime.

— Vous avez parfaitement raison.

— Vous vous demandez – et moi aussi, je me pose la question – si j'ai initié la chose. Est-ce que je l'ai incité à agir ainsi. Je l'ai fait venir, je l'ai payé pour ça. Je savais comment il était. Je savais ce qu'on disait sur lui, mais je continuais d'aller le voir et je l'ai fait venir ici.

— Pourquoi ?

— C'était un très bon coach.

Elle posa les doigts sur ses paupières closes.

— Mon Dieu... Il était dur avec moi, mais d'une façon charmante. Il m'aidait à garder la forme. Blogueuse mode, lança-t-elle avec un petit rire amer. On est obligées d'avoir de l'allure. Vous n'êtes pas en compétition avec les gens dont vous parlez – les stars et les filles de milliardaires – et en même temps si, complètement. Je ne voulais pas faire de la chirurgie esthétique. Je voulais faire ça toute seule. Une manière de pouvoir me sentir supérieure quand on sait qui passe sous le scalpel et avec quelle fréquence. Donc j'ai décidé de lui faire confiance. De faire confiance à Trey.

Elle laissa sa tête retomber en arrière sur le dossier du sofa.

— Donc je me demande si je l'ai cherché. Dans le cas du premier qui m'a fait ça, j'étais amoureuse de lui. Je n'étais qu'une gamine, amoureuse comme on peut l'être à seize ans. Et il m'a dit que je l'avais cherché. Que je l'avais allumé. Alors il m'a fait boire un truc puis m'a tenue de force même quand j'ai dit non, même quand je l'ai supplié d'arrêter. Mais je l'avais cherché, et si j'en faisais toute une histoire, tout le monde saurait que j'étais une allumeuse.

— Personne ne cherche à se faire violer, Kira.

— Non, et je le sais bien. Mais je n'arrive pas à m'en convaincre. Je pensais pouvoir gérer Ziegler. Aucun problème : je suis forte et intelligente. J'ai appris à dépasser ce qui m'est arrivé pour devenir plus maligne et plus forte. Mais le savoir est une chose, le ressentir en est une autre.

Ses yeux s'embuèrent et elle les frotta comme pour refouler les larmes.

— Désolée, la nuit a été difficile.

— Vous aviez déjà été droguée et violée auparavant, mais vous ne vous êtes pas demandé si cela s'était de nouveau produit ? Ça ne vous a pas troublée ? Vous avez ressenti du désir, vous avez couché avec un homme dont vous disiez qu'il ne vous plaisait pas, même pas un peu. Et après, vous ne vous êtes pas posé de question ?

— Je n'y ai jamais songé. Ça ne m'a même pas traversé l'esprit. J'avais tourné la page sur tout ça. Je n'étais plus la jeune fille de l'époque. J'étais trop maligne, trop forte, trop prudente. Ça ne pouvait plus m'arriver.

Elle ferma les paupières pendant quelques instants, les poings serrés à en faire blanchir ses articulations.

— Et pourtant si. Ça m'est encore arrivé et je me sens exactement comme lorsque j'avais seize ans. C'est peut-être même pire, parce que j'étais persuadée que ça ne pourrait pas se reproduire.

Elle rouvrit les mains et s'efforça de respirer à fond plusieurs fois.

— Ce n'est pas moi qui l'ai tué, c'est tout ce que je peux vous dire. Je ne l'aurais pas fait même si j'avais su la vérité avant que quelqu'un d'autre s'en charge. Par contre, je n'aurais pas reproduit l'erreur de mes seize ans et je serais allée directement à la police. Et si certains avaient choisi de penser que je l'avais cherché, grand bien leur fasse. Qu'ils aillent se faire voir.

Elle laissa échapper un début de rire et se frotta le visage.

— Ouais, la nuit a été rude. Mais j'ai rendez-vous avec ma psy dans deux heures.

— Bien. Vous n'étiez rien pour lui.

— Quoi ?

— C'est important que vous le compreniez, dit Eve. Vous n'étiez rien pour lui. Un trophée de plus pour son tableau de chasse, un autre corps, une autre manière pour lui de se sentir puissant et important. Vous ne l'avez pas cherché, vous n'avez rien provoqué. Vous n'étiez à ses yeux qu'une occasion de plus, une nouvelle source de revenus. C'est tout.

— C'est censé m'aider à me sentir mieux ?

— À vous d'en décider, mais c'est la vérité. C'est un fait.

Kira vida de nouveau ses poumons.

— C'est dur à entendre, mais c'est peut-être justement pour ça que ça me fait du bien.

— Merci de m'avoir accordé du temps, dit Eve.

Elle se dirigea vers la porte mais s'arrêta avant de passer le seuil.

— Je crois que vous terminerez votre livre dans les temps.

— Ah bon ?

— Oui. Vous ne laisserez pas Ziegler fiche votre vie en l'air.

Sur le trajet du retour, Eve réfléchit à la conversation, à ses impressions, à ce qu'elle avait vu, entendu et ressenti. Elle n'avait besoin que d'une petite demi-heure – ce n'était pas beaucoup – pour coucher tout cela par écrit et l'envoyer à Peabody et à Mira.

Et, d'accord, peut-être dix à quinze minutes de plus pour mettre à jour son tableau et jeter un coup d'œil aux informations que Peabody avait pu réunir à ce stade.

Quarante-cinq minutes, une heure tout au plus, et puis elle débraierait et passerait en mode « préparatifs festifs ».

C'était encore honnête.

Satisfaite par cette solution, elle franchit le portail de la propriété... et arrêta sa voiture au milieu de l'allée pour contempler, bouchée bée, la scène qui se déroulait devant elle.

Une foule d'inconnus avait pris d'assaut l'entrée de la maison, allant et venant autour de plusieurs camions et camionnettes. Ils transportaient sapins – comment pouvaient-ils avoir besoin de sapins

supplémentaires ? – plantes, fleurs, caisses et Dieu savait quoi d'autre.

Elle vit plusieurs véhicules contourner la vaste demeure pour, supposa-t-elle, se garer le long des flancs ou à l'arrière afin de décharger plus de sapins, plantes, fleurs, caisses et Dieu savait quoi encore.

Il y avait là toute une armée de manutentionnaires, décorateurs et autres hommes à tout faire. Et Eve devinait que cette première vague n'incluait pas les troupes chargées de la nourriture et des boissons.

On n'avait pas besoin d'armées pour faire la fête. Les armées servaient à faire la guerre.

Apparemment, c'était la guerre.

Et où diable était-elle censée laisser sa voiture ?

Ne voyant guère d'autre choix, et dans l'espoir de rester aussi longtemps que possible à l'écart de tous ces bataillons, elle fit le tour jusqu'au garage.

Elle resta assise quelques instants à pianoter sur le volant en tâchant de se souvenir de la manière d'y accéder. Ce fichu garage faisait quasiment la taille d'une maison. Habituellement, elle se contentait de se garer devant la demeure. Elle savait que Summerset, obsédé qu'il était par l'idée que chaque chose avait sa place, mettait ensuite le véhicule au garage et le faisait ressortir en pilote automatique au petit matin.

Elle n'avait donc généralement pas à se soucier du garage. Elle envisagea un instant d'abandonner sa voiture sur place, mais la manœuvre lui semblait idiote. Elle préféra activer le communicateur du tableau de bord pour appeler Connors.

— Lieutenant.

— Oui, salut. Je voulais te prévenir que j'étais rentrée.

— Et dans les temps.

— Voilà. Il y a un paquet de gens devant la maison. Et assez de camions pour remplir un parking. Je me suis dit que j'allais laisser ma voiture au garage.

— D'accord, très bien.

— Le souci, c'est que je ne me souviens pas du code.

Connors lui sourit depuis l'écran du tableau de bord.

— Eve, tu n'as toujours pas lu ce fichu manuel d'utilisation de ton véhicule ?

— Je ne m'encombre pas l'esprit avec des infos dont je n'ai pas besoin.

— Mais si tu y avais jeté un œil, tu aurais découvert que tu n'as qu'à accéder à ton ordinateur intégré, sélectionner les accessoires et déclencher l'ouverture à distance des portes du garage. Elles répondent à ton empreinte vocale. Tu peux les fermer de la même

manière, ou depuis l'ordinateur du garage.

— D'accord. Compris. Merci.

— Je pourrais ajouter que si tu avais lu le manuel, tu aurais pu te garer devant la maison et charger le pilote automatique de mettre la voiture au garage. Mais ce serait retourner le couteau dans la plaie, n'est-ce pas ?

En guise de réponse, elle coupa la communication et cracha un grondement agacé vers l'écran éteint.

— Gros malin, va... Ordinateur, activation.

— *Activé, Dallas, Lieutenant, Eve.*

— Accessoires.

— *Accessoires confirmés. Préférez-vous une liste par ordre alphabétique ou par catégorie ?*

— Contente-toi d'ouvrir la porte de ce fichu garage.

— *Souhaitez-vous ouvrir la porte du garage de votre emplacement actuel, le domicile, ou celle d'un autre emplacement ?*

— Pourquoi voudrais-je ouvrir une porte dans un endroit où je ne suis pas ? Bref... Ouvre la porte de l'emplacement actuel.

— *Porte du garage, domicile. Souhaitez-vous ouvrir la porte principale, la porte de derrière, l'accès au deuxième...*

— La porte principale, bon sang. Ouvre la porte principale du garage du domicile.

— *Garage, domicile, ouverture de la porte principale.*

Eve patienta tandis que le panneau s'élevait, dans un mouvement lent et silencieux. Puis elle s'avança à l'intérieur.

Elle ne prit pas la peine de lever les yeux au ciel face au nombre de véhicules qu'abritaient les lieux. Enfin si, mais très brièvement.

Voitures tout-terrain, berlines, voitures de sport, camions puissants, motos sexy. Certains étaient tape-à-l'œil, d'autres classieux, certains massifs, d'autres racés.

Eve eut l'impression très nette que l'endroit avait changé depuis la dernière fois qu'elle y était entrée. À l'époque, il n'y avait pas d'emplacement marqué DLE, destiné à sa voiture. Et il ne faisait aucun doute que la flotte elle-même s'était agrandie : Connors achetait des véhicules comme d'autres des paires de chaussettes.

Elle s'engagea dans son emplacement réservé tandis que l'ordinateur demandait très poliment :

— *Souhaitez-vous dès à présent fermer la porte principale du garage, domicile ?*

— Oui. Vas-y.

Elle mit pied à terre et, faisant courir son regard sur les beaux joujoux de Connors, repéra un large comptoir immaculé – qui d'autre pouvait bien avoir un garage aussi bien rangé ? – équipé d'un ordinateur, d'un autochef et d'un mini-réfrigérateur.

— Un garage habitable. Du Connors tout craché.

Inspirée, Eve s'approcha de l'ordinateur.

— Ordinateur, activation.

L'appareil s'anima immédiatement.

— *Bonjour, Dallas, Lieutenant, Eve.*

— Oui, oui. Peux-tu te connecter à l'ordinateur de mon bureau à l'étage ?

— *Affirmatif. Souhaitez-vous le faire dès à présent ?*

— Oui, c'est exactement ce que je souhaite. Ouvre les fichiers concernant Ziegler, Trey, onglet Déposition. Crée un nouveau document sur Prinze, Felicity, en lien avec Copley, John Jake.

— *En cours...*

— Affiche toutes les communications et données en cours de transmission de la part de Peabody, inspecteur Delia.

— *Commande secondaire en cours. Commande initiale terminée.*

— Pourquoi mon ordinateur de bureau ne travaille-t-il pas aussi vite ?

— *Souhaitez-vous lancer un diagnostic de cet ordinateur particulier ?*

— Quel intérêt ? Non, négatif.

— *Reçu. Commande secondaire terminée.*

— Les données de Peabody d'abord. À l'écran.

— *Données affichées.*

Elle avait vu juste concernant l'âge de Felicity. Vingt et un ans à peine. Née à Shipshewana dans l'Indiana, l'une des trois enfants – des filles uniquement – de Jonas et Zoe Prinze, Felicity étant la plus jeune. Casier vierge, sauf si l'on comptait deux petites infractions au Code de la route durant ses années d'adolescence.

Ce qui n'était pas le genre d'Eve.

En plus du diplôme obtenu à la fin du lycée, Peabody avait établi la liste des accomplissements de la jeune fille : reine du bal de fin d'année, capitaine des pom-pom girls, star du spectacle musical du lycée pendant deux ans d'affilée et présidente du club de théâtre.

Puis deux ans d'université locale, avec le théâtre en matière principale.

Employée à mi-temps pendant trois ans en tant que serveuse chez *Go-Hop*.

Elle avait déménagé pour New York et résidé sept mois durant du côté d'Alphabet City. Un motel miteux qui louait à l'heure, à la journée ou à la semaine, constata Eve en lisant les notes de Peabody.

Nouvel emploi en tant que danseuse au Starshine Club, pendant trois mois. Domicile actuel : le superbe appartement flambant neuf surplombant le fleuve.

Pas de mariage, pas de conjoint, pas d'emploi.

Une gamine de la campagne, avec des rêves plein la tête et peut-

être même un certain talent, qui se retrouvait prise dans les rets d'un homme de deux fois son âge. Lequel était aussi un tueur potentiel.

Eve y ajouta ses propres notes pour composer un rapport.

Tandis qu'elle relisait le texte pour le finaliser, la porte latérale s'ouvrit et Connors entra.

— Tu t'es perdue ?

Il haussa un sourcil interrogateur.

— Tu travailles dans le garage ?

— L'endroit est calme et l'ordinateur était à portée de main. Je n'avais besoin que de quelques minutes...

Elle jeta un regard à sa montre et fit la grimace.

— Plus ou moins.

Elle signifierait le rapport plus tard, si nécessaire. Elle adressa le premier jet à Peabody et Mira, ainsi qu'à son chef afin qu'il puisse suivre la progression de l'affaire.

— Voilà. Je suis prête. Pourquoi est-ce qu'il y a plus de sapins ?

— Plus que quoi ?

— Plus qu'avant. Quand je suis arrivée, des types transportaient d'autres sapins vers la maison. Pourquoi ?

— Parce que c'est Noël, répondit-il.

Il lui prit la main.

— Si tu as besoin de plus de temps, tu n'as pas besoin de le passer au garage.

— C'est sympa ici. Un temple automobile avec des appareils high-tech et de quoi grignoter. Mais j'ai fini ce que j'avais à faire.

Elle pourrait toujours s'éclipser un peu plus tard pour travailler une ou deux heures.

— Parfait. Je te ramène ? demanda-t-il en désignant une colonne de voitures électriques.

— J'ai encore des jambes.

— Que j'admire dès que j'en ai l'occasion.

La tenant toujours par la main, il la guida vers la porte latérale.

— On va donc revenir tranquillement à pied, ce qui te laissera tout le temps de me parler de la maîtresse de Copley.

— Elle est pitoyable. Non, je suis injuste.

Eve glissa sa main libre dans sa poche pour la réchauffer.

— C'est une enfant, Connors. Vingt et un ans et terriblement naïve. Elle vient d'un petit coin perdu au pays du maïs. Shipshewana, dans l'Indiana.

— Shipshewana ? Tu l'as inventé, c'est ça ?

— La ville existe vraiment. J'ai vérifié. Si l'on peut qualifier de ville une bourgade de moins de quatre kilomètres carrés. Il y a à peine six cents habitants. La plupart d'entre eux sont des fermiers. Ils ont sans doute plus de vaches que d'humains là-bas.

Une pensée qui la faisait frissonner.

— Donc notre jeune maîtresse a dit adieu à Shipshewana pour rejoindre les belles lumières de la ville et se retrouver dans un appartement avec vue, entretenue par un homme marié.

— Pour faire court, c'est ça, confirma Eve. La version longue est moins manichéenne. Elle rêve désespérément de devenir une star à Broadway. Ce sont les feux de la rampe qui l'ont attirée, mais elle a fini par se produire dans une boîte de strip-tease.

— Un grand classique, non ?

— Elle dit qu'elle se contentait de danser, qu'elle ne couchait pas. Et on est tenté de la croire. Pas seulement parce que son visage trahit toutes ses émotions et qu'elle est prête à livrer des tombereaux d'informations tellement elle se sent seule ; l'enquête sur son passé va dans le même sens. Copley l'a installée dans son nid d'amour avec le baratin habituel : sa femme ne le comprend pas, le maltraite et il œuvre à obtenir le divorce, après quoi ils pourront se marier.

— Tu es en train de me dire que Shipshewana est le royaume des gens crédules, c'est ça ?

— Si Felicity est leur digne représentante, alors oui. En attendant, Copley investit dans le futur de son ingénue en lui payant des cours de danse, de chant et de théâtre. Et elle couche avec lui dès qu'il est disponible, lui passe la pommade et l'aide à se sentir désirable et important. Elle le croit actuellement en voyage d'affaires à Los Angeles pour un gros contrat.

— Tu l'as détrompée ?

— Pas directement. Elle ne m'aurait pas crue, de toute façon. J'ai plutôt lancé quelques suppositions en l'air et l'ai incitée à parler à son amie strip-teaseuse qui a l'air de savoir à quoi s'en tenir. Elle m'a prise pour une amie de Copley, elle était tellement ravie de rencontrer enfin une personne de son entourage, d'avoir quelqu'un avec qui passer du temps et discuter de lui car, dit-elle, elle n'est censée parler de lui ou de leur relation à personne. Le salopard. Elle ne ressortira pas indemne de cette histoire. Mais peut-être que cela lui sera bénéfique sur le long terme.

— Et Ziegler ?

— Le nom ne lui disait rien. Elle ne sait rien sur le sujet. Copley lui raconte ce qui l'arrange et rien de plus. Mais ce que moi, j'en ai conclu ? Cette fille est jeune, sexy et carrossée comme un fantasme d'homme hétéro.

— Vraiment. Aurais-tu une photo ?

— Pervers, répondit-elle gentiment.

— Je ne le nie pas, mais en tant qu'homme hétéro, je pourrais confirmer ton analyse.

— Mon analyse, c'est que Copley voudra garder son petit jouet

sexy aussi longtemps que possible. Sexe, adoration, dévotion : il a la totale. Et puisqu'il paie tout cela avec l'argent qu'il dérobe à sa femme, c'est une victoire sur toute la ligne pour lui. Une situation qu'il aurait tenu à préserver, peut-être en allant jusqu'au meurtre si Ziegler avait découvert le pot aux roses et menacé d'en parler à la femme de Copley.

— Tu as donc réussi à rayer un nom de ta liste en la personne de notre jeune aspirante comédienne tout en ajoutant un mobile potentiel pour l'un de tes suspects les plus probables. Pas mal pour une escapade aussi courte.

— J'ai demandé à Peabody de monter le dossier sur la maîtresse, ça m'a fait gagner du temps. Les données indiquent qu'elle vient d'un foyer solide, avec ses deux parents et ses deux sœurs aînées, et qu'elle était bien intégrée dans son école. C'est quoi cette histoire de reine du bal ? s'enquit Eve.

— Reine de quoi ?

— Du bal. Ce truc à la fin du lycée.

— Ah...

Connors s'arrêta devant une porte latérale donnant sur la maison.

— C'est un truc américain, non ?

— Le pays où tu vis, lui rappela-t-elle.

— En effet. Les années lycée sont assez compétitives. Ce bal est une dernière occasion de couronner les étudiants les plus populaires. Ils élisent un roi et une reine.

— Drôle de coutume. Mais elle faisait partie de ces élèves en vue : à la tête des pom-pom girls, premiers rôles dans des pièces, emploi à mi-temps dans un fast-food jusqu'à son déménagement pour New York. Quelques mois passés à travailler dans une boîte de strip-tease auraient dû raboter une partie de son innocence. Mais non. Je crois que c'est sa nature profonde.

— Elle t'a bien plu, en fait, commenta Connors comme ils passaient le seuil.

— Je ne sais pas si on peut dire ça, mais j'espère que quelqu'un sera là pour amortir sa chute quand elle découvrira la vérité au sujet de Copley.

— Une famille unie, des sœurs plus âgées. Ça pourrait faire de bons amortisseurs.

— Oui, j'imagine. Dans tous les cas, je vais mettre la pression à Copley. Elle va lui dire que je suis passée.

Tout en réfléchissant, Eve entra dans l'ascenseur avec Connors.

— Elle lui en parlera dès qu'il la rappellera. Copley va serrer les fesses et se demander comment j'ai découvert l'existence de Felicity. Des notes laissées par Ziegler ? Ce qui me fait penser que je dois consulter les archives que celui-ci tenait sur ses petites affaires. Copley

voudra savoir exactement ce que Felicity m'a dit. Et s'il ne se montre pas très malin et très prudent, même sa jeune ingénue va se demander ce qui se passe. À moins que la copine strip-teaseuse lui ait déjà ouvert les yeux entre-temps.

Elle suivit Connors qui sortit de l'ascenseur et entra dans le bureau d'Eve.

— Qu'est-ce qu'on fait ici ?

— Tu n'auras pas besoin de ton manteau, ni moi du mien, dit-il en guise de réponse.

Il la débarrassa puis rangea leurs manteaux dans un petit placard qu'Eve n'utilisait jamais.

— Par contre, il va te falloir un peu de temps pour mettre ton tableau à jour et consulter les notes de Ziegler.

— Ça ne prendra pas longtemps.

— Comme je te l'ai déjà dit, ce n'est pas à moi que tu as des comptes à rendre.

Eve fit le dos rond.

— Je ne vais pas retourner parler à Summerset. Je suis rentrée et je serai là-haut, sur le champ de bataille, dans quinze minutes à peine.

— Je ne doute pas de te croiser à un moment ou à un autre au cœur de la bataille.

Il la prit par les épaules et la tira en arrière pour un baiser rapide mais intense.

— Vous voudrez bien ranger votre arme avant de nous rejoindre, lieutenant ? Sans quoi vous serez peut-être tentée de vous en servir avant la fin des préparatifs.

— Je le réglerais sur l'intensité minimale.

— Quand même.

Il l'embrassa de nouveau.

— Si tu débordes trop largement des quinze minutes, lui dit-il en s'éloignant, tu fourniras à Summerset un argument à te ressortir pendant des années.

— Bon sang...

C'était tellement vrai.

Elle s'attaqua directement au tableau. Elle y ajouta la photo de Felicity et quelques données de base puis relia le tout au portrait de Copley. Après quelques instants de réflexion, elle établit aussi une correspondance avec Natasha Quigley, assortie d'un point d'interrogation.

Rien ne garantissait que l'officielle ignorait l'existence de la maîtresse.

Eve recula d'un pas pour avoir une vue d'ensemble.

De toutes les personnes impliquées, Felicity et Sima lui semblaient être les plus naïves et vulnérables. Même si Sima l'était

moins que Felicity. D'un autre côté, Eve estimait qu'aucun individu de plus de quatre ans ne pouvait égaler le niveau de naïveté de la jeune fille.

Quoi qu'il en soit, n'était-il pas intéressant de constater que Ziegler et Copley – la victime et son assassin potentiel – s'en prenaient à des femmes naïves et confiantes ? Copley sortait le portefeuille – ou plus exactement, il empruntait celui de sa femme (laquelle était ou n'était pas au courant) – pour régler l'hébergement et les dépenses quotidiennes de sa proie. Ziegler, lui, avait exploité le désir de Sima d'avoir un petit ami sexy pour lui faire payer l'essentiel de ses frais.

Mais tous deux avaient manipulé des femmes pour obtenir ce qu'ils désiraient.

Chez Ziegler, manipuler et exploiter les femmes était devenu une habitude, estima-t-elle en faisant le tour du tableau.

Était-ce aussi le cas de Copley ?

Peut-être qu'un nouvel examen de ses finances lui permettrait de le savoir. Mais il serait sans doute plus rapide de solliciter Connors. De toute façon, elle n'avait pas le temps à présent.

Mais elle pouvait prendre encore quelques minutes pour la feuille de calcul de Ziegler...

Elle retourna à son bureau, l'afficha sur l'écran et la fit défiler à la recherche des initiales de Copley.

Celles-ci mises en surbrillance, elle transféra les détails des paiements et des dates sur son tableau.

Elle trouva d'autres initiales associées à différents montants mais rien d'aussi régulier durant les six semaines passées. Une période correspondant à la pose des nouveaux cadenas sur le casier d'employé de la victime.

Les enregistrements concernant NQ (Natasha Quigley), MQS (Martella), KR (Kira Robbins) concordaient tous avec leurs dépositions. Elle les ajouta également au tableau.

Il y en avait beaucoup d'autres. Les activités secondaires de Ziegler étaient vraiment florissantes. Les données qu'Eve pouvait croiser avec les clientes à qui elle avait parlé concordaient également. Extorsion dans certains cas, paiement direct de faveurs sexuelles dans la plupart des autres.

Le sexe et l'argent : deux des mobiles de meurtre les plus courants. Les deux étaient attribuables à Copley, à quoi s'ajoutait la crainte de voir ses secrets exposés, ce qui mènerait sans doute à des pertes financières majeures quand sa femme le jetterait dehors.

Car c'était ce qu'elle ferait, non ?

Quigley avait parlé d'une période difficile, de son désir de sauver le mariage. Elle avait quasiment supplié Eve de ne rien dire à Copley de la relation sexuelle qu'elle avait entretenue avec Ziegler.

Afin de se rafraîchir la mémoire, Eve se replongea dans ses notes concernant cette déposition.

Quigley affirmait que si Copley savait qu'elle avait eu une liaison avec Ziegler, il mettrait fin au mariage. Parce qu'il ne tolérerait pas d'être trompé, avait pensé Eve.

Mais elle entrevoyait maintenant une autre possibilité : et si Quigley avait eu vent de la relation entre Copley et la jeune ingénue sexy et s'était servie de cette information pour pousser Copley à se réinvestir dans le mariage... sous peine de perdre la grande maison, les revenus, le statut social ? Dans ce cas, il n'aurait pas fallu qu'il apprenne qu'elle couchait avec quelqu'un par ailleurs. Elle aurait perdu l'avantage qu'elle avait sur lui.

Elle lance l'ultimatum à Copley. Il en conclut que Ziegler l'a trahi. Il tue Ziegler. Une explosion de fureur suivie d'un geste cynique. « Joyeux Noël, connard ! »

Il rentre chez lui, fait la fête, affirme à sa femme qu'il mettra fin à sa liaison, qu'ils partiront en voyage tous les deux. Est obligé de dire à sa petite maîtresse qu'il est en voyage d'affaires. Une manière de laisser retomber la tension.

Copley allait devoir rompre avec Felicity ou convaincre Quigley qu'il l'avait fait. Ziegler éliminé, il avait de meilleures chances de maintenir le *statu quo* s'il jouait la carte du repentir auprès de sa femme.

Il était temps d'avoir un nouvel entretien avec Quigley. Mentionner le nom de Felicity, observer sa réaction. Avec de grandes chances de provoquer la fin d'un mariage, certes, mais un mariage fondé sur un enchevêtrement de mensonges et de trahisons. Il risquait fort de s'effondrer sous ses yeux, mais si cela lui permettait de capturer un meurtrier, l'idée valait la peine d'y réfléchir.

— Mais pas maintenant, bon sang !

Constatant qu'elle avait largement dépassé l'horaire prévu, elle éteignit l'ordinateur et sortit en hâte du bureau.

Elle réapparut quelques secondes plus tard en jurant à mi-voix et se débarrassa promptement de son harnais et de son arme. Elle rangea le tout dans le tiroir de son bureau puis verrouilla la porte pour faire bonne mesure. Après quoi elle fonça vers la salle de bal pour affronter l'orage.

C'était bien une guerre, comprit-elle en arrivant sur le seuil de la salle de bal. Aussi chaotique, aussi périlleux, aussi bruyant.

Des inconnus criaient ou lançaient des ordres tels des gradés haranguant les fantassins, lesquels soulevaient, hissaient, transportaient et se heurtaient parfois. Plusieurs personnes étaient perchées sur d'immenses échelles qui lui donnèrent des nœuds à

l'estomac.

Des gens de toutes les tailles et de toutes les couleurs s'agitaient à travers la vaste pièce, allant et venant d'un pas lourd et précipité depuis la terrasse grande ouverte envahie elle aussi par la foule.

Les sapins récemment arrivés se dressaient aux quatre coins, géants festifs désormais décorés – ou en passe de l'être – à l'aide de guirlandes, perles dorées, boules rouges et autres larmes cristallines. Sous l'un d'eux, quelqu'un disposait des paquets enveloppés de papier rouge et de rubans dorés ou de papier doré et de rubans rouges avec autant de précautions que s'il s'agissait d'explosifs.

Eve aperçut ce qui semblait représenter des kilomètres de minuscules guirlandes électriques blanches, des hectares de fausse verdure, plusieurs kilos de baies et assez de cristaux scintillants pour aveugler le soleil.

Sans compter les innombrables couronnes, étoffes fines, plantes et autres fleurs.

Elle envisagea de s'enfuir, quitte à faire face ensuite au courroux justifié de Summerset. Cela en vaudrait peut-être la peine. Elle fit même un premier pas en arrière.

— Madame Connors !

Une femme s'était extraite de la mêlée. Agitant une tablette, elle traversa la salle bondée, juchée sur des aéroboots brillantes. Son chignon rassemblé à la hâte était retenu par ce qui ressemblait à deux paires de baguettes chinoises laquées.

« On ne bat pas en retraite, on ne se rend pas », s'ordonna intérieurement Eve.

— Dallas. Lieutenant Dallas, dit-elle.

— Oui, oui, bien sûr. Excusez-moi, je suis un peu dans tous mes états. Ha. Ha. Ha.

Elle avait vraiment ri de cette façon. Trois « ha » distincts.

— Nous avons déjà travaillé ensemble, ajouta-t-elle.

Elle tendit la main à Eve et lui offrit une poignée de main solide.

— Je m'appelle Omega.

— C'est un nom ?

— Ha. Ha. Ha. Et oui, tout à fait. Je suis la décoratrice en chef. Je sais bien que vous et moi n'avons pas eu l'occasion de discuter du décor et des détails de l'événement de ce soir, mais Connors a donné son accord pour le concept.

— Très bien.

— Bien entendu, on opère toujours quelques ajustements une fois sur place, en particulier lorsqu'il faut se coordonner avec d'autres prestataires. Et si la fleuriste a fait un travail remarquable...

Elle pivota sur elle-même pour décocher un coup d'œil à une autre femme pointant le plafond du doigt tandis que deux hommes

soulevaient une urne énorme remplie d'immenses fleurs rouges et blanches. Son regard n'avait rien d'admiratif.

— Un travail remarquable, reprit-elle, mais il est nécessaire de procéder à quelques ajustements.

— D'accord.

— Je dois simplement valider certains points avec vous et régler quelques questions. Il est évident que nous voulons tous que la réception de ce soir soit absolument parfaite.

— Bien sûr. D'accord.

Eve rassembla son courage. « À vos marques, prêts... »

— Allons-y !

Moins de dix minutes plus tard, les tempes déjà battantes, elle dut admettre que Connors avait eu raison de recommander qu'elle laisse son arme dans le bureau.

Vraiment, elle aurait rendu service à l'humanité en assommant la décoratrice et la fleuriste.

Au bout d'une demi-heure, elle envisagea de repartir jusqu'au bureau pour récupérer son pistolet paralysant et les neutraliser toutes les deux.

Elles se complimentaient l'une l'autre à coups de sourires glacials et de mots comme « brillant », « superbe » et « foisonnant ». Puis se poignardaient mutuellement à coups d'insultes affûtées.

L'or des urnes était trop doré. Le tulle faisait trop pompeux.

La fleuriste prétendait que ses prises de mesures étaient précises. La décoratrice n'était pas d'accord : les siennes l'étaient. Et, pour autant qu'Eve puisse en juger, elles ne différaient que de quelques centimètres.

— J'ai besoin de cet espace pour les poinsettias en flocon de neige, assurait la fleuriste qui s'était présentée sous le nom de Bower. Ils ont été créés tout spécialement et exclusivement pour cette soirée.

— Comme on le voit très clairement sur *mon* plan de décoration, cet espace est nécessaire pour accueillir la table à cadeaux, table pour laquelle vous êtes censée – d'après mes notes – fournir de mini-sapins dorés, des amaryllis rouges et des bougies à LED blanches.

— Nous avons déjà discuté de ce changement, Omega.

— Je ne m'en souviens pas, Bower.

— Vraiment, nous...

— Quelle table à cadeaux ? demanda Eve avant que les deux femmes haussent le ton.

— Pour les présents destinés à vos invités, lui répondit Omega. La pochette-cadeau dorée pour les dames contiendra une édition limitée du nouveau parfum Reine de l'hiver qui n'arrivera sur le marché qu'en février. Pour les messieurs, la pochette rouge contiendra un minibar

transportable sous la forme d'une mallette fabriquée sur mesure. D'après le dernier décompte, le nombre d'invités...

Eve l'interrompit d'un geste de la main.

— Je n'ai pas besoin des détails. Nous pouvons placer les pochettes-cadeaux dans une autre pièce.

— Mais... Eh bien, je ne voudrais évidemment pas insulter vos invités, mais si les présents sont disposés ailleurs, certains pourraient – par erreur, bien sûr – emporter plus que ce qui leur revient. Ou des employés pourraient se servir.

— Quelle importance puisque ce sont des articles que nous offrons ? Il y a un salon, là-bas, qu'on ouvre quand les invités de ce genre de soirées sont trop nombreux. Mettez-y les cadeaux et installez le truc du flocon de neige ici. Problème réglé. Question suivante ?

— Il faudrait que je voie ce salon, annonça Omega. Afin de présenter les cadeaux de la manière la plus flatteuse qui soit, j'aurais peut-être besoin de faire d'autres ajustements, d'ajouter des décorations dans ce nouvel espace.

— N'hésitez pas. C'est par là, répondit Eve en lui montrant le chemin. Tournez à gauche. Si vous souhaitez ajouter des guirlandes, des lumières ou je ne sais quoi, vous avez mon feu vert.

— Nous devons veiller à disposer les arrangements floraux appropriés, intervint Bower.

— Très bien. Occupez-vous-en.

Transportées à l'idée d'avoir un nouvel espace à propos duquel se disputer, les deux femmes se précipitèrent vers le salon. Eve laissa échapper un court soupir de soulagement.

Connors apparut, un tube de Pepsi à la main.

— Bien joué, dit-il.

— Merci.

Elle ouvrit la boisson et but une longue gorgée.

— Pourquoi as-tu prévu des cadeaux pour tout le monde ? Ils ont déjà la chance de venir, de manger, de boire, de profiter d'un concert *live*. Je vois la scène là-bas.

— Ce sont nos invités, c'est Noël. Simple petit présent de bienvenue.

— Ça a l'air d'être plus que ça. Cela dit, c'est ton fric.

Il passa un bras autour de sa taille et l'embrassa sur la tempe.

— Et notre fête.

— Exact.

Débarrassée de la fleuriste et de la décoratrice, elle découvrit la salle d'un œil neuf.

Tous les sapins étaient dressés et décorés et il fallait avouer qu'ils avaient de l'allure. Elle vit un homme avec un bonnet de marin et des rangers s'escrimer sur une sorte de console portable... puis afficher un

grand sourire tandis que des rayons lumineux répandaient de minuscules étoiles d'or pâle sur toute la surface du plafond.

— Et voilà le travail. J'assure grave ! s'exclama-t-il, ce qui fit rire quelqu'un.

Des tables – destinées à la nourriture, supposait Eve – s'alignaient le long des deux parois latérales. De petites tables haut perchées étaient réparties de-ci, de-là, elles aussi drapées d'or pâle. Eve nota que plusieurs d'entre elles étaient déjà décorées de couronnes de fleurs rouges, de bougies blanches et de minuscules pommes de pin dorées.

Elle commençait à voir à quoi ressemblerait la scène finale.

— Plutôt chic.

— Espérons-le, dit Connors.

Il lui prit le tube des mains et but à son tour une gorgée.

— Mais amical, ajouta Eve. Et... Je comprends l'idée des cristaux, des flocons de neige. C'est Noël. C'est l'hiver. Mais c'est chaleureux. Accueillant, je dirais.

— Alors on a mis dans le mille, tu ne crois pas ?

— Hé ! s'exclama Eve.

Elle reprit le tube à Connors et se dirigea vers deux manutentionnaires qui venaient d'entrer avec un chariot chargé d'une nouvelle tour fleurie.

— Ne mettez pas ça ici, dit-elle.

— Bower nous a dit...

— Ça ferait trop, ici. Ce sera mieux sur la terrasse.

— Mais Bower...

— Je me fiche de ce que Bower a pu dire. C'est ma fête. C'est moi qui décide. Emportez ça dehors. Je vais vous montrer où l'installer.

Les mains dans les poches, Connors la regarda escorter les ouvriers à l'extérieur.

« Oui, c'est certain, songea-t-il. Dans le mille. »

Eve ne serait pas allée jusqu'à dire qu'elle avait pris plaisir à ces deux heures passées à donner des ordres à la décoratrice, à la fleuriste et à toutes ces personnes qui – apparemment – avaient peur d'elle. Mais elle ne pouvait nier y avoir trouvé une certaine satisfaction. Satisfaction d'autant plus grande qu'elle avait veillé à entretenir leur peur.

Ce fut néanmoins avec un immense soulagement qu'elle s'éclipsa discrètement, rassurée par l'avancée des préparatifs, pour passer une vingtaine de minutes – bon, d'accord, peut-être une petite heure – dans son bureau.

Elle vérifia d'abord sa boîte de réception et eut la bonne surprise d'y trouver un message de Mira.

Reconnaissante, elle l'ouvrit, le passa au scanner puis concentra son attention sur un passage précis.

La victime, Ziegler, et le suspect, Copley, font tous les deux état d'un talent pour reconnaître les besoins et les désirs, les forces et les faiblesses, de ceux qui les entourent. Ils ont forgé leur carrière en exploitant ce talent. Ziegler en tant que coach sportif, qui par définition répond au désir du client de paraître plus attirant ou d'être en meilleure forme physique. Il a fait preuve d'un instinct sûr pour faire le tri parmi ces clients – et d'autres – afin de trouver des femmes susceptibles de le payer pour ses faveurs sexuelles. Femmes qu'il a ensuite exploitées. Ses réussites dans ce domaine l'ont encouragé à repousser ses limites, à exploiter d'autres clients pour s'enrichir, à se servir de substances illégales pour « persuader » d'autres femmes de céder à ses avances puis les exploiter financièrement.

Dans le cas du suspect, Copley, ses talents l'ont mené vers les relations publiques où il savait déchiffrer les attentes des clients et se servir de mots et d'images pour créer des campagnes à même d'influencer l'opinion. Ses comptes bancaires secrets, principalement financés par de l'argent dérobé à sa femme, démontrent un besoin de contrôle et, là encore, une soif de richesse. Alors que les émoluments que lui rapporte sa carrière garantissent déjà sa sécurité financière, il attend plus, estime mériter plus.

Tout comme Ziegler, il a réussi – au moins sur le court terme – à mener deux vies de front. À l'aide des sommes volées à sa femme, de

l'argent qu'il estime lui revenir de droit, Copley a établi un second domicile dans lequel il a installé une femme chargée de satisfaire ses besoins sexuels et égotiques. Son choix – une femme jeune et naïve – démontre un besoin de domination. Son épouse étant mieux dotée – en termes de maturité, d'expérience, de fortune –, il ne peut être le dominant dans cette relation. Il exploite une femme plus jeune, inexpérimentée et financièrement inférieure à lui, se sert de son talent pour identifier ses besoins, ses désirs, ses forces, ses faiblesses et s'assure de son dévouement par la duperie et le mensonge afin de pouvoir continuer à profiter du statut social et financier de son épouse.

Ces deux individus font preuve de tendances narcissiques, d'un comportement de prédateur sexuel et d'un besoin de prouver leur valeur personnelle et leur désirabilité par le biais du sexe, des apparences et de l'argent.

Si, comme vous le pensez, Ziegler a fait chanter Copley, les bénéfices auront été doubles : financiers, bien sûr, mais aussi moraux dans la mesure où, malgré l'apparente supériorité de Copley en termes de statut social et de richesse, Ziegler l'aura « battu ». En plus des sommes versées, Copley aura perdu la face, été blessé dans son ego.

Compte tenu de la nature impulsive du meurtre suggérée par l'analyse de la scène de crime, et de la mise en scène insultante qui s'en est suivie, le profil et la personnalité de Copley en font un suspect de choix. Le stress et la crainte liés au risque d'être percé à jour par sa femme ou par la maîtresse installée dans sa seconde résidence, associés à la honte d'avoir été battu par quelqu'un qu'il considère comme un inférieur, augmentent la probabilité de son implication dans cet incident.

S'il doit être convoqué pour un interrogatoire officiel, j'aimerais pouvoir y assister.

— Oui, on y veillera, souffla Eve.

Le sexe, l'argent – et l'ego – étaient au cœur de l'existence des deux hommes. Et tous deux travaillaient dur pour apparaître supérieurs aux autres.

Elle se rappela la femme aperçue durant la réunion d'équipe de Copley : ignorée et consciente de l'être, à la fois en colère et résignée, d'après ce qu'Eve avait pu observer. Incluse dans la réunion, sans doute, mais traitée différemment des autres. Comme quelqu'un d'inférieur.

Ce qui lui rappela la façon dont Copley avait choisi de remercier Ziegler pour ses services : partie de golf et verres au country club.

Saisie par une intuition, elle décida de creuser un peu. Dix minutes plus tard, elle s'entretenait avec le professeur de golf du club en question. Cinq minutes après – avec un peu d'insistance – elle se retrouvait en ligne avec le caddy habituel de Copley.

Il ne lui fallut que sept minutes supplémentaires, et une bonne dose de persuasion, pour avoir une bonne idée de la manière dont cette partie de golf initiale s'était déroulée.

Elle ajouta l'information au reste de ses notes. Des faits difficiles à prouver, certes, mais qui concordaient avec le reste.

Oubliant l'heure qui tournait, elle revint à sa boîte de réception et ouvrit un message de Peabody.

Plein d'idées durant ma pédicure, donc je suis allée surfer un peu. J'ai trouvé des infos sur Copley, voir les articles ci-joints. En gros : sa première femme avait une belle fortune. Pas du niveau des Quigley mais pas mal quand même. Cinq ans plus tard, divorce. Accusations mutuelles d'infidélité. On raconte qu'il s'en est sorti avec des indemnités coquettes à défaut d'être princières.

S'est retrouvé pratiquement fiancé à une autre femme du monde deux à trois ans après. Nouvelles accusations d'adultère. Et l'une des maîtresses était – surprise ! – Natasha Quigley, également mariée à l'époque. Copley et Quigley se sont dit oui vingt-deux mois après.

La version romantique affirme qu'il l'aurait emmenée sans prévenir à Hawaï, où la famille de Quigley possède une maison à Maui. C'est là qu'il a fait sa demande. Il avait déjà rempli tous les papiers et même acheté une robe, des fleurs. Histoire de la prendre par surprise. Ils se sont mariés le lendemain sur la plage. Cet épisode a balayé certaines rumeurs de l'époque, à savoir qu'il aurait repris une liaison avec son ancienne presque-fiancée et qu'il y avait de l'eau dans le gaz des Quigley-Copley.

J'aime bien le côté romantique, mais on dirait surtout que Quigley l'a surpris en train de la tromper, ou qu'au moins elle l'en soupçonnait, et qu'il a réglé le problème avec un mariage précipité. Autant passer la corde au cou de la pouliche dont il était le plus sûr, non ?

Tout cela provient du moulin à rumeurs, donc à prendre avec vos meilleures pincettes. Mais Copley n'en sort pas grandi, si vous voulez mon avis.

Peabody

P-S : trop hâte de danser dans mes nouvelles chaussures brillantes. À très vite.

— Bon boulot, murmura Eve.

Elle sauvegarda le message ; elle lirait les articles un peu plus tard.

Pour le moment, elle préférerait s'intéresser de nouveau aux finances de Copley, et en particulier ses comptes secrets. Les maîtresses – même quand on ne les logeait pas dans un appartement chic – coûtaient cher. Dîners, cadeaux, petites escapades.

Elle entreprit de passer les comptes au crible, puis afficha également ceux de Quigley afin d'identifier des correspondances.

Quand Connors entra, elle leva vers lui un regard fatigué par l'examen de tous ces chiffres.

— J'ai tout fait. Je faisais juste une petite pause. Je ne suis ici que depuis... quarante-six minutes, termina-t-elle après un bref coup d'œil à l'horloge.

— Comme je te l'ai dit, tu n'as pas de comptes à me rendre. Je voulais juste te signaler que j'ai fait le tour des lieux et que ça se présente très bien. Les ajustements auxquels tu as procédé ici et là fonctionnent bien. Par ailleurs, la première vague de traiteurs est arrivée. Leur responsable et la décoratrice en chef sont en train de se bouffer le nez. Ça pourrait saigner.

— Si c'est le cas, je m'occuperai d'arrêter tout ce beau monde. Pour le moment, je vais me contenter de les laisser se débrouiller quelques instants de plus.

— Que dirais-tu d'un verre de vin ?

— Oui, bonne idée. J'ai reçu de Mira un rapport que je tenais vraiment à lire. Il renforce la culpabilité potentielle de Copley. Et puis j'ai discuté avec son caddy.

— Caddy ? Tu parles de golf ? demanda Connors en versant le vin.

— C'est ça. L'analyse de Mira m'a fait réfléchir. Tout comme Ziegler, Copley est doté d'un ego insatiable. Sexe, argent et statut social. Comment leur partie de golf avait-elle pu se dérouler ? En parlant au caddy, j'ai fait mine d'être en quête d'informations sur Ziegler, puisqu'il est mort, tout en lui soutirant discrètement celles que je voulais à propos de Copley. Celui-ci jouait le rôle du riche bienfaiteur, en veillant à ce que Ziegler le sache, le sente. *Son club, son terrain de golf, son caddy, à ses frais.*

— Pour certains, un présent n'est que le symbole de leur supériorité. Ce qui n'a donc rien à voir avec un vrai cadeau.

— J'aurais dit que les rubans du paquet cadeau étaient tranchants, ce qui revient à peu près au même.

— En plus imagé. Et comment Ziegler a-t-il réagi aux largesses de Copley ?

— D'après le caddy, par des paroles pleines de gratitude. Mais il suffisait d'être un minimum attentif pour voir qu'il n'en pensait pas un mot. Le caddy a trouvé que Copley se montrait un peu désagréable, sans doute parce que Ziegler l'avait battu sur quatre trous d'affilée et que Copley s'agace vite quand il perd. Ce qui, apparemment, retombe en général sur les épaules du caddy qui ne reçoit pas de pourboire à la fin de la partie.

— On peut donc ajouter le manque de fair-play à la liste des défauts de Copley.

— Le caddy m'a confié – on est devenus très copains – que Copley est connu pour balancer ses clubs dans les arbres après un mauvais... C'est quoi le terme ? *Slice* ? Ainsi qu'une fois après un *lie* raté ? Un *lie*, un *lay* ?

— Ne me demande pas, répondit Connors avec un petit haussement d'épaules. Je ne suis pas fan de ce sport.

— Bref, ce jour-là, Copley et l'individu avec qui il jouait ont échangé des invectives puis en sont venus aux mains. L'autre type a terminé dans le piège à eau.

— Vraiment aucun esprit sportif.

— Trempé, le type menace de casser la figure à Copley puis d'assigner en justice ce qui restera de lui. Il se hisse hors du trou alors que des gens commencent à s'approcher dans leurs voiturettes, et là, Copley se déballonne, s'excuse platement. Il a fini par lui acheter un club haut de gamme. Mais, d'après le caddy, il continue à dire du mal du mec trempé à la moindre occasion.

— Nous avons donc un mauvais perdant ayant aussi mauvais caractère, en plus d'être lâche et médisant.

— C'est comme ça que je le vois. Mais revenons à Ziegler et à cette partie de golf. Ziegler mène largement dès le sixième trou...

Elle s'interrompt pour boire une gorgée.

— Qui a décidé du nombre de trous ? demanda-t-elle.

— Encore une fois, je ne joue que quand je ne peux pas y couper. Interroge quelqu'un d'autre.

— Je le ferai peut-être. Bref, Ziegler est en train de gagner et Copley de se plaindre. Mais à ce moment-là, Copley commande à boire. De bonnes bouteilles. Lui en reste néanmoins à l'eau et aux boissons énergétiques tandis que Ziegler se sert largement. À moitié ivre, il perd fatalement sa concentration et la maîtrise de ses gestes.

— Et Copley a gagné la partie ?

— Oui, en retournant évidemment le couteau dans la plaie. Mais il a ensuite emmené Ziegler boire d'autres verres au dix-neuvième trou. Je comprends pourquoi on surnomme le bar le dix-neuvième trou, mais pourquoi y en a-t-il dix-huit, à la base ?

— C'est un nombre comme un autre, supposa Connors. Pourquoi quatre bases au base-ball ?

— Parce qu'elles forment un losange.

— On pourrait demander quel rapport il y a entre un losange et le base-ball, mais je ne le ferai pas, sans quoi on sera encore ici à débattre au milieu de la nuit. Finissons déjà l'histoire du golf.

— D'accord. Copley a réinvité deux ou trois fois Ziegler, mais en compagnie de son beau-frère. Et c'est tout pour ce qui est du golf. Puis Peabody m'a trouvé de nouveaux arguments, sous forme de rumeurs cette fois. Des histoires d'adultère, de divorces, de tromperies, de fugues amoureuses.

— Il va peut-être me falloir une autre bouteille, dit Connors.

— Je te la fais rapide : Copley a trompé sa première femme, puis trompé sa presque-fiancée avec celle qui est aujourd'hui sa femme et a peut-être trompé celle-ci avec la même presque-fiancée avant de se rattraper par une demande en mariage impromptue.

— Il n'a pas le temps de s'ennuyer.

— C'est sûr. Pour Ziegler et lui, tout tourne autour du sexe et de l'argent. Ce n'est pas une question de plaisir, mais de pouvoir et d'ego. Ils avaient beaucoup en commun, à ceci près que Ziegler a grimpé les échelons par le chantage et les coucheries tandis que Copley l'a fait par le mariage.

— Et pourtant il y a la maîtresse... Felicity, c'est ça ? demanda Connors en indiquant la photo sur le tableau.

— Oui, Felicity de Shipshewana.

— Elle est très jeune, adorable. Mais Felicity de Shipshewana n'a

ni argent ni statut social.

— Elle fournit le sexe et l'adoration, nourrit le sentiment de supériorité de Copley.

— S'il n'y a pas de sentiments, rien de sincère, pourquoi ne pas acheter simplement le sexe et l'adoration ?

— Ce ne serait pas le premier à perdre la tête face à une paire de beaux yeux et de beaux seins. Peut-être a-t-il envie cette fois d'être le plus riche des deux. Mais si son épouse lui coupe les vivres, il ne pourra pas conserver son train de vie actuel. Il a les moyens de mener une existence confortable, le genre que beaucoup seraient ravis d'avoir, mais ce n'est pas ce à quoi il s'est habitué. Ziegler représentait donc une menace.

Eve plongeait le regard dans son vin.

— Il va falloir que je remonte, n'est-ce pas ? Que je retourne auprès de tous ces agités dans la salle de bal.

— C'est toi qui vois.

— Ce qui signifie que je vais devoir remonter et m'interposer entre traiteurs et décorateurs. J'ai bien raison de préférer les meurtriers.

— Je ne me permettrais pas de te dire le contraire. Mais avant que tu ne retournes affronter le pire, j'ai un cadeau de Noël anticipé pour toi.

— Nous y sommes presque. Pourquoi aurait-on besoin d'anticiper ?

— C'est pour ce soir. Et comme Trina arrivera dans moins d'une heure...

— Pourquoi ! Pourquoi a-t-il fallu que tu prononces son nom ?

Elle s'agrippa les cheveux des deux mains en marchant rapidement en cercle.

— J'étais en train de me décrisper, gémit-elle.

— Tu t'en sortiras vivante. Dans tous les cas, elle aura besoin de ceci.

Il lui tendit une petite boîte joliment emballée. Eve l'examina d'un œil suspicieux.

— C'est un truc avec lequel elle va m'enduire ?

— Je ne crois pas. Ouvre pour en juger par toi-même.

Elle défit le ruban et déchira le papier brillant.

Le nom du bijoutier était imprimé en relief sur le couvercle de la boîte, très classieuse.

Ursa.

La bijouterie familiale qui lui avait fourni une piste sérieuse sur un autre tueur. Elle se souvenait de M. Ursa, un homme d'âge mûr horrifié d'apprendre qu'il avait acheté les montres anciennes qu'un fils indigne et meurtrier avait volées à ses parents assassinés.

— Tu es très attentif.

— À toi ? Toujours.

— Je ne sais pas ce que c'est, mais ça me touche beaucoup que tu sois allé là-bas.

— C'est une belle boutique, comme tu me l'avais dit. Dirigée par des gens bien. Ils m'ont demandé de te transmettre leurs meilleures salutations.

Elle secoua la boîte, qui émit un léger bruit métallique.

— Et leur plus beau bijou, j'imagine ?

Il se mit à rire.

— Nous étions tous d'accord pour dire que cela t'irait comme un gant.

Elle ouvrit la boîte. Elle contenait une sorte de peigne dont le sommet serti de bijoux donnait naissance à une cascade de diamants et de rubis.

— Trina saura comment l'intégrer à ta coiffure.

— Tu trouves sans cesse de nouvelles façons de m'épingler des trucs brillants dessus.

Elle agita doucement le peigne et regarda danser les pierres précieuses.

— Ça bouge. Il est vraiment très beau. Il a l'air ancien, et très classieux.

— Début du XX^e siècle. Il s'agirait d'un cadeau de mariage d'un mari à son épouse. Quelques générations plus tard, leur fortune était dilapidée et ce peigne a été vendu, entre autres bijoux de famille. M. Ursa en a fait l'acquisition il y a deux ou trois ans et – d'après ce qu'il m'a dit – l'a conservé dans son coffre, en attendant de croiser la bonne personne. Il a estimé que tu l'étais. Et moi aussi.

— Puisque tu me le donnes maintenant, j'imagine qu'il s'accordera à ce que je vais porter ce soir.

— Je trouve, oui. Je te laisserai en juger par toi-même, mais j'espère que tu le porteras.

— Je le porterai.

Elle s'approcha et l'embrassa.

— Même si je dois supporter que Trina me l'accroche dans les cheveux.

— Ça, c'est de l'amour.

— On dirait bien. Et, pour que nous soyons quittes...

Elle retourna jusqu'à son bureau et sortit du tiroir une petite boîte emballée dans le même papier à l'aide d'un même ruban.

— En voici un pour toi, en avance.

La lueur d'étonnement dans le regard de Connors, accompagnée d'un début de sourire, témoignait de sa surprise.

— Vraiment ?

— Tu n'es pas le seul à avoir des idées de cadeaux.

— Apparemment. Et il semble qu'Ursa sache se montrer discret. Il n'a absolument pas mentionné qu'il t'avait vue.

— Peut-être parce que tu y es allé le premier. Auquel cas il se sera montré discret avec moi.

Tout comme Eve, Connors secoua la boîte avant de la débiller. Il n'avait aucune idée de ce à quoi s'attendre car acheter un bijou n'était pas le genre d'Eve.

À l'intérieur l'attendait une petite fleur blanche faite de nacre et de platine.

— Tu n'aimes pas les trucs ostentatoires et tu te contentes d'une montre. Mais à bon chat, bon rat. Ça se porte sur le revers. Un pétunia blanc.

— Oui, je vois ça. Ta fleur de mariage.

Lorsqu'il releva la tête et que ses fabuleux yeux bleus trouvèrent les siens, elle sut qu'elle avait vu juste.

— C'est lui qui l'a fabriqué. M. Ursa. Je ne peux pas m'attribuer beaucoup de mérite. Je lui ai simplement demandé s'il pouvait façonner une pièce de ce genre et il s'est occupé du reste. Petit, parce que tu n'aimes pas quand c'est trop clinquant, mais personnel. Ça m'a semblé le plus juste. Et ça tient sur le revers à l'aide de ce minuscule super-aimant, donc ni épingle ni trous. C'était son idée.

— Tu l'as fait faire pour moi ?

— C'est lui qui a tout fait.

— Je ne pourrais pas être plus touché. Par la pensée, par le symbole. Le jour où tu as porté ces fleurs est l'un des plus beaux jours de ma vie.

— Seulement « l'un des » ? demanda-t-elle avec un sourire narquois.

Il sortit un bouton gris de sa poche.

— Le jour où je t'ai rencontrée, et où ceci est tombé de l'horrible tailleur que tu portais, en est un autre.

— Nigaud sentimental !

— Je plaide coupable.

— Moi aussi, admit-elle.

Elle s'approcha et le serra dans ses bras.

— Je me sens vraiment chanceuse. Même les décorateurs, les fleuristes, les traiteurs et toutes les Trina du monde ne pourront rien y changer.

Elle releva le menton pour lui sourire.

— Ça me donnerait presque envie d'organiser une fête.

Il rit de nouveau et l'embrassa.

— Oh, vous êtes vraiment trop mignons !

Par-dessus l'épaule de Connors, Eve vit Mavis Freestone franchir

le seuil de sa démarche sautillante. Elle portait des bottes rouges et des collants assortis qui remontaient jusqu'à un entrejambe à peine dissimulé par son haut blanc pailleté. Sa chevelure était une masse tumultueuse de mèches bleues striées d'argent.

— Il ne peut pas être si tard, dit Eve.

— Je suis en avance. Très en avance. Je suis venue avec Trina. Elle voulait avoir tout le temps pour s'installer. Leonardo est avec Bella jusqu'à ce soir ; il nous rejoindra dès l'arrivée de la baby-sitter. J'ai pensé que je pourrais m'habiller ici et lui faire la surprise, parce que ma tenue est méga-fantastique ! Et même si c'est lui qui l'a conçue, il ne m'a jamais vue dedans.

Elle s'approcha d'eux en esquissant un pas de danse, toujours gracieuse malgré ses bottes à talons aiguilles, et les enveloppa de ses bras.

— Joyeux Noël au carré ! J'adore tellement cette fête, et vous deux, et tous les autres.

— Même les traiteurs ?

— Même eux. Tout mon être irradie la joie et la bonne humeur.

— Alors viens avec moi.

Arrivée dans la salle de bal, Mavis eut un hoquet de surprise. Puis elle poussa de petits cris suraigus. Et se mit à sautiller sur place.

— C'est mégarifique ! Franchement : waouh, Dallas. On dirait un plateau de tournage ou un décor de théâtre. Voire les deux, mais avec une élégance de folie.

Eve prit le temps de contempler la pièce. Les énormes sapins, les lumières, les fleurs, les plantes qui donnaient l'impression de jaillir hors de monticules de neige virginale. Tous ces reflets d'or pâle au-dessus des tables et des chaises, le rouge éclatant, le blanc étincelant, la tonnelle verdoyante et les cristaux disposés autour de la cheminée se combinaient pour donner ce résultat. Mégarifique.

Une femme vêtue de noir, très distinguée, s'approcha d'un pas pressé et fusilla Eve du regard.

— Pourquoi la terrasse n'est-elle pas encore terminée ? Nous n'avons pas le temps de rester les bras ballants.

Mavis donna une petite tape sur le bras de l'inconnue.

— Elle ne fait carrément pas partie de votre équipe : c'est la patronne. Hé, vous allez aussi vous charger de servir les boissons, non ? Le champagne, en tout cas. Et des petits trucs à croquer. Franchement, j'adooore le champagne et les petits-fours. Si vous avez besoin d'une goûteuse, je suis plus que volontaire ! Hé, Dallas, tu devrais peut-être faire poser des plateaux d'amuse-gueules dans l'autre pièce, tu sais de laquelle je parle. Les gens aiment bien s'y installer, et pouvoir grignoter serait top.

— Des plateaux d’amuse-gueules, dit Eve à la femme en noir.
Dans le salon qui contient les cadeaux.

— Bien sûr. Je m’en occupe tout de suite.

— Parfait.

Eve se tourna vers Mavis.

— D’autres idées ?

— Oh... Voyons...

Durant les minutes qui suivirent, Eve s’amusa à regarder la patronne des traiteurs se mettre en quatre pour tenir compte d’une rafale de suggestions, souhaits et rajouts divers de la part de Mavis.

Mais, parce que c’était Noël, elle opta pour la miséricorde et tira Mavis à l’écart.

— C’était cool, commenta Mavis.

— Oui, sauf pour elle. Mieux encore : tout est sous contrôle, j’ai respecté ma part de l’accord et Summerset pourra se charger des touches finales.

— Maintenant, on va pouvoir se faire belles. Mon activité préférée d’avant la fête !

— Pourquoi ?

Mavis prit Eve par le bras.

— Parce que c’est agréable, que ça sent bon et qu’une fois que c’est terminé, tu es magnifique. Mais nous ne serons pas magnifiques ce soir.

— Ah non ?

— Carrément pas ! Nous serons mégarifiques ! Ne sois pas trop dure avec Trina, d’accord ?

— Encore une fois : pourquoi ?

— Elle est toujours un peu perturbée d’avoir trouvé ce mec mort. Le mec de Sima. Elle fait son numéro de femme forte pour préserver Sima, mais pas devant moi. Donc je sais qu’elle n’est pas tout à fait remise. La plupart des gens n’ont pas l’habitude de tomber sur des cadavres, sauf dans ton cas. Je veux dire que toi, tu es habituée, pas que tu es un cadavre.

— Elle n’aurait pas découvert de corps si elle n’avait pas fourré son nez là où elle n’avait rien à faire. Mais d’accord, d’accord... maugréa Eve devant le regard insistant de Mavis.

— C’est peut-être encore pire parce qu’elle le connaissait et ne l’appréciait pas beaucoup.

— Il n’était apprécié de personne.

— De Sima, si. La plupart du temps.

— Tu le connaissais ?

— Non. Je ne vais pas chez Corps de rêve. Je suis inscrite chez Fit Plus. « Plus » parce qu’ils proposent plein de cours parents/enfants ou seulement pour les enfants. On y va tous, mon chéri d’amour, ma

Bellissima et moi, dès qu'on peut. Ou seulement l'un de nous deux avec Bella. Ils sont très orientés familles, ça nous plaît. Mais je connais un peu Sima et Trina m'avait brossé le portrait du mort avant qu'il claque, et encore un peu plus après. Elle s'inquiète à l'idée que tu puisses l'arrêter. Mais tu ne ferais pas ça. Si ?

— Je le ferais si ça pouvait m'éviter de me retrouver entre ses griffes ce soir.

Eve se dirigea vers sa chambre, toujours escortée de Mavis.

Trina s'y trouvait déjà, occupée à disposer ce qu'Eve considérait comme ses instruments de torture sur une petite table dressée à côté d'une sorte de fauteuil de coiffure. Une autre table – cette fois, Eve reconnut un modèle destiné au massage – était disposée devant le feu couvant.

Mavis se précipita vers Trina avec une exclamation joyeuse.

— Hé ! Dallas a fini, et plus tôt que prévu ! On va pouvoir attaquer cette partie de la fête. Et si on commençait par un petit verre ?

— Je vais prendre une douche, annonça Eve. Mais servez-vous.

— Une fois que vous aurez terminé, si vous voulez bien sortir simplement en peignoir, dit Trina à mi-voix, toujours concentrée sur ses ustensiles. Nous commencerons par le massage et le lustre corporel.

— Qu'est-ce que c'est que ce truc ?

— Un soin hydratant qui laisse un léger éclat. Nous pourrions le tester sur votre bras pour être certaines que vous approuvez. J'ai également apporté la version mate au cas où.

Eve plissa les yeux. Elle n'aimait pas tellement la vraie Trina, avec son côté autoritaire et sa façon de vous prendre par surprise. Mais la manière dont cette nouvelle Trina tournait autour du pot lui déplaisait encore plus.

— Peu importe.

Eve repéra la pochette-cadeau sur sa coiffeuse, y jeta un coup d'œil et vit le nom de Trina inscrit sur l'étiquette. Connors s'était occupé de tout, comme promis.

Eve saisit la pochette et la tendit à Trina.

— Tenez, c'est pour vous.

— C'est quoi ?

— Un truc. Pour Noël.

Eve se détourna pour se diriger vers la salle de bains, mais fit volte-face en entendant quelqu'un éclater en sanglots.

Trina, avec sa tour de cheveux dressée sur le crâne, pleurait à chaudes larmes entre ses mains. Mavis tenta de la réconforter par des caresses.

— Mince. Mince ! Pourquoi fait-elle ça ? demanda Eve. Arrêtez

ça. Je suis sérieuse.

— Sima est effondrée et c'est ma faute ! Ça n'aurait pas été si grave si elle n'avait pas vu Trey. Ce salaud serait toujours mort, mais elle ne l'aurait pas vu donc ça serait moins dur pour elle. C'est ma faute. Et pourtant vous m'offrez un cadeau.

— Je vous le reprends si vous n'arrêtez pas ça tout de suite. Je ne sais même pas ce que c'est, c'est Connors qui s'est occupé de tout. Si vous devez pleurer, allez le faire devant lui !

— Je me suis dit... Et si je l'avais convaincue d'aller chez lui et que le meurtrier ait été encore là et qu'il l'ait tuée ? Je me suis dit...

— Ça suffit maintenant ! ordonna sèchement Eve.

Mavis en resta bouchée bée ; Trina, elle, releva vivement la tête.

— Les « et si » ne servent à rien. Ça n'est pas arrivé. Ce n'est pas votre faute si elle s'est retrouvée là. Vous ne l'avez pas emmenée de force, que je sache ? Et même si c'était le cas, Ziegler serait mort quand même. C'était un sale type. Un salaud égoïste. Un violeur. Un maître chanteur et un homme infidèle. Je découvrirai qui l'a tué parce que c'est mon travail, mais si Sima perd son temps à le pleurer, quelqu'un devrait lui dire que c'est tout simplement stupide. Et si vous vous mettez à pleurer sur ce qu'on ne peut pas changer, c'est vous qui êtes stupide.

— Dallas... commença à dire Mavis.

— Encore une minute. Vous voulez des « et si » ? Et si elle était retournée sur place pour récupérer ses affaires ou lui réclamer des explications et qu'elle l'ait trouvé mort par elle-même ? Toute seule ? Sans votre présence pour l'aider à tenir le coup ? Elle n'avait aucune idée de ce qu'il fallait faire. Vous, si. Vous m'avez appelée. Ce blaireau méritait plus que des chaussettes tailladées et du poil à gratter – ce qui ne veut pas dire que c'était à vous d'agir contre lui – mais il ne méritait pas la mort. Il aurait dû être envoyé en prison pour vingt ans, mais vous ne me voyez pas en train de chouiner parce que je ne peux pas le faire coffrer, si ? Alors arrêtez ça !

Il y eut un moment de silence total. Puis Trina renifla.

— Vous avez raison. Carrément raison. Et une fois que j'aurai fini mon travail ici, je retournerai chez Sima pour lui dire la vérité, entre quatre yeux. Même si je dois me soûler un peu avant.

— Super. Maintenant que cette question est réglée, je vais prendre ma douche.

Elle se souvint du peigne et sortit la boîte de sa poche.

— Connors tient à ce que je porte ceci dans mes cheveux.

Trina ouvrit le couvercle. Mavis et elle lâchèrent toutes les deux un « oh » admiratif puis essuyèrent les larmes qui leur roulaient sur les joues et se tournèrent vers Eve.

— C'est une magnifique trouvaille, décréta Trina. Je vais

transformer votre coiffure.

— Quoi ? Non. Certainement pas.

— Je ne parle pas de changer la coupe ou la couleur. Et puis, ai-je déjà raté votre coiffure jusqu'à aujourd'hui ?

— Non, mais...

— Quand on a une telle œuvre d'art à se mettre dans les cheveux, ceux-ci doivent le mériter. Je vais y réfléchir. Prenez votre douche, mais n'utilisez aucun parfum. Je m'en occuperai moi-même.

— Je ne veux pas porter...

— Vous ne savez pas ce que vous voulez. Je m'en occuperai. Vous feriez mieux d'aller vous laver. À moins que vous vouliez aussi que je m'en charge ?

— N'approchez pas de la salle de bains ! l'avertit Eve en s'éloignant.

La vraie Trina était de retour. Peut-être que si elle s'était laissé un peu de temps, Eve aurait pu apprécier la fausse Trina. À présent, elle ne le saurait sans doute jamais...

Ça aurait pu être pire, supposait Eve. Elle aurait pu être attaquée par des vaches affamées de chair humaine. Personne n'aurait pu la convaincre que les vaches ne se laissaient pas tenter de temps à autre par un petit casse-croûte à base de viande.

Donc ça aurait pu être pire.

Elle ne cessa de se le répéter tandis que Trina badigeonnait son corps presque nu de crème gluante et que Mavis bavassait joyeusement. Un bavardage destiné à détourner son attention, Eve le savait pertinemment, surtout quand Trina passa la vitesse supérieure et l'obligea à se tourner pour lui maculer le visage d'une sorte de boue verte probablement toxique.

Après quoi elle lui enjoignit de se détendre pendant une dizaine de minutes.

Qui aurait pu se détendre avec le visage couvert d'une boue verte qui non seulement paraissait toxique mais pouvait très bien l'être réellement ?

Mais Mavis lui glissa un verre de champagne entre les doigts et s'assit avec enthousiasme pour laisser Trina lui peinturlurer le visage à l'aide de son arsenal de pinceaux, brosses, poudres et Dieu seul savait quoi encore.

Apparemment, d'après la conversation à laquelle Eve tentait de ne pas prêter attention, Mavis était elle-même passée par l'étape de la boue verdâtre – un supplice autoinfligé, donc – dans la matinée.

Trina finit par lui retirer la boue sans, pour autant qu'Eve puisse en juger, lui arracher la peau avec.

Ce fut ensuite le tour d'autres substances poisseuses. Mavis continua à pérorer tout en se déshabillant entièrement. Eve était toujours perplexe de constater que certaines personnes pouvaient se mettre nues en public sans la moindre hésitation.

Par chance, Mavis se rhabilla rapidement en enfilant une minuscule robe scintillante qui faisait penser à un cadeau joliment emballé, jusque dans le détail du petit nœud brillant sur les fesses. Elle chaussa une paire de talons hauts effilés, boucla les fines brides autour de ses chevilles, accrocha un trio de billes chatoyantes à ses lobes d'oreilles et passa à son bras une armée de bracelets rutilants qui lui

remontaient à mi-chemin du coude, tout cela sans cesser de papoter.

Aux yeux d'Eve, c'était presque fascinant, et même admirable, d'une certaine manière. Dieu savait qu'il était difficile de ne pas se sentir d'humeur festive dès que Mavis illuminait les lieux de sa présence.

— Oh, c'est exactement le rouge à lèvres qu'il fallait, décréta Mavis. Subtil, à peine visible. Ça leur donne du volume, les met en valeur.

— Tout est dans les yeux, répondit Trina sur un ton plein de sagesse.

Eve contempla les paillettes d'or et d'argent qui décoraient les paupières de Mavis. Elle sentit que tout son être se crispait.

— Je ne veux pas toutes ces paillettes sur les yeux, dit-elle. Sans vouloir te vexer, Mavis.

— Je ne suis pas vexée. Les paupières brillantes, ce n'est pas du tout le style Dallas.

Elle tournoya rapidement sur elle-même, s'examina dans le miroir.

— Mais totalement moi ! ajouta-t-elle. Ça me va méga bien, Trina. Je suis parée pour la fête ! Toi aussi, tu es superbe, dit-elle à Eve. Dans le style Dallas. Juré, promit-elle avec un geste solennel de la main. Hé, Trina, si vous avez le temps, vous pourriez me faire un tatouage éphémère sur la poitrine ? Je pensais à un petit sapin de Noël avec deux cadeaux en dessous. Un marqué Bella, l'autre Leonardo.

— Adorable. Ouais, pas de problème. Dès que j'aurai terminé.

Elle recula d'un pas et porta sur Eve un long regard critique.

— Ouais, ouais, ça va le faire.

Elle revint se poster derrière le fauteuil. Du coin de l'œil, Eve la vit s'emparer d'un tube pour en faire gicler une crème qui faisait fâcheusement penser à du sperme.

— Vous devez vraiment employer ça ?

— C'est un bon produit, ça fera beaucoup de bien à vos cheveux.

Elle pinça, tira, frotta puis saisit un ustensile qui – très fâcheusement, là aussi – ressemblait à un gode fin et allongé.

— Qu'est-ce que c'est ? À quoi ça sert ?

— C'est magique, répondit Trina avant d'attraper un spray.

— Avec quoi vous l'aspergez ? Pourquoi vous l'aspergez de ce truc ?

— Parce que c'est mon boulot.

— Du calme, recommanda Mavis en faisant le tour du fauteuil. Ooh, je pige. Ah ouais, super classe, Trina. Doux et sexy, hein ?

— C'est l'idée.

— Précisez cette histoire de « sexy ». Mon commandant sera là, et sans doute aussi le chef de la police. Avec leurs épouses. Je n'ai pas

besoin d'une coiffure sexy.

— Du calme.

Trina avait repris les mots de Mavis, mais son ton était beaucoup plus ferme.

— C'est l'idée du centre, dit Mavis. Elle n'aime pas ça.

— Quel centre ? Mes cheveux ont un centre ?

— Je parle de toi. J'explique à Trina que tu n'aimes pas être le centre de l'attention quand il ne s'agit pas de ton métier. Ça te met mal à l'aise. Mais bon, cette fête est la tienne, autant que celle de Connors. Autant faire les choses bien.

Elle récupéra le verre d'Eve et le lui remit dans la main.

— Bois ton champagne. Ça va te décrisper un peu.

— Je ne veux pas me décrisper, je veux en finir avec cette partie de la soirée.

— On y est presque, assura Trina. Mavis ? Vous voulez bien me passer le peigne ?

— Super classe, commenta Mavis en obtempérant. C'est clair, Trina, vous êtes la meilleure des meilleures ! ajouta-t-elle une fois le peigne en place.

— Une franche réussite, admit Trina.

Au grand dam d'Eve, elle ressortit son spray.

— Calmos avec ça, ou mes cheveux vont finir par devenir solides.

— C'est bon, c'est fini. Vous pouvez admirer le résultat.

Trina fit pivoter le fauteuil face au miroir.

Ce fut une surprise mais pas un choc, ce qui était déjà un début. Son visage était globalement fidèle à lui-même. Ses lèvres étaient plus rouges, mais la couleur était simple et plutôt subtile. Et rien de pailleté au niveau des yeux, ce qui était un soulagement. On pouvait seulement dire que son regard semblait plus intense et plus sophistiqué du fait des reflets d'or pâle sur ses paupières et des traits noirs qui soulignaient le tout.

Mais elle restait reconnaissable à ses propres yeux.

Ses cheveux, par contre, ne ressemblaient plus aux siens. Ramenés en arrière, avec du volume sur le sommet du crâne et un léger effet bouclé.

— Il faut que tu voies derrière, lui dit Mavis.

Elle s'empara d'un miroir à main.

— Le plus beau, c'est l'arrière.

Mavis leva le miroir tandis que Trina inclinait la chaise.

Eve put distinguer le haut de la coiffure et les fines boucles retenues par le peigne. Quelques autres mèches retombaient en arrière parmi les rubis et les diamants.

— Ça fait... très fille, commenta-t-elle.

— Ce soir, vous serez une vraie fille, répondit Trina. Ça ne vous

tuera pas. La coiffure va avec le peigne et la robe.

— Comment savez-vous que ça va avec la robe ? Je ne sais même pas à quoi elle ressemble.

— Comment voulez-vous que je vous prépare sans savoir ce que vous allez porter ? J'ai vu votre robe. La coiffure et le reste sont conçus en fonction de votre tenue.

— Et c'est fabulorifique, lui assura Mavis.

— Vous voulez bien aller la chercher, Mavis ? Connors a dit qu'elle serait accrochée au centre du dressing, avec les accessoires appropriés.

— Tout de suite !

— Vous avez beaucoup d'allure, lui assura Trina tout en commençant à ranger ses accessoires. Mon travail a toujours de l'allure. Je vous laisserais bien le gloss, mais vous oublieriez de l'étaler sur vos lèvres, donc je le confie à Mavis. Elle vous le rappellera. Votre homme va être beau à croquer ; il est né comme ça. Une bonne raison pour que vous soyez à tomber, vous aussi.

— Je n'ai aucune envie que les gens essaient de me croquer en me voyant.

Trina éclata de rire et reprit son rangement.

— Ils vous regarderont et penseront : « Voilà une femme flic qui assure. » Vous êtes sans doute née pour être flic, je ne fais que vous rendre plus cool. C'est mon métier.

— Je ferai avec. Pour la durée de la fête.

— C'est le top du top ! roucoula Mavis, de retour du dressing. Le top du max du top. On dirait que quelqu'un a fait fondre des pièces d'or pour en faire une robe. Du Leonardo tout craché.

Eve contempla la robe que Mavis tenait devant elle. Le tissu couleur d'or pâle avait quelque chose de lumineux, presque d'aquatique. Les manches étaient longues et fines, le décolleté visiblement très échancré. Eve n'aurait pas qualifié la robe de « minuscule » comme celle de Mavis, mais elle méritait le qualificatif de « mini ».

— C'est toute la robe ? demanda-t-elle.

— Tu as le corps qui va avec. Genre mannequin de défilé mais avec du muscle.

Trina referma deux sacoches plus grosses que des armoires.

— C'est pour m'accorder au tissu que j'ai employé la nuance Poussière d'or pour le soin du corps.

— Tu vas être absolument fabuleuse, déclara Mavis. T'as besoin d'aide pour l'enfiler ?

— Je sais m'habiller toute seule.

— Passez-y d'abord les jambes puis remontez le reste, ordonna Trina. N'essayez pas de l'enfiler par la tête. Venez, Mavis. On va

trouver un petit coin pour vous faire votre tatouage.

Elle passa les deux sacoches sur ses épaules puis attrapa la pochette-cadeau.

— Merci pour les bougies. J'aime beaucoup leurs parfums. Un pour chaque saison.

— De rien. Je n'ai pas vraiment...

— Merci, répéta Trina en l'interrompant. On vous débarrassera du fauteuil et de la table dès que j'aurai fini ce tatouage.

— Je vous retrouve tout de suite, Trina ! dit Mavis.

Elle s'approcha d'Eve tandis que l'esthéticienne quittait la pièce.

— Tu l'as bien aidée à se reprendre, lui dit-elle avant de l'embrasser sur la joue.

— Pas volontairement.

— Peut-être pas, mais c'est encore mieux comme ça. On se retrouve tout à l'heure. Ça va être la méga-teuf !

Seule – enfin ! – Eve reprit sa coupe de champagne et but. Elle se força à respirer lentement pendant une ou deux minutes. Toute cette énergie féminine concentrée au même endroit avait tendance à la rendre nerveuse. Et, oui, Mavis avait raison. Être au centre d'autant d'attentions la mettait mal à l'aise.

Elle regarda de nouveau la robe, puis les chaussures que Mavis avait déposées au pied du lit. Dorées elles aussi, avec des talons rouge vif et un liseré rouge tout autour du pied, y compris au niveau du bout ouvert. Mais, heureusement, pas de brides compliquées à nouer. Elle se promit néanmoins d'attendre la toute dernière minute pour les enfiler.

Elle baissa les yeux vers ses pieds. Un vernis doré lui recouvrait les ongles. Quand était-ce arrivé ?

Bon. Elle allait faire avec, voilà tout. Ce n'était que pour une soirée. Elle pourrait supporter d'avoir les ongles des pieds dorés pour une fichue soirée.

Elle vit ensuite l'espèce de string extrêmement fin qui accompagnait la robe. Avec un soupir, elle l'enfila. Par chance, Leonardo avait intégré à la robe de quoi soutenir ses seins. Elle la passa donc par le bas, conformément aux instructions de Trina.

La robe lui allait comme si elle avait été taillée pour elle. Ce qui était le cas. Elle avait au moins l'avantage d'être confortable et le tissu était très plaisant : doux, soyeux et plus luisant que vraiment scintillant. Supportable.

Eve ouvrit la boîte à bijoux. De longues torsades de diamants et de rubis pour les oreilles, un autre rubis serti au cœur d'une monture en forme d'étoile suspendue à trois fines chaînes sur lesquelles étincelaient de minuscules diamants. Sa montre habillée et un trio de bracelets fins : un orné de rubis, deux de diamants.

Elle fut soulagée de constater qu'elle avait déjà vu ses bijoux auparavant. Connors n'était donc pas allé lui en acheter d'autres.

Elle mit les boucles d'oreilles et le collier. Elle était en train de se débattre avec le dernier bracelet quand Connors entra.

« Trina avait raison », se dit-elle.

Il était absolument craquant dans son costume sombre et sa cravate rouge et or impeccablement nouée. Elle remarqua qu'il arborait le petit pétunia à son revers.

— Quand t'es-tu habillé ?

— Je me suis changé dans d'autres quartiers. Tu es superbe. Absolument superbe.

— L'adjectif officiel est « mégarifique ».

— C'est approprié.

Il fit tourner son doigt en l'air pour lui faire signe de pivoter sur elle-même et sourit en la voyant soupirer d'agacement.

— Fais-moi ce plaisir, tu veux bien ?

Elle tourna sur elle-même.

— Encore une fois ? demanda-t-il en s'approchant.

Quand elle fut dos à lui, il la retint par les épaules.

— Alors ça, c'est vraiment adorable.

— Quoi ? Quoi ?

Elle tordit le cou pour voir de quoi il parlait et aperçut une sorte de dessin au bas de son dos, juste au-dessus de la robe qui lui recouvrait à peine les fesses.

— Merde. Merde ! Qu'est-ce que c'est que ce truc ? Qu'est-ce qu'elle a dessiné ? Enlève-moi ça !

— Je crois que c'est une branche de gui, et je ne l'enlèverais pour rien au monde.

— Pourquoi a-t-elle fait ça ?

Ulcérée, Eve se tortillait sur place pour essayer de voir clairement le motif.

— J'ai pourtant été gentille avec elle ! Plus ou moins, ajouta-t-elle.

— C'est peut-être pour ça. Du gui, Eve. Et quelle est la tradition quand on se retrouve sous le gui ?

— Comment veux-tu que... Le truc du baiser ? On s'embrasse sous le gui, c'est ça ?

— Exactement. Et on dirait bien qu'elle t'a donné un moyen très littéral de dire aux importuns où ils peuvent t'embrasser. C'est tout à fait toi, ma chérie. Complètement toi.

— Elle n'est pas censée... Attends.

Elle pivota de nouveau sur elle-même et contempla son reflet, les yeux étrécis.

— Je crois que j'ai compris la blague. D'accord, on va dire que les

fesses de Trina l'ont échappé belle.

Elle se retourna et regarda Connors.

— Tu m'as habillée avec les mêmes couleurs que nos décorations.

— C'est tout le contraire. Les décorations ont été choisies pour s'accorder à ta robe. Donc à toi.

Il effleura la fossette sur le menton d'Eve.

— Nous devrions monter à la salle de bal, nous préparer à recevoir nos invités. Sans quoi nous subirons tous les deux les foudres de Summerset.

— D'accord.

Ordonnant à ses pieds de faire preuve d'un peu de courage, elle enfila les chaussures.

— Si les hommes devaient porter des talons, ils seraient déclarés illégaux dans tout le pays, dit-elle.

Mais elle lui prit la main et marcha à ses côtés.

L'endroit était beau, Eve devait l'admettre. Et il devint plus beau encore quand les gens commencèrent à arriver, à se mêler les uns aux autres ou à s'assembler en petits groupes. Des serveurs sillonnaient la salle, proposant des mets issus du spectaculaire buffet ou des coupes provenant de l'un des bars.

Elle repéra l'arrivée de Peabody et McNab. Lui portait une queue-de-pie rouge Père Noël par-dessus une chemise argentée, une cravate décorée de rennes et des bottines métallisées. Ceci pour mieux accompagner, supposa Eve, la robe froufroulante couleur de houx et décorée de paillettes argentées de Peabody. Avisant la masse de bouclettes nouées par des rubans d'argent de sa coéquipière, Eve se sentit moins gênée par les quelques boucles de sa propre coiffure.

— Peabody.

Connors lui fit le baisemain avant d'effleurer sa joue puis ses lèvres.

— Vous êtes superbe.

— Oh ! la la. J'y ai vraiment passé du temps.

— Une vraie apparition. Ian, vous êtes un chanceux.

— Comme vous dites. Tiens, ma chérie, dit McNab en prélevant deux coupes de champagne sur un plateau. C'est la soirée la plus cool de l'année. On est prêts à sortir le grand jeu, à secouer nos popotins, à faire trembler le *dancefloor*.

— Regarde le buffet. C'est super joli. Il va effectivement falloir qu'on danse comme des fous pour que je puisse goûter à tout ça. C'est un arbre à bonbons ? Oui, un arbre à bonbons ! J'y crois pas...

— Avant de faire une razzia sur les bonbons, j'ai besoin de vous parler une minute, intervint Eve.

Désireuse de régler la question rapidement, Eve s'éloigna d'un

pas rapide avec Peabody. Interceptée à deux reprises par des gens qui tenaient à la saluer, elle finit par parvenir jusqu'au salon et referma la porte derrière Peabody.

— Ça va être comme ça pendant des heures, comprit-elle brusquement. Des heures au milieu de gens qui vont vouloir me parler.

— Tenez, vous en avez plus besoin que moi, répondit Peabody.

Elle fit mine de tendre son verre à Eve puis interrompit son geste.

— Attendez, il y en a d'autres...

Elle se dirigea vers un seau à glace et remplit une coupe prélevée sur un plateau adjacent.

— Super. Bien. Merci. Écoutez-moi, dit Eve.

— Je continuerai à creuser à propos de Felicity Prinze demain, dit Peabody. Je pense comme vous qu'elle n'est pas impliquée, mais je peux approfondir les recherches, voir s'il y a de la matière.

— Ce n'est pas de cela qu'il s'agit.

Elle ramassa un paquet sur la table où Summerset avait disposé ses cadeaux emballés.

— C'est pour vous. Connors a quelque chose pour McNab.

— Oh ! J'ai mis le vôtre sous l'arbre au rez-de-chaussée. Je peux aller le chercher.

— Non, on s'en occupera plus tard. D'avance, merci. Je vais juste... Je veux distribuer les miens ce soir tant que je peux le faire, c'est tout.

— Alors je peux l'ouvrir de suite ? J'adore quand je peux ouvrir tout de suite un cadeau. Le papier est super joli.

Elle entreprit de décoller l'adhésif avec mille précautions.

— Bon sang, Peabody, déchirez-moi tout ça. Je n'ai pas toute la soirée !

— Je pourrais m'en resservir. Je n'ai pas encore emballé tous mes paquets.

Elle fit glisser la boîte hors de l'emballage qu'elle plia soigneusement, en s'assurant de préserver le ruban et le nœud. Après quoi elle ouvrit enfin le couvercle.

— Oh !

Elle sortit son cadeau et le contempla, bouche bée, les yeux écarquillés.

— C'est un manteau magique. J'ai mon propre manteau magique. Et il est rose ! Un manteau magique rose. Nom d'un... ! Nom d'un petit bonhomme rose, Dallas !

— Le rose, c'est Connors. Je rejette toute responsabilité. J'avais dit marron.

— Faut que je m'asseye. Non, faut d'abord que je l'essaie, je pourrai m'asseoir après. Bon sang, vous m'avez offert un manteau

magique rose !

— Ne commencez pas à pleurnicher ! Pourquoi est-ce que tout le monde a la larme à l'œil aujourd'hui ?

— Heureusement que j'ai mis du maquillage waterproof, anti-transpiration et anti-traces, parce que là je vais pleurer. Waouh, Dallas... Franchement, waouh. C'est du cuir, du vrai. Du cuir rose.

— Le rose n'est pas de mon fait. Je n'aurais jamais choisi ça.

— Purée, purée, purée... Je ne sais plus quoi dire.

Peabody passa le manteau par-dessus sa robe. Eve trouva la combinaison un peu ridicule, le côté militaire du manteau par-dessus la robe de soirée. Mais Peabody semblait d'un tout autre avis. Elle pivota sur elle-même afin de faire tourbillonner le cuir rose qui lui descendait jusqu'aux genoux.

— Mon Dieu, c'est du délire. Du gros délire. C'est aussi souple que du cuir. C'est *vraiment* du cuir. Avec plein de poches, de jolis boutons. Et il est magique... et rose.

— J'imaginai mal continuer à porter un manteau pare-balles sans que ma coéquipière ait le sien.

Peabody se figea. Elle n'éclata pas en sanglots, mais quelques larmes s'échappèrent du coin de ses yeux.

— Ça me touche tellement que vous l'ayez fait fabriquer pour moi. Pour ma protection. Rien que ça, c'est un cadeau incroyable. Mais le reste ? Il n'était pas obligé d'être en cuir et il n'était pas obligé d'être rose. Mais vous avez choisi ça parce que vous saviez que je kifferais.

— Ce ne serait vraiment pas commode pour moi si vous vous faisiez assommer, poignarder ou tirer dessus.

Devant le rire ému de Peabody, Eve laissa échapper un soupir.

— Vous êtes... de la famille. C'est aussi simple que cela.

Peabody l'attira contre elle et la serra très fort.

— C'est bon, c'est bon... dit Eve en lui tapotant le dos.

— Je vous adore. Les gens ne se disent pas assez qu'ils s'aiment, alors moi, je le dis. Je vous aime vraiment et je vais vous lâcher dans un instant parce que je sais que ça vous met mal à l'aise. Mais merci. Vraiment, merci.

— D'accord, d'accord.

Peabody recula d'un pas.

— Il faut que j'aille remercier Connors. Et le montrer à McNab. Puis je le rangerai en lieu sûr. Il y a un coin où je pourrais le laisser ?

— Donnez-le à Summerset, il le mettra à l'abri.

— Compris. Mais... waouh. Franchement, waouh. Pour vous remercier, je vais éviter de vous sauter au cou et de vous embrasser à pleine bouche.

— Et moi, je vais accepter vos remerciements en évitant de vous

mettre une raclée.

Peabody ressortit au pas de course, son manteau toujours sur le dos.

Eve profita de ces quelques instants de solitude supplémentaires. Elle n'était toujours pas convaincue par le choix du rose, mais ce n'était pas bien grave. La couleur était un peu la cerise sur le gâteau de Peabody, et c'était très bien comme ça.

En ouvrant la porte, elle tomba nez à nez avec Charles Monroe et Louise.

— Bonsoir.

Charles lui déposa un petit baiser sur les lèvres.

— Joyeux Noël, mon petit lieutenant en sucre.

— Joyeux Noël. Hé, si je vous offre un cadeau, vous me laisserez discuter quelques minutes avec Charles ? demanda-t-elle à Louise.

— Quel genre de cadeau ?

Souriante, élégante et sophistiquée dans sa tenue blanche hivernale, le Dr Louise DiMatto adressa un clin d'œil à son mari.

— Charles lui-même constitue un cadeau très spécial.

Eve recula pour leur faire signe d'entrer puis alla chercher le paquet destiné à Louise.

— Ce genre-là, dit-elle en lui remettant.

— Je plaisantais. Mais merci.

Louise défit plusieurs couches de papier de soie pour libérer le sac à main. Celui-ci empruntait la forme d'une mallette de docteur à l'ancienne mais dans une nuance de lavande foncée rehaussée par des boucles argentées. L'inestimable Tiko y avait ajouté la touche finale : une écharpe d'un violet profond strié de gris métallique était artistement nouée autour des poignées.

— Oh, j'adore ! Il est magnifique, Dallas. Et l'écharpe est très belle. Merci.

Eve eut droit à une nouvelle étreinte et à une bise sur la joue.

— Tant mieux. Ça me fait plaisir. Maintenant, accordez-moi quelques minutes avec Charles. Si vous croisez Summerset, il vous rangera votre cadeau en lieu sûr.

— Je peux déjà imaginer toute une tenue autour de ce sac et de cette écharpe.

Une fois seuls, Charles désigna le seau à champagne.

— Je peux ?

— Servez-vous. C'est la fête, après tout. Je voulais simplement votre avis sur deux ou trois petites choses. Profiter de votre double carrière, si ça ne vous ennuie pas.

— Vous ne m'ennuyez jamais. Une question sexuelle, donc ?

— On peut dire ça. Quand vous étiez un compagnon licencié – et encore aujourd'hui, j'imagine, dans votre métier de thérapeute

sexuel –, avez-vous rencontré beaucoup de gens qui monnaient leurs faveurs ? Sans licence. Des gens qui en faisaient une activité parallèle ?

— Bien sûr. Ce n'était pas toujours pour de l'argent, mais en échange d'autres compensations. Vêtements, bijoux, faveurs, voyages. Certaines personnes vivent toute leur vie en échangeant du sexe contre de l'argent ou des biens. Vous le savez forcément.

— Mouais.

Mais cette situation précise lui semblait différente.

— Je parle ici de quelqu'un susceptible d'en faire une activité majeure, au point de tenir ensuite une comptabilité.

— D'accord, là, c'est tout de suite moins courant, répondit Charles en s'asseyant.

Avec son charisme de star de cinéma, il donnait l'impression d'être né avec une coupe de champagne à la main.

— Je n'ai jamais traité ce genre de problème en thérapie, mais j'ai connu quelques personnes de ce genre lorsque j'étais CL.

— De quel genre de clientèle parle-t-on ? Qu'est-ce qui motive ce type d'accord, d'un côté comme de l'autre ?

— Pour celui qui monnaie sa sexualité, le sexe est une marchandise ou un outil de pouvoir tellement lié à son amour-propre qu'il n'est plus capable de séparer les deux. Pour le destinataire, il y a le plus souvent une illusion romantique. Il peut se convaincre qu'il ne s'agit pas d'une transaction marchande alors que c'est pourtant le cas, même si la transaction n'est ni légale ni formalisée. Ou bien, cela arrive souvent s'il y a une différence d'âge, le destinataire a le sentiment de simplement prendre soin du donneur. Qu'il lui offre simplement de petits cadeaux ou des avantages divers. Ce qui lui confère du pouvoir, ou au moins l'illusion du pouvoir, dans le cadre de la relation.

— Pourquoi ne pas simplement engager un CL, maintenir les choses...

— Dans le cadre légal ? Pour certains, c'est sans doute plus excitant, ou plus intime. Ou bien la relation a pu évoluer vers le côté marchand. Qui a été tué ? demanda Charles. Le donneur ou le destinataire ?

— Le donneur. Je le suspecte aussi d'avoir fait du chantage. Et je sais que dans plusieurs cas, il s'est passé du consentement des destinataires. Il droguait certaines femmes.

Le regard de Charles se durcit.

— Ça change pas mal de choses. Savez-vous s'il a tenté d'obtenir une licence ?

— Pas que je sache. Il gardait son argent hors comptabilité officielle, mais il notait tout dans une feuille de calcul pour ses

archives personnelles. Les femmes ne servaient qu'au sexe. Certaines ne rechignaient pas à le payer. Pour d'autres – parfois mariées, généralement plus jeunes que celles qui étaient d'accord –, il les piégeait, les droguait, les violait puis les faisait chanter.

— Il n'aurait jamais pu aller au bout de la formation et des évaluations psychologiques nécessaires à l'obtention d'une licence. Pas à New York. Même s'il voulait exercer dans la rue, il aurait été repéré dès le premier contrôle. Ce que vous me décrivez, c'est quelqu'un qui ne ressentait aucune connexion réelle avec le destinataire. Il s'agit d'une transaction marchande, certes, mais aussi d'un échange intime qui nécessite – au moins aux plus hauts niveaux – une certaine finesse, de l'empathie et une formation complète pour bien gérer l'immense variété des besoins et des situations. Le plus important est la confiance que doit inspirer le donneur. Un homme comme celui-ci n'aurait jamais pu inspirer une véritable confiance. Vous en avez parlé avec Mira ?

— Oui, et ce que vous me dites colle avec son analyse, ainsi que la mienne. Mais vous avez connu cette vie et vous traitez désormais les problèmes sexuels des autres.

Charles hochait brièvement la tête avant de boire une gorgée de vin.

— Vous soupçonnez l'une des femmes dont il a abusé ?

— Possible. J'ai l'impression que dans ce cas, oui, le frapper deux fois à la tête sous le coup de la colère est logique. C'est de cette façon qu'il a été tué. Mais au moment d'ajouter une cerise sur le gâteau du meurtre – ce que le tueur a fait –, pourquoi ne pas lui couper les testicules ou lui planter le couteau dans le bas-ventre ? Bref, un geste en rapport avec ses actes.

— D'abord, j'ai envie de vous dire « aïe ! », répondit Charles. Il a été poignardé *post mortem*, donc vous pensez qu'il pourrait s'agir d'un conjoint jaloux ou de l'une des personnes – homme ou femme – qu'il a fait chanter ?

— Peut-être. Probablement. Je rassemble le maximum d'informations.

— De quel genre de cerise parle-t-on, si vous pouvez me le dire ?

— Poignardé. Avec son propre couteau de cuisine.

— Je voulais dire, où a-t-il été poignardé ?

— Dans la poitrine.

— Dans le cœur ?

— Pas exactement. C'était plutôt... Oh. Le cœur ? Vous pensez que c'est symbolique.

— Certains destinataires tombent amoureux. Le travail d'un bon CL nécessite de bien négocier la frontière entre confiance et affection, voire même une petite tocade, et l'amour. Un client qui tombe

amoureux est dangereux, pour le CL ou pour lui-même. Un couteau dans le cœur ?

Il but de nouveau puis secoua la tête.

— Je ne suis pas flic, je ne peux rien affirmer. J'imagine que vous voyez plein de gens qui ont reçu des coups de couteau dans la poitrine sans que ce soit une question d'amour, mais...

— Oui, « mais ». C'est une autre piste à envisager. Merci.

— Avec plaisir.

Il se leva et lui prit la main pour ressortir.

— Vous et Louise semblez toujours très épanouis ensemble, dit-elle.

— Je me sens épanoui. Le mariage est une aventure. Et un réconfort.

« Pour certains », songea Eve.

Pour d'autres, comme Quigley et Copley, cela ressemblait plutôt à une compétition.

La musique avait envahi la salle de bal, en même temps que la foule. Eve fut surprise de constater combien d'invités étaient arrivés pendant qu'elle se trouvait au salon.

Elle repéra Feeney – vêtu non d'un smoking mais du costume noir qu'il réservait habituellement aux événements commémoratifs et aux funérailles – qui taillait le bout de gras avec Jenkinson, accoudé à l'un des bars. Et Nadine, dans une robe aux reflets d'acier, en train de danser avec le gigantesque Crack. La journaliste d'élite et le propriétaire de sex-club avaient l'air de beaucoup s'amuser.

Il faudrait qu'Eve attire Nadine jusqu'au salon pour lui remettre son cadeau.

Elle aperçut aussi Mira et son adorable conjoint assis à l'une des tables et riant de bon cœur avec le commandant Whitney et son épouse. Elle aurait sans doute dû s'approcher pour les saluer. Mais il était si rare de voir le commandant rire ainsi qu'elle décida d'attendre un peu.

— Te voilà.

Elle se tourna pour faire face à Connors.

— Oui, me voilà. J'imagine que tu sais que le manteau a plu à Peabody.

— Quoi de plus satisfaisant quand on fait un cadeau que de voir le destinataire aussi ravi ?

— Ah, ça me ramène à ma petite discussion avec Charles à propos du sexe. En rapport avec mon affaire.

— Naturellement.

— Et puis je voulais donner son truc à Louise. Il faudra aussi que j'aille chercher Mira, Nadine et les autres pour qu'elles aient les leurs.

Ça sera une bonne chose de faite.

— Et en profiter pour échanger quelques idées à propos de l'affaire ? Ça ne me pose aucun problème... tant que tu dances avec moi.

— Mais...

La musique avait changé. Une mélodie lente, romantique, presque rêveuse. Mais Eve se sentait toujours très mal à l'aise à l'idée de danser en public. Connors l'attira à lui puis tournoya lentement avec elle sur la piste. Une lueur rieuse éclairait son regard.

— Tu fais toujours preuve de pudeur quand on s'y attend le moins, dit-il. Il est normal pour un couple de s'étreindre en dansant un slow.

— Peut-être, mais je doute que beaucoup d'entre eux le fassent sous les yeux de leur chef.

— C'est une danse. Je ne vais pas te déshabiller, Eve.

— Je parie que mentalement c'est exactement ce que tu fais.

— Maintenant oui. Merci pour cette suggestion.

La voyant rire, il en profita pour lui déposer un petit baiser sur les lèvres. En retour de quoi, elle lui passa les bras autour du cou.

— Et puis tant pis, après tout c'est Noël !

Eve se sentait toujours légèrement mal à l'aise lorsqu'il s'agissait de discuter avec le commandant Whitney hors du cadre professionnel. L'image qu'elle avait retenue de lui était celle de sa silhouette dressée derrière son grand bureau avec les immeubles de New York en toile de fond. Sa mine sévère, rongée par les soucis, ses larges épaules chargées du poids de ses responsabilités.

Aussi le voir danser (et même secouer le popotin, pour reprendre la formule de McNab) avec son élégante et quelque peu intimidante épouse était plus que perturbant.

Eve n'était pas douée pour se mêler aux autres, à l'inverse de Connors qui paraissait connaître tout le monde, sur Terre ou ailleurs, ou avait en tout cas le don de faire comme si. Elle réussit néanmoins à échanger quelques banalités plaisantes, y compris avec des gens qu'elle ne connaissait pas : gros pontes de ce qu'elle s'amusait à appeler « l'univers Connors », leurs compagnes ou compagnons, scientifiques et ingénieurs de pointe, collègues du monde des affaires.

Ils semblaient surtout désireux de discuter les uns avec les autres, de danser, de boire un verre ou de se servir au buffet. Elle se contentait donc de faire son devoir d'hôtesse avant de reprendre son chemin.

Le plus étrange pour elle était de voir ses invités se mêler à ceux de Connors. Baxter, par exemple, s'appuyait contre une table pour faire du plat à l'une des responsables R&D de Connors. D'un autre côté, il s'agissait d'une jeune femme célibataire et sexy. Rien de si étonnant, finalement.

Elle aperçut également Caro, la très efficace administratrice de Connors, qui dansait avec l'adorable Dennis Mira. Plus loin, Santiago s'était lancé dans une discussion visiblement houleuse autour de grands verres de bière avec deux des ingénieurs de Connors.

Nadine s'approcha et tendit une flûte à Eve.

— Tenez, dit-elle. Même dans cette robe incroyable, vous avez encore trop l'air d'un flic debout comme ça sans rien faire.

— Des univers s'entrechoquent. J'observe, répondit Eve avant de boire une gorgée. Ça ne semble pas causer de dégâts ni de destruction.

Nadine suivit le regard d'Eve.

— Vous avez déjà organisé des fêtes réunissant les deux mondes.

— C'est vrai. Mais elles me semblent de plus en plus fréquentées et les habitants de chaque univers se mêlent de plus en plus aux autres.

— Et pourtant, le monde continue à tourner, conclut Nadine. J'aime beaucoup vos fêtes. D'abord parce que je sais que j'y rencontre toujours énormément de têtes connues que j'adore, et aussi d'autres que je ne connais pas mais qui se révéleront intéressantes. Et ensuite parce que parfois, comme ce soir, je reçois un fabuleux cadeau. Je suis vraiment fan de ce sac.

— Pourquoi transportez-vous autant de trucs ? Là est la vraie question.

— Comment savoir ce dont je pourrais avoir besoin au cours de la journée ? Mieux vaut être prête à tout. Oh, Morris va jouer avec l'orchestre. J'adore quand il joue du saxo ! Il va mieux, ajouta-t-elle en baissant la voix. Mais on sent encore beaucoup de tristesse. Je n'ai jamais perdu un être vraiment cher. J'ignore comment on peut survivre à ça.

— Chemise argentée, cravate rouge, un ruban d'argent dans sa tresse.

Nadine inclina la tête.

— Pardon ?

— De la couleur. Il porte plus de couleur depuis quelque temps. Il reprend pied.

— Honnêtement, en tant que journaliste et auteur, je m'estime plutôt observatrice et relativement intuitive. Mais je n'aurais jamais fait le lien. Vous avez raison. Il laisse un peu de couleur revenir dans son quotidien et ça fait plaisir à voir. Qu'en est-il de DeWinter et lui ? Ils sont ensemble ?

— Non.

— Je note que vous êtes très sûre de votre réponse, voire même très ferme. Vous n'appréciez pas... ? Quand on parle du loup, la voilà qui s'approche. Et quand on parle de robes incroyables...

DeWinter était moulée dans un élégant fourreau rouge qui ne dissimulait rien de ses courbes. Une fente remontait le long de son flanc, presque jusqu'au haut de sa cuisse, laissant apparaître une jambe fuselée et des talons hauts décorés de brillants qui scintillaient à chaque pas telle des guirlandes de Noël.

— Dallas. Je tenais à vous remercier pour votre hospitalité. Quelle fête fabuleuse ! Et votre demeure est tout simplement spectaculaire.

— Merci. Euh... Nadine Furst, je vous présente le Dr Garnet DeWinter.

— Nous nous sommes déjà rencontrées. L'affaire du Sanctuaire,

répondit DeWinter en tendant néanmoins la main. J'ai beaucoup aimé votre dernière émission, mais je suis surtout devenue fan de votre travail en général.

— Merci. Pour ma part, je suis fan de votre robe. Valencia ?

— Exactement ! Vous avez l'œil. Il se trouve que c'était un bon choix ; j'ai vu que Morris avait choisi une cravate rouge.

Elle but un peu de son champagne et secoua ses boucles couleur de caramel doré.

— J'adore l'écouter jouer, dit-elle.

— Alors... vous et Morris sortez ensemble ?

Le sourire joyeux de Nadine ne flancha pas, malgré le regard noir d'Eve.

— Nous nous tenons mutuellement compagnie. Ni lui ni moi ne voulons sortir avec quelqu'un. Nous ne sommes pas prêts. Je dois tenir compte de ma fille, et lui d'Amaryllis. Je crois que c'est plus facile pour lui de parler d'elle avec moi parce que je ne l'ai jamais connue, ni eux en tant que couple. Mais il a clairement rendu mon arrivée à New York plus agréable.

Le sourire de Nadine s'élargit.

— Ah oui ? C'est-à-dire ?

— Il est parfois difficile d'être la nouvelle venue, encore plus quand on occupe un poste à responsabilité. Morris est un interlocuteur de choix et il m'aide à mieux comprendre les gens avec qui je travaille. L'une des raisons qui m'ont poussée à quitter Washington était l'impression de trop me reposer sur mes lauriers. J'avais besoin de changement. La machine était bien huilée – j'insiste sur ce point – mais la structure et les personnalités impliquées n'encourageaient guère la camaraderie ou même une ambiance joyeuse. Ici, j'ai trouvé les deux.

Elle désigna du geste la salle de bal et tous les invités.

— Les métiers que nous exerçons toutes les trois sont difficiles, avec une dimension souvent très sombre. Sans tout ceci, sans les liens entre les gens, le plaisir et l'intérêt que nous manifestons les uns pour les autres, ils n'en deviennent que plus difficiles et plus sombres. J'ai envie de pouvoir enfiler de temps à autre un superbe fourreau rouge et d'écouter un homme intelligent et intéressant jouer du saxophone. J'ai envie de manger, de boire et de discuter de sujets légers – ou au contraire très profonds – avec des gens que j'apprécie, respecte et admire. Ce qui en retour me rend meilleure dans mon travail. Et fait de moi une meilleure mère.

Elle but une nouvelle gorgée et dévisagea Eve.

— Vous ne m'appréciez pas encore vraiment, mais ça viendra. Avec le temps, je deviens attachante.

— C'est-à-dire ? Comme un truc collant sous la semelle ?

DeWinter éclata d'un grand rire, la tête renversée en arrière.

— Allez savoir. Et peut-être aurez-vous le même effet sur moi parce que moi non plus je ne vous apprécie pas encore vraiment. Nous verrons. Ce dont je suis sûre, c'est que vous êtes son amie. Une amie fiable et solide pour Li. Et je peux vous promettre que je le suis aussi. C'est un bon début.

— Je flirtais avec lui de temps en temps, murmura Nadine. J'ai arrêté après que Coltraine a été tuée.

— Vous devriez vous y remettre. La normalité l'aide à avancer. C'est ce que lui offre Dallas. Vous êtes venue toute seule ? demanda DeWinter à Nadine.

— Oui. J'ai envisagé d'inviter un cavalier, mais je ne me sentais pas d'humeur. Fréquenter quelqu'un pendant les fêtes est souvent compliqué. Trop important, trop symbolique pour beaucoup de gens.

— Totalement d'accord ! Pour être honnête, c'est le seul moment de l'année où j'aimerais à moitié être mariée pour que les gens arrêtent de me demander si j'ai quelqu'un pour Noël, pour le Nouvel An, pour telle fête ou telle soirée.

— C'est ça ! Et si on amène quelqu'un pour le Nouvel An, certains se sentent obligés de venir demander : « Alors, c'est du sérieux ? »

— Oui. L'année dernière, je fréquentais quelqu'un, mais de manière vraiment très légère, sans le moindre engagement. Quand j'ai eu la mauvaise idée de l'inviter à une soirée durant les fêtes, tout le monde m'a submergé de questions !

— Je connais ça.

Eve constata que les deux femmes s'étaient tournées l'une vers l'autre ; le sujet de conversation partagé agissait sur elles comme un aimant.

— Il y a un homme que j'ai dû arrêter de voir parce qu'il m'avait mis la pression, dès octobre, pour que je passe Noël avec lui, raconta Nadine. À vous rendre dingue !

— Les violences conjugales, les suicides et les homicides augmentent de manière exponentielle entre Thanksgiving et le Nouvel An, commenta Eve.

Ce qui lui valut des regards consternés de DeWinter et Nadine.

— Mais je ne veux pas vous interrompre, dit-elle avant de s'éloigner discrètement.

Elle tenta de s'esquiver jusqu'au salon pour dix petites minutes de tranquillité. En arrivant sur le seuil, cependant, elle entendit des voix et des éclats de rire. Elle fit donc volte-face. Elle pouvait toujours descendre dans son bureau pour faire une pause. Mais si quelqu'un – Summerset – l'y surprenait, elle le paierait très cher.

« Il y a plein d'autres endroits tranquilles à cet étage », se dit-elle.

Elle s'éloigna à l'opposé de la musique, des voix et des lumières

et s'engouffra dans ce qu'elle se souvenait être un autre petit salon.

Feeney était affalé sur l'un des gros fauteuils moelleux, cravate dénouée et les pieds posés sur la table basse. Il semblait à moitié endormi devant l'écran mural qui diffusait en sourdine un match de basket.

Il tourna vers elle un regard penaud.

— Je voulais juste jeter un coup d'œil sur le match, faire une petite pause.

— Parfait. Tu me serviras d'excuse.

Elle se laissa tomber sur un autre fauteuil et lâcha un soupir.

— Mon Dieu, Feeney, pourquoi les gens aiment-ils les fêtes ?

— Les fêtes comme la vôtre ? Excellent choix de boissons et de nourriture, belle maison. Et la plupart des filles – plus quelques mecs – prennent plaisir à se mettre sur leur trente et un. Sheila s'amuse comme une petite folle. Quand je me suis éclipsé, elle était en train de parler tricot avec Ana Whitney et un des cadres de Connors. On aurait presque dit une discussion religieuse. J'ai ressenti le besoin de souffler un peu.

— Je viens de fuir Nadine et DeWinter en grande conversation sur la difficulté de fréquenter des hommes pendant la période des fêtes.

— Là, je crois que tu gagnes. Mais le tricot aussi fait peur, crois-moi. La musique est super, par contre. Connors s'y connaît quand il s'agit de créer une super ambiance. Comment se passe ton affaire ?

— J'ai des pistes solides. J'explore...

Eve s'interrompt ; elle avait capté un mouvement du coin de l'œil. Tournant la tête, elle vit Santiago debout sur le seuil, hésitant.

— Réunion privée ? demanda-t-il.

— Non. On s'éloigne juste un peu de la foule.

— Alors je me joins à vous.

Il entra, une bière à la main, et tira une chaise.

— La fête est géniale, lieutenant. Vraiment. J'ai discuté avec un certain Derrick qui travaille pour Connors. Il a été joueur de base-ball en ligue mineure pendant deux ans, mais il s'est blessé au bras et il est devenu concepteur-programmeur. Bref, il a formé une petite équipe locale. Je vais voir si je peux jouer avec eux.

— Vous occupiez quelle position ? demanda Feeney.

— Au lycée et à la fac, j'étais arrêt-court. J'ai eu droit à une bourse sportive pendant la fac. Le base-ball, y a rien de mieux.

— Vous n'avez pas voulu continuer ? demanda Eve.

— Ce que je voulais vraiment, c'était un insigne. J'adore le base-ball, mais ça reste un jeu pour moi. Alors que flic, non. C'est le métier pour lequel je suis fait.

Ils parlèrent de base-ball puis du métier. Eve se dit qu'il était

temps de se lever, de repartir et de faire son devoir d'hôtesse. Au même moment, Reineke s'approcha d'un pas tranquille.

— Salut ! Ça vous a pas fait bizarre de voir Whitney s'éclater sur le *dancefloor* ?

— Si ! répondirent en chœur Eve et Santiago.

Feeney, lui, secoua la tête.

— Vous pensez que parce qu'on a quelques années de plus que vous, on ne sait plus danser ? Jack et moi, on pourrait vous enterrer tous autant que vous êtes, sur la piste comme au bar.

— Je ne vous ai pas vu là-bas, fit remarquer Reineke en s'installant sur un fauteuil.

— Chaque chose en son temps.

Carmichael fit son apparition, l'air très à son aise dans une petite robe noire. Elle était pieds nus, ses ongles d'orteils peints dans un rouge étincelant.

— C'est la nouvelle salle commune ? demanda-t-elle.

Elle s'assit sur l'accoudoir de Santiago et but un peu de sa bière.

— Waouh ! Sacrée fiesta, lieutenant, dit-elle. Mémorable, même. Je viens de voir Dickhead tenter des pas de danse sexy avec le Dr DeWinter. J'ai été obligée de m'éloigner, sous peine de perdre la vue. Elle, par contre, est plutôt sexy. Si j'aimais les filles, je crois que ça m'aurait bien émoustillée. Mais Dickhead fait carrément peur.

— Je ferais mieux d'y retourner.

— Pour être sa prochaine cavalière ?

Eve suspendit son pas le temps d'indiquer le tatouage au bas de son échine.

— Qu'est-ce que c'est que ça ? demanda Reineke.

— Ma façon de dire tout ce que ça m'inspire, répondit-elle.

Les rires du groupe de flics l'accompagnèrent jusqu'à la sortie.

Après réflexion, elle décida de faire un détour par l'extérieur et de revenir par la terrasse de la salle de bal. Si on lui posait la question, elle prétendrait être allée se mêler aux autres dehors.

Elle tomba soudain sur Trueheart en train d'embrasser fougueusement sa petite amie. Tous trois se figèrent, profondément embarrassés. Eve préféra ne pas s'attarder, laissant derrière elle le couple avec les joues en feu.

Baxter la cueillit sur le seuil de la salle de bal.

— Hé, Dallas, vous voulez danser ?

— Certainement pas. Vous n'aviez pas une copine pour vous accompagner ?

— Impossible d'amener une fille dans ce genre de fête. Si près de Noël, les gens prennent ça beaucoup trop au sérieux. Et après on ne peut plus draguer les jolies célibataires qu'on croise.

— Donc c'est vrai pour les hommes comme pour les femmes,

hein ?

— Puisque c'est une fête et que c'est également la vérité, je tiens à vous dire que vous êtes incendiaire. J'adore votre tatouage au-dessus des fesses.

— Et comment se fait-il que vous regardiez mes fesses, inspecteur ?

— Parce qu'il est impossible de faire autrement, répondit-il, impénitent. Elles sont magnifiquement drapées d'or, on n'est pas en service et il n'y a aucun risque puisque ce sont des fesses de femme mariée.

— Bizarrement, ces réponses me semblent presque raisonnables. Mais merci d'aller mater le postérieur de quelqu'un d'autre.

— À vos ordres, lieutenant. Un petit verre ? lui proposa-t-il en prélevant une flûte sur un plateau qui passait.

— Pourquoi pas ?

Tout en buvant, elle avisa Connors qui, tout sourire, se penchait pour embrasser Mavis.

— Ça fait du bien quand la famille est réunie, commenta Baxter avec un soupir de contentement.

Elle releva les yeux vers lui.

« Un vrai bon flic », se dit-elle.

Et loin d'être aussi superficiel qu'il aimait à le faire croire.

— Je vous accorde une danse, décida-t-elle. Mais gardez les mains loin de mes fesses.

Elle vit Feeney danser, comme promis, et fut amusée de le voir tenir la cadence face à l'énergie folle de Peabody et McNab.

Lorsqu'il retira sa veste pour un deuxième round, Eve s'en saisit et regarda la taille.

— Je voudrais lui offrir un manteau magique, dit-elle à Connors. J'aurais dû y penser plus tôt. Il n'est peut-être pas sur le terrain aussi souvent que par le passé, mais il mérite d'en avoir un. Dans un marron bien moisi ; il ne porte pratiquement que ça, il faut croire que ça lui plaît. On peut lui faire faire un manteau magique ?

— Bien entendu. Taille quarante-deux, longueur standard, marron moisi.

— Très bien.

Elle passa un bras autour de sa taille et appuya doucement sa tête contre son épaule.

— J'ai affreusement mal aux pieds.

— Un certain nombre de ces dames ont retiré leurs chaussures. Tu pourrais faire de même si tu n'avais pas cette phobie d'être vue pieds nus en public.

— Les pieds ont quelque chose de très intime. Je ne comprends pas pourquoi personne ne saisit ça.

Amusé, charmé, il lui effleura la tempe du bout des lèvres.

— Les invités commencent à se disperser un peu. On peut se trouver une table et s'asseoir un peu en attendant que la soirée touche à sa fin.

— Ça ira. On a dépassé ce stade. Baxter m'a dit quelque chose de très juste : c'est comme une famille. Certains d'entre eux font partie de ta famille, d'autres de la mienne, d'autres de la nôtre. Mais ce soir, par chance, ils s'entendent tous très bien. Et puis ils se mélangent les uns aux autres, ce qui devrait donner des résultats intéressants. Santiago pourrait jouer au base-ball avec des gens de chez toi. Baxter finira par coucher avec cette blonde de ton département R&D, là-bas. Caro et Mira se parlaient comme deux sœurs. Beaucoup de rapprochements de ce genre, ce soir.

— Et qu'est-ce que ça t'inspire ?

— Ça me va. Je n'en étais pas sûre, mais en fait ça me convient. Cela dit, à partir de demain, je n'aurai envie de parler qu'à des flics, des suspects, des témoins et toi. Pas forcément dans cet ordre, mais ça s'arrêtera là. Aussi longtemps que possible.

— Compris. Et nous pourrions simplifier largement les choses. Est-ce qu'il faudra que je négocie dur pour te convaincre de faire un petit voyage après le Nouvel An ? Toi, moi et une île déserte ?

— Compte sur moi. Tant que...

— Je sais. Il faudra que tes affaires soient closes, que tu ne sois pas en pleine poursuite d'un tueur fou.

— Ça craint d'être marié à un flic.

— Comme tu te trompes.

Et parce qu'elle savait qu'il était sincère, elle lui sourit.

— Crois-tu que McNab puisse être un authentique phénomène de foire ? Franchement, aucun être humain doté d'une colonne vertébrale et d'articulations normales ne devrait pouvoir bouger et se tortiller comme ça. Je devrais peut-être poser la question à DeWinter. Qui n'est pas dans une relation sentimentale avec Morris, ce qui est bien, mais se déclare son amie, ce qui est bien aussi. Par ailleurs, j'ai appris ce soir que l'on n'est pas censé sortir avec quelqu'un pendant les fêtes à moins que ce soit une histoire super sérieuse, tout ça pour une question de folie de Noël et de symbolique trop lourde. Et que Santiago était arrêt-court. Et que ça doit être sérieux entre Trueheart et sa copine car ils se faisaient des nœuds de langues pendant les fêtes. Et qu'il y a un type de chez toi, un cadre, qui considère le tricot comme une religion.

— Eh bien, lieutenant, on dirait que vous vous êtes vraiment mêlée aux autres.

— Carrément. Une grosse quantité de champagne y est passée, mais j'ai respecté mes engagements.

Il lui donna une légère tape sur les fesses.

— Superbement, même.

Elle parvint, non sans fierté, à tenir bon jusqu'au bout des au revoir malgré l'insistance de beaucoup trop d'invités à la serrer dans leurs bras. Parce qu'ils étaient plus qu'un peu ivres, Summerset installa Peabody et McNab dans l'une des chambres d'amis qu'il avait préparées et Eve n'y vit rien à redire.

Comme elle s'y était attendue, Baxter et la blonde repartirent ensemble, une lueur d'excitation commune dans les yeux.

Dès que le dernier retardataire eut franchi le seuil, Eve clopina jusqu'à la chambre, extirpa ses pieds meurtris de leur prison et se dirigea en grimaçant jusqu'à la salle de bains pour utiliser un liquide poisseux donné par Trina pour retirer toutes les couches gluantes dont la même Trina l'avait tartinée.

Elle rangea ses bijoux, se rappela le peigne et prit soin de le retirer. Puis elle se passa plusieurs fois les doigts dans les cheveux jusqu'à ce qu'ils reviennent à la normale. Elle se débarrassa de sa robe, puis de son string, s'enveloppa dans un grand tee-shirt ample et se laissa tomber dans le lit.

— Quelle heure est-il ? Non, ne me le dis pas. Si, dis-le-moi.

— À peu près 3 h 30.

— Mon Dieu.

Le chat, toujours tintinnabulant, monta sur le lit et vint la renifler puis grimpa sur elle et s'installa confortablement au creux de ses reins.

Connors se glissa sous les draps et embrassa Eve entre les sourcils.

— Tenu mes engagements, dit-elle d'une voix traînante. Pas si mal.

Puis elle sombra dans un profond sommeil.

Elle se réveilla seule, ce qui n'était pas une surprise. Et encore moins après avoir vu l'heure : 10 heures passées. 10 heures ?

Elle se redressa et se frotta les yeux. Il lui fallait du café, se remettre en mouvement. Après avoir rampé hors du lit, elle se dirigea vers l'autochef pour commander sa dose de caféine.

Elle décida d'aller nager. Quelques longueurs énergiques lui éclairciraient les idées et dissiperaient les résidus de la soirée de la veille. Puis elle tirerait Peabody de son lit afin de travailler sur l'affaire pendant deux à trois heures. La jeune flic avait trop bu pour pouvoir s'enfuir loin de sa patronne au terme de la fête ? Tant pis pour elle.

Au moment de prendre l'ascenseur, Eve se rappela qu'on était au milieu de la matinée. Elle risquait de croiser quelqu'un en allant nager

nue dans la piscine. Elle dénicha un maillot noir une pièce, l'enfila et passa son tee-shirt par-dessus.

Elle envisagea d'appeler Connors pour lui proposer de se joindre à elle. Mais il lui viendrait sans doute des idées dès qu'ils seraient tous les deux dans l'eau. Or, il y avait du monde dans la maison, sans doute même tout un bataillon pour nettoyer les restes de la fête dans la salle de bal.

Mieux valait aller nager en solo.

Elle sortit de l'ascenseur et s'avança au milieu des plantes tropicales luxuriantes. En entendant le bourdonnement discret d'une musique, elle songea que Connors l'avait devancée.

Peut-être serait-elle finalement contente qu'il lui vienne des idées tant que...

— Mon Dieu !

Elle se plaqua les mains sur le visage, mais l'image de Peabody et McNab se pelotant mutuellement dans la piscine demeura imprimée au fer rouge sur ses rétines.

— Pourquoi ? Pourquoi ne suis-je pas aveugle ? Pourquoi l'univers est-il aussi impitoyable ?

— Désolée ! lança Peabody d'une voix chantante. Nous ne sommes pas nus, ni rien. Connors nous a dit que nous pouvions utiliser la piscine et il y avait des maillots dans le vestiaire. On en porte un tous les deux, promis !

Eve écarta les doigts et osa un coup d'œil.

Ils étaient à *demi* nus. McNab avait de l'eau jusqu'à la taille ; son maigre torse luisait d'humidité, mais son caleçon de bain noir était visible sous la surface. Le maillot bleu vif de Peabody était largement décolleté. Pas étonnant que McNab ait eu envie d'y glisser les mains.

Eve n'allait pas renoncer à ses longueurs de piscine. Elle refusa de céder à la petite voix de la lâcheté qui lui soufflait d'abandonner et de faire demi-tour.

— Cette moitié-là est à moi, dit-elle avec un geste tranchant de la main. L'autre est à vous. Restez bien de votre côté.

— Merci de nous permettre de rester, dit McNab tandis qu'elle retirait son tee-shirt. Rien de mieux qu'une bonne nuit de sommeil après une soirée qui déchire, et pouvoir nager un peu est un super bonus.

— D'accord. Mon côté. Votre côté, rappela-t-elle avant de plonger.

Elle tâcha d'oublier leur présence pour se concentrer sur ses mouvements : fendre l'eau, prendre appui sur la paroi, puis repartir dans l'autre sens. Son corps se détendit ; son esprit s'éclaircit.

Vingt-cinq longueurs plus tard, elle se sentait redevenue humaine. Avec une furieuse envie de café. Elle se laissa couler puis

remonta à la surface.

Elle constata que Peabody et McNab étaient toujours là, flottant l'un à côté de l'autre. Mais elle fut surprise de découvrir Connors assis à l'une des petites tables, en train de boire son café.

Elle se laissa de nouveau couler, puis se propulsa sous l'eau et nagea jusqu'à l'autre bord. Elle émergea de la piscine, dégoulinante, et s'empara du café de Connors avant même de prendre une serviette.

— Bonjour, lui dit-il.

— Ça va m'aider à bien démarrer la journée. J'imagine que tu as géré le démontage des installations.

— À vrai dire, Summerset s'en charge. J'avais d'autres affaires plus urgentes. Que dirais-tu d'un petit-déjeuner ? Je n'ai rien pris, je t'attendais.

— Bien sûr.

Comme il se contentait de hausser un sourcil à son intention, elle pivota sur elle-même.

— Petit-déjeuner servi dans quinze minutes, dans mon bureau !

Peabody, qui nageait sur place, se laissa retomber en arrière.

— Ce serait génial. Ça ne vous dérange pas ?

— Puisque je vous le dis. Quinze minutes, répéta Eve.

Connors et elle repartirent au sein des plantes luxuriantes.

— Je crois que j'ai épuisé mon petit stock de bonnes manières d'hôtesse hier soir, dit-elle.

— Je doute que Peabody ou McNab en aient besoin. Tu voudras sans doute prendre un moment pour travailler avec elle. Inutile de laisser qui que ce soit le ventre vide pendant ce temps, n'est-ce pas ?

— Sans doute. Ils étaient... Disons que l'action était déjà bien engagée quand je suis arrivée. Elle avait les seins à moitié hors du maillot.

— Navré d'avoir raté ça.

— Ça ne m'étonne pas. Pervers.

Il l'agrippa au sortir de l'ascenseur et lui mit le cerveau sens dessus dessous d'un seul et unique baiser.

— Si seulement tu avais dit trente minutes plutôt que quinze, j'aurais pu te faire profiter d'un peu de ma perversion.

Eve rit mais se libéra de son étreinte.

— Je ne pensais pas qu'ils seraient sortis de leur chambre. J'ai seulement mis un maillot parce que je me suis rappelé qu'il y aurait du monde dans la maison et qu'il valait mieux jouer la prudence. Si j'étais montée dix minutes plus tard, je les aurais trouvés nus en train de copuler comme des baleines.

— Les baleines copulent ?

— D'une manière ou d'une autre.

— Sans doute. Je m'occupe du petit-déj pendant que tu t'habilles.

— Je fais vite.

— D'accord. Et plus tard, une fois que nous aurons tous les deux terminé notre travail du jour, j'aimerais qu'on prévoie un moment.

— Un moment pour quoi ?

— Pour me détendre avec toi. Un film, du pop-corn, un feu dans la cheminée et absolument rien d'autre à faire que de rester tranquillement allongés.

L'image la fit sourire.

— Un moment parfait, dit-elle.

« Absolument parfait, même », songea-t-elle.

Elle enfila un jean noir, un pull gris clair et des bottes souples à talons plats, puis alla chercher son pendentif au diamant et le glissa sous son pull. Au moment d'attraper machinalement son arme et son harnais, elle se rappela les avoir rangés dans le tiroir de son bureau.

Elle fourra son insigne, son communicateur et quelques autres affaires utiles dans ses poches.

De quoi d'autre avait-on besoin de s'encombrer ? se demanda-t-elle en mettant le cap vers son bureau.

D'outils de travail, peut-être, mallette ou attaché-case. Mais personne ne la convaincrerait jamais que ces sacs à main de la taille d'une planète étaient utiles à la survie de qui que ce soit.

Elle huma des effluves de cuisine et de café et se laissa guider par son nez. Dans son bureau, la table que Connors et elle partageaient souvent avait été agrandie pour accueillir quatre couverts.

Elle vit Connors émerger de la kitchenette, un grand plateau entre les mains.

— Tu as des droïdes pour s'occuper de tout ça, non ?

— Effectivement, mais c'est amusant de mettre un peu la main à la pâte pour les amis et la famille, à l'occasion. J'ai opté pour un petit-déjeuner traditionnel irlandais, la totale. Un Écossais devrait apprécier les similitudes.

— Eux aussi mangent comme quatre au petit-déj ? demanda Eve en passant derrière son bureau pour récupérer son arme.

— C'est un repas complet qui comble tous les besoins.

Il s'approcha et lui passa un bras sur les épaules pour examiner le tableau avec elle.

— Tu as un plan d'action ?

— En quelque sorte. J'y travaille. J'envisage d'aller titiller un peu l'épouse de Copley pour qu'elle m'en dise plus à son sujet. Copley est loin d'être blanc comme neige, je pense même qu'il a du sang sur les mains. Elle n'est pas stupide. En tout cas, elle ne m'en a pas donné l'impression. Si je la joue fine, elle se posera des questions et me livrera peut-être un indice auquel me raccrocher. Elle ou sa sœur. Pas bête non plus, mais plus fragile. Je dois pouvoir trouver un ou deux

angles d'attaque qui la feront réagir. Si elle s'inquiète pour sa sœur, ça lui donnera peut-être envie de me parler.

— J'ai l'impression que cette famille ne va pas passer un très bon Noël.

— Pas si les choses se déroulent bien pour moi.

Peabody et McNab firent leur apparition, tous deux habillés de pantalons décontractés et de tee-shirt amples.

— Où avez-vous trouvé ces vêtements ? s'enquit Eve.

— Summerset nous les a fait porter. C'est doux, commenta Peabody en se frottant la manche. Ce serait bizarre de petit-déjeuner avec nos habits d'hier soir. Et plus bizarre encore de parler de l'affaire en tenue de soirée.

— Dans ce cas, mangeons et discutons un peu.

Eve retourna vers la table et souleva la cloche qui recouvrait le grand plateau.

— Waouh ! Regardez-moi tout ça ! s'exclama Peabody. Et sentez-moi tout ça ! ajouta-t-elle en humant l'air.

Le visage de McNab s'illumina comme celui d'un enfant.

— Des scones à la patate ! Vous avez des scones à la patate. Tu te souviens, Peabody ? On en a mangé quand on est allés voir ma famille en Écosse. Ma grand-mère en avait préparé.

— Les scones à la pomme de terre ? Ah ouais ! Mortels et délicieux. Heureusement que j'ai dansé comme une folle pendant des heures.

Connors leur fit signe de s'asseoir.

— C'est Summerset qui les a préparés. Il s'est dit qu'un hommage à vos origines vous ferait sans doute plaisir.

— Prenez des forces, conseilla Eve. Après ça, la fête est finie.

— Des scones à la patate ! répéta McNab avant d'attaquer sa première assiette.

De fait, les scones à la patate étaient assez plaisants. D'autant plus au lendemain d'une grande fête en compagnie de Peabody et McNab. Elle laissa donc l'analyse d'après-match, comme elle aimait l'appeler, suivre son cours : discussions, commentaires et opinions sur qui portait quoi, qui avait dit ceci, qui avait fait cela et avec qui...

Étrange, vraiment, de constater comme le petit-déjeuner irlandais pouvait alimenter les commérages.

— Je n'en reviens toujours pas d'avoir vu Dickhead s'essayer à une danse sexy, commenta Peabody.

— Je ne veux plus jamais entendre les mots « Dickhead » et « danse sexy » employés dans la même phrase. Sérieusement, répondit Eve. C'est un ordre. Passons à autre chose.

Elle désigna le tableau.

— Copley reste notre suspect numéro un. Il correspond au profil psychologique, ses finances trahissent son avidité et ses tendances à la dissimulation, en plus d'indiquer des versements potentiellement liés à un chantage. Ses initiales apparaissent dans le registre de la victime en lien avec des montants qui correspondent aux versements en question.

— Ce qui lui fournit un mobile, confirma Peabody. Mais dans la mesure où Ziegler avait réussi à se faire détester d'un paquet de gens, ils sont nombreux à avoir un mobile.

— Exact. À présent, voyons la méthode. Deux coups violents, selon nous non prémédités et dictés par la colère, à l'aide d'un instrument contondant saisi sur le lieu du crime. C'est là que j'écarte une bonne partie de votre paquet de suspects. Rock aurait pu le réduire en charpie à coups de poing, et si la victime présentait des lésions reçues durant une bagarre ou une raclée, on se pencherait de très près sur son cas. Lance Schubert n'apparaît pas sur la feuille de calcul de Ziegler, mais il aurait pu apprendre que celui-ci couchait avec sa femme et décidé de lui réclamer des comptes. Toutefois, j'estime que Schubert se serait certainement servi de ses poings, et sans tarder. Il serait passé à l'attaque tout de suite plutôt que de suivre la victime jusqu'à la chambre où Ziegler faisait ses bagages.

Elle s'éloigna de la table pour éviter de dévorer d'autres tranches de bacon par pure gourmandise.

— McNab, qu'avez-vous fait quand vous avez cru – par erreur – que Charles avait dragué Peabody ?

— Je lui ai balancé un crochet du droit.

McNab fit danser ses doigts sur le long du bras de Peabody.

— Mais c'est réglé, assura-t-il. On se comprend cinq sur cinq maintenant.

— Parce qu'il n'avait rien tenté avec Peabody et parce que Charles est un individu raisonnable. Mais ce que je veux dire, c'est que votre première réaction était de lui mettre votre poing dans la figure. J'ai la conviction que Schubert aurait agi de la même manière et je ne l'imagine pas compter sur sa femme pour le couvrir. S'il avait été au courant, elle n'aurait pas pu me le cacher. Quoi qu'il en soit, il demeure un suspect potentiel.

— La victime aurait pu lui demander de venir chez lui et lui révéler ce qui s'était passé pour tenter de lui soutirer de l'argent en échange de son silence.

— Exactement. Schubert se met en rage. Il attrape le premier objet contondant qui passe. Puis ajoute la mise en scène du couteau. Un geste qui lui correspond, tout comme à Copley. Copley, par contre, n'a pas la même estime de soi que Schubert. Et Schubert, lui, ne partage pas l'avidité de Copley ni sa tendance à séduire de riches héritières, à les tromper et à profiter de leur argent.

» Dans mon esprit, la réaction de Copley serait la suivante : "Bon sang, et dire que j'ai emmené Ziegler à mon club, que je l'ai invité à faire une partie de golf et à boire des verres. Tout cela alors que c'est un moins que rien sans le sou. Et voilà comment on me récompense : par un odieux chantage. Ça fait trop longtemps que ça dure, il est temps que je reprenne les choses en main et que je montre à ce salopard qui est le boss." Il s'emporte, ce qui arrive fréquemment chez lui, et se saisit d'une arme, parce qu'il n'est pas du genre à se battre à la loyale. Regardez un peu ce que Ziegler l'a forcé à faire ! Mais ça ne suffit pas. Ziegler l'a humilié, alors il va lui rendre la pareille.

— Il n'aurait pas été plus intelligent de faire semblant de fouiller les lieux ? demanda Connors.

Il était tranquillement adossé à son siège, son café à la main, aussi à l'aise dans le monde des flics et des histoires de meurtres que dans celui des affaires et de la finance.

— Il aurait pu prendre quelques objets de valeur, donner l'impression qu'il s'agissait d'un cambriolage ou d'une confrontation avec quelqu'un capable de tuer pour des raisons matérielles, dit-il.

— C'est bien le truc : il n'est pas spécialement intelligent. Méfiant et prudent, oui, mais ce n'est pas la même chose. Et il a ressenti le besoin de poignarder Ziegler pour satisfaire son ego.

Elle fit le tour du tableau.

— Cela dit, Charles a mentionné une idée intéressante, hier soir. La lame dans le cœur. C'est peut-être un peu tiré par les cheveux, mais il pourrait y avoir une connotation romantique.

— On en revient aux petites amies ? demanda McNab.

— Je ne vois pas de lien solide, vraiment. Mais j'aimerais que vous y regardiez de plus près si Feeney peut vous détacher sur l'affaire. Pas la peine pour Sima : elle était dans un lieu public en compagnie de plusieurs personnes quand Ziegler a été tué. Mais vous pourriez vous intéresser de plus près à Alla Coburn et à certaines des femmes qui payaient pour ses faveurs sexuelles.

— Je trouve toujours le temps lorsqu'il s'agit de m'intéresser de près à une femme, répondit McNab.

Ce qui lui valut de recevoir le coude de Peabody dans les côtes.

— S'il s'agissait purement de sexe, il aurait pris un coup de couteau symbolique dans les parties. Donc si c'est une amante déçue, ce devait être une histoire de sentiments. Peabody, vous et moi explorerons les deux pistes aujourd'hui. Mari furieux et/ou victime de chantage, femme mariée et amoureuse. Voire, le cas échéant, la troisième piste où l'épouse s'est trouvée tellement affectée par son aventure que ça a fini par rejaillir sur le mari furieux.

— Natasha Quigley et Martella Schubert.

— Voilà. Nous allons nous répartir le travail, ça nous fera gagner du temps, et modifier l'approche. Vous vous occuperez de Schubert. Elle est plus gentille, plus vulnérable, plus naïve. Elle réagira positivement à votre approche douce et compatissante. Vous lui raconterez que vous avez autrefois eu des sentiments pour un CL.

— Mais non ! Enfin, pas exactement. Je... J'avais seulement...

— Jouez cette carte, insista Eve, si ça vous permet d'obtenir ses confidences. Vous la contactez durant votre jour de repos parce que votre équipière insiste sur la possibilité que son mari ait découvert qu'elle avait eu une relation sexuelle avec Ziegler. Elle craint qu'il s'en soit pris à lui avant même d'apprendre qu'il n'y avait pas eu de consentement, qu'elle avait été droguée. Si ce n'est pas la bonne approche, vous en trouverez une autre.

— Si ça paraît jouable sur le moment, je pourrais sous-entendre que Copley fait un coupable plus crédible à mes yeux. Et lui confier que je soupçonne Copley d'avoir payé Ziegler pour garder le silence. Les sœurs ont l'air très proche, et si elle s'imagine que le mari de Natasha est peut-être le tueur, elle pourrait décider de s'ouvrir à moi pour la protéger.

— Pas mal, dit Eve.

Elle se tut quelques instants pour scruter le visage de Martella Schubert sur son tableau.

— Pas mal du tout, reprit-elle. Si elle sait quelque chose sur

Copley, il y a plus de chances qu'elle vous en parle. Faites l'essai. Voyons si on peut faire en sorte de sortir du *statu quo*.

— Et vous vous chargez de Quigley.

— Elle n'est ni naïve ni fragile. Je peux y aller plus fort, lui balancer les choses au visage. Elle a nourri l'illusion d'une idylle comme excuse pour s'offrir les faveurs sexuelles de Ziegler. Ce qui me donne un levier sur lequel appuyer. Sans oublier son inquiétude à l'idée que Copley l'apprenne. Si c'était le cas, que se serait-il passé ? Je pourrais aussi exploiter l'angle que vous proposiez : le mari de votre sœur est sur ma liste de suspects. Je m'en servirai comme vous pour l'obliger à s'ouvrir. Et j'aviserai à partir de là.

— Ça vous dérange si j'emmène McNab ? Je pourrais mettre en avant que je suis en couple, que je sais ce que ça fait d'être amoureuse, tout ça. J'ai aussi une sœur, d'ailleurs, pour en rajouter dans les points communs.

— Qui sait, elle me laissera peut-être placer son communicateur personnel et celui de son domicile sur écoute, spécula McNab. J'expliquerai que c'est pour sa protection et celle de sa sœur.

— Il faudrait qu'elle soit encore plus naïve que je l'imaginais pour mordre à ce genre d'hameçon. Mais tentez le coup. Si elle donne son accord, veillez bien à ce que ce soit parfaitement officiel. Je ne voudrais pas que ça nous revienne comme un boomerang par la suite.

— Comptez sur moi, promet McNab. J'emporterai quelques babioles avec moi, au cas où elle dirait oui.

— Faites-moi un rapport complet dès que vous aurez terminé. Mais d'abord, pour l'amour du ciel, rentrez chez vous et habillez-vous comme de vrais flics.

Peabody se releva d'un bond pour esquisser une petite danse.

— Je vais porter mon manteau magique rose ! Trop génial ! Merci encore pour le cadeau, et pour tout le reste.

— Envoyez-nous une photo de votre chère et tendre dans son manteau, lança Connors à McNab.

— Promis. Entre son manteau et mes bottes, on va vraiment assurer question look. Franchement, merci. Cool, cool, cool.

— Alors du balai, répondit Eve. Cool, cool, cool.

Une fois le couple parti, elle se tourna vers Connors.

— Quelles bottes ?

— Les aérobottes sur mesure que nous lui avons offertes pour Noël. Je suis certain de t'en avoir parlé.

— Peut-être. Impossible de me souvenir de tout. Ne me dis pas qu'elles sont roses ? Je t'en prie, pas du rose...

Rien que l'idée lui faisait plisser le nez.

— Elles reprennent le tartan des McNab, un motif écossais rouge et vert audacieux et flatteur.

— Des aérobouts en tissu écossais. Bon, au moins elles ne sont pas roses. C'est déjà ça. Je vais me mettre en route pour qu'on ait le temps de faire notre petite séance film et pop-corn à mon retour.

— Je viens avec toi, répondit-il. Et, comme McNab, je vais emporter quelques petits accessoires au cas où elle serait d'accord pour être mise sur écoute.

— Ce ne sera pas le cas. Tu n'as pas à gâcher ta journée pour ça.

— Comment pourrait-elle être gâchée si je suis avec toi ?

— Ta présence pourrait se révéler utile, admit-elle. Fortune et statut social, ce sont des choses qui lui parlent. Et si le mari est là, tu pourrais l'éloigner en lui demandant de te montrer ses clubs de golf ou quelque chose comme ça.

— Voilà qui pourrait effectivement me gâcher la journée. Mais je prends le risque.

— Va chercher tes petites affaires. Je te retrouve dehors.

Le temps qu'elle descende, le véhicule l'attendait. Pas sa DLE à l'apparence trompeusement ordinaire mais un 4 × 4 noir et massif.

— On va rouler à flanc de montagne ? demanda-t-elle à Connors lorsqu'il la rejoignit.

— Qui sait ? J'ai rassemblé quelques infos clés à propos de Quigley et Copley au moment d'ausculter ses finances, mais j'imagine que tu y as passé plus de temps que moi. Tu pourras m'expliquer tout ça en conduisant.

— Ils se trompent mutuellement, dit-elle sur un ton catégorique. Ils étaient déjà en couple quand ils ont commencé à batifoler ensemble, puis il a continué à batifoler de son côté avant de l'emmener à Hawaï pour une demande en mariage faussement spontanée, dans une propriété de la famille Quigley.

— Tu ne les aimes pas beaucoup.

— Pas tellement, non.

— Raison pour laquelle tu as envoyé Peabody parler à la sœur et au beau-frère. Parce que eux te plaisent bien.

— Ce n'est pas une histoire de me plaire ou de me déplaire. Mais ils me paraissent plutôt francs et droits. Pas à cent pour cent. Martella pensait avoir couché volontairement avec Ziegler et lui a graissé la patte pour garder le secret plutôt que rassembler son courage pour affronter le problème. Et lui m'a paru un peu trop calme à propos des événements une fois la vérité découverte. Quigley et Copley ? Ils mentent carrément. Mais les deux autres cachent quelque chose. Et si c'était un meurtre ?

— Ils sont peut-être affectés tous les deux. Les Schubert font face, à leur manière, au traumatisme de la situation. Le choc est double pour lui. D'abord, il apprend que sa femme pensait l'avoir trahi avec

un autre homme. Ensuite, il découvre qu'elle n'a pas agi de son plein gré comme elle le pensait, mais a été droguée et violée. Ça fait beaucoup à surmonter pour un seul homme.

« Il sait de quoi il parle quand il s'agit de surmonter les épreuves », songea Eve.

— Possible. Ils font peut-être tous les deux de leur mieux pour faire face. Il y a une autre personne impliquée de leur côté : Catiana Dubois, la secrétaire personnelle. Drôle de job en dehors du monde professionnel, au passage.

— Certains voient leur vie sociale comme une sorte de carrière ou de vocation. Avoir quelqu'un pour y mettre de l'ordre est utile.

— Tu n'as pas besoin de ça.

— J'ai Caro et Summerset. Que demander de plus ?

Elle ne pouvait pas lui donner tort.

— Ils semblent très proches tous les trois. Pas proches au point d'organiser un plan à trois tous les mardis, mais ils s'entendent bien. Si l'on en croit Catiana, Ziegler l'a draguée et s'est pris un râteau. Puis il a fait circuler une rumeur affirmant qu'elle était lesbienne. Elle a laissé couler parce que ça ne la dérangeait pas. Et Ziegler s'est énervé quand le type qu'elle fréquentait est passé à la salle et qu'il est clairement apparu qu'elle aimait les hommes.

— Pardon, je suis resté bloqué sur les plans à trois tous les mardis.

— Chasse l'idée de ton esprit. L'important, c'est que Ziegler a fait du tort – de diverses manières – à cinq personnes de ces deux foyers. Quelles sont les chances pour qu'un tel truc arrive ?

— Raison supplémentaire pour toi de penser que l'un d'eux est coupable, en particulier Copley qui semble être le plus faible moralement parlant et prompt à se comporter comme un salaud.

— Bien résumé. Sans compter qu'il avait le mobile, les moyens et l'occasion d'agir. Parce qu'il a eu le temps. Suffisamment de temps. Ce qui est vrai pour chacun d'eux, cela dit, si l'un des autres l'a couvert.

Elle se tut quelques instants avant de demander :

— Comment as-tu obtenu la peinture de McNab ?

— J'ai mes méthodes.

— Je n'en doute pas une seconde. Tu poignarderais mon cadavre en plein cœur avec un couteau de cuisine si je t'avais trompé ?

— Ton esprit est une incroyable machine, commenta Connors d'une voix où perçait une pointe d'émerveillement. Il passe du meurtre réel au plan à trois aux peintures de chaussures à un meurtre hypothétique. Non.

— Tu ne poignarderais pas mon cadavre en plein cœur avec un couteau de cuisine si je t'avais trompé ?

Elle se sentait étrangement insultée.

— Il ne resterait pas grand-chose à poignarder. Je crois que je t'aurais déjà arraché ton cœur de femme infidèle pour y mettre le feu. Cela, évidemment, après avoir – comment disais-tu déjà ? – « réduit ton amant en charpie », sans oublier de le castrer ensuite. Pas avec un couteau de cuisine par contre. Je me serais servi d'une vieille lame dentelée, émoussée et rouillée, que j'aurais également employée pour l'arrachage du cœur précédemment mentionné. Et j'aurais donné son service trois pièces à manger à un chien enragé acheté spécialement pour l'occasion.

Plutôt qu'insultée, Eve se sentait à présent vraiment aimée.

— Plutôt complet, comme programme. On est violents, constata-t-elle après un instant de silence.

— Parle pour toi.

Il entreprit de dépasser un tramway pour touristes plein de corps gelottants, de guirlandes et de lumières clignotantes.

— Si tu ne m'avais pas trompé, je n'aurais jamais posé la main sur toi en dehors de gestes d'amour, de passion et de tendresse.

— Tu as décoché une droite à Webster pour avoir simplement espéré que je te tromperais avec lui.

— En guise d'avertissement.

— On est violents, répéta-t-elle. On a grandi comme ça. Nous avons conscience de notre propre nature, même si nous la contenons généralement. Mais notre première réaction dans ce genre de situation serait d'employer la violence. Ou de menacer de le faire d'une façon qui pousserait certainement notre adversaire à renoncer. Et nous l'assumons. C'est aussi dans notre nature. Ces gens ne sont pas violents. Pas de la même manière, pas de nature. Les coups qui ont tué Ziegler résultent d'une brève perte de contrôle, et dans tous les cas, s'il s'agit de l'un de ces quatre-là, un bon avocat les défendrait en plaidant un coup de folie, une capacité de jugement temporairement diminuée, des circonstances atténuantes. Sauf que tout ça part à la poubelle avec le coup du couteau. Un geste de pure autosatisfaction, de vantardise, et totalement stupide.

— Qui va comme un gant à Copley.

— Comme un gant.

Elle révisa mentalement toute la théorie tandis que Connors se garait.

— Cale ton attitude sur la mienne, d'accord ?

— Naturellement. Tu sais, ils pourraient ne pas être chez eux en ce dimanche après-midi froid mais ensoleillé.

— Ils sont forcément quelque part. Je les trouverai.

Eve actionna la sonnette et présenta son insigne à l'ordinateur. L'opération fut cette fois très rapide et le droïde domestique leur ouvrit.

— Lieutenant. Que puis-je pour vous ?

— Je souhaite parler à Mme Quigley. Et à M. Copley.

— J'ai bien peur que M. Copley ne soit pas chez lui pour le moment. Mme Quigley a un rendez-vous sous peu.

— Dans ce cas, je tâcherai de ne pas trop empiéter sur son temps.

— Très bien. Entrez, je vous prie. Je vais l'informer de votre présence. Installez-vous confortablement, ajouta l'hôtesse en les conduisant jusqu'au living-room. Puis-je vous servir un rafraîchissement ?

— Ça ira, merci.

Eve attendit que le droïde ait quitté la pièce.

— On sait très bien qu'elle a déjà dit à Quigley qui était à la porte. Pourquoi agissent-ils toujours comme si ce n'était pas le cas ?

— C'est une procédure. Belle bâtisse, fit remarquer Connors. Très bien refaite.

— Argent et bon goût ?

— Il a fallu les deux et un respect admirable pour le cachet unique du grès brun.

Il se retourna en même temps qu'Eve, alerté par le staccato rapide de talons hauts.

— Lieutenant, je ne m'attendais pas à... rencontrer Connors.

Natasha sourit en s'approchant de lui, main tendue.

— Nous nous sommes très brièvement croisés il y a quelques années lors d'une exposition à Londres.

— Ravi de vous revoir.

— Asseyez-vous, je vous en prie. Je n'avais pas fait le lien après notre première rencontre, dit-elle à Eve. Je devais être trop troublée par toute cette situation. Eve Dallas, l'épouse de Connors... et la star de *L'Affaire Icove*.

— Marlo Durn était la star. Moi, je suis flic.

« Et vous, une menteuse », pensa Eve.

Quigley avait déjà fait le lien. Pourquoi prétendre le contraire ?

— Certes. J'ai entendu dire que Nadine Furst travaillait à un deuxième livre basé sur l'une de vos enquêtes. J'ai encore plus hâte de le lire à présent que je vous ai rencontrée. Même dans ces circonstances.

— Où est votre mari ?

Le ton sec d'Eve fit cligner les yeux de Natasha, mais elle conserva son sourire.

— JJ est allé jouer au golf. Un dimanche sur quatre, il joue avec Lance et deux autres amis, en Floride. Ils ont pris la navette ce matin. Il sera de retour pour 18 heures, si c'est important.

— Vous ferez l'affaire. Lors de notre dernier entretien, vous avez exprimé beaucoup d'inquiétude à l'idée que votre mari puisse

apprendre votre liaison avec Ziegler.

Une légère rougeur – embarras, colère ou combinaison des deux – monta aux joues de Quigley.

— Je... J'ai été franche avec vous, lieutenant. Je préférerais ne pas devoir en discuter de nouveau.

— Si vous avez lu le livre de Nadine et vu le film, vous savez que Connors agit souvent en tant que consultant civil.

— Vous pouvez compter sur ma discrétion, Natasha.

Connors s'était exprimé d'une voix douce teintée d'un soupçon de compassion.

— Je n'en doute pas, bien sûr. Mais le sujet n'en reste pas moins gênant. Ce n'était pas une liaison même si j'ai prétendu le contraire pour, disons, ne pas m'appesantir sur le côté sordide de la situation. Il s'agissait d'un échange marchand, pour lui comme pour moi, que j'ai alimenté durant une phase difficile de mon mariage. Je n'en suis certainement pas fière.

— Vous craigniez de voir votre mari mettre fin au mariage s'il l'apprenait. Vous n'en étiez pourtant pas à votre première liaison, l'un comme l'autre.

La rougeur devint cette fois bien visible.

— Il n'y a pas de rapport avec la mort de Trey ou ma situation maritale actuelle.

— Étant donné vos passés respectifs, je trouve plus difficile de croire qu'il balancerait tout pour... un échange marchand.

— C'est exactement la raison pour laquelle il le ferait. Nous avons commis des erreurs, nous avons tous les deux été infidèles par le passé. Et nous nous sommes promis de ne jamais recommencer.

— Felicity Prinze.

Natasha savait. Eve le vit immédiatement.

— Vous ne balancez pas tout à cause de... son échange marchand à lui.

— Cet échange-là a pris fin, répliqua Quigley en se levant brusquement. Je refuse de me laisser insulter chez moi et de vous voir vous mêler de ma vie intime.

— Votre vie intime et mon enquête sont liées. Dites-moi la vérité et je n'aurai pas besoin d'être indiscrete. Vous connaissiez l'existence de Felicity Prinze.

— Oui, j'étais au courant. C'est terminé.

— Depuis combien de temps saviez-vous ?

— Des semaines, répondit Natasha en agitant la main. Je connais parfaitement le fonctionnement de JJ, ses faiblesses. La situation a mis notre mariage à l'épreuve.

— La fameuse mauvaise passe.

— Voilà. Nous avons parlé d'aller voir un conseiller conjugal,

nous nous sommes disputés, nous avons même évoqué le divorce. Et je... J'ai entamé mon histoire avec Trey. J'étais blessée et très en colère. Puis JJ m'a promis d'y mettre fin, m'a demandé de lui laisser une seconde chance. Il m'a fallu du temps pour réfléchir, bien sûr, pour faire ma propre introspection. Mais malgré tout, je désirais sauver mon mariage. Comme je vous l'ai dit, j'avais l'intention de couper les ponts avec Trey. Et quand JJ m'a demandé si je voulais bien partir en voyage avec lui après les fêtes, rien que nous deux, j'ai su qu'il fallait que je lui donne sa chance. Pour nous deux.

— Vous avez découvert qu'il vous trompait. Comment expliquez-vous votre crainte éperdue qu'il apprenne votre liaison avec Ziegler ?

Natasha ferma brièvement les paupières avant de laisser échapper un soupir.

— Un instant, je vous prie.

Elle s'approcha de l'interphone à l'entrée de la pièce.

— Hester, merci de contacter Brianne pour lui dire que je serai légèrement en retard.

Elle revint vers eux et se rassit.

— J'y perdrais mon avantage, et une quelconque possibilité d'arranger les choses, de tourner la page. J'étais furieuse en découvrant l'existence de cette... cette *danseuse*. J'ai bien failli mettre JJ à la porte, mais... Nous nous sommes disputés, nous nous sommes lancé les horreurs habituelles au visage. Mais au milieu de ces horreurs, il a dit une ou deux choses justes à propos de ma tendance à négliger... certains aspects de notre mariage. Par exemple, j'attends de lui qu'il soit présent à mes galas et autres événements alors que je suis rarement disponible pour les siens.

Elle repoussa ses cheveux en arrière et parut rassembler ses esprits.

— Vous êtes mariés. Vous savez qu'il y a des hauts et des bas. J'ai souhaité prendre le temps de la réflexion, évaluer ce que j'attendais vraiment de JJ, ce que je voulais. Et, lors d'un moment de faiblesse, je me suis précipitée dans cette relation avec Trey. Une initiative idiote, prise sous le coup de l'émotion. En m'impliquant avec Trey, je faisais précisément – ou presque – ce que JJ avait fait. Difficile de faire semblant d'être scandalisée et d'établir la liste de toutes les conditions pour rester mariée avec lui s'il apprend que j'ai couché avec notre coach sportif, vous ne croyez pas ? Nous œuvrons à réparer notre union et cela ne ferait que rouvrir les blessures.

— Pas de prêt-à-porter pour un rendu ? demanda Eve.

— Comme la plupart des hommes – du moins si j'en crois mon expérience –, il a dans l'idée que badiner est nettement plus acceptable pour un homme que pour une femme. Je peux pardonner ce qu'il a fait. Lui en serait incapable.

— Que ferait-il ? s'enquit Eve.

— Il me renverrait ça au visage comme une gifle puis me quitterait. Ou bien il me le renverrait au visage et s'en servirait pour m'enfoncer à chaque nouveau désaccord. Je peux vivre avec un secret. L'oublier. Je ne pourrais pas vivre en sachant que JJ pourrait le retourner contre moi à tout moment.

— Vous m'avez dit qu'il n'était pas violent, mais vous utilisez un terme violent pour décrire sa réaction.

— Verbalement, bien sûr. Et... émotionnellement.

Elle avait eu un bref instant d'hésitation.

— Vous a-t-il déjà frappée ?

— Non ! Absolument pas ! Oui, il est de tempérament sanguin, ce serait ridicule de le nier. Mais il extériorise sa colère sur des objets inanimés. Il peut jeter quelque chose à travers la pièce, claquer les portes. Il est... un peu comme un enfant qui pique une crise. Nous avons d'ailleurs évoqué ensemble la nécessité d'apprendre à gérer sa colère.

Elle se pencha vers eux, sur le ton de la confiance sincère :

— Il crie et ça agace les gens, ça les met mal à l'aise. Nous employons des droïdes domestiques plutôt que des humains parce qu'ils ne se vexent pas. Je peux vous promettre que s'il savait pour Trey, il me le ferait payer, mais il ne me ferait pas physiquement de mal. Ni à moi ni à personne d'autre.

Elle se passa la main sur le cou.

— N'allez pas imaginer qu'il puisse avoir quoi que ce soit à voir avec la mort de Trey. Je le saurais. Vraiment. Le soir en question, il était ici, en train de s'habiller pour la soirée. Il était calme et même enjoué. Il aurait été furieux sinon, mais ce n'était pas le cas. Nous avons... Nous nous sommes retrouvés cette nuit-là, pour la première fois depuis que j'avais appris pour la danseuse. Il n'aurait jamais pu faire ce que vous imaginez et rentrer à la maison d'humeur aussi tranquille et joyeuse puis accueillir nos invités et me faire l'amour. Il n'aurait pas pu.

— Beaucoup de « il n'aurait pas pu » dans ses propos, fit observer Eve tandis qu'ils retournaient à leur voiture.

— Tu l'as déstabilisée.

— C'était mon intention.

— Pas assez pour qu'elle accepte la mise sur écoute, ce qui est bien dommage.

— Ça aussi, ça l'a déstabilisée. Beaucoup de « certainement pas ». On n'espionne pas son conjoint. On ne se mêle pas de la vie privée d'autrui.

— Elle a certes protesté, et même beaucoup, mais elle exprimait

aussi de la peur et beaucoup de doutes.

— Exact. Cela dit, l'idée qu'elle ait eu peur de perdre l'avantage face à lui me paraît beaucoup plus crédible que son précédent « oh, ne dites pas à JJ que j'ai fait la bête à deux dos avec le coach ». Il y a des vérités dans ce qu'elle dit, mais mélangées à des mensonges, des demi-vérités et autres foutaises. J'aurai besoin de temps pour y faire le tri.

— Elle ne l'aime pas.

Eve marqua un temps d'arrêt et se tourna vers lui, l'air interrogateur.

— Qu'est-ce qui te fait dire ça ?

Il lui ouvrit la portière puis fit le tour pour se glisser derrière le volant.

— Cette histoire d'avoir l'avantage sur lui, c'est le genre de choses sur lesquelles toi et moi plaisantons, comme lorsque nous parlons de nous arracher le cœur ou de danser le tango sur le cadavre de l'autre en cas d'adultère.

— Qui a dit que je plaisantais en parlant de danser sur ta dépouille ?

Il s'inclina vers elle et l'embrassa.

— C'est de l'amour, dit-il. Elle veut avoir l'avantage, comme s'il fallait la croire quand elle dit qu'il transformerait l'erreur qu'elle a commise en épée de Damoclès. Avantage, menace, vengeance. Ce n'est pas de l'amour.

— Non. C'est une constante lutte de pouvoir impliquant du sexe. C'est parfois ça, le mariage, en un sens... mais ça n'est juste que s'il y a de l'amour. Elle est prête à partir en voyage avec lui, à ce qu'ils jouent tous les deux la comédie de l'amour. Mais ensuite, si ce n'est pas lui le tueur – auquel cas je l'aurai mis en cage –, il la trompera de nouveau. Elle s'y attend. La prochaine fois, elle lui montrera la porte. Ils ont sans doute un contrat de mariage, donc il récupérera quelque chose, mais elle est trop maligne et sa fortune familiale trop ancienne pour qu'elle se lance dans une telle aventure sans avoir tout prévu. Il a trompé sa fiancée pour se mettre avec elle, il la trompera à son tour.

— Logique, admit Connors.

— Même chose pour elle. Elle a trompé son compagnon pour être avec lui, et ainsi de suite. Quand on y pense, finalement, ils récoltent tous les deux ce qu'ils ont semé. On a un contrat nous aussi, n'est-ce pas ?

— Effectivement. Tu l'as lu et fait lire à ton avocat. On l'a signé et rangé quelque part où l'on n'aura plus jamais besoin d'y penser.

— Tu parles. Je ne l'ai pas lu et je n'ai jamais contacté d'avocat. Je me suis contentée de le signer.

Il arrêta la voiture, au grand déplaisir de plusieurs conducteurs derrière eux.

— Quoi ? Bon sang, Eve !

— Redémarre avant qu'ils sortent les battes de base-ball. Ta fortune jouait contre toi depuis le départ, mon pote. Je n'en ai jamais voulu à ton argent.

— Ce n'est pas la question.

Elle perçut la contrariété bien réelle dans sa voix, mais n'y prêta pas attention.

— Au contraire. Tu possèdes des milliards de milliards, toutes sortes d'organisations, de corporations et d'entreprises sur terre et ailleurs et je ne veux même pas savoir jusqu'où s'étend ton empire. La vie de nombreuses personnes dépend du salaire que leur versent toutes ces structures. Tout cela doit être protégé et tu serais un imbécile de ne pas le faire. Or, tu n'es pas un imbécile, sans quoi je ne t'aurais pas épousé et nous ne serions pas en train de parler de ça.

— Ce qui compte, c'est que tu as des droits, des attentes et le droit d'avoir certaines attentes. Et puisqu'on parle d'imbécile, comment appelles-tu quelqu'un qui signe un contrat sans l'avoir lu ?

— Ce contrat est une nécessité pour Connors Industries. Mais pas pour toi et moi.

Elle vit immédiatement retomber la colère de Connors.

— Franchement, Eve...

— Tu crois que je ne sais pas faire la différence ? Que je n'ai pas toujours su la faire ? J'ai signé parce que je me suis dit : « Super, voilà le papier qui règle ce qui me donne la frousse dans ce mariage. » Pas toute la frousse non plus, parce que le mariage lui-même me rendait nerveuse. Mais en signant ce machin, j'écartais le plus gros, et ça m'a rendu un peu de sérénité. Et si tu penses que je réclamerais le moindre centime si tu me mettais à la porte, tu es un idiot. Je n'emporterais que ce que j'ai apporté avec moi. À l'exception de ceci...

Elle tapota son alliance du bout du pouce, puis souleva le diamant caché sous son chemisier :

— ... et de ceci. Ils sont à moi. Et si le contrat n'en parle pas, il faudra l'amender.

— Tu me laisses sans voix.

— Ce serait une première.

— Mais je n'ai pas besoin de pouvoir parler pour t'aimer. Ni même d'avoir le cerveau en état de marche.

— Ça me va. Toi aussi, tu me vas, ajouta-t-elle.

Elle se radossa à son siège et baissa les yeux vers ses pieds.

— Je conserverais peut-être aussi ces boots. Et le manteau. Oui, si tu me fichais dehors, c'est clair, je garderais le manteau.

Il lui prit la main avec un grand sourire.

— Et tu garderais Summerset, ajouta-t-elle. Je serais très ferme là-dessus.

— Toutes tes conditions me conviennent.

Elle coula un regard vers lui comme ils franchissaient le portail.

— Est-ce qu'on pourrait ajouter un approvisionnement à vie en café ? Je crois que ça couvrirait l'essentiel.

Il arrêta de nouveau la voiture. Cette fois, il défit sa ceinture de sécurité, celle d'Eve et l'attira dans ses bras.

— Je t'adore. Mais rien de tout ça n'a d'importance car je ne te jetterais dehors que si tu me trompais. Après quoi il faudrait que je t'arrache le cœur et que j'y mette le feu, comme prévu.

— Ah oui. J'avais oublié.

Elle resta un moment contre lui, ravie.

— J'adorerais lire le contrat de mariage Quigley-Copley, dit-elle.

— Veux-tu que je m'arrange pour te l'obtenir ?

— C'est tentant, mais non. Il n'y a pas d'urgence et je pense avoir semé suffisamment le doute. Peut-être que Peabody aussi.

Elle se laissa aller en arrière.

— Je vais l'appeler puis taper tout ça au propre dans mon rapport. Après quoi il ne nous restera plus qu'à choisir un film avec plein d'explosions et nous gaver de pop-corn.

— Un excellent plan, auquel je n'ai qu'une chose à ajouter.

— Quoi donc ?

— Buvons beaucoup de vin avec le pop-corn et offrons-nous une étreinte torride après le film. Une sorte de double programme.

— Ton plan est meilleur. Je vote pour.

Il fallut un long moment avant qu'Eve ait la sensation d'avoir assez travaillé pour mériter quelques heures de pause supplémentaires.

Elle discuta longuement avec Peabody, plus brièvement avec McNab. Écrivit son complément de rapport, lut celui de Peabody. Mit à jour son tableau, ses notes.

Le foyer des Quigley-Copley était un vrai chantier, songea-t-elle. D'un autre côté, l'expérience lui avait montré que beaucoup de foyers traversaient des paysages rocaillieux, criblés de nids-de-poule et souvent pleins de laideur.

— On connaît ça, parfois, dit-elle au chat, lequel semblait plus intéressé par la perspective de poursuivre une longue série de siestes sur le fauteuil de détente du bureau d'Eve. Le côté rocaillieux. On joue sur du velours pour l'instant, mais l'avenir réserve toujours son lot d'obstacles, affirma-t-elle.

Reculant de quelques pas, elle passa les pouces dans ses passants de ceinture et scruta les photos d'identité des suspects placées côte à côte.

— Séduisants tous les deux. Tirés à quatre épingles même sur une photo d'identité ; on voit qu'ils ont de l'argent. Ils ont même l'air d'un couple, de deux personnes qui iraient bien ensemble. Et pourtant non... Et pourtant non, répéta-t-elle en s'appuyant contre le bureau derrière elle. Les gens pourraient dire ça à notre sujet, dit-elle en voyant Connors arriver depuis son propre bureau. C'est même sûrement le cas.

— De quoi parles-tu ?

— Du fait que nous ne sommes pas assortis.

Connors vint à son tour s'appuyer contre le bureau.

— Je ne suis pas de cet avis, dit-il. Nous sommes aussi assortis que la veste et le pantalon d'un costume sur mesure.

— Je ne fais qu'imaginer ce que les gens pourraient dire. Question de perception, mon cher. Regarde-les : Quigley, Copley. Ils font la paire. Ça se voit au premier coup d'œil. Même allure, même milieu social. Mais lorsqu'on gratte un peu le vernis, ils ne vont pas ensemble. Elle ne lui fera jamais tout à fait confiance tandis que lui

cherchera toujours le moyen le plus simple d'obtenir plus. Sexe, argent, prestige. Quand ils se sentent menacés, ou peut-être simplement quand ils s'ennuient, ils s'en prennent aux autres. Tous les deux se servent du sexe pour ça.

— Et potentiellement d'un objet contondant.

— Oui, c'est une vraie possibilité. Peabody dit que Martella s'est montrée très coopérative, un peu sur les nerfs à certains moments. La secrétaire, Catiana, l'a aidée à garder son calme, de même que l'attitude naturellement réconfortante de Peabody. Elle a accepté la mise sur écoute, convaincue que cela pourrait aider à clarifier la situation et protéger sa sœur. Ce qui veut dire que Peabody a dû faire croire que j'enquêtais sur l'époux de Martella, mais qu'elle-même s'intéresse à Copley et estime que son dossier est plus solide.

— En gros, vous faites jouer les deux couples l'un contre l'autre pour voir ce qui en ressort.

— Plus ou moins. Notre coupable est là. Mes tripes me le disent. Je suis retournée interroger Robbins, la blogueuse, et je sens qu'elle est hors de cause. Pas seulement parce que je comprends l'histoire du viol, mais parce que je pense savoir comment elle fonctionne. Et le meurtre ne colle pas avec ce qu'elle est.

— Donc tu raccourcis clairement ta liste.

— On dirait bien. Peabody ira titiller un peu la petite amie, mais je serais étonnée que ça donne quelque chose. Si on ne règle pas l'affaire demain...

— Soit la veille de Noël.

— Oui, je sais. Si on ne boucle pas le dossier d'ici là, avec Peabody qui part dans sa famille et tout qui ferme, on risque de prendre plusieurs jours dans la vue. Et encore, avec de la chance. La moitié de New York sera fermée entre Noël et le jour de l'an, et si mon suspect principal décide de s'envoler pour les tropiques, je ne pourrai pas l'en empêcher. Pas avec le peu que nous avons.

— Tu aimerais le voir manger sa bûche de Noël derrière les barreaux.

— S'il se retrouve en cage, je crois qu'il aura droit au mieux à un morceau de dinde reconstituée et peut-être un bout de tarte. Mais oui, c'est ça.

— Je l'imagine mal profiter de ses vacances en te sachant à ses trousses. C'est réconfortant, non ?

— J'ai bien peur que quelqu'un capable de planter un couteau dans la poitrine du cadavre de Ziegler puis d'aller directement faire la fête – si l'on en croit les témoins – ne se laisse pas déstabiliser si facilement. Le présent est la seule chose qui compte. C'est comme ça qu'il a pu installer Felicity dans un appartement chic, oublier son mariage lorsqu'il y séjournait avec elle puis l'oublier, elle, quand il

était avec sa femme.

» Je vais te dire qui forme un beau couple : Ziegler et Copley. Deux sales types cupides, égoïstes et infidèles. Et ils n'auront pas plus de notre temps aujourd'hui. Allons préparer le pop-corn !

— Chacun son bol, répondit Connors en l'escortant hors du bureau. J'aimerais bien réussir à manger autre chose que du beurre et du sel.

— Je n'arrête pas de te répéter que le pop-corn ne sert que de passerelle pour le beurre et le sel. Qu'est-ce qu'on va regarder ?

— Une copie en avant-première d'*Invasion finale*. Il sortira le jour de Noël, c'est un film très attendu. Invasion extraterrestre, stars interplanétaires et effets spéciaux au top.

— Mais est-ce qu'il y a des explosions ?

— Plein, si l'on se fie à la bande-annonce.

— Parfait.

Et ça l'était. Ils s'installèrent sur le sofa, hanche contre hanche, avec de grands bols de pop-corn et un vin rouge doux pour faire passer le tout. À l'écran, l'action comblait toutes les attentes.

Des envahisseurs extraterrestres déterminés à conquérir la planète, sa population humaine décimée ou réduite en esclavage. L'héroïne était une femme fougueuse mais marquée émotionnellement, accompagnée de son homologue masculin imprudent mais charmant et d'une bande hétéroclite de courageux résistants. L'histoire fonctionnait, l'histoire d'amour aussi, et les explosions abondaient.

Les effets étaient si convaincants qu'Eve eut presque mal au cœur durant une bataille aérienne. Et les personnages trouvaient un écho en elle. Elle eut un pincement au cœur quand le loser irresponsable qui servait de frère au héros se sacrifia pour la cause.

Au bout du compte, ce film constituait une excellente excuse pour un moment de détente dominicale à manger du pop-corn et se faire légèrement tourner la tête avec un bon vin tandis que Galahad s'étalait en travers de leurs jambes.

— C'était bien, dit-elle. C'était drôle de voir l'acteur qui incarnait Feeney dans *L'Affaire Iove* jouer le rôle du vétéran de l'armée. J'ai pensé qu'il allait se faire tuer, mais il a compris juste à temps que la rouquine geignarde était un agent infiltré des extraterrestres. Eux, par contre, je ne les comprends pas.

— Ah non ?

— Ils passent leur temps à nous fondre dessus et font sauter les plus grosses villes sur terre pour s'emparer de la planète. Ça ne se termine jamais bien pour eux.

Elle enfourna une poignée de pop-corn saturé de sel et de beurre

dans sa bouche.

— Ce serait tellement plus malin de commencer par le milieu, affirma-t-elle.

Tendant le bras, Connors parvint à récupérer la bouteille pour verser le peu de vin restant dans leurs verres.

— Le milieu de quoi ?

— Du pays. Puisque apparemment, tout se passe toujours aux États-Unis. Commencer par le milieu, les zones les moins peuplées. Comme, disons, Shishewana dans l'Indiana.

— Shishewana, évidemment.

— Puis progresser petit à petit vers les villes en gagnant du terrain, éliminer les populations.

Elle savoura une longue gorgée de son vin.

— On pourrait penser que pour être arrivés jusqu'à chez nous depuis on ne sait où, ils seraient plus intelligents que ça.

— Une chance pour la planète – et pour Shishewana – qu'ils ne le soient pas.

— Comme tu dis. Qui aurait envie d'un implant à la base du crâne pour contrôler ses actes et ses pensées ?

— Pas moi.

— Et qu'est-ce qu'ils accomplissent, ces visiteurs ?

Remontée, elle planta son index dans le torse de Connors.

— D'accord, ils rasant quelques villes et tuent un paquet de gens, et il y en a toujours au moins un qui essaie de négocier avec eux.

— Pure folie !

— Exactement. Après la destruction de New York, de Los Angeles ou Washington – parce que ce sont généralement les cibles choisies –, les survivants finissent par unir un monde divisé. Ils font émerger des héros parmi les gens ordinaires et permettent à un couple sexy, en sang et en sueur de trouver un amour aussi authentique que torride.

— Vu sous cet angle, on devrait espérer une invasion d'extraterrestres.

Eve mit de côté son bol de pop-corn et s'inclina légèrement vers lui.

— Pas la peine, dit-elle. Nous avons déjà trouvé tout ça sans eux.

— Et je n'ai même pas eu à courir le risque de me faire vaporiser pour t'avoir à mes côtés.

— C'est vrai. Mais il y a pire manière de mourir, non ? Être vaporisé, c'est instantané. Même pas le temps de comprendre ce qui se passe. « Pfft, plus rien ! » Toujours mieux que de se faire écraser par un maxibus, de survivre d'un cheveu au crash d'un avion ou de se faire couper en deux par un requin. Sans compter...

— Chut.

Il la fit taire en pressant sa bouche sur la sienne puis lui effleura

les flancs pour la faire sourire. Il l'attira à lui et roula au-dessus d'elle avant de lui embrasser la gorge et de lui mordiller le cou.

Galahad émit une plainte de protestation puis sauta au sol dans un tintement de grelots.

Plaquée contre le canapé, Eve fit courir son pied nu le long de la jambe de Connors et inclina la tête afin de lui faciliter l'accès à sa gorge. Puis elle lui offrit de nouveau ses lèvres.

Elle plongea ses mains dans les cheveux de Connors, enroula ses mèches autour de ses doigts. Le vin et le plaisir embrumaient ses pensées. Elle se sentait bien, indolente et détendue, ravie par le contact du corps de Connors contre le sien.

Le générique du film terminé, l'écran se mit en veille. La musique fut remplacée par le craquement du feu de cheminée et les froissements de leurs vêtements au creux du sofa.

Les lumières du sapin scintillaient tandis que la courte journée laissait déjà la place à la longue nuit à venir.

Il lui retira son pull et se baissa pour s'emparer de ses seins avec sa bouche et ses mains. Tandis que les brumes tournoyaient et s'épaississaient autour du cerveau d'Eve, elle s'arc-bouta contre lui, faisant naître une chaleur nouvelle. Elle tira sur sa chemise en gémissant.

— Enlève ça ! Enlève-la. Trop de vêtements.

Elle retrouva le chemin de ses lèvres tout en luttant contre les boutons de la chemise.

Elle était en train de mordre l'épaule de Connors, lequel lui avait abaissé le pantalon jusqu'aux genoux, quand un communicateur sonna. Celui d'Eve.

— C'est pas vrai ! haleta Connors, agacé.

— Je n'ai rien entendu. Ne t'arrête p...

Nouvelle sonnerie.

— Merde ! Non, non, non !

Elle s'extirpa de sous Connors et tituba en direction de la table en tâchant de remonter son pantalon.

— Blocage vidéo, ordonna-t-elle. Merde, merde... Dallas !

— *Dallas, lieutenant Eve, communication du Central.*

— Qu'est-ce qui se passe ? maugréa-t-elle avant de s'asseoir sur la table basse, le pantalon encore défait.

— *Rendez-vous au 18 Vandam Street. Un individu décédé, un autre blessé. Homicide potentiel.*

— Qui a été tué ? demanda-t-elle.

Elle se redressa légèrement pour refermer son pantalon.

— *Données incomplètes. Contacter les agents sur place.*

— Contacte Peabody, inspecteur Delia. Je me mets en route.

Elle fourra le communicateur dans sa poche.

— C'est le domicile de Quigley, dit-elle.

Connors s'était déjà levé et boutonnait sa chemise.

— Je sais. Je viens avec toi.

— J'ai Peabody...

— Bon sang, Eve. Nous étions sur place il y a quelques heures à peine. Je t'accompagne.

— Et moi qui suis à moitié ivre.

Elle tendit la main pour récupérer son harnais et son arme.

— Prends un peu de Sober-Up avant de t'équiper. Et j'en prendrais bien, moi aussi.

— Quelle heure il est, au fait ? s'enquit Eve en se dirigeant vers la salle de bains.

— 19 h 20.

Elle se figea et croisa son regard par-dessus son épaule.

— Elle disait que Copley serait rentrée pour 18 heures.

L'air sombre, elle se hâta d'aller chercher le Sober-Up. Le remède, associé au café à emporter que Connors leur programma, dissipa le brouillard. Pour la deuxième fois de la journée, Eve grimpa à l'intérieur du massif 4 x 4.

— C'est moi qui lui ai mis ça en tête. Je l'ai fait délibérément, avec l'idée qu'elle laisserait échapper quelque chose par inadvertance, voire qu'elle me recontacterait après avoir creusé et découvert des faits nouveaux. Je n'aurais jamais imaginé qu'il serait assez stupide pour l'agresser. S'il l'a tuée...

— Tu vas trop vite en besogne, Eve. Ça ne te ressemble pas.

Elle ferma les yeux, rassembla ses esprits.

— Tu as raison. Je dois faire preuve de plus de discernement. Pas d'idées préconçues. Mais tu l'as dit toi-même : elle semblait avoir un peu peur de lui. Je ne lui ai pas proposé de protection, je n'ai pas voulu emprunter cette voie-là parce qu'elle pouvait être impliquée et que sa peur m'était utile.

Il ne servait à rien de se lancer dans des spéculations, se rappela-t-elle. Pour autant qu'elle le sache, c'était peut-être Copley qui était mort.

Son communicateur sonna de nouveau.

— Dallas.

— Dallas, nous sommes en chemin, annonça Peabody d'une voix pressée. Mais ça risque de nous prendre une vingtaine de minutes. Nous étions chez Sky et la circulation est délirante. On a appelé une voiture de patrouille pour accélérer les choses, mais il nous faudra sans doute plus d'un quart d'heure.

— Faites au mieux.

— On y sera dès que possible. On a identifié la victime ?

— Pas encore. Je vous tiens informée, répondit Eve avant de

remettre le communicateur dans sa poche.

À l'instant où Connors se gara derrière une voiture de patrouille, elle sauta hors du 4 × 4 et sortit son insigne. Elle se dirigea droit vers l'entrée où un agent en uniforme scanna son insigne et son visage avant de décocher un bref regard à Connors. Il hocha la tête.

— Quelle est la situation, agent... Kenseko ? demanda-t-elle en coulant un regard vers sa plaque nominative.

— Une victime de sexe féminin décédée d'une blessure à la tête. Une deuxième inconsciente, en route vers l'hôpital. Blessures à la tête et au visage. Un homme a été appréhendé, identifié comme étant John Jake Copley, habitant sur place. Il a identifié la femme blessée comme étant son épouse, Natasha Quigley. Il voulait partir avec elle, mais nous l'avons retenu ici. Il nous a donné du fil à retordre, lieutenant.

— Je prends le relais. Maintenez-le à l'écart pour le moment. C'est vous qui êtes arrivé le premier sur place ?

— Non, lieutenant. C'est l'agent Shelby. Elle a répondu à l'appel à police secours. Mon partenaire et elle se sont occupés de Copley.

— Restez à la porte, Kenseko. Mon équipière arrivera dans une quinzaine de minutes.

À peine entrée, elle entendit Copley crier depuis une autre pièce, menaçant d'attaquer en justice les agents, le service de police, voire l'État de New York.

Sans lui prêter attention, Eve préleva la bombe de Seal-It dans le kit que Connors lui tendait et s'en servit tout en balayant les lieux du regard.

Elle s'attendait à y découvrir Martella, ce qui confirma sa règle à propos des idées préconçues.

Une jeune femme brune gisait à terre, la tête appuyée sur le rebord en marbre de la cheminée. Son visage tourné vers le plafond était marqué par une longue et profonde entaille courant du front à sa tempe droite. Une flaque de sang s'était répandue sur le sol, sur le marbre et tout autour de son bras tendu, imprégnant son manteau bleu vif et son écharpe aux motifs élaborés.

— Catiana Dubois.

— La secrétaire personnelle ?

— Elle-même. Quelqu'un l'a retournée, quelqu'un a déplacé le corps. Bon sang. Kenseko !

Celui-ci se précipita depuis l'entrée.

— Oui, lieutenant ?

— Est-ce que vous ou votre équipier avez retourné le corps ?

— Non, lieutenant. L'agent Shelby nous a dit que la scène du crime avait déjà été altérée à son arrivée.

— D'accord. Il y a des traces de lutte : fauteuil poussé en arrière,

table retournée, éclats de verre et vaisselle cassée. Et ceci.

Elle indiqua du menton un grand vase en cristal épais à présent taché de sang. D'autres traces sanglantes étaient visibles sur le sol et sur le tapis à côté du vase fendillé.

— Que faisiez-vous donc là, Catiana ?

Conformément à la procédure, Eve s'approcha du corps et se servit de son kit pour identifier formellement le corps.

— La victime est de sexe féminin, métisse, âgée de trente-trois ans. Il s'agit de Catiana Dubois, employée par Martella Schubert, sœur de Natasha Quigley. L'entaille profonde accompagnée d'hématomes qu'elle porte au front semble être la cause du décès. Elle est tombée ou a été poussée, la tête la première. Elle a heurté le rebord de l'âtre. Un choc violent. Des bottes à talons hauts, murmura-t-elle. Pas beaucoup d'adhérence. Elle perd l'équilibre, tombe et s'écrase contre la cheminée en marbre.

Elle saisit l'appareil de mesure que Connors lui tendait.

— Le décès remonte à moins d'une heure.

Avec précaution, Eve saisit les poignets de la morte et les souleva pour lui examiner les mains.

— Aucune lésion défensive visible, aucune trace de peau sous les ongles *a priori*. Morris y regardera de plus près. Son manteau est ouvert, son écharpe dénouée. Il fait froid dehors, il est donc probable qu'elle les ait défaits après être entrée. Elle se présente à la porte, le droïde la laisse entrer. On interrogera le droïde. Elle arrive ici...

Toujours accroupie près du corps, Eve tourna la tête pour examiner les alentours.

— Je ne vois ni tasses ni verres, intacts ou brisés. Aucun rafraîchissement n'a été servi. Elle a gardé son manteau, ce qui indique peut-être qu'elle comptait faire vite. Une dispute, un affrontement, une altercation. Avec qui ? Copley ou Quigley ? Celle-ci a reçu des blessures à la tête et au visage, mais Catiana a des mains délicates. Aucun signe qu'elle ait frappé qui que ce soit. Si elle s'est disputée avec Quigley au point d'en venir aux mains et de l'assommer à l'aide de ce vase, pourquoi gît-elle morte ici alors que le vase est là-bas ? Ça ne colle pas. Si elle s'est battue avec Quigley et que celle-ci l'a poussée et l'a tuée, qui a frappé Quigley avec le vase et pourquoi ? Bizarre.

» Bon, dit-elle en se relevant. Allons voir ce que Copley et le droïde ont à dire.

Bien que Copley ait cessé de crier, elle suivit la direction d'où provenaient un peu plus tôt ses imprécations.

Elle le trouva en train de fulminer en silence dans un petit salon à la décoration très masculine. Couleurs sombres, sièges en cuir, matériel vidéo haut de gamme, œuvres d'art et objets de collection

autour du golf.

L'un des policiers en uniforme – un homme d'âge mûr qui avait tout d'un vétéran – était tranquillement assis et travaillait sur son mini-ordinateur tandis qu'une jeune policière montait la garde derrière Copley.

Elle se redressa pour saluer Eve. Copley se releva d'un bond.

— Pour l'amour du ciel ! s'exclama-t-il. Ma femme a été agressée. Elle est peut-être en train de mourir et ces... ces idiots en uniforme m'obligent à rester ici. Il faut que j'aille à l'hôpital ! Que je me rende au chevet de Tash.

Eve tourna son attention vers le vétéran.

— Vous voulez bien contacter l'hôpital pour vous informer de l'état de santé de Mme Quigley ?

— Oui, lieutenant.

Il sortit.

— Asseyez-vous, monsieur Copley, dit Eve. Je reviens tout de suite. Agent Shelby, suivez-moi dans le couloir, je vous prie.

— À vos ordres, lieutenant.

— Je demande à être escorté auprès de ma femme immédiatement !

— Je vous ai dit de vous asseoir ! répliqua Eve.

Son ton dur prit Copley par surprise et le fit reculer.

— Et faites-nous une faveur à tous, ajouta-t-elle. Calmez-vous pendant que je fais mon travail.

Elle sortit de la pièce, s'éloigna de quelques pas et hocha la tête à l'intention de Shelby.

— Racontez-moi.

— Oui, lieutenant. J'étais en patrouille et sur le point de prendre ma pause quand l'appel est arrivé. Je n'étais qu'à trois rues de là, donc j'y ai répondu. Le Central a appelé à 18 h 59. J'étais sur place à 19 h 01.

— Vous êtes rapide, agent Shelby.

— Oui, lieutenant. J'ai frappé et sonné sans obtenir de réponse pendant deux minutes et vingt-deux secondes. J'étais sur le point d'en informer le Central quand un homme – qui s'est plus tard présenté comme étant John Jake Copley – a ouvert la porte. Il était visiblement perturbé, tenait des propos incohérents, et s'est précipité vers l'intérieur de la maison. Je l'ai suivi et j'ai vu la première victime étendue près de la cheminée et la seconde étalée près d'une table renversée à environ trois mètres de distance. J'ai été obligée d'ordonner – vainement – à M. Copley de se calmer tandis que je prenais le pouls des deux victimes. La femme qu'il avait identifiée comme son épouse, Natasha Quigley, était vivante. J'ai demandé une assistance médicale et des renforts car Copley se montrait de plus en

plus agité et faisait usage d'un langage injurieux.

— Vraiment ?

— Oui, lieutenant. Il m'a qualifiée de pauvre nulle et de connoise stupide avant d'essayer de lever la main sur moi. J'ai été contrainte de le neutraliser.

— Ce bleu sur votre mâchoire, c'est lui ?

— Un coup reçu pendant que je le neutralisais, oui.

— À votre place, je me serais peut-être sentie obligée de le lui rendre au centuple. Le neutraliser était un meilleur choix.

Un léger sourire se forma sur les lèvres de Shelby.

— Oui, lieutenant. Les agents Kenseko et O'Ryan sont arrivés ensuite, ainsi que l'équipe médicale, respectivement à 19 h 08 et 19 h 09.

Elle s'éclaircit la gorge et cligna brièvement les yeux quand Connors lui tendit un verre d'eau.

— Allez-y, l'encouragea Eve. Hydratez-vous un peu avant de terminer votre rapport.

— Oui, lieutenant. Merci.

Elle avala plusieurs longues gorgées.

— Pendant que mes collègues emmenaient M. Copley dans une autre pièce et que les ambulanciers s'occupaient de Mme Copley, j'ai recontacté le Central qui m'a informée que Copley devait être retenu sur place jusqu'à votre arrivée. La personne ayant contacté police secours, qui s'était identifiée comme étant Natasha Quigley, avait été agressée durant l'appel et avait poussé un cri à la fin de celui-ci.

Shelby tourna la page de son calepin.

— « JJ ! Qu'est-ce que tu fais ? JJ ! Arrête, arrête ! Non ! » Puis la communication a été coupée. Il y a un communicateur de poche cassé par terre sur le lieu du crime.

— Oui, je l'ai vu. Bon travail, Shelby. Restez dans le coin.

Eve échangea un regard avec Connors.

— Et si tu te joignais à moi pour la suite ? Ta présence ajoutera une couche d'intimidation supplémentaire.

— Toujours ravi de pouvoir t'aider. Agent Shelby, vous devriez appliquer une compresse froide sur votre mâchoire.

— Ça ira, monsieur. Merci. Il m'a simplement donné un coup d'épaule pendant que je cherchais à l'immobiliser.

— Pas de compresse avant d'avoir documenté l'agression, ordonna Eve. Résister et agresser un agent va chercher loin.

Eve retourna dans le salon. Copley faisait les cent pas en buvant ce qui ressemblait à du whisky dans un verre trapu. Il avait visiblement convaincu Shelby de lui retirer les menottes à un moment ou à un autre, et ce n'était pas plus mal.

Elle hocha de nouveau la tête quand O'Ryan s'approcha pour lui

murmurer quelque chose à l'oreille.

— Restez à côté, dit-elle. Monsieur Copley ?

Il fit brusquement volte-face, manquant renverser son verre.

— C'est quoi ce délire ? Une folle débarque chez moi et agresse...
C'était l'employée de Tella ? Katherine ?

— Catiana.

— C'est ça ! Bon Dieu... Elle était morte. On voyait qu'elle était morte. Ses yeux qui vous fixaient. Et le sang... Mais Tash. J'ai accouru après l'avoir entendue hurler. J'ai dévalé l'escalier en criant son nom et elle était étendue là, elle saignait. Je me suis précipité vers elle, j'ai essayé de la relever. Je n'arrivais pas à savoir si elle était vivante ou morte. Je n'arrivais pas à savoir... J'ai cru qu'elle était morte. Pourquoi cette femme a-t-elle attaqué Tash ?

— Je doute qu'elle l'ait fait. La scène raconte une autre histoire.

— Mais c'est forcément ça !

— Vous avez du sang sur votre chemise. Et sur votre pantalon.

— Tash... C'est le sang de Tash. J'ai essayé de la soulever. Je l'ai entendue crier et je me suis précipité au rez-de-chaussée. Ça n'a duré que quelques secondes. Pas plus de quelques secondes. Il n'y avait personne. Cette folle a voulu tuer ma femme. Tash aura résisté, l'aura jetée à terre.

— Après avoir été assommée ?

— Peut-être que cette folle a frappé Tash pendant qu'elles se disputaient, Dieu seul sait à propos de quoi. Tash a dû faire une chute, ou peut-être qu'elles ont glissé et sont tombées toutes les deux. Comment le saurais-je ?

— À quelle heure êtes-vous rentré de votre partie de golf ?

— Je ne sais pas trop. Vers 18 heures, je dirais.

— Et ensuite ?

— Ensuite quoi ?

— Qu'avez-vous fait en arrivant chez vous ?

— Je suis monté, j'ai échangé quelques mots avec ma femme. On a parlé de sortir dans la soirée pour prendre un verre, aller dîner. J'ai pris une douche rapide et je me suis changé, s'il vous faut tous les détails. J'ai fait des étirements puis j'ai allumé l'écran. J'étais en train de me détendre, comme tout le monde un dimanche soir, quand j'ai entendu Tash crier en bas.

— Vous êtes-vous disputé avec votre femme ?

— Quoi ? Bien sûr que non !

— Et avec Catiana Dubois ?

— Non ! Je la connaissais à peine ! Elle travaille pour ma belle-sœur. Je veux voir ma femme. Je veux savoir comment elle va.

— Son état est grave, annonça Eve. Elle a un œdème cérébral et va subir une opération chirurgicale.

Copley devint blanc comme un linge en entendant ces mots.

— Les médecins pensent qu'elle se remettra, ajouta-t-elle.

— Lieutenant, votre coéquipière arrive, annonça Kenseko.

— Merci. Demandez à l'inspecteur qui l'accompagne d'isoler le droïde domestique et de l'interroger.

— Bien, lieutenant.

— Interroger le droïde ? s'emporta Copley. M'interroger, interroger une putain de machine, pendant que ma femme subit une opération du cerveau. Vous ne pouvez pas me garder ici.

— Elle peut, annonça Connors en se positionnant devant la porte. Elle peut tout à fait.

— Ne vous mettez pas en travers de mon chemin ! l'avertit Copley en reculant néanmoins d'un pas. J'ai des droits ! Vous ne pouvez pas me garder dans cette pièce. Je ne suis pas en état d'arrestation. Je suis libre d'aller et venir comme j'en ai envie !

— On peut arranger ça, décida Eve en jetant un coup d'œil à une Peabody hors d'haleine. Peabody, lisez ses droits à M. Copley.

— Qu'est-ce que vous racontez ? Vous avez tous perdu la tête ! Je m'en vais.

Il tenta de s'échapper au pas de course. Eve pivota sur elle-même, mais Connors fut plus rapide ; il tendit simplement la jambe. Copley trébucha et s'écala face contre terre.

— Oups, commenta Connors.

— Peabody, immobilisez le suspect et lisez-lui ses droits. John Jake Copley, vous êtes soupçonné de meurtre et en état d'arrestation pour tentative de meurtre, violence volontaire et coups et blessures contre un officier de police.

— Vous avez le droit de garder le silence... eut le temps de dire Peabody avant que sa voix soit couverte par les cris indignés de Copley.

— Remettez-le entre les mains de l'agent Shelby. Qu'elle et les deux autres agents l'escortent jusqu'au Central pour être placé en détention. J'irai m'occuper de lui quand nous aurons terminé ici.

— Laissez-moi vous aider, Peabody.

Connors força Copley à se relever puis Peabody et lui firent sortir le suspect qui hurlait toujours sa colère.

— Waouh... Et dire que je trouvais que Sky était un asile de fous ! lança McNab en entrant. Le droïde est éteint depuis 18 h 30, lieutenant.

— Éteint ?

— Ouais, éteint. Il y a un droïde auxiliaire, mais celui-là n'a pas été rallumé depuis à peu près midi. Le droïde domestique principal indique que Mme Quigley lui a ordonné de se désactiver, comme elle le fait souvent le dimanche lorsqu'ils ne reçoivent personne. Son

rapport n'indique aucune allée et venue depuis votre passage avec Connors plus tôt dans la journée.

— Vérifiez la caméra de sécurité et faites une copie de la vidéo.

— Tout de suite.

Eve sortit son communicateur pour contacter le Central.

— Central, rejouez l'appel d'urgence passé par Quigley, Natasha depuis ces coordonnées à 18 h 56.

— *Reçu. Un instant. Aucun enregistrement vidéo. Audio uniquement. Lecture immédiate.*

« Police secours, quelle est la raison de votre appel ?

— Elle est morte ! Je crois qu'elle est morte ! Oh, mon Dieu, Cate. C'est... Attendez... Mon Dieu. Ici Natasha Quigley au 18 Vandam Street. Je veux signaler un... JJ ! Oh, JJ, il s'est passé quelque chose d'affreux. JJ ! Qu'est-ce que tu fais ? JJ, arrête, arrête ! Non ! »

Eve entendit un cri, un bruit sourd, et s'imagina le communicateur heurtant le sol. Puis l'enregistrement s'arrêta.

— *Lecture terminée.*

— D'accord. Copiez l'enregistrement dans mes fichiers. Dallas et Peabody, ainsi que l'inspecteur McNab, actuellement sur place. Dallas et Peabody se rendront au Central pour interroger Copley, John Jake, désormais soupçonné de meurtre et arrêté pour plusieurs chefs d'accusation associés.

— *Reçu.*

— Dallas, fin de transmission. Je te tiens, murmura-t-elle pour elle-même.

— Ton suspect est en route pour le commissariat, lui annonça Connors.

— Et il y mijotera quelque temps encore. Une fois qu'on aura terminé ici, je veux aller à l'hôpital voir comment va Quigley. Si elle a repris connaissance, nous recueillerons son témoignage. Tu peux rentrer à la maison.

— Pourquoi cherches-tu à me punir ?

— Comme tu voudras, dit-elle en secouant la tête.

Elle ressortit avec lui et rejoignit Peabody.

— Catiana Dubois me plaisait bien, dit celle-ci. Il y avait quelque chose de plaisant chez elle.

— C'est vrai. Contactez la police scientifique et la morgue. Faisons le nécessaire pour que justice soit faite en son nom.

— Dire que je me suis en quelque sorte plainte de devoir bosser pour un sale type en guise de victime. Et maintenant... souffla-t-elle en posant de nouveau le regard sur Catiana.

— Je sais.

Eve s'accroupit pour examiner le communicateur cassé.

— On dirait que quelqu'un l'a piétiné. Elle lâche l'appareil, il fonce sur elle, l'écrase du pied. Le vase est là, posé sur la table, à portée de main. Il s'en empare, charge vers elle en piétinant le téléphone et la frappe à la tête.

Avant même qu'elle le demande, Connors lui tendit une pochette pour pièce à conviction. Elle y plaça le téléphone et scella la pochette.

— Il lâche le vase sans la frapper une deuxième fois, contrairement à Ziegler. Le vase est lourd et massif. Il se fendille mais ne se brise pas. Croit-il qu'écraser le téléphone effacera l'appel à police secours ? Est-il trop remonté, trop enragé pour réfléchir ? Il veut frapper, attaquer, puis tout mettre sur le dos d'une morte ? Il était en haut, à s'occuper de ses affaires, quand il a entendu sa femme crier et est accouru.

— Mais il n'y a aucune indication qu'il ait appelé de l'aide, une ambulance ou la police, si ? demanda Connors.

Elle leva les yeux vers lui tout en marquant le vase comme pièce à conviction.

— Non, aucune. Il a fallu à Shelby deux minutes pour arriver sur place et Copley a mis deux minutes de plus à répondre. Le temps de réfléchir à sa version des faits et de retrouver un semblant de contrôle. Pas assez, par contre, pour mettre en scène une effraction ou un cambriolage. Il pense avoir deux mortes dans son séjour, jusqu'au moment où Shelby vérifie et constate que le cœur de Quigley bat toujours. Il est désormais contraint de rejoindre sa femme pour régler définitivement le problème. Ou de s'enfuir. Mais Shelby l'en a empêché, après quoi les renforts sont arrivés. Impossible d'écarter trois flics de son passage. Il décide de jouer le rôle du mari indigné et inquiet de la victime.

Elle se releva.

— D'après moi, voici ce qui s'est passé, même s'il faudra discuter avec la sœur pour avoir confirmation. Catiana se présente à la porte. Copley la fait entrer. Ils arrivent dans le séjour, se disputent. Peut-être savait-elle quelque chose, ou peut-être l'en a-t-il simplement soupçonnée. Il s'emporte, la pousse. Elle fait une mauvaise chute et se tue. Il a à peine le temps de penser : « Regardez ce qu'elle m'a fait faire ! » Sa femme arrive. Elle voit le corps et appelle police secours. Il n'était pas dans la pièce à ce moment-là.

Elle reporta son attention sur le corps, saisie par un sentiment de regret et de culpabilité.

— Que saviez-vous ? demanda-t-elle à Catiana. Quel était votre rôle dans tout ça ?

McNab arriva sur ces entrefaites et lui tendit un disque.

— J'ai fait la copie, Dallas. On voit la victime arriver à la porte mais pas qui la fait entrer. Vous jugerez par vous-même, mais j'ai trouvé qu'elle avait l'air perturbé, inquiet. Elle s'est précipitée à l'intérieur et parlait vite.

— Pas de son ?

— Non, seulement les images.

Les yeux toujours tournés vers Catiana, Eve glissa le disque dans sa poche.

« Si vous saviez quelque chose, quoi que ce soit, pourquoi êtes-vous venue ici ? Pourquoi ne pas vous être adressée à moi ? »

Mais il était désormais trop tard pour poser la question.

Le 4 × 4 massif se révéla être un bon choix quand il fallut y loger McNab et Peabody. Eve s'efforça de ne pas prêter attention à McNab qui s'amusait avec les commandes et les options à l'arrière pendant qu'elle travaillait sur son mini-ordinateur.

Catiana avait des parents divorcés. La mère – remariée – habitait Brooklyn. Le père, également remarié, vivait lui à Phoenix, en Arizona. Une sœur, mariée, deux enfants, à New Rochelle.

Eve devrait se rendre à Brooklyn pour annoncer le décès. Mais cette triste tâche attendrait qu'elle se soit arrêtée au chevet de Quigley. Il fallait que... Était-ce une odeur de chocolat qu'elle captait d'un seul coup ?

Elle pivota sur son siège et foudroya Peabody du regard.

— Qu'avez-vous sur la lèvre supérieure, inspecteur ?

Peabody s'essuya précipitamment la bouche.

— Euh... Un peu de chantilly. C'est du chocolat chaud. Du *vrai* chocolat chaud. Je n'ai pas pu m'empêcher. C'est McNab qui l'a programmé.

Nullement décontenancé, l'intéressé gratifia Eve d'un grand sourire.

— Votre mini autochef à l'arrière propose une grande sélection de boissons. Peabody rêvait d'un chocolat chaud. Vous en voulez aussi ?

« Oui », songea Eve.

— Non, répondit-elle.

— L'équipement est top à l'arrière, dit McNab à Connors. La totale.

— On fait ce qu'on peut, répondit Connors.

— Centre de loisir complet avec vidéo, télévision, musique, livres, gestion personnalisée des programmes en mode solo, duo ou véhicule. Et puis vous avez...

— Il sait probablement ce qui se trouve dans sa propre voiture, l'interrompt Eve.

— Ajoutez-y les plats et les boissons et on pourrait voyager jusqu'en Utah.

— Nous vous ferons signe pour notre prochain voyage pour

l'Utah. En attendant, nous sommes légèrement plus préoccupés par une affaire de meurtre qui a eu lieu ici même.

— Puisque vous en parlez, j'ai transféré la vidéo filmée par la caméra sur cet écran.

McNab détourna ses yeux verts du visage d'Eve pour regarder l'écran. Il sirota une gorgée de son propre chocolat chaud.

— Nous serons peut-être en mesure d'affiner l'image et d'analyser l'ombre de la personne qui a ouvert la porte à la victime. Ce n'est pas gagné d'avance, mais autant essayer. J'ai lancé le programme pour lire sur les lèvres de la victime. Ça a plus de chances d'aboutir, mais son visage n'est pas tourné vers la caméra et elle a levé la main devant sa bouche à un moment, donc le résultat sera haché.

Parfois, Eve oubliait qu'il était loin d'être idiot.

— Bien. Restez là-dessus. Voici ce que nous allons faire, dit-elle à Peabody. On parlera d'abord à Quigley pour tâcher d'obtenir les détails, si c'est possible. Peu probable qu'elle tente de protéger Copley, mais si elle essaie, nous pourrons rediffuser le message qu'elle a laissé à police secours et insister un peu. Un corps, une épouse à l'hôpital, aucune trace d'effraction. Même une armée d'avocats aura du mal à l'extraire d'un tel borbier.

Elle jeta un regard à McNab.

— Encore mieux si l'identification de l'ombre fonctionne. Si Copley a bien ouvert la porte à la victime, cela contredira sa version affirmant qu'il se détendait à l'étage quand l'incident a eu lieu. Par ailleurs, je veux établir un lien avec le meurtre de Ziegler. Ça va demander des efforts, mais on y arrivera. Avec le témoignage de Quigley, on peut le laisser mariner un peu. La mère de la victime habite à Brooklyn. Il faudra y aller et la prévenir.

— Bon sang... Moins de deux jours avant Noël. Perdre quelqu'un, c'est toujours terrible mais là, c'est encore pire.

— Elle a un mari et un beau-fils qui habitent avec elle. Ainsi qu'une autre fille à New York. Ça l'aidera un peu à surmonter le choc. La victime lui a peut-être parlé de Ziegler ou de Copley. Nous devons récupérer tous les éléments possibles. Il faudra aussi retourner parler aux Schubert, au plus tôt. Et je veux passer par la morgue pour avoir la cause officielle du décès et l'avis de Morris à son sujet. Je l'ai déjà averti.

— Copley va mariner un long moment, fit remarquer Peabody tandis que Connors s'engouffrait dans le parking à étages de l'hôpital. Un long moment qui lui permettra d'inventer une histoire que ses avocats se feront un plaisir de peaufiner.

— Qu'ils peaufinent autant qu'ils veulent, ça ne marchera pas. Pas après que sa femme nous aura confirmé depuis son lit d'hôpital que c'est lui qui l'a agressée. Laissez-le un moment avec moi en salle

d'interrogatoire et il avouera tout. Je lui ferai cracher le morceau.

Eve s'en fit le serment comme ils descendaient de voiture et se dirigeaient vers l'entrée principale.

McNab avait les yeux rivés sur son mini-ordinateur.

— La lecture labiale ne nous apprend pas grand-chose, Dallas. On voit qu'elle dit : « faut que je vous parle », « entrer » et « je me suis souvenue ». C'est tout. Après ça, la victime est entrée dans la maison, hors de portée.

— Et l'ombre ?

— Je travaille dessus mais, pour être franc, il n'y a aucune garantie.

— Faites le maximum.

Elle traversa le hall d'entrée coloré avec sa cafétéria très fréquentée, passa devant un groupe d'écoliers en uniforme qui entonnaient des chants de Noël face à un grand sapin et s'adressa directement à l'agent de sécurité.

— NYPSD, lui dit-elle en présentant son insigne. Voici ce dont j'ai besoin, et au plus vite. Je veux connaître l'étage et le numéro de chambre de Mme Quigley Natasha, ainsi que le nom du médecin qui s'occupe d'elle. Elle a été transportée ici un peu plus tôt avec une blessure grave à la tête.

— Je ne suis pas censé accéder aux informations concernant les patients sans l'autorisation de mon superviseur.

— À cet instant précis, votre superviseur, c'est moi. Mme Quigley, Natasha. Tout de suite. Si elle meurt avant que je puisse lui parler, je reviendrai m'occuper de votre cas.

— Bien, madame.

Il s'éloigna d'un pas rapide.

— Je déteste qu'on m'appelle « madame » mais bon.

— Le temps que tu lui demandes tout ça, McNab ou moi aurions pu pirater leur serveur pour t'obtenir les infos.

— Et ça aurait été marrant, regretta McNab.

— La prochaine fois.

Eve s'avança à la rencontre de l'agent de sécurité qui revenait vers eux.

— Elle est au sixième étage. Ou plutôt, ils l'emmèneront au sixième. Son opération est toujours en cours. Son médecin est le Dr Campo.

— Bien. Merci.

Elle mit directement le cap sur les ascenseurs.

— Si l'opération n'est pas terminée, je doute qu'on puisse l'interroger avant un bon moment, maugréa-t-elle en entrant dans la cabine. Insistons auprès des infirmières pour avoir plus de détails. Après quoi nous aviserons.

Au sixième étage, l'ascenseur s'ouvrit sur un autre hall, moins vaste mais également décoré pour les fêtes. Quelques personnes à l'air anxieux patientaient sur les sièges usés d'une salle d'attente équipée de distributeurs automatiques.

Le grand sourire de la réceptionniste s'affaissa quand Eve brandit son insigne.

— J'ai besoin d'informations à propos de Quigley, Natasha. Elle est opérée par un certain Dr Campo.

— La loi relative à la protection des patients...

— Ne s'applique pas ici ! affirma Eve en faisant claquer son insigne sur le comptoir. Quigley a été victime d'une agression. J'ai un suspect en détention qui a tué une autre femme avant d'essayer de tuer Quigley. J'ai besoin de connaître son état de santé, tout de suite.

— Je dois d'abord confirmer votre identité ainsi que celle de ceux qui vous accompagnent. Cela fait, je pourrai vous mettre en rapport avec l'unité de soins. L'infirmière en chef, Janis Vick, sera en mesure de vous fournir les détails dont elle dispose.

— Allez-y.

Pendant ce temps, Connors se dirigea vers les distributeurs. Il connaissait les goûts de chacun ; il rapporta deux sodas à l'orange pour McNab et Peabody puis tendit un Pepsi à Eve.

Avant qu'elle puisse l'ouvrir, l'hôtesse se retourna vers eux.

— Identités confirmées. Vous pouvez y aller, c'est juste derrière cette double porte.

Laquelle émit un bourdonnement, suivi d'un cliquetis, avant de s'ouvrir avec lenteur.

Ils furent accueillis par toujours plus de décorations de Noël, des lumières plus vives et le frottement discret des semelles de caoutchouc sur le sol carrelé. Une puissante odeur d'hôpital assaillit les narines d'Eve, qui sentit son estomac se nouer. Effluves de maladie, d'antiseptique, de nettoyeurs industriels... accompagnés d'accents métalliques qu'elle associait à la peur.

Elle s'approcha du large comptoir en demi-cercle où une partie des soignants – tous porteurs de blouses colorées probablement censées égayer l'atmosphère – travaillaient sur leurs communicateurs ou leurs ordinateurs.

— Janis Vick ?

Une femme penchée sur un ordinateur leva un doigt. Une ligne bleue serpentait en travers de ses cheveux gris coupés très court. Elle se leva et s'approcha.

— Lieutenant ? Vous vouliez connaître l'état de Natasha Quigley. Elle est toujours en salle d'opération.

— J'avais compris.

— Je peux vous dire qu'il y a eu des complications. Sa pression

artérielle a chuté et, à un moment, son cœur s'est arrêté. Le Dr Campo a trouvé la source d'une seconde hémorragie dissimulée par la première. Ils ont pu stabiliser l'état de la patiente pendant que le Dr Campo stoppait les saignements. Même si son état est désormais classé comme critique, la responsable des infirmières en chirurgie indique, comme je vous le disais, que la patiente est actuellement stable.

— Combien de temps avant qu'elle sorte du bloc opératoire ?

— Je ne peux pas vous le dire. Mais d'après ce que j'ai compris, l'opération devrait être terminée d'ici une heure. À partir de là, la patiente sera suivie en salle de réveil. Il pourra s'écouler deux heures, ou plus, avant qu'elle soit en mesure de vous parler.

— Quelles sont ses chances ? Vous n'êtes pas infirmière en chef de ce service par hasard, insista Eve en voyant Vick hésiter. Vous avez forcément une idée.

— Ce que je peux vous dire, c'est que cette patiente a eu de la chance. Le Dr Campo est, selon moi, l'une de nos meilleurs neurochirurgiens. Vu que c'est elle qui a opéré, je dirais que les chances de la patiente sont bonnes. Si vous me donnez un moyen de vous joindre, je veillerai à ce que vous soyez prévenue quand elle sera en salle de réveil.

Eve estima que c'était la meilleure option. Ils ne pouvaient pas attendre des heures avant de passer à la suite.

— J'imagine que vous voudrez vous occuper de Copley, dit Peabody tandis qu'ils repartaient vers le hall d'accueil. Je peux me charger de prévenir la mère. Je gère, affirma-t-elle devant le coup d'œil sceptique d'Eve. Vous pourrez travailler Copley au corps pendant que McNab et moi irons à Brooklyn informer la famille.

Eve décapsula sa boisson et prit le temps de réfléchir.

— Ça nous fera gagner du temps. Je ferai une première tentative avec lui pendant que vous parlerez aux proches de Catiana Dubois. Si je ne parviens pas à le faire craquer seule, nous verrons où en est Quigley puis nous nous attaquerons à lui ensemble. Il faut que vous interrogiez la mère et qu'elle implique la sœur. Faites-en sorte qu'elles vous révèlent tout – le moindre mot, j'insiste – ce que la victime aurait pu dire au sujet de Ziegler, de Copley, de Quigley. Il nous faut une idée plus claire de leurs liens. Chaque détail compte à présent.

— Je sais.

— Vous voulez un véhicule ?

— Ce serait chouette, dit Peabody. Mais le métro sera sans doute plus rapide, admit-elle avec un soupir.

— Contactez-moi dès que vous aurez terminé, ordonna Eve.

Laissant McNab et Peabody à leur mission, elle ressortit en compagnie de Connors.

— Je n'aime pas lui déléguer l'information aux familles, dit-elle. Ça va lui peser plus longtemps qu'à moi.

— J'en doute, répondit Connors. Tu portes le poids de chacune des victimes dont tu as eu la charge.

Prétendre le contraire aurait été mentir, admit intérieurement Eve. Pourquoi se donner cette peine ?

— Je vais sans doute parler dans le vide, mais tu pourrais rentrer à la maison, dit-elle.

— Je ne me lasse pas de te regarder interroger un suspect.

— Comme tu voudras.

Tandis que Connors tenait le volant, elle sortit son communicateur pour contacter Mira.

— Navrée de vous déranger à votre domicile, dit-elle, mais vous disiez être désireuse d'observer Copley lorsqu'il passerait en salle d'interrogatoire.

Après s'être organisée avec Mira, Eve appela le Central pour s'assurer que Copley serait là où elle le voulait.

— Salle d'interrogatoire B, dit-elle comme Connors pénétrait dans le parking du Central. Reo est sur place. Copley s'est servi de son unique appel pour contacter son avocat plutôt que pour voir comment allait sa femme. L'avocat est sur place et fait son petit numéro.

— On n'en attendait pas moins.

Eve lança un regard méfiant vers l'ascenseur avant de se décider malgré tout à l'emprunter.

— La dernière fois que je suis montée dans cette cabine, un Papa Poivrot a lâché un pet nucléaire tout en me montrant son engin pas très ragoûtant.

— Ta vie est tellement pittoresque.

— Je suis presque sûre qu'il a vomi après que je suis descendue. D'après ce qu'on m'a dit, ils ont fermé cet ascenseur pendant deux heures.

Elle huma prudemment l'air.

— Ça sent encore un peu le nettoyant.

— Espérons que ce trajet sera moins mouvementé.

Ce fut le cas. Eve se rendit directement à son bureau.

— Je fais préparer un dossier : les photos du corps et de Quigley prises par Shelby en arrivant sur les lieux, les images de la scène de crime elle-même et l'appel à police secours.

— Et Ziegler ?

— Second dossier. Je le garderai sous la main, en fonction de ce qui se passe. Il ne sait pas dans quel état se trouve sa femme. Je vais pouvoir jouer là-dessus. Son avocat n'en sait rien non plus du fait de la loi sur la protection des patients. Donc ils ignorent que je ne l'ai pas encore interrogée.

— Tu vas mentir.

— Ça tombe bien, je suis une excellente menteuse.

Elle regarda l'heure.

— Il a largement eu le temps de mariner. L'avocat a dû lui dire de se taire, mais il n'en sera pas capable.

— Il est... prompt à s'emporter. Et tu vas exploiter cette faiblesse, dit Connors en se tournant vers elle.

— Absolument. Il ne sait pas où en est Quigley. Mais il a inventé une histoire et il va vouloir la raconter.

— Et avocat ou pas, tu vas veiller à ce qu'il le fasse.

— C'est l'idée, dit-elle en rassemblant les documents dont elle avait besoin. Si jamais tu t'ennuies dans ton rôle d'observateur, je viendrai te trouver quand j'aurai fini. Et si tu veux rentrer, vas-y.

Il la prit par les épaules et l'embrassa.

— Je resterai ici.

Armée de ses dossiers, elle se dirigea jusqu'à la salle d'interrogatoire B et entra.

— Dallas, Lieutenant Eve, débute l'interrogatoire de Copley, John Jake au sujet des affaires H-28901 et H-28902. M. Copley a exercé son droit à une représentation juridique.

— Edie McAllister, du cabinet Silbert, Crosby et McAllister, représentant M. Copley.

— Officiellement noté.

— En tant que conseillère de M. Copley, je demande sa libération immédiate.

L'avocate détachait soigneusement chaque mot, sur le ton indigné d'une professionnelle sûre de son bon droit.

— Il est retenu ici depuis près de trois heures, poursuivit-elle. On l'a empêché d'accompagner sa femme blessée à l'hôpital. On l'a empêché de contacter ledit hôpital pour s'enquérir de l'état de santé de son épouse. Un traitement aussi extrême est...

— Vous êtes consciente que tout porte à croire que M. Copley est responsable des blessures de sa femme ?

Copley abattit son poing sur la table en faisant tinter les chaînes qui l'y attachaient.

— C'est un mensonge !

L'avocate, une blonde aux cheveux bouclés vêtue d'un tailleur rouge plein de prestance, posa la main sur la sienne.

— Calmez-vous, JJ. Vous n'avez aucune preuve de cela, reprit-elle à l'adresse d'Eve. Et M. Copley affirme qu'il a trouvé sa femme inconsciente. Nous sommes convaincus, et l'analyse de la scène montrera, que Catiana Dubois a agressé Mme Quigley avant de décéder durant la lutte qui s'est ensuivie.

— Si c'est le genre de déclaration préliminaire que vous

envisagez de faire au procès, ça ne vous mènera pas très loin. Catiana Dubois s'est présentée à votre domicile – vos propres vidéos de sécurité le prouvent et indiquent qu'elle était affectée à son arrivée. Vous l'avez fait entrer et vous vous êtes disputés. Vous avez un tempérament explosif, Copley, je peux en attester personnellement. Vous l'avez poussée. Elle est tombée et sa tête a heurté le rebord en marbre de la cheminée du séjour.

— Je ne l'ai jamais touchée ! Je la connais à peine. Je ne l'avais jamais vue.

Eve sortit la photo de Catiana prise sur les lieux du crime et la jeta négligemment sur la table.

— Vous n'avez pas vu ceci ? Dans votre propre séjour ?

Il baissa brièvement les yeux vers la photo puis détourna le regard.

— Je voulais dire que je ne l'avais jamais rencontrée auparavant. Je ne l'ai pas fait entrer. J'étais à l'étage. Natasha a dû lui ouvrir.

— Et, d'après votre conte à dormir debout, Catiana aurait ensuite agressé votre femme. Pourquoi ?

— Comment le saurais-je ?

— M. Copley n'est au courant d'aucun contentieux entre son épouse et la défunte, annonça McAllister d'une voix ferme, qui cherchait à concentrer l'attention d'Eve sur elle plutôt que sur son client. Cependant, en tant que secrétaire personnelle pour la sœur de Mme Quigley, la défunte s'impliquait souvent dans des affaires intimes, dit-elle.

Ignorant l'avocate, Eve s'adressa de nouveau directement à Copley.

— Comment est-ce possible ? Je croyais que vous la connaissiez à peine ? Où est la vérité, Copley ? Vous la connaissiez à peine ou bien elle fourrait son nez dans vos affaires ?

— Je ne lui prêtais pas attention. Elle s'occupait de la vie sociale de Tella, de trucs de gonzesses.

— Qu'entendez-vous par « trucs de gonzesses » ?

— Organiser des fêtes, faire les magasins, aller déjeuner dehors, répondit-il avec un haussement d'épaules. Club de jardinage et toutes ces activités pour femmes.

Eve fit un grand sourire à McAllister.

— C'est votre truc, à vous ? Fêtes et déjeuners entre copines ? C'est comme ça que votre nom est arrivé sur l'en-tête du cabinet ? Grâce à vos cours de jardinage ?

— Il est clair que mon client voulait dire que la victime gérait l'agenda personnel de sa belle-sœur.

— Je crois que nous savons toutes les deux ce qu'il voulait dire et que ses paroles trahissent sa misogynie crasse. Mais laissons couler

pour le moment. Étiez-vous au courant d'une quelconque tension entre votre épouse et la défunte ?

— Non. Je ne me mêle pas de ce genre de choses. Mais elle a attaqué Tash, c'est évident.

— Au contraire, c'est impossible.

Eve sortit un autre cliché.

— Comme vous pouvez le voir, il y a plus de trois mètres entre le corps de la défunte et celui de Mme Quigley. Comment Catiana Dubois a-t-elle fait pour frapper votre femme à la tête avec ce vase en cristal épais alors qu'elle était morte à trois mètres de là ?

— Ne dites pas n'importe quoi ! gronda Copley, ce qui incita son avocate à lui ordonner de se taire. Cette garce a attaqué Tash. Tash s'est défendue. La garce est tombée, s'est cogné la tête. De la légitime défense, c'est clair. Puis Tash a tenté de s'éloigner, de monter me chercher, mais n'a pas réussi à aller plus loin.

— Amusons-nous un peu avec cette hypothèse. Vous voyez déjà où ça va nous mener, ajouta-t-elle sur le ton de la conversation à l'intention de McAllister. Catiana attaque votre femme, la frappe à la tête avec ce vase ; celui qui se trouve là, fendu et éclaboussé de sang, sur le sol près du corps sans connaissance de votre femme. Après quoi, étonnamment, malgré sa fracture et son œdème crânien, votre femme parvient à se battre avec la défunte et la repousse à l'autre bout de la pièce où – comme c'est pratique ! – elle tombe et se tue en heurtant la cheminée. Ensuite, par un effort de volonté miraculeux, votre femme traverse de nouveau la pièce jusqu'à l'endroit où elle avait été agressée et s'effondre.

— C'est une coriace.

— Sa neurochirurgienne est d'accord avec vous. Elle affirme également que votre petit scénario est impossible. Ce que confirmera notre reconstitution des faits.

Sans quitter Copley du regard, Eve se laissa aller en arrière dans une posture presque décontractée.

— Vous vous êtes disputé avec Catiana et vous l'avez poussée, tout comme vous aviez poussé votre partenaire de golf au country club, Van Sedgwick.

— C'est ridicule. C'est un mensonge. Il a glissé. Je n'ai jamais...

— Sauf que cette fois, ce n'est pas dans un plan d'eau que votre victime est tombée. Votre geste a provoqué la chute de Catiana Dubois, et sa mort.

Eve s'inclina légèrement en avant et durcit tout aussi légèrement le ton :

— Où êtes-vous allé ensuite ? Vous êtes-vous enfui, paniqué, en essayant de trouver le moyen de dissimuler la vérité ? Un accident. Il fallait que ça ressemble à un accident.

Sa voix s'était faite plus forte, plus acerbe tandis que ses doigts pianotaient de plus en plus vite sur la photo de la scène de crime.

— Mais quand vous êtes revenu dans le séjour, Natasha s'y trouvait et avait tout vu. Elle allait devenir un obstacle ! Vous n'alliez pas la laisser faire. Il fallait la faire taire, et au plus vite. Alors vous avez saisi le vase et lui êtes tombé dessus.

Copley se redressa brusquement en faisant trembler la table.

— J'étais à l'étage ! J'ai entendu Tash crier et je suis descendu pour l'aider. C'est ma femme, pauvre débile !

— JJ, arrêtez ! Asseyez-vous et pas un mot de plus. Mon client n'a rien de plus à dire.

— Très bien. Écoutons ce que Natasha Quigley a à dire.

Eve posa sur la table le mini-enregistreur contenant une copie de l'appel passé par Quigley et lança la lecture.

« Elle est morte ! Je crois qu'elle est morte ! Oh, mon Dieu, Cate. C'est... Attendez... Mon Dieu. Ici Natasha Quigley au 18 Vandam Street. Je veux signaler un... JJ ! Oh, JJ, il s'est passé quelque chose d'affreux. JJ ! Qu'est-ce que tu fais ? JJ, arrête, arrête ! Non ! »

Copley contemplait l'enregistreur, médusé. Eve arrêta l'appareil.

— Vous étiez trop furieux pour l'entendre, dit-elle. Trop emporté pour réfléchir. Il fallait agir. Agir tout de suite.

— C'est un faux ! Cet appel est un faux ! Elle gisait à terre quand je suis arrivé. Elle... Il devait y avoir quelqu'un d'autre. Quelqu'un d'autre devait se trouver sur les lieux. Peut-être qu'il me ressemblait. Elle était perturbée. Elle... Ce n'est pas à moi qu'elle parlait. Elle... a dit mon nom pour que je vienne l'aider.

— Vous devriez peut-être réécouter le message.

Eve relança l'enregistrement, sans l'interrompre malgré les imprécations de plus en plus hystériques de Copley.

— C'est vous qui avez manigancé tout ça. C'est vous ! Vous ! Vous avez une dent contre moi. Je l'ai su dès l'instant où vous avez interrompu notre réunion. Vous essayez de me piéger. Il y avait quelqu'un d'autre dans la maison. J'étais à l'étage.

— JJ, on s'en tient là, ordonna McAllister qui paraissait sur le point de l'agripper pour le forcer à rester assis. Pas un mot de plus. Vous m'entendez ?

— Peut-être était-ce plus que de la fureur, plus que de la panique. Peut-être avez-vous vu une occasion à saisir. La tuer, les tuer toutes les deux, en donnant l'impression qu'elles s'étaient battues. Une manière de faire en sorte que la voie soit libre pour Felicity et vous.

— Je n'ai pas... Comment êtes-vous au courant ? C'était vous ! C'est à cause de vous que Felicity a déménagé et qu'elle ne répond

plus à son communicateur. Sale garce ! Je devrais vous faire la peau !

— Dommage, je ne vois aucun objet contondant à portée de main.

À son tour, elle se leva d'un bond. Puis elle se pencha vers lui, impitoyable.

— Ziegler était au courant et il vous a fait chanter. Il vous réclamait toujours plus. Et ça ne se serait jamais arrêté. Alors vous y avez mis un terme vous-même. Vous avez donné une leçon à cette espèce d'ingrat. Catiana savait et elle n'a pas voulu entendre raison. Vous avez perdu votre sang-froid et l'avez jetée à terre. Au tour ensuite de Natasha. Il était temps d'en finir, une bonne fois pour toutes ! Alors vous lui avez fracturé le crâne. Vous pensiez avoir fini le travail, et vous auriez réussi si l'agent Shelby n'était pas arrivée si vite à la porte.

Elle poursuivit sa tirade, élevant la voix pour couvrir les cris outragés de Copley et les protestations de son avocate.

— Une femme flic à votre porte, la sale garce ! Qu'est-ce qu'elle peut bien comprendre de la situation ? Mais elle se met en travers de votre chemin, elle refuse de faire ce que vous lui ordonnez. À vous d'inventer une histoire bien convaincante, c'est votre gagne-pain après tout. Mais ça ne marche pas, Copley. Toutes les preuves sont là, affirma-t-elle en abattant la main sur le dossier.

— Tout est là. Ziegler...

Elle sortit la photo du coach sportif étendu sur son lit.

— Catiana...

Elle plaça à côté le cliché de la jeune femme morte.

— Et Natasha.

Troisième photo.

— Mais vous l'avez seulement laissée pour morte. Et c'est elle qui causera votre perte.

Copley était cramoisi, les yeux exorbités. Eve s'attendit presque à le voir exploser dans une déflagration de chair, de matière grise et de fureur.

Au lieu de quoi il s'effondra, pantelant, ses joues rouges luisantes de transpiration.

— Appelez un médecin ! ordonna McAllister en se précipitant pour s'agenouiller auprès de lui.

Eve jeta un coup d'œil vers le miroir sans tain puis se tourna vers la porte et l'ouvrit. Un instant plus tard, Mira apparut sur le seuil.

— Je suis médecin. Lieutenant, un peu d'eau, s'il vous plaît.

— Mince... Mira, Dr Charlotte, entre en salle d'interrogatoire pour examiner le suspect. Dallas, quitte la salle pour...

Elle s'interrompit et prit la bouteille d'eau que Connors lui tendait dans l'embrasure de la porte.

— Correction, Dallas reste dans la salle d'interrogatoire.

Elle décapsula la bouteille et la fit passer à Mira.

— Respirez lentement, monsieur Copley. Regardez-moi. Vous êtes en train de faire une crise d'angoisse. Respirez plus lentement. Buvez un peu d'eau.

— Peux pas... respirer...

Copley haletait en ouvrant des yeux grands comme deux lunes.

— Peux pas...

— Lentement. Tâchez d'inspirer et d'expirer lentement. Lieutenant, demandez qu'on nous envoie un secouriste.

— C'est déjà fait, annonça Connors quand Eve fit mine de dégainer son communicateur.

— Nous allons vous donner de l'oxygène, monsieur Copley. Ça vous soulagera. Nous allons vous aider et vous emmener à l'infirmerie.

— Son cœur, dit McAllister.

— Nous ferons tous les tests nécessaires, mais il s'agit d'une grosse crise d'angoisse.

— Mourir... Ma poitrine...

— Vous n'allez pas mourir, dit calmement Mira. Regardez-moi, monsieur Copley. Regardez-moi. Je suis le Dr Mira. Je voudrais que vous me regardiez et que vous écoutiez bien ma voix.

Quand le secouriste débarqua, Mira tendit la main vers son kit médical.

— Prenez sa tension artérielle, murmura-t-elle tout en sortant le masque à oxygène. Je vais placer ceci sur votre nez et votre bouche. Regardez-moi, JJ. Une fois le masque en place, je voudrais que vous respiriez lentement. Tranquillement.

— Hypertension sévère, docteur. Il y a de la benzodiazépine dans le kit.

— Attendons un peu. JJ, je sais que votre poitrine vous fait mal, que respirer est difficile. Ça va passer. Respirez bien, lentement. C'est ça... Très bien... Dans quelques instants, vous allez ressentir un début de soulagement. Inspirez... Transportons-le à l'infirmerie.

— D'accord. Sa pression diminue.

— Que personne ne lui parle en dehors de ma présence ! lança l'avocate.

— On se calme, McAllister, lui conseilla Eve.

— Vos méthodes d'interrogatoire ont failli lui causer une crise cardiaque ! Ne me dites pas de me calmer.

Mira s'adressa à elle sur le même ton apaisant :

— Maître McAllister, c'est bien ça ? Votre client n'a pas eu de problème cardiaque mais une crise d'angoisse qui est en train de passer. Nous allons bien entendu l'examiner, faire les tests nécessaires et le soigner.

— Je veux qu'il soit immédiatement transporté à l'hôpital et examiné par son médecin personnel.

— Aucune chance, répliqua Eve, à moins que le Dr Mira ne le juge absolument nécessaire. Sortons d'ici, ordonna-t-elle comme McAllister se mettait à protester.

Elle sortit et s'éloigna de quelques mètres.

— Écoutez, dit-elle à l'avocate, nous savons toutes les deux que l'enregistrement montrera qu'il s'est énervé tout seul au point que sa colère se transforme en crise d'angoisse. Il était carrément apoplectique. Il a reçu une assistance médicale rapide et continuera à recevoir les soins appropriés. Mais cela se fera sur place.

— Je vais obtenir une injonction pour le transférer vers un établissement approprié à l'extérieur.

— Allez-y, essayez un peu. L'enregistrement et la réputation de Mira vous donneront tort. Je vais le faire tomber pour deux meurtres assortis d'une tentative. Il est fait comme un rat et c'est sa propre femme qui m'a fourni le fromage. Il nous a fait une foutue crise d'angoisse tandis qu'elle est passée sur le billard pendant des heures pour sauver son cerveau. Alors n'essayez pas de la positionner en victime !

— Je vous interdis de lui parler de nouveau sans accord médical.

Eve haussa les épaules.

— J'attendrai, répondit-elle avant d'incliner la tête sur le côté. Vos deux associés sont des hommes, n'est-ce pas ?

— Je ne vois pas quel rapport cela peut avoir avec la situation.

— Ils sont partis pour les fêtes. Pas disponibles ce soir, en tout cas. Sans quoi il ne vous aurait pas choisie pour le représenter dans cette affaire. Il n'a aucun respect pour vous, je pense que nous le savons toutes les deux. Il exploitera votre présence jusqu'à ce qu'un homme de votre cabinet soit disponible, mais pour lui, vous n'êtes qu'un bouche-trou.

— Vous êtes insultante.

— Moi ?

Eve regarda un autre secouriste pousser une civière vers la salle d'interrogatoire.

— Vous avez une drôle de conception de ce qui est insultant, ajouta-t-elle.

Elle patienta jusqu'à ce que Copley soit tiré à l'écart sur la civière, McAllister marchant à côté de lui tel un chien de garde.

Mira s'approcha.

— Je vais aller superviser les examens, mais je suis certaine qu'il a souffert d'une crise d'angoisse. Sa pression artérielle est revenue dans des valeurs acceptables et il respire normalement.

— Navrée d'avoir gâché votre soirée.

— Pas du tout. Cela fait partie du métier, non ? Vous ne pourrez pas reprendre l'interrogatoire ce soir, par contre. Impossible de l'approuver médicalement parlant et il est évident que son avocate fera tout pour vous en empêcher de toute façon.

— Je m'en doutais.

— C'était authentique. La crise d'angoisse. Et il me semble intéressant d'en tenir compte. Face à un stress extrême, il a eu une réaction à la fois physique et émotionnelle. La personne qui a tué Ziegler n'a pas paniqué.

— Tuer ne le perturbe pas autant que le fait d'en être accusé.

Cela soulevait néanmoins une vraie question à laquelle il faudrait trouver une réponse.

— Il était coincé dans la salle avec moi. Avec les preuves. Avec la vérité. Il n'a pas su faire face.

— C'est effectivement une possibilité. Je vais consulter ses antécédents médicaux pour voir s'il a déjà connu ce type de crise, s'il a été soigné pour ça.

Mira laissa échapper un soupir.

— C'est un affreux personnage, n'est-ce pas ? Quoi qu'il en soit, je vais le traiter au mieux et – à moins que les examens ne me donnent tort – il sera de nouveau prêt à être interrogé demain. Je vous enverrai mon rapport.

— Merci.

Eve demeura sur place pendant quelques instants tandis que Mira repartait vers le tapis roulant.

— Bon sang, je tuerais pour un café.

— Je ne serais pas contre une petite tasse, renchérit Connors.

Ils se rendirent ensemble jusqu'au bureau d'Eve.

— Je le tenais. Il était sur le point d'avouer, dit-elle en serrant le poing. Il n'écoutait pas son avocat, parce que c'était une avocate. Il s'est trahi lui-même avec son récit, s'est contredit. Un autre homme sur place qui lui ressemblerait comme deux gouttes d'eau ? Pitoyable.

Elle se laissa tomber sur son siège de bureau et but un café, sourcils froncés.

— Crise d'angoisse. Il avait les yeux carrément exorbités. Malgré tout le respect que j'ai pour Mira, ça ressemblait plutôt à un accès de rage. Il aurait voulu me sauter dessus. S'il avait eu une arme, il s'en serait servi.

Elle se leva pour faire les cent pas dans le petit bureau tandis que Connors s'installait, café à la main, sur la chaise inconfortable réservée aux visiteurs.

— Incapable d'extérioriser ses pulsions, il a fait une crise. Possible. Possible... Comme sa colère n'arrivait pas à sortir, son corps a disjoncté. J'aurais dû poser la question à Mira, savoir s'il y avait un

terme médical ou psychiatrique pour ça.

— Je ne peux qu'être d'accord avec elle. C'est un affreux personnage.

— Comment ce genre d'affreux personnage fait-il pour avoir une vie sexuelle apparemment bien remplie ? se demanda Eve. Je vais contacter Felicity, qui a semble-t-il eu l'intelligence de rompre. Puis je veux m'entretenir avec les Schubert. Et avoir l'avis de Morris.

— Inutile de me rappeler que je peux rentrer à la maison. J'ai une très bonne mémoire. Et je reste avec toi, parce que tout ça m'amuse et me fascine.

— Comme tu veux. Dans ce cas, je vais dire à Peabody qu'elle n'a pas besoin de nous rejoindre. Nous nous occuperons ensemble de Copley dès demain. Peut-être que le style « pédale douce » de Peabody lui évitera de devenir tout rouge et de frétiller au sol comme un poisson hors de l'eau.

Elle reçut un appel au moment même où elle sortait son communicateur.

— Dallas.

— Ici l'infirmière Vick, lieutenant. Le Dr Campo m'a autorisée à vous prévenir que Mme Quigley était sortie du bloc opératoire. Son état est désormais jugé grave mais stable. La patiente a besoin de plusieurs heures de calme et de repos. Si vous nous rappelez demain matin, après 8 heures, le Dr Campo sera disponible pour vous dire si Mme Quigley peut vous parler.

— D'accord. Merci de m'avoir prévenue. Je passerai demain.

Eve raccrocha.

— Bonne nouvelle. Si je peux recueillir le témoignage de Quigley, j'aurai de quoi inculper Copley.

Elle marqua une pause, le temps de terminer son café.

— Bon. Allons gâcher les fêtes des Schubert. Quoi qu'en pense ce salaud de Copley, Dubois représentait plus pour eux qu'une simple employée gérant les « trucs de gonzzesses » de Martella.

— Tu aurais sans doute l'esprit plus clair, et moi aussi, avec autre chose qu'un peu de pop-corn dans l'estomac.

— Peut-être, admit-elle en lui emboitant le pas vers la sortie. On pourrait se manger un morceau après la morgue.

Il lui prit la main.

— Tu comprends pourquoi je dis que tout ça m'amuse et me fascine ? Combien de gens pourraient prononcer une telle phrase ?

— Tous les flics du monde.

Connors laissa échapper un petit rire. Que pouvait-on répondre à cela ?

Une Martella rieuse ouvrit la porte avant qu'Eve ait pu sonner. Portant écharpes et manteaux, Lance Schubert et elle avaient tous deux les yeux brillants. Un éclat qu'Eve reconnut sans mal. Bien que sur le point de sortir, le couple avait pris le temps d'un câlin avant le départ.

— Oh, lieutenant, vous arrivez au moment où nous partons, dit Martella en glissant la main dans celle de son mari. Nous sommes affreusement en retard.

— Désolée. Nous avons à vous parler.

— Est-ce que ça peut attendre demain ? demanda Schubert. Nous aurions dû partir il y a déjà presque une heure.

Martella ne put réprimer un nouveau gloussement tout en décochant un nouveau regard étincelant à son mari.

— Très grossier de notre part.

— Je crains que ça ne puisse pas attendre. Il serait préférable que nous puissions entrer nous asseoir.

— Bon. Quelques minutes de plus ne changeront pas grand-chose.

En reculant pour les laisser entrer, Martella tourna son attention vers Connors.

— Vous êtes Connors, n'est-ce pas ? Martella Schubert. Enchantée de vous rencontrer, dit-elle en lui tendant la main. Et voici mon mari, Lance.

Celui-ci les guida vers la salle de séjour et alluma la lumière.

— J'imagine que vous êtes ici pour raisons officielles. On ne peut pas vous offrir à boire ?

— Non, mais je vous remercie.

Connors attendit, tout comme Eve, que Martella ait retiré son manteau de fourrure argenté. En dessous, elle portait une robe de cocktail bleue mise en valeur par des diamants semblables à des cristaux de glace.

Schubert s'assit à côté d'elle sans prendre la peine d'enlever son manteau.

— Si c'est à propos de Ziegler, dit-il, je ne vois pas ce que nous pourrions vous dire de plus. Je ne ferai pas semblant de pleurer sa mort.

— Lance !

— Inutile de jouer la comédie, Tella. En ce qui me concerne, il n'a eu que ce qu'il méritait. Vous avez un travail à faire, reprit-il à l'intention d'Eve, mais nous, nous devons reprendre le cours de notre vie.

— Notre visite ne concerne pas Trey Ziegler, pas directement. Nous apportons des nouvelles difficiles.

Raison de plus pour aller droit au but.

— J'ai le regret de vous informer que Catiana Dubois a été tuée plus tôt dans la soirée. Toutes mes condoléances.

— Quoi ? Non !

Martella s'empara de la main de son mari.

— C'est horrible de dire ça. Cate est sortie avec son ami Steven.

— Elle a été tuée et votre sœur blessée ce soir dans la maison de Vandam Street. John Jake Copley est actuellement en détention, accusé du meurtre et de l'agression de votre sœur.

— Tash est blessée ? Non, non...

Martella se releva brusquement, les joues rouges et le souffle court.

— Vous faites forcément erreur. J'ai parlé à Tash cet après-midi.

— Tella...

Schubert se leva à son tour et passa le bras autour des épaules de sa femme sans toutefois quitter Eve du regard.

— Qu'est-il arrivé ? demanda-t-il.

— Mais elle se trompe ! protesta Martella.

— Tella, répéta-t-il avec douceur en la poussant gentiment à se rasseoir. Qu'est-il arrivé ? Je vous en prie, expliquez-nous.

— Mme Dubois s'est rendue au domicile des Quigley-Copley. Nous pensons qu'une altercation a éclaté entre Copley et elle. Altercation durant laquelle elle a glissé et s'est cogné la tête sur la cheminée en marbre, ce qui l'a tuée.

— Non. Non. Non...

— Voulez-vous un peu d'eau, madame Schubert ?

Elle leva les yeux vers Connors.

— Nous avons donné la soirée au personnel. Si ça ne vous dérange pas... La cuisine...

— Je trouverai. Je suis désolé, dit-il à Martella.

— JJ n'aurait pas fait de mal à Cate, assura celle-ci malgré le torrent de larmes qui lui coulait sur les joues. Pourquoi ferait-il ça ? Et Tash... Elle est blessée ? Où est-elle ? Il faut que j'aille la voir.

— Elle a été transportée à l'hôpital, où elle reçoit les soins appropriés. Je vous donnerai les détails mais, dans l'immédiat, elle est sous sédation.

— S'il vous plaît... Je dois aller la rejoindre. Elle a besoin de moi.

— Dès que nous en aurons terminé ici, je vous ferai emmener sur place. J'ai parlé en personne avec l'équipe soignante. Son état est stable.

— JJ ne peut lui avoir fait du mal. Jamais il n'aurait... Lance, dis-lui.

— Je ne comprends pas. J'ai joué au golf avec JJ aujourd'hui. Nous sommes revenus vers 18 heures. Il avait remarquablement bien joué, il n'était ni contrarié ni en colère. Pourquoi le soupçonnez-vous ? Ça n'a aucun sens.

— Mme Quigley a appelé police secours. Sur l'enregistrement, on l'entend crier le nom de votre beau-frère et le supplier d'arrêter avant que le communicateur tombe au sol, endommagé. Un agent est arrivé sur place en quelques minutes. Copley était seul dans la maison.

— Quelqu'un est entré chez eux...

— Il n'y avait aucun signe d'effraction, répliqua immédiatement Eve.

Connors était de retour avec un grand verre d'eau.

— La caméra de sécurité montre l'arrivée de Mme Dubois. L'heure indiquée à l'image correspond à dix minutes à peu près avant sa mort.

— Elle ne peut pas être morte ! Oh, Lance, pas Cate... Pas notre Cate.

— Je ne comprends toujours pas. JJ et Cate se croisaient rarement. Comment pouvez-vous croire qu'il... Ziegler, conclut Schubert en se raidissant. Tout est lié à Ziegler.

— Je sais que c'est dur, mais je dois vous poser certaines questions.

— C'est ma faute ? demanda Martella. C'est ma faute parce que je l'ai laissé venir ici ? Parce que j'ai couché avec lui ?

— Vous n'avez pas couché avec lui, madame Schubert, lui rappela Eve. Ziegler vous a droguée et violée. Ça n'a rien à voir. Et la personne qui a tué Catiana et blessé votre sœur est seule responsable de ses actes. Ce n'est la faute de personne d'autre. Saviez-vous que Catiana avait l'intention de se rendre chez votre sœur ce soir ?

— Non. Non, je pensais qu'elle rentrait chez elle pour se préparer en vue de son rendez-vous. Je ne sais pas pourquoi elle est allée là-bas.

— Vous disiez que Copley et elle se croisaient rarement. Il y avait des frictions entre eux ?

Schubert se leva pour retirer son manteau et le poser par-dessus celui de sa femme.

— Pas que je sache, non. JJ peut parfois se montrer assez goujat avec les femmes, surtout celles qu'il considère comme des subordonnées, mais ce n'était pas le genre de choses qui atteignait

Catiana. Je lui ai plusieurs fois présenté des excuses pour le comportement de JJ, mais elle prenait les choses avec légèreté.

— Des excuses à quel propos ?

— Oh, il lui demandait parfois de lui apporter un verre, comme si elle était serveuse. Ce n'était pas tant ce qu'il disait que le ton employé. Celui d'un bourgeois envers sa servante. Je lui en ai plusieurs fois touché un mot, mais il faisait mine de ne pas comprendre. Dans la mesure où Cate se contentait d'en rire, j'ai préféré ne pas insister plutôt que de risquer un conflit familial.

— Elle ne l'aimait pas. Même si elle ne l'a jamais dit clairement, ajouta Martella, d'une voix enrouée. Elle n'aurait jamais dit ça. Mais elle ne l'aimait pas. Elle fait aussi partie de la famille, Lance.

— Je sais, Tella. Je sais.

— Vous ne l'aimez pas beaucoup non plus, fit observer Eve. Ni l'un ni l'autre.

— Il est de la famille, répondit simplement Schubert tandis que sa femme pleurait sans bruit contre son épaule. On ne choisit pas. Tella et Tash sont très proches. C'est le mari de Tash. Et même si, comme je l'ai dit, je considère qu'il se conduit parfois comme un goujat, je ne l'imagine pas faire ce dont vous l'accusez. Vous pensez qu'il a également tué Ziegler ?

Plutôt que de répondre, Eve choisit d'aborder un autre angle.

— Vous et Catiana avez dû parler de Ziegler. De ce qu'il a fait, de sa mort. Et maintenant que l'on sait que votre sœur et lui avaient une relation intime, vous avez également dû en discuter.

— Nous étions tous très surpris, confirma Schubert. D'un autre côté... Ziegler était son genre.

— Oh, Lance.

— Désolé, ma chérie, mais Tash a toujours été attirée par les beaux mecs un peu mufles.

— Avez-vous évoqué cette situation tous les trois aujourd'hui ? s'enquit Eve.

— À vrai dire, je n'ai pas vraiment parlé avec Cate aujourd'hui. Seulement quelques mots en passant, à mon retour de Floride, tandis qu'elle se préparait à partir.

— On a parlé. Cate et moi, on en a discuté.

Luttant pour refouler ses larmes, Martella se serra un peu plus contre son mari.

— J'étais un peu fâchée que Tash ne m'ait rien dit alors qu'elle savait à quel point je me sentais mal en pensant avoir trompé Lance. Je me suis confiée à Cate et elle m'a apaisée. Elle est douée pour ça. Elle était... Mon Dieu.

— Je vais te chercher un verre de brandy.

Schubert l'embrassa sur la tempe avant de se lever.

— Catiana et vous avez parlé de la situation, reprit Eve pour la pousser à continuer.

— Oui. Tout cela était si... si sordide, en fait. Ce qui m'est arrivé. Cate et Lance m'ont tous les deux beaucoup soutenue. Et Tash aussi. Donc j'ai été choquée quand Tash a fini par m'avouer qu'elle avait eu une liaison avec Trey et que JJ avait une aventure avec une strip-teaseuse. Franchement, je peux comprendre pourquoi Tash a eu envie de se tourner vers Trey. Comme une sorte de vengeance, finalement.

— Catiana connaissait donc les détails.

— Je lui ai tout raconté. Elle était comme une seconde sœur pour moi. Un membre de la famille. Sa pauvre mère... Oh, Lance, sa pauvre mère !

— Nous serons là pour la soutenir, affirma-t-il.

Il tendit un verre de dégustation à Martella puis fit danser le liquide dans le sien.

— Catiana ne se serait jamais immiscée dans les affaires conjugales de Tash. Jamais.

— Était-elle invitée à la fête du domicile des Quigley-Copley la nuit où Ziegler a été tué ?

— Oui. Un peu plus que ça, en fait. Tash lui a demandé son aide pour les préparatifs. Cate est une experte pour l'organisation des fêtes. Elle a donc passé une bonne partie de la journée sur place. La famille, répéta Martella. Tash et Cate étaient bonnes amies, elles étaient proches. Elle a dû y aller ce soir pour dire quelque chose à Tash. Je ne sais pas... Je n'arrive pas à imaginer la suite. Impossible. Ça ne me paraît pas réel.

— Vous étiez au courant de la relation qu'entretenait votre belle-sœur avec Ziegler, dit Eve à Schubert.

— Je viens de l'apprendre.

— Et Copley ? À votre connaissance, quand l'a-t-il appris ?

— Je l'ignore. Je ne sais même pas s'il était au courant. En tout cas, il ne m'en a rien dit et n'a rien laissé paraître. D'un autre côté, j'ignorais que lui aussi avait une liaison. Ce n'est pas notre façon de vivre, à Tella et à moi. Nous ne sommes pas comme ça.

— Ma sœur... Je vous en prie, il faut que je voie ma sœur.

— Donnez-moi un instant.

Eve se leva, sortit son communicateur et quitta la pièce.

— Vous... Vous savez où se trouve Catiana ? demanda Martella à Connors. Est-ce qu'on peut la voir ? Est-ce qu'on peut faire quelque chose ? Quoi que ce soit ?

— Je connais l'homme qui s'occupe d'elle à ce moment précis. Quelqu'un de bien. Le lieutenant Dallas est aussi au service de Catiana. Ce qui est arrivé est terrible. Et quand quelque chose de terrible arrive à ceux que l'on aime, on ne saurait trouver quelqu'un

de plus capable et de plus déterminé que le lieutenant Dallas.

— Comment a-t-il pu faire une telle chose à Cate, à Tash ? Je n'ai même pas posé la question. Je suis tellement retournée, je ne sais plus où j'en suis. Qu'est-ce qu'il a fait à Tash ? Il l'a frappée ?

— Avait-il déjà levé la main sur elle auparavant ? demanda Connors.

— Non ! Bien sûr que non...

Un mélange d'horreur et de chagrin se lisait dans le regard de Martella.

— Je ne sais plus... Il y a une heure, j'aurais été absolument sûre de moi. Je n'aurais jamais cru ça possible de sa part, malgré son côté soupe au lait. Et j'aurais juré qu'elle me l'aurait dit s'il l'avait frappée. Maintenant, je ne sais plus. Je ne suis plus sûre de rien. Je ne sais pas ce qui est arrivé à ma famille.

Eve était de retour.

— J'ai organisé votre transport jusqu'à l'hôpital. Des policiers vous escorteront jusqu'à la chambre de votre sœur. C'est la façon de faire la plus rapide.

— Merci. Je... Il faut que je me change. Je ne peux pas aller voir Tash en tenue de soirée. Ça serait inconvenant. Puis je voudrais rendre visite à la mère de Cate dès que possible. J'ai le droit ?

— Bien sûr.

— Et Steven. Steven Dorchester. L'homme avec qui elle sortait. Il est au courant de ce qui s'est passé ?

— Je peux m'en assurer.

— Ils s'aimaient. Le début d'une belle histoire. Elle était heureuse. Et si impatiente à l'idée de leur sortie de ce soir.

— C'est-à-dire ? Pourquoi impatiente ?

— Je veux dire, elle avait hâte de rentrer chez elle se préparer. Elle semblait accorder beaucoup d'importance à ce rendez-vous. Elle avait l'esprit ailleurs. Excusez-moi, je dois aller me changer, me préparer pour voir Tash.

Une fois Martella sortie, Eve se tourna vers Schubert.

— Avez-vous remarqué que Catiana avait l'esprit ailleurs ?

— Maintenant que vous en parlez, je dirais que oui. J'aurais dû être plus attentif. J'imagine que c'est toujours comme ça, qu'on se dit « oh, on en parlera demain ». Et ensuite... Je ne veux pas laisser Tella toute seule.

— Nous allons prendre congé, lui dit Connors.

— Il faut que je note tout ça, lui dit Eve une fois de retour dans la rue. Remettre les infos dans l'ordre, faire le tri. « Sordide ». C'est le bon mot. J'ajouterai aussi « tordu ».

— Tu veux toujours passer à la morgue ?

— Oui, il faut que j'y aille. Et que je mette tout ça sur le papier.

— Fais-le, je vais conduire.

Il la laissa à ses notes, ses marmonnements et ses courtes périodes de silence, les yeux clos, suivies d'autres notes et marmonnements.

— Quand j'étais enfant, déclara-t-elle soudain, à l'époque où je passais d'une famille d'accueil et d'une école à l'autre, je songeais parfois que j'aurais aimé avoir un frère ou une sœur. Pas toi ?

— J'avais mes copains. Ils constituaient ma famille de cœur.

— L'expression fait penser à un lien intime, une connexion entre deux amants. Mais c'est un bon mot pour désigner les amis quand on prend l'amitié au sérieux. J'ai l'impression que ça s'applique à Tella et Catiana. Tella aime sa sœur, se sent proche d'elle, mais lorsqu'il s'agissait d'aller au fond des choses, elle se tournait plutôt vers sa sœur de cœur. Plutôt qu'à sa sœur, c'est à Catiana qu'elle aurait raconté ce qui s'est passé avec Ziegler.

» Et il y a autre chose : ni l'un ni l'autre n'apprécient beaucoup Copley. Ils jouaient au golf ensemble, passaient du temps ensemble, participaient à des fêtes ou des réunions de famille, mais ni l'un ni l'autre n'aurait eu l'idée de se confier à lui. Ils ne lui font pas assez confiance. Et sa manière de traiter Catiana comme une servante les hérissait, même s'ils ont préféré ne pas faire trop d'histoires, principalement pour le bien de Natasha.

» Et pourtant, ajouta-t-elle alors qu'ils arrivaient à la morgue, tous les deux affirment avec une apparente sincérité qu'ils n'imaginent pas Copley faisant du mal à qui que ce soit.

— Je pense – et là je parle d'individus ordinaires, pas des flics ni de moi – que la plupart des gens ne peuvent pas imaginer quelqu'un qu'ils connaissent bien, un membre de leur famille, commettant un meurtre.

— Beaucoup de ces individus ordinaires se trompent.

Eve traversa le tunnel d'un pas rapide et passa la double porte menant à la salle où exerçait Morris.

Celui-ci portait une cape de protection par-dessus un costume bleu acier aux fines rayures grises et une cravate assortie. Ses cheveux noirs étaient coiffés en arrière et rassemblés en trois fines queues-de-cheval superposées. Assis derrière l'un de ses plans de travail, il travaillait sur son ordinateur tandis qu'une sorte d'hymne céleste s'élevait des haut-parleurs.

— Désolée d'avoir dû vous sortir du lit.

— Pas de souci. Les nuits sont longues ; travailler les raccourcit. Quant à ces nuits à elle...

Il se leva et s'approcha du corps de Catiana étendu sur la table d'examen.

— Elle n'en connaîtra plus d'autres, termina-t-il.

Il se tourna vers Connors avec un léger sourire :

— Vous remplacez Peabody ?

— C'est ça.

— J'ai parlé à notre inspecteur préféré il y a quelques instants. La famille de Catiana ne tardera pas à arriver. Ils ne veulent pas attendre demain pour la voir. J'ai assez de temps pour masquer le pire, dit-il en indiquant la profonde entaille à la tête. Elle n'a pas vraiment d'autres blessures. La chute lui a cassé le nez et, comme vous pouvez le voir, on trouve quelques contusions et lacérations mineures sur ses genoux et ses avant-bras. Des conséquences directes de la chute.

— Une chute violente.

— Il faut une force considérable pour produire une blessure aussi profonde. Quant aux lésions secondaires sur ses membres ? Cela indique qu'elle n'a pas eu le temps de se préparer à la chute ni d'essayer de se rattraper. Elle est tombée la tête la première et a heurté un rebord solide.

— La cheminée en marbre.

— Oui.

— Elle a trébuché ou on l'a poussée ?

— Hmm. Les deux, peut-être. Une maladresse semble improbable car à moins d'être dans un état fortement altéré – et je n'ai trouvé ni drogue ni alcool dans son sang –, elle aurait dû tenter de se raccrocher à quelque chose. Ses paumes présenteraient des traces d'impact. De nouveau, la profondeur et la largeur de sa lésion à la tête indiquent une grande force. J'émettrai l'hypothèse qu'elle a été poussée par-derrière et a perdu l'équilibre...

— Elle portait des talons aiguilles.

— Il lui aura été d'autant plus difficile de retrouver son équilibre, la conception même des chaussures à talons inclinant le corps vers l'avant. Elle a chuté brutalement et a eu la grande malchance d'atterrir sur un rebord en marbre. Il ne s'agit néanmoins pas d'un meurtre : je n'ai trouvé aucun signe de lésions offensives ou défensives en plus de celles que j'ai mentionnées.

— Non, je sais. Mais un homicide me suffira. Quoi qu'il en soit, êtes-vous certain qu'elle a été poussée par-derrière ?

— C'est le plus probable étant donné l'angle de la blessure et l'absence d'autres lésions.

— Elle lui a tourné le dos. Peut-être pour s'en aller, à ceci près que la cheminée est à l'opposé de la porte. Mais elle lui a tourné le dos.

— Les cent pas.

Eve jeta un coup d'œil à Connors.

— Quoi ?

— Les cent pas. C'est ce que tu fais quand tu es pensive ou

contrariée. Tu marches dans un sens, puis dans l'autre. Aller et retour.

— Hum. Oui. Elle était contrariée, au point de leur rendre visite sans prévenir sa patronne... et amie. L'esprit ailleurs. Elle a un rendez-vous avec un homme qu'elle aime, mais est suffisamment perturbée pour s'arrêter d'abord chez Copley. Elle parle en faisant les cent pas et lui annonce – je spéculé – qu'elle a compris ou qu'elle sait quelque chose qui pourrait l'impliquer dans la mort de Ziegler. C'est ce qui me semble le plus logique. Et, comme face à Ziegler, Copley n'écoute que l'impulsion violente du moment. Dans le cas présent, il la pousse. Elle fait une mauvaise chute et se tue. Le sang coule, et même à gros bouillons. Une blessure à la tête saigne toujours abondamment.

Eve s'était mise à faire les cent pas, ce qui fit sourire Connors.

— Il a quitté la pièce. Il est forcément sorti, sans quoi sa femme n'aurait jamais pu passer un appel aussi long à police secours. L'a-t-il entendue ? Elle a peut-être crié. Les gens font souvent ça en découvrant un corps et une flaque de sang. Donc il revient au pas de course et la trouve là. Toujours sous le coup de la fureur, il lui saute dessus. Ça se tient.

— Et même plutôt bien, commenta Morris.

— Oui. C'est le « plutôt » que je dois à présent éliminer.

— Ça va être difficile pour sa famille. Les fêtes, je veux dire. Il est déjà assez dur de vivre une perte durant cette période, mais lorsqu'il s'agit de la perte d'un être aussi cher, c'est pire encore.

Hésitante, Eve mit les mains dans ses poches.

— S'ils ont des questions, vous pouvez leur dire de me contacter.

— Je le ferai. Mais je pense pouvoir répondre à l'essentiel.

— D'accord, très bien. Par ailleurs... Si vous n'avez rien prévu pour Noël, vous serez le bienvenu chez nous.

Morris se tourna vers elle. Une ombre passa brièvement dans son regard ; un conflit d'émotions. Puis il s'avança et posa les mains sur les épaules d'Eve.

— J'espère que ça ne vous dérangera pas, dit-il à Connors avant d'embrasser Eve sur les joues. Ne vous inquiétez pas pour moi, Dallas.

— Ce n'est pas ça. C'est simplement... que nous sommes plutôt disponibles ce jour-là. Le programme n'est pas fixé. N'est-ce pas ? lança-t-elle à Connors.

— Tout à fait. Et non, ça ne me dérange pas du tout, dit-il à Morris.

— Je passerai la journée auprès de mes parents et d'autres membres de ma famille. J'ai l'intention de partir demain, en début d'après-midi si possible.

— Bien. C'est très bien.

Ne sachant trop quoi en faire, Eve garda les mains dans les poches.

- Passez de bonnes fêtes, Morris.
- Vous aussi. Tous les deux.
- Il reporta son attention sur Catiana.
- Et nous ferons le maximum pour elle.

Eve travailla sur tout le trajet du retour. L'idée d'aller dîner lui était sortie de l'esprit, mais Connors se promit de lui faire manger quelque chose – ne serait-ce qu'une part de pizza – une fois arrivés chez eux.

Il s'aperçut qu'il avait hâte d'être à la maison. Un symbole et un sanctuaire. Cette soirée avait été le théâtre de tant de pertes, tant de colère et de chagrin. Le tout, pour autant qu'il puisse en juger, du fait d'un seul et unique individu. La cupidité de Trey Ziegler avait déclenché une vague de peur, de trahison, de violence et de meurtre.

Confiance perdue, amour perdu, joie perdue, vie perdue.

Alors il avait envie de retrouver leur demeure, même s'il savait que ces drames les y suivraient.

— Mira indique qu'il s'agissait bien d'une grave crise d'angoisse, comme elle le pensait. Pas d'autres soucis et aucune raison pour ne pas reprendre l'interrogatoire de Copley demain.

Elle fronça les sourcils tandis qu'ils serpentaient sur le chemin menant à la maison.

— L'avocate va tenter de nous contrecarrer. J'ai peut-être besoin d'appeler Reo pour la contrecarrer à son tour. Je veux en finir avec lui. Il faudra voir où en est Quigley. Je veux lui parler à la première heure et me servir de tout ce qu'elle me dira contre Copley.

En sortant de la voiture, elle leva quelques instants les yeux vers le ciel. Ni étoiles ni lune, constata-t-elle. Une averse froide menaçait.

— S'ils avaient renoncé à leur câlin, ils seraient déjà partis au moment où nous sommes arrivés et auraient pu profiter de quelques heures de plus sans savoir qu'ils avaient perdu l'une de leurs proches. Les Schubert, précisa-t-elle.

— Je sais. Mais le chagrin aurait fini par s'abattre sur eux, Eve. Inévitablement. Et une telle intimité entre eux montre qu'ils n'ont pas laissé les actes de Ziegler créer un fossé entre eux ni ternir leur relation. Ils surmonteront d'autant mieux l'épreuve qu'ils le feront ensemble.

— Tella est déçue par sa sœur, ajouta Eve comme ils traversaient le hall et montaient les premières marches de l'escalier. Elle ne laissera pas la chose nuire à leur relation – en tout cas pas longtemps – mais elle est déçue. Non seulement parce que Quigley ne lui avait pas avoué qu'elle payait Ziegler pour coucher avec lui, mais parce que Quigley a trompé Copley. Tella n'a pas tellement de respect pour Ziegler, mais j'ai le sentiment qu'elle en a beaucoup pour le mariage.

Pour les promesses qu'il représente.

— Alors que Quigley non.

— C'est la deuxième fois – à notre connaissance – qu'elle a une relation adultère. Elle ne mérite pas d'avoir le crâne fendu pour ça, mais ça n'inspire pas le plus grand respect non plus.

Arrivée dans son bureau, son manteau toujours sur le dos, elle fit le tour de son tableau.

— Si elle m'avait dit les choses dès le départ, la situation ne serait peut-être pas aussi grave à présent. Je n'aurais peut-être pas besoin de déplacer la photo de Catiana dans la section victime et elle ne serait pas à l'hôpital. Martella pourrait penser la même chose. Si c'est le cas, ça va également peser sur leur relation... C'est toujours pareil, maugréa-t-elle. Le sexe et l'argent.

— Lesquels peuvent constituer deux gros plus en dehors d'être des mobiles de meurtre. Il faut penser à dîner.

— Quoi ? Oh, on était censés s'arrêter pour prendre une pizza. On a oublié.

— Toi, peut-être. Pour ma part, je me suis dit qu'on pourrait la manger ici, à la maison.

— Encore mieux.

Elle repensa à la façon dont elle l'avait trimballé à travers toute la ville, son attention rivée sur cette nouvelle victime.

— Je m'en charge, proposa-t-elle.

— Appelle plutôt notre assistante du procureur préférée pour voir comment contrecarrer l'avocate de Copley. Je m'occupe du repas.

— Hé, Connors ? Il y a plein, plein de choses qui sont encore meilleures parce que nous sommes ensemble.

— Je n'aurais pas dit mieux, répondit-il avant de filer vers la cuisine.

Eve mangea. Elle contacta Reo, parla à Peabody, vérifia l'état de Quigley (stable, toujours inconsciente, sa sœur et son beau-frère à ses côtés) et la situation de Copley (en cellule et sous calmant).

Après une nouvelle relecture de ses notes, elle tapa un rapport synthétique. Elle passa du temps à étudier le tableau, effectua des calculs de probabilités. Et, afin d'éliminer toute autre possibilité, examina de près les finances de Catiana Dubois.

Un salaire plutôt généreux, aux yeux d'Eve, mais sans doute normal si l'on considérait ses employeurs et le lien qu'elle avait avec eux. Elle vivait selon ses moyens et mettait de l'argent de côté pour les coups durs.

« Drôle d'expression, se dit-elle. Est-ce qu'il existe des coups qui ne soient pas durs ? Ce serait quoi, des coups de mou ? »

Constatant que ses pensées dérivait, elle massa sa nuque

douloureuse et s'efforça de rester concentrée.

Copley était fait. Elle le tenait. Et pourtant, tout cela la tracassait.

Ziegler pour Quigley : du sexe contre de l'argent. Pour Copley : de l'argent contre son silence. Puis pour Martella. S'agissait-il d'un pied de nez de Ziegler à Copley ou simplement d'une nouvelle conquête ? Pourquoi séduire la sœur d'une cliente qui le payait ? Était-il arrogant à ce point ?

Pas impossible.

Il avait également dragué Catiana, une amie proche de la famille.

Elle ferma les yeux pour tenter de démêler l'écheveau.

Lorsqu'elle reprit ses esprits, elle était dans les bras de Connors qui l'emportait hors de son bureau.

— Je suis réveillée, je suis réveillée...

— Tu t'étais endormie. Fais une pause.

— J'étais en train de comprendre un truc. Il faisait de l'œil à toutes les femmes, toutes celles en lien avec Quigley. Un moyen de faire bisquer Copley ? « D'accord, tu m'emmènes jouer au golf en insistant pour que je comprenne bien que je ne suis qu'un employé. Devine quoi, pauvre mec ? Je me tape ta femme. Je me suis tapé ta belle-sœur. Je me ferais aussi sa meilleure copine si elle n'était pas lesbienne. » Sauf que non. Catiana a un lien avec les deux. J'ai regardé ses finances, mais peut-être...

— Pas d'autres comptes, pas d'argent mis de côté en secret. J'ai vérifié.

— Tu as fait ça ?

— Oui, répondit-il en la déposant sur le lit. J'ai devancé tes besoins.

— Oh...

Il entreprit de lui retirer ses bottes et elle le regarda faire avec un regard ensommeillé plein d'affection.

— Je ne le sentais pas trop de toute façon, mais il faut envisager toutes les hypothèses.

— C'est ce que font les esprits suspicieux comme le tien et le mien. Mais maintenant, on va déconnecter ces esprits suspicieux pour pouvoir les remettre au travail demain matin.

Eve ôta ses vêtements, mais ne prit pas la peine d'enfiler une chemise de nuit. Cela lui aurait demandé trop d'énergie.

— Tu auras l'usage d'un cerveau suspicieux demain ?

— J'en ai besoin tous les jours. Le tien et le mien, répéta-t-il en se glissant auprès d'elle.

— Il est minuit passé.

— Largement passé.

— Alors c'est la veille de Noël.

— Effectivement.

— Je vais régler cette affaire demain après-midi, après quoi on aura droit à notre moment de paix, hein ?

— Oui, notre moment de paix.

Comme elle lui caressait la joue, il l'attira contre lui et, sachant d'expérience comment la bercer, lui massa doucement le dos jusqu'à ce qu'elle s'endorme.

Ils auraient leur moment de paix, songea-t-il. Mais, pendant un instant, il revit Catiana gisant dans son sang. Que justice soit faite ou non, d'autres connaîtraient le deuil.

Il effleura des lèvres la chevelure d'Eve, respira son odeur et s'abandonna à son tour au sommeil.

Eve eut beau quitter la maison à une heure matinale, la circulation était déjà infernale. Une pluie froide s'abattit, comme prévu, avec en bonus des giboulées qui crépitaient sur la chaussée et rendaient les rues glissantes.

Elle aperçut un homme – elle supposa en tout cas que c'en était un, même si sa tenue digne d'une expédition arctique ne permettait pas d'en être sûre – qui courait vers un glissa-gril. Il dérapa et chuta sur le dos puis remua telle une tortue retournée.

Tandis que le vendeur des rues – sentant sans doute qu'il y gagnerait une vente – s'approchait à pas lourds pour l'aider à se relever, un individu maigrichon portant une chapka crasseuse aux rabats également crasseux plongea la main dans le chariot pour s'emparer de paquets de chips et d'un gros bretzel qu'il fourra dans les poches d'un imper plus crasseux encore.

Repérant le voleur, le vendeur se lança à sa poursuite, abandonnant l'explorateur de l'Arctique qui se retrouva de nouveau sur le dos.

Une courte scène de la vie quotidienne pour la distraire le temps d'un feu rouge.

Elle vit des gens glisser, des voitures faire un tête-à-queue en prenant un virage à trop grande vitesse. Elle écouta le tintamarre des avertisseurs protestant contre les véhicules qui n'avançaient pas assez vite. Au-dessus d'eux, un dirigeable fendait le ciel gris et terne en annonçant qu'il s'agissait de LA DERNIÈRE CHANCE ! LA DERNIÈRE HEURE !

Cette veille de Noël new-yorkaise prenait des airs d'apocalypse.

La météo étant mauvaise et l'appartement de Peabody quasiment sur le chemin de l'hôpital, Eve décida d'aller chercher sa partenaire. Peu avant d'arriver, elle envoya un texto à Peabody :

J'arrive dans cinq minutes. Si je dois attendre, vous irez à pied.

En se garant, elle leva les yeux vers les fenêtres de son ancien appartement, désormais habité par Mavis et sa famille. Les montants étaient décorés de guirlandes lumineuses rouges et vertes. Les ampoules clignotaient joyeusement sous les averses et la grisaille.

Elle les imagina là-haut, peut-être devant leur petit-déjeuner : la

gamine était en train de jacasser, Mavis riait et Leonardo contemplait fièrement « ses filles ».

Ils s'étaient façonné une belle vie, songea Eve. Pittoresque, sans doute, mais une existence agréable, solide. Qui aurait pu croire, ne serait-ce que quelques Noël's plus tôt, que l'un ou l'autre auraient un vrai foyer et tout ce qui allait avec ?

Au moment où cette pensée lui vint, elle aperçut Leonardo à l'une des fenêtres. Difficile de rater sa silhouette massive drapée dans un peignoir recouvert de rubans arc-en-ciel. La petite Bella, toute en boucles blondes solaires, était nichée contre son flanc. Et, oui, elle jacassait. Mavis se glissa à l'intérieur du cadre, et sous le bras libre de Leonardo.

« Chouette », songea Eve.

Une jolie scène de vie familiale dans un endroit qui n'avait longtemps servi qu'à travailler et dormir.

Elle eut droit à une tout autre scène quand Peabody fit son apparition.

« Ça, pour une apparition... » pensa Eve.

Mon Dieu, qu'avaient-ils fait ? Manteau rose, bottes roses, bonnet multicolore – avec beaucoup de rose – orné d'un pompon rose duveteux.

Peabody entra dans la voiture en même temps qu'une bourrasque d'air froid et de pluie.

— Il pourrait neiger ! annonça-t-elle. Ils disent que c'est impossible, mais je me dis que si, peut-être. Ce serait top s'il neigeait, non ? Même si on part ce soir, ce serait top.

— Vous n'êtes pas autorisée à vous pavaner.

— Pardon ?

— Vous pouvez marcher, reprit Eve après avoir démarré. Faire de grandes enjambées ou avancer d'un pas lourd. Vous pouvez courir pour poursuivre un suspect. Tituber si vous êtes blessée. Dans certaines circonstances, vous serez même autorisée à flâner. Mais vous n'avez pas le droit de vous pavaner. Les flics ne se pavangent pas.

— Je me pavanais ?

— Vous avez l'air d'une espèce de bonbon rose surmonté d'une boule de poil. D'un bonbon rose qui se pavane. Ce qui doit cesser immédiatement.

— Bonbon rose ?

Eve avait pensé le qualificatif comme une insulte, mais Peabody paraissait ravie.

— J'adore mon manteau. Vraiment, j'adore ! Je me sens super jolie. Sexy, forte et stylée. Autant de raisons de se pavaner.

— Quoi qu'il en soit, arrêtez ça ou... Mince, c'est pas le Papa Poivrot qui montre son derrière aux conducteurs, là-bas ?

— Waouh, quelle affreuse paire de fesses ! Et c'est bien Papa Poivrot. Oh, Dallas, il faut vraiment qu'on s'arrête ? Souvenez-vous de l'odeur. C'était infect !

— On ne peut pas le laisser s'exhiber comme ça.

Résignée, Eve s'apprêta à se garer quand elle avisa deux policiers à pied qui se dirigeaient vers l'ivrogne. Elle repartit avec une pensée compatissante pour eux.

— Un vrai miracle de Noël, souffla Peabody avec respect.

— Pourquoi les gens font-ils des trucs pareils ? Pourquoi s'habiller comme une icône – dont je ne comprends déjà pas l'intérêt ? Un gros type avec une longue barbe blanche et un costume rouge bizarre qui veut que les enfants s'asseyent sur ses genoux. Les enfants devraient en avoir peur, au lieu de quoi on en fait une icône. Et ensuite de pauvres types décident de s'habiller comme lui et d'exhiber leurs grosses fesses aux yeux de tous. Qu'est-ce que ça leur rapporte ?

— Un matin comme celui-ci ? Des fesses froides et humides et quelques heures en cellule de dégrisement.

— C'est vrai, mais ça ne me semble pas suffisant. Peut-être que si on jouait en boucle ces chants de Noël bardés de petites cloches à l'intérieur de la cellule, ça les dissuaderait.

— C'est sûrement interdit par la convention de Genève.

— Ce serait pourtant efficace.

Après s'être garées dans le parking souterrain de l'hôpital, elles empruntèrent l'ascenseur jusqu'au sixième étage. Eve se demanda combien de microbes flottaient dans l'air tels d'invisibles moucheron en attendant de trouver quelqu'un sur qui atterrir.

La voyant arriver, la préposée à l'accueil du sixième hocha la tête en signe de reconnaissance et lui ouvrit la porte. Une fois dans le service, Eve arrêta la première infirmière qu'elle croisa.

— NYPSD. Lieutenant Dallas et inspecteur Peabody. Nous devons parler à Natasha Quigley.

— C'est une patiente du Dr Campo. Laissez-moi l'avertir par bipeur et vous...

Un tintamarre retentit depuis une chambre toute proche, suivi d'un long cri plaintif :

— Je ne veux pas de ce gruaud dégueulasse ! Je veux rentrer à la maison !

— Un bonheur ne vient jamais seul, souffla l'infirmière d'un air las. Henry, c'est encore Mme Gibbons ! Et c'est toi qui as tiré la courte paille.

L'infirmière sortit un petit appareil pour envoyer un message sur le bipeur du médecin.

— Vous savez dans quel état est Quigley ?

— Je peux vous dire qu'elle a passé une nuit tranquille et qu'on l'a descendue pour des examens tôt ce matin. Le mieux serait que vous parliez au Dr Campo... D'ailleurs, la voilà. Docteur Campo, la police est là pour la suite 600.

Eve serra la main d'une femme trapue vêtue d'une blouse blanche et d'un pantalon noir. De courtes boucles de cheveux noirs encadraient un visage fin et allongé. Elle examina Eve puis Peabody de ses yeux verts pleins d'intelligence.

— J'ai connu les Icove, annonça-t-elle sur un ton vif et direct. Tous les deux.

— Moi aussi. Brièvement.

— Ils ne m'ont jamais plu. Et encore moins maintenant. Enfin bref, revenons à notre patiente. Mme Quigley est très chanceuse. Sans une intervention médicale rapide, son rétablissement aurait été beaucoup plus difficile, en admettant qu'elle survive. J'imagine que vous n'avez pas plus envie d'être abreuvées de termes médicaux que moi de jargon policier. Il sera toujours temps que j'explique les choses au procès. Pour l'heure, je préfère vous dire qu'elle a eu de la chance. En l'absence de lésion cérébrale, rien ne devrait l'empêcher de se remettre complètement. Sa mémoire n'est pas encore tout à fait fiable et elle souffre parfois de dédoublement de la vision, mais cela n'a rien d'inhabituel dans ce genre de cas. J'imagine que vous savez déjà ce que je vais vous dire ensuite : elle a vécu une épreuve à la fois physique et émotionnelle et a besoin d'autant de repos et de calme que possible. Vous pouvez lui parler, mais faites en sorte que ce soit bref. Si elle se montre trop affectée, j'y mettrai un terme.

— Ça me convient.

— Ce serait son mari qui l'aurait frappée ?

— Il est en détention.

— J'en ai eu un, un jour. Un mari. Plutôt que de lui fendre le crâne – même si c'était tentant –, j'ai préféré divorcer.

— Raison pour laquelle *vous* n'êtes pas en détention.

— Mais j'aimerais bien que lui y soit. Venez, c'est par ici. Nous croisons trop de problèmes domestiques dans le service, ajouta Campo en leur faisant emprunter un large couloir. Pas autant que vous, j'imagine, mais déjà trop. J'en viens à me demander pourquoi on n'oblige pas les gens à passer un test psychologique avant de les autoriser à se marier.

En arrivant dans la suite 600, l'attitude du médecin s'adoucit considérablement.

Le parfum d'un énorme bouquet de roses posé en face du lit parvenait presque à masquer l'odeur persistante de l'hôpital.

Natasha était allongée, la tête de lit relevée pour la maintenir en position semi-assise. Des bandages immaculés recouvraient le côté

droit de son visage et s'enroulaient sur son front, sans toutefois dissimuler tous les hématomes violacés. Ses cheveux, rassemblés en une tresse lâchement nouée, reposaient sur son épaule gauche. Sans maquillage et affaiblie par les épreuves des dernières heures, elle semblait plus âgée et plus fragile.

Martella était assise dans un grand fauteuil de repos placé près du lit. L'air épuisé, elle tenait la main de sa sœur dans la sienne.

— Docteur... Oh, la police, déjà. Elle dort. Elle a encore besoin de dormir.

Avec des gestes lents, Martella lâcha la main de Natasha et se leva pour traverser la pièce qui évoquait plus la suite d'un bel hôtel qu'une chambre d'hôpital.

— Vous pourriez revenir un peu plus tard ? Elle vient de subir plein d'exams et elle est exténuée. Lance est sorti lui chercher un yaourt à la grecque et des baies. Vous avez dit qu'elle pouvait ?

— Oui, ça ira très bien, répondit Campo.

Elle tapota gentiment l'épaule de Martella puis s'éloigna pour étudier les chiffres affichés sur les appareils.

— Son état est stable, annonça-t-elle. Martella, vous devriez vous reposer, vous aussi. Et manger quelque chose.

— Oui. Je le ferai. Mais je ne veux pas la quitter avant...

— Tella...

En entendant la voix de Natasha – à peine plus qu'un soupir –, Martella revint précipitamment vers le lit.

— Je suis là. Ne t'inquiète pas, je suis là.

— Madame Quigley ?

— Qui est-ce ?

Natasha tourna la tête. Son œil droit était rougi et sérieusement enflé.

— Ah, oui. Je vous connais, dit-elle.

— Vous seriez prête à répondre à quelques questions ? lui demanda Eve.

— Je peux essayer.

— Tu n'as pas à te fatiguer inutilement, Tash, intervint Martella.

— Ça ira. Je veux savoir ce qui s'est passé. Tout est tellement confus dans ma tête. Catiana ? Cate est vraiment morte ? J'ai l'impression que c'était un cauchemar.

— De quoi vous souvenez-vous ?

— J'étais à l'étage. Encore contrariée après votre visite dans l'après-midi. JJ était rentré. Oui, c'est ça, il était de retour à la maison. Il était parti... Où était-il allé ?

— Jouer au golf, lui rappela Martella. Avec Lance.

— Voilà. Oui. De quoi avons-nous parlé ? Je ne suis pas très sûre. Je n'arrive pas vraiment à me rappeler. Et puis... J'étais en bas. Est-ce

que je le cherchais ? Je suis allée dans le séjour et... et j'ai vu... Cate.

Les larmes lui montèrent aux yeux et altérèrent sa voix.

— Elle était près de la cheminée. Il y avait du sang, beaucoup de sang. J'ai couru vers elle. Est-ce que j'ai crié ? Je ne sais plus. Mais j'ai couru vers elle, je l'ai retournée, mais il était trop tard. Tellement de sang, et ses yeux... Oh, Tella.

— Chut, chut, dit Martella en embrassant la main de sa sœur. N'y pense plus.

— Vous l'avez retournée ? s'enquit Eve.

— Oui. Je crois... Tout est si flou. Mes souvenirs se mélangent comme les pièces d'un puzzle. Je crois que oui, que je voulais l'aider, mais... Je crois que j'ai crié. Ma tête, ma tête était pleine de cris. Il fallait que j'aille chercher des secours. J'ai voulu demander de l'aide, il me semble. Est-ce que j'ai appelé JJ ? Je pense...

— Vous rappelez-vous avoir appelé police secours ?

— Je... Oui !

Elle se redressa un peu plus dans son lit.

— Oui, oui. J'ai appelé de l'aide. Ah, Dieu merci, j'ai appelé de l'aide. Mais...

Ses yeux s'embuèrent encore sous l'effet des larmes et de la confusion. Et de la peur.

— Il s'est passé quelque chose. Quelque chose... Quelqu'un...

Elle leva sa main libre pour toucher les bandages.

— Qui vous a frappé, madame Quigley ?

— Je...

Elle détourna son regard embué.

— Je ne m'en souviens pas. Tout est flou. Je ne peux rien dire, ce n'est pas clair. Je ne me rappelle pas.

— Madame Quigley, nous avons l'enregistrement de votre appel.

Elle reporta brièvement les yeux vers Eve avant de détourner de nouveau le regard.

— Je ne m'en souviens pas. Je ne veux plus en parler. Je suis fatiguée... Tella, je suis fatiguée.

— Il faut que vous partiez, dit Tella. Laissez-la se reposer.

Le Dr Campo s'approcha.

— Ne vous inquiétez pas, madame Quigley. Vous avez parfaitement répondu. Maintenant, reposez-vous. Je repasserai plus tard pour voir comment vous allez. Lieutenant, inspecteur, ce sera tout pour le moment.

— Vous n'avez plus rien à craindre, dit Peabody avant de quitter la pièce. Vous êtes en sécurité à présent.

En guise de réponse, Natasha laissa échapper un sanglot étouffé puis détourna la tête.

Insatisfaite, Eve lançait des regards vers la suite 600.

— Pourquoi ne pas nous le dire ? Elle ment. Elle se souvient parfaitement. Pourquoi ne pas nous le dire ?

— Elle n'a pas les idées claires, elle vit un conflit intérieur, elle a peur. Imaginez que vous vouliez sauver votre mariage : vous savez que vous avez fauté tous les deux, mais vous essayez de recoller les morceaux. Et d'un seul coup, vous découvrez que votre mari est un tueur et il essaie de vous tuer. Ajoutons à ça le scandale, l'embarras, le déchaînement des médias.

L'agacement vint s'ajouter à la frustration d'Eve.

— Dans quel monde vit-elle pour se soucier d'être *embarrassée* alors que son mari a voulu la tuer ? Un monde où la crainte du scandale – inévitable dans la mesure où Catiana est à la morgue – la fait hésiter à dire aux flics : « Au secours, mon époux a tenté de me tuer ! Arrêtez-le et protégez-moi. »

— Le monde des plus anciennes fortunes de la ville, j'imagine.

Ils redescendirent jusqu'au parking.

— Elle a subi un gros traumatisme, reprit Peabody. Et peut-être... Je suis d'accord avec vous, elle ment, mais peut-être qu'elle s'est aussi convaincue que ses souvenirs n'étaient pas clairs, qu'elle n'est plus sûre de rien. Elle changera d'avis une fois qu'elle se sentira mieux.

Eve secoua la tête.

— Dans tous les cas, gardons un œil sur elle. Je veux être régulièrement informée de son état de santé. S'ils font ne serait-ce qu'envisager de la laisser sortir, on doit être au courant.

— Elle va sûrement passer Noël à l'hôpital. Au moins, sa chambre est classe.

— Un hôpital reste un hôpital. Il est temps de s'occuper de Copley, parce que si elle ne revient pas sur ses propos, ça va nous mettre des bâtons dans les roues. Appelons Reo à la rescousse pour savoir à quoi s'attendre juridiquement dans le pire des cas. Mais on passe à l'attaque, on le travaille au corps et on règle cette affaire.

À son arrivée dans la salle commune du Central, toutefois, Jenkinson l'interpella.

— Yo, lieutenant. Il y a un type qui vous attend dans la salle de détente. Un certain Steven Dorchester. Il veut vous parler. Il dit être le petit ami de Catiana Dubois.

— D'accord. Je m'en charge, dit-elle à Peabody. Préparez l'interrogatoire, appelez Reo. Et autant prévenir Mira au passage.

Elle se figea pendant un bref instant devant les deux faux épis de maïs accrochés au sapin minable.

— Le maïs, ce n'est pas plutôt pour Thanksgiving ? Pourquoi y a-t-il de faux épis de maïs dans ce sapin ?

— Pour Kwanza, lui répondit Jenkinson. Trueheart affirme que

c'est l'un des sept symboles. Il est allé vérifier. À la Criminelle, on inclut tout le monde parce que quelles que soient son ethnie, sa couleur ou sa foi, n'importe qui peut se faire tuer.

— On devrait écrire ça sous une bannière « Joyeux Noël ».

Eve se dirigea vers la salle de détente où s'éparpillaient quelques tables et des distributeurs automatiques. Quelqu'un abattit justement son poing sur le flanc de l'un des appareils et poussa un juron. Savoir qu'elle n'était pas la seule à batailler avec les machines redonna le sourire à Eve.

Son regard passa sur quelques flics, dont deux qui discutaient à mi-voix avec des civils, pour s'arrêter sur un homme assis seul, les yeux baissés vers ses mains jointes.

Elle s'approcha.

— Monsieur Dorchester ?

Il releva la tête et la dévisagea de ses yeux rougis.

— Oui. Je suis Steven Dorchester. Vous êtes le lieutenant Dallas.

— C'est ça. Toutes mes condoléances, monsieur Dorchester.

— Steven. Appelez-moi Steven. Je... Je pense sans cesse que je vais me réveiller, que tout cela n'est qu'un affreux cauchemar. Ou qu'il s'agit d'une terrible erreur. Mais...

Il baissa de nouveau les yeux sur ses mains tandis qu'Eve s'asseyait en face de lui.

Un visage d'homme fort, songea-t-elle, quoique marqué par le chagrin. Des cheveux mi-longs – avec quelques reflets roux dans ses mèches d'un brun sombre –, un unique clou argenté dans son lobe d'oreille et un trio d'étoiles tatouées sur son poignet droit.

Il avait quelque chose d'un artiste, l'air de quelqu'un doué de ses mains. Tout en attendant qu'il se ressaisisse et reprenne la parole, elle se fit la réflexion que Catiana et lui auraient fait un beau couple.

— Je ne peux rien faire, dit-il. Je vais aller voir sa famille ce matin, pour être auprès d'eux, mais aucun de nous ne peut rien faire. Elle n'est plus là...

Il releva la tête.

— Je sais bien que vous ne pourrez sans doute pas me dire grand-chose, mais s'il y a quoi que ce soit... je serai auprès de sa famille.

— Je peux vous dire que je vais tout faire pour que la personne qui vous l'a arrachée, à vous et à sa famille, la personne qui lui a ôté la vie, soit punie comme le veut la loi. Et vous pourriez peut-être faire quelque chose pour m'y aider.

— Tout ce que vous voulez. Je ferais n'importe quoi.

— Quand l'avez-vous vue ou lui avez-vous parlé pour la dernière fois ?

— Hier matin, quand elle est partie travailler. Nous sommes allés à une soirée dimanche et elle a dormi chez moi. Nous allions... Nous

devions nous retrouver hier soir et passer de nouveau la nuit ensemble. Une sorte de Noël en avance, rien que tous les deux, parce que nous allions chez nos parents ce soir. Les miens, puis les siens. Nous avions prévu de passer le réveillon chez sa mère. La nuit du réveillon, je veux dire. Ils font une grande fête et on allait rester, donc nous voulions faire notre petite fête à deux hier soir. Mais...

— Pouvez-vous me dire si quelque chose la perturbait ? Était-elle inquiète ?

— Non. Elle allait très bien. Tout se passait très bien entre nous. Je...

Il porta la main à sa poche pour en tirer une jolie petite boîte.

— Je lui avais fabriqué ceci. Je façonne des objets en argent et j'ai eu envie de faire ceci pour elle. Je comptais la lui donner hier soir.

Il ouvrit la boîte. À l'intérieur se trouvait une petite clé en métal travaillé au bout d'une chaîne délicate.

— Du très beau travail.

— C'est surtout pour le symbole. La clé. J'allais lui demander d'emménager avec moi. Nous avions dit que nous prendrions notre temps, mais je voulais qu'elle vienne vivre avec moi. D'où la clé. Pour elle... Comment est-ce arrivé ? demanda-t-il soudain.

— Quand j'aurai tous les détails, je promets de vous les donner. Vous avait-elle parlé d'un certain Trey Ziegler ?

— Ouais. L'abruti. C'est comme ça qu'elle l'appelait. Il l'avait draguée. Mais comme elle avait repoussé ses avances, il a fait courir la rumeur qu'elle aimait les filles. Comme si l'avoir envoyé bouler signifiait qu'elle ne s'intéressait pas aux hommes. Mais ça ne dérangeait pas Cate. C'était sans importance. Je suis passé deux ou trois fois à la salle, rien que pour agacer Ziegler. Je n'aurais sans doute pas dû.

— J'en conclus que vous avez évoqué sa mort.

— Oui. Cate était secouée. Elle ne l'aimait pas, mais quand même...

Du bout du doigt, il caressa la clé toujours dans sa boîte.

— Elle avait un grand cœur, dit-il.

— Vous avait-elle fait part de soupçons sur l'auteur du meurtre ?

— On s'est amusés à faire quelques hypothèses. Difficile de ne pas y penser, non ? Et plus tard, quand on a appris ce qu'il avait fait à Tella – et à d'autres femmes, d'après Cate –, on s'est dit que l'une d'entre elles avait compris et l'avait tué. Ou alors un mari, ou un ami. C'est pour ça qu'elle est allée travailler dimanche, même si elle aurait pu prendre sa journée. Elle voulait être auprès de Tella.

— Vous ne lui avez pas parlé après le travail, dimanche ?

— Non. Nous devions nous retrouver à 20 heures dans l'un de nos restaurants préférés, mais elle n'est pas venue. J'ai essayé de

l'appeler sur son communicateur ; pas de réponse. Je suis passé chez elle, mais elle n'y était pas non plus. Puis sa sœur... Sa sœur m'a contacté. Elle m'a annoncé la nouvelle. Là, tout s'est arrêté. Tout s'est arrêté. Et je ne sais pas si ça redémarrera un jour.

— Vous voulez un café ?

— Non, merci, non. Je doute de pouvoir avaler quoi que ce soit.

— Steven, pouvez-vous me dire ce qu'elle pensait de Natasha Quigley, de JJ Copley ?

— Elle s'entendait bien avec eux. Elle était très proche de Tella et avait de bonnes relations avec sa sœur. Le mari ne lui plaisait pas trop. Apparemment, il se comportait souvent comme un goujat.

Un petit sourire se dessina sur ses lèvres.

— Cate avait des avis parfois tranchés. Il lui arrivait d'assister Mme Quigley, de temps à autre.

— Comme pour leur dernière fête.

— Oui, voilà. J'ai eu l'occasion d'y aller, c'était sympathique. Un peu trop guindé à mon goût, si vous voyez ce que je veux dire. Mais Cate les aidait à organiser ce genre de choses à l'occasion. Organiser les fêtes, envoyer les invitations ou les cartes de remerciements quand Mme Quigley était débordée. Ça ne la dérangeait pas, elle aimait ce travail.

— Compris.

— Je ne vous ai pas été utile.

— Si. Vous m'avez aidée à me faire une meilleure idée d'elle. De qui elle était, de comment elle agissait. J'ignore si ça peut vous reconforter, mais sachez qu'elle compte pour moi et que je travaillerai sans relâche pour lui obtenir justice.

— Vous vous êtes déjà surprise à souhaiter pouvoir rembobiner le temps ? Pour un jour seulement ? demanda-t-il en plantant ses yeux rougis et pleins de larmes dans ceux d'Eve. Ou même quelques heures... Si j'avais dit : « s'il te plaît, ne va pas travailler aujourd'hui » ou simplement : « hé, je viens avec toi », n'importe quoi, ça ne serait pas arrivé. Vous avez déjà eu envie de faire ça, ramener l'horloge en arrière ?

— Tout le temps.

Lorsqu'il partit, Eve retourna dans son bureau pour tenter de se défaire de la peine qu'il avait partagée avec elle. Cela ne l'aiderait pas durant l'interrogatoire.

— Toc, toc.

Cher Reo se tenait sur le seuil. La jolie blonde aux racines du Sud paraissait délicate, mais Eve l'avait vue se transformer en véritable Amazone lorsqu'elle officiait au tribunal.

— J'étais déjà dans l'immeuble ; je préférerais rester dans le coin au cas où. Offrez-moi un café puis nous irons voir John Jake Copley.

— Servez-vous. Vous avez lu le rapport. Aucun signe d'effraction, il était seul dans la maison avec le corps et son épouse inconsciente. L'appel qu'elle a passé à police secours mentionne clairement son nom.

— Je l'ai écouté.

Café à la main, Reo s'approcha et s'assit sur le fauteuil d'Eve.

— Je préfère éviter l'horrible siège que vous réservez aux visiteurs, dit-elle. Vous avez parlé à sa femme ce matin ?

— Elle a repris connaissance, quoique encore un peu désorientée.

Eve lui fit un résumé de son entretien avec Quigley.

— Elle refuse de presser la détente, termina-t-elle. Refuse de confirmer que Copley l'a frappée.

— Ça pourrait constituer un problème.

— L'enregistrement de l'appel...

— Oh, nous allons l'exploiter au maximum, mais si j'étais son avocate, je ferais de même. Je prétendrais que la victime était choquée, apeurée, qu'elle appelait son mari au secours quand elle a été attaquée et que l'agresseur non identifié s'est enfui.

— Comment... La caméra montre clairement...

— Par une fenêtre ou en se cachant quelque part le temps de pouvoir s'esquiver sans être repéré. Cette défense est faiblarde, Dallas, et je peux vous promettre qu'on la démontrera pièce par pièce, mais ça pourrait constituer un petit souci. Un souci que des aveux écarteraient. Nous pourrions lui proposer un accord : s'il reconnaît les faits, on le condamne pour homicide involontaire...

— Pas question !

— Écoutez-moi. Homicide involontaire pour Dubois, violences volontaires aggravées pour sa femme. Il en prendra pour vingt-cinq ans, sans possibilité de remise de peine. Et dix de plus pour sa femme. Là encore, si j'étais son avocate, j'accepterais l'offre. Ça évite le procès et élimine la possibilité d'une condamnation à vie. Vingt-cinq ans, c'est déjà très long.

— Catiana Dubois n'aura pas vingt-cinq années de plus à vivre.

— Rien de ce que nous pourrions faire ne changerait cet état de fait. Mais songez à la manière dont un homme comme Copley réagira face à un quart de siècle en prison.

Il pleurerait, gémirait et sangloterait comme un bébé... mais ce n'était pas suffisant.

— Je veux aussi l'inculper pour Ziegler.

— Si vous le faites, il n'y aura pas d'accord, répondit Reo en comptant sur ses doigts. Ça nous fait deux meurtres et une tentative de meurtre. Sans préméditation, dans les deux cas, mais le coup du couteau dans le cœur ? Le jury n'approuvera pas, vous pouvez me croire. Pour ça, par contre, il faut que vous le coinciez. Et pour le

moment, ce n'est pas le cas.

— La journée ne fait que commencer.

— Vous pouvez m'appeler jusqu'à 20 heures. Après quoi, je ne serai absolument plus joignable – et je dis ça très sérieusement – jusqu'au 26 décembre. Livrez-le-moi avant et nous en ferons un joli cadeau de Noël à destination de la prison. Sinon, passez de très bonnes fêtes. Et là aussi, je dis ça sérieusement.

Elle se leva et tapota le sac à main qu'Eve lui avait offert.

— Je l'adore, dit-elle.

À peine était-elle sortie qu'Eve décocha un coup de pied dans son bureau.

— Homicide involontaire ! Mon cul, oui !

Elle repensa à Steven Dorchester, à la clé qu'il avait façonnée et mise dans une jolie petite boîte. Il n'y aurait pas d'homicide involontaire qui tienne.

Elle sortit d'un pas rapide.

— Peabody ! Suivez-moi. On y va ! lança-t-elle comme Peabody se redressait précipitamment derrière son bureau.

— Son avocate n'est pas arrivée, dit-elle.

— Alors elle a intérêt à se dépêcher !

Eve ouvrit la porte de la salle B.

— Dallas, Lieutenant Eve, Peabody, Inspecteur Delia, entamons l'interrogatoire de Copley, John Jake.

— Je ne parlerai qu'en présence de mon avocat.

— Alors ne dites rien.

Eve laissa tomber ses dossiers sur la table et joua l'enregistrement audio de l'appel à police secours. Puis le rejoua. Une fois, deux fois.

Copley craqua – un peu – durant la troisième diffusion.

— Elle m'appelait, elle m'appelait au secours. Faites écouter ça à n'importe qui, c'est ce qu'il pensera !

— Vraiment. Je l'ai écouté et ce n'est pas du tout ce que je pense. Peabody ?

— Ça ne m'a pas donné cette impression. Ce serait même plutôt l'inverse.

— Bien sûr, ça ne fait que deux avis. On pourrait faire un sondage, suggéra Eve à Peabody. Je parie que les gens qui écouteront ce message – des jurés, par exemple – entendront la même chose que nous. Tout comme ils entendront comme nous ce que Natasha nous a dit ce matin.

— Vous lui avez parlé ? Qu'est-ce qu'elle a dit ?

Eve secoua la tête.

— Vous voyez, Peabody. Il voudrait qu'on réponde à ses questions, mais refuse de répondre aux nôtres. Ça ne me semble pas très équitable.

Copley frappa des deux poings sur la table.

— Je veux savoir ce qu'elle a dit ! Est-ce qu'elle sait que je suis enrhumé ici ? Est-ce qu'elle sait ce que vous essayez de me faire ?

« Il va nous faire un nouvel accès de colère », songea Eve.

Elle se tourna tranquillement vers Peabody.

— Au fait, quand décolle votre navette ?

Peabody sourit.

— On a prévu de prendre celle de 18 heures si tout est réglé d'ici là. Mais on en prendra une autre plus tard si nécessaire. Et vous et Connors ? Vous allez dîner dans un grand restaurant ? Ou vous soupez tranquillement chez vous ?

— Dites-moi ce qu'elle a dit !

— Allons, JJ, faites attention à votre pression artérielle. Ma partenaire et moi ne faisons que tuer le temps en attendant que votre avocate arrive.

— Oubliez l'avocate ! Je veux savoir ce qu'a raconté Tash.

— Vous renoncez à votre droit à la présence de votre représentant juridique durant l'entretien ?

— D'accord. Oui. Qu'est-ce qu'elle vous a dit ?

— Le procès-verbal indiquera que M. Copley a volontairement renoncé à son droit de représentation. Qu'a-t-elle dit ?

Souriante, Eve se retourna pour faire face à Copley.

— Elle a dit : « Ce salopard a tenté de me tuer. Mettez-le en taule et jetez la clé. »

— Vous mentez. Vous n'êtes qu'une sale menteuse !

— Voyons, JJ, vous deviez bien vous attendre qu'elle soit un peu contrariée que vous l'ayez cognée sur la tête et envoyée passer Noël à l'hôpital.

— Je ne l'ai jamais touchée. Je ne l'ai jamais frappée. J'étais à l'étage, je vous l'ai déjà dit. À l'étage. Je regardais le match et je me suis endormi.

— Endormi ? C'est nouveau. Vous avez l'intention de faire beaucoup d'autres ajouts de ce genre ? Parce que, autant vous le dire, l'histoire n'en devient pas plus convaincante.

— Oh, je ne sais pas, Dallas... intervint Peabody avec un haussement d'épaules. Reconnaissez quand même qu'il a un certain mérite d'ajouter ainsi des détails qui font vrai dans son récit à dormir debout.

Copley serra les mâchoires.

— Je me suis assoupi. J'avais joué dix-huit trous, avec un score de soixante-huit. C'est quatre points sous le par.

— Waouh. Quel mec exceptionnel ! commenta Peabody.

— Fermez-la, pauvre conne !

— Oh, Dallas, il m'a traitée de conne. Comment se fait-il que

vous soyez une garce tandis que je ne suis qu'une simple conne ?

— Question de grade, répondit Eve. Vous finirez par mériter vos galons de garce un de ces jours.

— Je vous le ferai regretter. À toutes les deux. Vous me le paierez !

— Bla-bla-bla, lui répondit Eve avec un sourire narquois. Vous préférez vous vanter de vos talents de golfeur, échanger des insultes ou ajouter plus de détails à vos foutaises ? Ça ne fait pas de différence pour nous.

— J'étais à l'étage, bon sang ! Je l'ai entendue crier. Ça m'a pris une minute, deux peut-être parce que j'ai d'abord cru que c'était un rêve. Je dormais, j'étais encore un peu dans le cirage. Je me suis levé, j'ai appelé Natasha et puis je suis sorti en courant et j'ai dévalé l'escalier.

— Pourquoi prendre l'escalier ?

— Parce que c'était de là que venait le cri.

— Si vous dormiez, comment pouviez-vous savoir d'où il provenait ?

— Je le savais, c'est tout, rétorqua-t-il avant d'abattre de nouveau les poings sur la table. Je suis arrivé en bas et je l'ai trouvée étendue par terre. Et puis j'ai vu l'autre, la fille à Tella.

— La « fille à Tella » ?

— C'est ça. Et puis j'ai entendu quelque chose.

Il détourna brièvement le regard.

— Peut-être un bruit de pas précipités. Ou une porte qui claquait.

— Vous êtes sérieux ? Maintenant il y a quelqu'un qui court et des portes qui se referment ?

— Ça fait un paquet de détails. Très vivant, commenta Peabody. Chapeau, l'artiste.

Eve laissa échapper un rire de pure forme.

— C'est ça. Dites-moi, JJ, pourquoi n'avoir pas mentionné ces mystérieux bruits de pas et de portes qui claquent à l'agent arrivée la première sur les lieux ? Ou à moi, lors de notre précédent entretien ? Ou à n'importe qui d'autre avant ce moment précis ?

Il essuya des gouttelettes de sueur sur son front, puis sur sa lèvre supérieure.

— Ça ne m'était pas revenu jusqu'à maintenant parce que je ne pensais qu'à ma femme. Il fallait que j'aide Tash.

— Comment ? Pas en appelant de l'aide, visiblement.

— Je n'ai pas eu le temps ! J'étais sous le choc, et puis la police a frappé à la porte et tout s'est passé si vite. J'étais en haut quand quelqu'un a tué cette fille et blessé Tash. Je veux parler à ma femme, bon sang ! Elle a peur, elle ne sait pas ce qu'elle dit et elle doit s'inquiéter à mon sujet.

— Elle s'inquiète surtout à l'idée que vous tentiez de nouveau de la tuer. Elle en a fini avec vous, JJ. Terminé. Tout comme Felicity. Vous n'avez plus personne, plus rien.

— Laissez Felicity en dehors de ça.

Au grand étonnement d'Eve, des larmes étaient montées aux yeux de Copley.

— Vous lui avez raconté des mensonges à mon sujet, c'est ça ? Elle m'a quitté ! Vous lui avez raconté n'importe quoi et elle est partie. Je l'aime !

— Qui ? Votre femme ou Felicity ?

— Je...

Il se reprit.

— Les deux. D'une manière différente.

— Différente au sens où vous avez raconté à votre femme que vous aviez rompu avec Felicity tout en vous plaignant à celle-ci que votre épouse ne vous comprenait pas ?

— Vous ne savez rien sur nous !

— Bon sang, JJ, vous imaginez que nous n'en avons jamais croisé des comme vous par ici ? Combien de fois, Peabody ?

Peabody leva les yeux au plafond et secoua la tête.

— J'ai perdu le compte. Mais ils se croient tous différents des autres.

— Alors qu'ils sont tellement transparents. Voilà ce qui s'est passé. Vous vous êtes vanté auprès de Ziegler de votre liaison avec une petite danseuse sexy. Il vous a fait chanter. Même en le payant avec de l'argent extorqué à votre femme, vous avez fini par en avoir assez.

— C'est ridicule.

— Nous avons trouvé vos autres comptes, JJ. Vos banques offshore, les sociétés-écrans. Du travail d'amateur. Ziegler conservait un registre. Votre nom y est inscrit. Avec le détail des sommes que vous lui versiez.

Eve se redressa de toute sa hauteur.

— Vous êtes allé à son domicile lui annoncer que c'était terminé, lui montrer qui était le patron. Ce n'était qu'un employé de salle de sport, après tout. Pour qui se prenait-il ? Mais il a refusé de laisser tomber son chantage. Vous êtes entré dans une colère noire ; c'est un peu votre spécialité. Vous avez saisi un trophée et l'avez frappé à la tête.

— Pas de crise d'angoisse, cette fois, ajouta Peabody. Pas après avoir enfin réglé le problème. Vous vous sentiez bien. Vous vous êtes dit que vous auriez dû le faire beaucoup plus tôt. Une fois Ziegler hors d'état de nuire, vous étiez libéré d'un grand poids.

— Alors vous vous êtes montré créatif. C'est votre métier, après tout. Vous l'avez hissé sur le lit et vous êtes allé chercher un couteau

dans la cuisine. Vous avez écrit un petit message marrant – ça aussi, c'est votre spécialité – et lui avez fiché dans la poitrine avec le couteau.

— Je n'ai rien fait de tout ça !

Copley avait le souffle court ; son visage était luisant de transpiration.

— C'est du délire. Je ne suis pas allé chez lui. Je ne suis jamais allé chez lui. Je veux parler à mon avocate. J'exige de parler à mon avocate.

— Peabody, allez lui chercher un peu d'eau. Calmez-vous, JJ ! Calmez-vous avant de finir de nouveau à l'infirmerie. J'ai tout mon temps, croyez-moi.

— Je n'ai rien d'autre à dire avant l'arrivée de mon avocate.

— Aucun problème.

Elle attendit que Peabody lui rapporte un verre d'eau. Copley but d'une main tremblante.

Eve se pencha pour murmurer à l'oreille de Peabody :

— Demandez à un agent de rester avec lui au cas où il nous ferait une nouvelle crise. Et tâchons de voir ce qui retient son avocate. Nous l'avons envoyé dans les cordes, il est temps de l'achever. Mais je veux d'abord vérifier quelque chose... Dallas quitte la salle, annonça-t-elle à voix haute.

De retour à son bureau, elle appela le communicateur de Felicity. Son estomac se noua quand une femme d'âge mûr lui répondit.

— Oui ?

— Ici le lieutenant Dallas du NYPSD. Je voudrais parler à Felicity Prinze.

— Je suis sa mère. Si vous êtes l'amie de ce Copley, elle n'a rien à vous dire.

Les tripes d'Eve se dénouèrent ; la femme avait parlé de Felicity au présent.

— Non, madame, je ne suis pas son amie. J'ai placé Copley en détention.

— Pour quel motif ?

— Pour meurtre.

— Mon Dieu. Oh, mon Dieu ! Ma pauvre petite.

— A-t-elle été blessée, madame ?

— Non, non, pas dans ce sens-là. Mais il lui a brisé le cœur. Il a tué sa pauvre femme, c'est ça ?

« Ce n'est pas faute d'avoir essayé », songea Eve.

— Madame, je dois m'entretenir avec votre fille. Restez à côté d'elle pendant l'appel si vous le souhaitez.

— Absolument. Chantal ! Va chercher ta sœur. Tout de suite ! Elle est rentrée à la maison, expliqua-t-elle à Eve. C'est bien la seule

chose dont je me réjouis. Elle est rentrée parce qu'elle a découvert qu'il lui mentait, qu'il se servait d'elle. Et j'ai gardé son communicateur parce qu'il n'arrêtait pas d'essayer de la joindre... Felicity, c'est le lieutenant de police dont tu nous as parlé. Elle a arrêté cet affreux personnage.

— Arrêté ? ! Donne-moi le téléphone, maman... Allô ? Allô ? J'ai oublié votre nom.

— Dallas. Lieutenant Dallas. Felicity, avez-vous vu ou parlé à JJ Copley après notre discussion ?

— Je n'ai pas voulu. J'ai beaucoup réfléchi après votre visite. Je ne suis pas aussi stupide que le pensent les gens.

— Personne ne te croit stupide, affirma sa mère.

— Lui si. Il me prenait pour une idiote et je l'ai été. Mais j'ai pris le temps de réfléchir, j'ai appelé Sadie et on a parlé.

— Excellente initiative.

— Après ma discussion avec Sadie, j'ai fait ce qu'il m'avait dit de ne pas faire. J'ai appelé chez lui. J'ai eu leur droïde domestique qui m'a dit qu'elle pouvait prendre un message parce qu'il n'était pas disponible. Alors j'ai dit : « Oh, il est en voyage d'affaires » et la machine a répondu que non, qu'il était en résidence – c'est comme ça qu'elle l'a dit – mais n'était pas en mesure de recevoir l'appel et qu'elle prendrait le message. J'ai répondu que tant pis, j'étais trop en colère. Il m'a menti. Vous saviez qu'il m'avait menti ?

— Oui. Désolée, Felicity, je savais qu'il vous avait menti.

— C'est pour ça que vous m'avez conseillé de parler à Sadie. Elle m'a dit qu'il fallait que je vérifie. Et c'est ce que j'ai fait. Je suis même allée sur place, chez lui, pour regarder. Et je l'ai vu. Je l'ai vu sortir de la maison avec sa femme et monter en voiture. Il n'était pas en voyage d'affaires. Ils riaient. Elle n'était pas méchante avec lui. Il... Il l'a embrassée avant de monter dans la voiture. Là, j'ai compris qu'il ne m'avait raconté que des mensonges. Je suis rentrée à la maison. Je vais avoir des ennuis ?

— Pourquoi auriez-vous des ennuis ?

— J'ai pris certains des vêtements qu'il m'avait achetés et je me suis servie de la carte de crédit qu'il avait donnée pour payer le voyage. J'ai arrêté de travailler, donc je n'avais plus assez. Je le rembourserai.

— Vous avait-il fait cadeau de ces vêtements ?

— Ouais, mais...

— Et la carte de crédit était pour votre usage personnel ?

— Oui.

— Alors vous n'aurez aucun ennui.

— Je lui ai laissé un mémo-cube. Ça lui disait que je partais, que je ne voulais rien avoir à faire avec quelqu'un qui mentait et trompait

sa femme en faisant de moi une menteuse et la maîtresse d'un homme marié. Je crois que je ne reviendrai pas. Je n'ai pas ma place à New York. Est-ce qu'il a fait quelque chose de vraiment grave ? Pire que mentir et tromper ?

— On dirait bien.

— Il était tellement gentil avec moi... J'ai cru que je l'aimais. Mais ce n'était pas réel.

— J'aurai peut-être besoin de m'entretenir de nouveau avec vous. Quoi qu'il en soit, c'est une bonne chose que vous soyez rentrée chez vous, que vous soyez en famille.

— Je pense aussi. Euh... Joyeux Noël, Dallas.

— Vous de même.

Eve raccrocha et se laissa aller en arrière sur son siège pour faire le tri dans ses pensées.

— L'avocate est là, annonça Peabody depuis le seuil.

— On leur laisse un peu de temps et on reprend l'interrogatoire.

Eve leur laissa une heure, qu'elle mit à profit pour peaufiner son approche. En traversant la salle commune pour aller chercher Peabody, elle vit que Jenkinson l'avait prise au mot.

Une bannière était accrochée au-dessus de l'entrée de la salle de pause, annonçant la couleur à tous ceux qui y entraient :

Peu importe votre couleur de peau, votre foi, votre sexualité ou vos convictions politiques, nous vous protégeons et vous servons car tout le monde peut se faire tuer.

Il y avait de toute évidence eu discussion et la formulation laissait deviner un travail d'équipe, mais l'idée originale de Jenkinson était toujours là. La première réaction d'Eve ne fut pas l'amusement auquel elle se serait attendue mais un élan de fierté. Le propos de la bannière reflétait l'exacte vérité.

Elle embrassa du regard les hommes et les femmes sous sa responsabilité. Trueheart dans son uniforme impeccable, travaillant dur sur son ordinateur. Baxter, incliné en arrière sur son fauteuil, ses chaussures de créateur calées sur le bord de son bureau, en train de parler dans son communicateur. Jenkinson fronçait les sourcils face à son écran tout en dévorant un sandwich douteux acheté au distributeur.

Dans la salle se mélangeaient l'odeur du mauvais café, les effluves d'un plat grassex que quelqu'un avait apporté pour son déjeuner et le parfum de pin synthétique dont ils avaient aspergé le sapin ridicule.

« Une odeur de commissariat à Noël », songea-t-elle.

— Peabody, allons régler notre affaire. Vous autres ? Ceci...

Elle pointa du doigt la bannière.

— Ceci reste en place. Si qui que ce soit de l'entretien, des ressources humaines ou du service juridique essaie de le retirer, envoyez-les-moi.

Peabody emboîta le pas à Eve.

— On va vraiment laisser la bannière affichée ?

— Comment avons-nous commencé cette enquête ? En ne

ménageant ni notre temps ni nos efforts pour obtenir justice au nom d'une ordure. La bannière dit la vérité. Elle restera en place.

Elle entra dans la salle d'interrogatoire, déclama les informations nécessaires pour l'enregistrement puis s'assit face à Copley et son avocate.

— Bon, nous y revoilà, dit-elle.

Elle se tut, laissant ses mots flotter dans l'air.

McAllister rompit le silence.

— Mon client est la victime de Trey Ziegler, un maître chanteur et un escroc, un homme qui – vous en avez vous-même découvert les preuves – s'est servi de substances illégales pour droguer et abuser de nombreuses femmes.

— Je concède que Ziegler était un être humain lamentable. Il n'en reste pas moins illégal de tuer un être humain, lamentable ou non.

— Mon client n'a tué personne. Au moment de la mort de Trey Ziegler, il se trouvait à son propre domicile.

— C'est ce qu'il affirme, mais sans personne pour en attester. Pas même l'épouse qu'il a récemment envoyée à l'hôpital.

— Je n'ai jamais touché Natasha.

— Ce n'est pas ce qu'elle dit.

— Je n'en crois rien. Vous mentez ! poursuivit Copley malgré la tentative de son avocate pour le faire taire.

— Vous voulez que je rejoue l'enregistrement de l'appel à police secours ?

— JJ !

L'avocate avait prononcé ce nom avec une pointe d'agressivité en refermant sa main sur celle de Copley.

— Mme Quigley craignait pour sa vie et a appelé son mari, reprit-elle. Elle l'a appelé à l'aide.

Eve sourit.

— Vous pouvez toujours essayer, mais vous savez ce que le jury entendra. Sur l'enregistrement et de la bouche même de Natasha Quigley durant le procès.

— Mme Quigley a souffert d'une grave blessure à la tête sous les coups d'un agresseur inconnu, quelqu'un qui a probablement tué Ziegler et était sans doute de mèche avec lui. Ses souvenirs et le récit qu'elle pourrait faire des événements ne sont pas fiables.

— Et cet « agresseur inconnu » s'est mystérieusement envolé ?

— Mon client est convaincu que Catiana Dubois a agressé sa femme et qu'elle a été tuée durant la lutte qui s'est ensuivie. Mon client pense que la défunte était la complice de Ziegler.

La colère enfla dans la gorge d'Eve. Elle ne fit rien pour s'en cacher, au contraire.

— Vous voudriez lui mettre Ziegler sur le dos ? Laissez-moi vous dire ceci, afin que ce soit très clair pour vous deux. Allez-y, essayez un peu de faire gober ça au procès, qu'on rigole ! Votre client est un menteur, un homme infidèle, un imposteur. Pour qui pensez-vous que les jurés auront de la sympathie ? Un homme qui trompe son épouse avec une jeune femme naïve à laquelle il ment... et qu'il entretient avec de l'argent volé à sa femme ? Un homme qui a payé un maître chanteur pour que cet arrangement reste secret ? Ou bien une femme innocente, quelqu'un qui travaillait pour gagner sa vie, qui venait d'une famille respectable et à la réputation sans tache ?

— Laissez Felicity en dehors de tout ça, ordonna Copley.

— J'ai eu l'occasion de lui parler, à elle aussi. Il y a moins d'une heure. Vous avez reçu son message ?

Quand Copley se redressa d'un bond, Eve l'imita.

— Vous n'aviez pas le droit de lui parler. Je vais tout lui expliquer et elle reviendra. Je l'aime ! Je vais l'épouser.

— Ce que vous ne pouviez pas faire avant de vous être débarrassé de l'épouse que vous avez déjà sur les bras. La tuer vous permettait de régler le problème.

— Je n'ai pas besoin de la tuer ! À votre avis, pourquoi j'avais payé Ziegler pour la baiser ! ?

— Bon sang, JJ, taisez-vous ! s'exclama l'avocate.

— Ne me dites pas de me taire !

Empourpré, il se tourna vers McAllister.

— Pauvre conne ! Pourquoi vous ne m'avez pas sorti de là ? Je vous ai dit que je voulais Silbert ou Crosby.

— Il faudra vous contenter de moi.

Eve se rassit et tourna les yeux vers Peabody.

— Bon, voilà qui est intéressant. Vous ne trouvez pas ça intéressant, Peabody ?

— Captivant. Je suis absolument captivée. Est-ce qu'il a dit ce que j'ai entendu ? Devant les micros ? Qu'il a payé Ziegler pour coucher avec sa femme ?

Peabody lança un coup d'œil à Copley.

— Vous aviez le droit de regarder ?

— Fermez votre gueule. Vous êtes dégoûtante !

— Il paie un blaireau pour coucher avec sa femme et c'est moi, la dégoûtante ? Eh ben... D'accord, si vous ne l'avez pas fait pour jouer au voyeur, alors pourquoi ?

— Pour Felicity !

— Elle a eu le droit de regarder ?

Le cœur d'Eve se gonfla de nouveau de fierté en voyant Copley grogner de frustration face à Peabody.

— Je voudrais m'entretenir seul à seul avec mon client.

— Vous avez largement eu le temps de le faire, répondit Eve. Et j'ai l'impression que JJ a des choses à dire. N'est-ce pas, JJ ?

— Absolument ! Et vous, fermez-la, ordonna-t-il à l'avocate qui se contenta de secouer la tête en soupirant. Avec Felicity, ça a été le coup de foudre. J'ai eu envie de lui donner ce dont elle avait besoin, de l'aider à réaliser ses rêves.

— Et donc vous lui avez menti.

— Je n'ai pas menti. J'avais simplement besoin de temps. Je voulais divorcer de Natasha, mais si certaines conditions n'étaient pas remplies, le divorce m'aurait laissé dans l'incapacité de combler les attentes de Felicity.

— Vous aviez besoin de l'argent de votre femme pour réaliser les rêves de celle pour laquelle vous vouliez la quitter.

— Pas la peine d'être désagréable. L'amour a ses raisons. Natasha et moi nous étions éloignés et...

— Sérieusement, épargnez-moi les vieilles rengaines.

— Vous me paierez ce manque de respect !

— Dites-moi votre prix ! rétorqua immédiatement Eve, pour le provoquer. Parce que je n'ai aucun respect pour vous. Si vous avez quelque chose à dire, dites-le. Clairement et dans le micro. Vous aviez conclu un accord avec Trey Ziegler ? Expliquez-nous ça.

Il lui décocha un regard chargé de haine avant de cracher sa réponse :

— Pour dire les choses simplement, je savais que Ziegler couchait avec ses clientes. Il s'en était vanté. Il assurait pouvoir séduire n'importe quelle femme.

Refusant d'abdiquer, McAllister intervint de nouveau :

— Mon client ignorait que Ziegler employait des substances illégales sur lesdites clientes.

Au vacillement du regard de Copley, Eve comprit qu'au contraire il savait.

— Évidemment, dit-il. C'est déplorable. Dans mon esprit, toutes ces femmes étaient d'accord. Je lui ai dit que je le paierais s'il parvenait à séduire Natasha. Elle avait le choix ! affirma-t-il en écrasant son index sur la table pour souligner son propos. Elle a choisi de coucher avec lui, et plus d'une fois. Il fallait que ce soit plus d'une fois, qu'une liaison soit clairement établie afin que je puisse préserver mes... avantages financiers.

— Votre contrat de mariage prévoyait que si votre épouse avait une liaison sexuelle, vous auriez droit à une grosse indemnité de divorce ?

— C'est justifié.

— Vous avez donc embauché Ziegler pour inciter votre femme à avoir une liaison, une liaison que vous avez soigneusement

documentée, j'imagine.

— Exactement. Et ce n'est pas illégal.

« Au contraire », songea Eve.

Mais une inculpation pour proxénétisme ne méritait pas d'être mentionnée à ce stade.

— Une ou deux fois de plus m'auraient suffi. D'ici au 1^{er} janvier, ou juste après, j'aurais pu lancer la procédure.

— Vous aviez pourtant suggéré à Natasha de faire un voyage ensemble en début d'année pour consolider votre mariage.

— D'accord, c'est vrai...

Il s'agita sur sa chaise puis se pencha en avant comme pour expliquer une action éminemment raisonnable.

— Nous ne serions jamais partis, mais il était important que je donne l'impression de vouloir arranger les choses. C'est un mariage, ajouta-t-il avec une évidente frustration. Il s'agit d'une affaire personnelle, pas d'une affaire policière.

— Si vous souhaitiez que ça reste le cas, il ne fallait pas tuer Ziegler.

— Mais je ne l'ai pas tué ! J'avais seulement besoin qu'il la saute encore deux ou trois fois. Et maintenant, il est mort.

— Il n'a pas pu terminer le travail parce qu'elle avait rompu avec lui, ou était sur le point de le faire.

— Peut-être que oui, peut-être que non. Mais il aurait fini par la convaincre.

— D'une manière ou d'une autre ? termina Eve.

Copley détourna les yeux.

— Il m'avait dit qu'il la convaincrait. Je l'ai averti qu'il n'aurait pas l'argent avant d'avoir réussi. Encore deux fois, et j'aurais pu porter le dossier à un avocat spécialiste du divorce.

— Quand lui avez-vous dit ça ?

— La semaine dernière, quand je suis allé...

— À son appartement.

— Bon, d'accord, je suis allé là-bas. Une seule fois. Uniquement parce qu'il m'avait raconté durant notre séance d'entraînement que Tash avait parlé de travailler sur notre mariage et d'arrêter de coucher avec lui. À moi, elle avait dit vouloir arranger les choses ; elle avait sorti les violons, flirté un peu avec moi. Alors qu'il ne me manquait plus qu'une ou deux coucheries pour que l'affaire soit réglée !

— Ziegler n'avait pas réussi, mais voulait quand même son argent. Si vous refusiez de payer, il irait voir votre femme et lui débellerait toute la vérité. Et vous perdriez. Il lui parlerait de Felicity. Et vous perdriez. Ce salopard vous attaquait de tous les côtés à la fois. Ça n'allait jamais s'arrêter. Alors vous avez fait en sorte que ça s'arrête.

— Je ne l'ai pas tué. Je n'étais pas là-bas.

— De la même manière que vous étiez à l'étage quand Catiana est morte, quand votre femme a été agressée ? Qu'est-ce que Catiana avait compris ? Que savait-elle ? Elle allait s'en ouvrir à Natasha et tout gâcher. Il fallait l'arrêter. Et vous l'avez fait. Mais votre femme arrive sur ces entrefaites et là, il ne s'agit plus seulement de votre « avantage financier », vous risquez de tout perdre. Il fallait l'arrêter.

— Ziegler s'est servi de moi. Ils se sont tous servis de moi. C'est moi, la victime, nom d'un chien ! Je n'ai rien fait. Je n'y étais pas. Je veux parler à Natasha. Je veux parler à Felicity.

— Elles en ont terminé avec vous. À présent, c'est avec moi que ça se règle. Alors reprenons depuis le début...

Il batailla, trébucha, s'emporta une ou deux fois. Il supplia, il cracha des insultes. Mais il ne bougea pas d'un pouce.

Eve estima que passer Noël en détention pourrait lui délier la langue. Elle le fit remettre en cellule, sans prêter attention à ses imprécations furieuses.

— Il s'est convaincu lui-même, commenta Peabody. Mira n'avait pas parlé de quelque chose de ce genre ? Qu'il pouvait se convaincre d'un mensonge au point d'en faire sa vérité ?

— Quelque chose de ce genre, en effet. Ce sera peut-être plus difficile d'y croire après deux jours derrière les barreaux. Il n'arrête pas de buter sur des éléments de son récit. Sa visite à l'appartement de Ziegler, les sommes qu'il lui versait pour qu'il couche avec sa femme. Nous continuerons à accumuler les faux pas jusqu'à ce qu'il morde carrément la poussière.

— Il y a déjà largement de quoi aller au procès.

— Sans aveux, le procureur va lui proposer un accord. Ça ne suffit pas. Je pourrais peut-être l'accepter s'il n'y avait que Ziegler, mais pas pour Catiana. Nous en remettrons une couche après Noël. Allez-y. Allez retrouver McNab, prendre votre navette, voir votre famille.

— Vraiment ? Mais on doit écrire notre...

— Je m'en charge.

— Vous dites toujours ça. Je vais...

— Je le dis parce que c'est moi, la patronne. Filez d'ici, je ne veux plus vous voir.

— Merci. Joyeux Noël, Dallas. Ne me frappez pas, ajouta-t-elle en refermant ses bras autour d'Eve pour la serrer contre elle. J'espère que vous aimerez mon cadeau autant que j'aime mon manteau.

Et elle s'éloigna au pas de course, sans doute pour aller récupérer ledit manteau.

De retour dans son bureau, Eve écrivit son rapport et l'envoya à Reo, au commandant, à Mira, à Peabody.

Elle envisagea de travailler à élucider certains détails, dissiper quelques zones d'ombre, retourner parler à Quigley.

« Oh, et puis au diable tout ça ! »

Elle allait rentrer chez elle.

L'affaire la poursuivit pendant le trajet, ce trajet infernal troublé par la pluie et les fêtards. Assez pour qu'elle se serve de l'ordinateur du tableau de bord pour laisser s'épancher ses embryons d'hypothèses et ses pistes de réflexion, avec l'idée de faire le tri plus tard.

Mais une fois arrivée sur le seuil de la maison, elle s'intima de laisser tout cela au-dehors.

Ce qui ne fut pas si difficile lorsqu'elle se retrouva bien au chaud, sous les lumières festives et au milieu de rires joyeux. Même si certains de ceux-ci s'échappaient de la bouche de Summerset.

Ils étaient dans le premier salon : Connors affalé sur un fauteuil, un verre de vin à la main, Summerset assis en face de lui dans une position très digne. Eve doutait qu'il soit capable de s'affaler, pas avec le balai qu'il avait dans le fondement.

Puis elle se rappela que c'était Noël, ce qui méritait un moratoire sur les insultes.

— Qu'est-ce qui vous fait rire ? demanda-t-elle.

Connors sourit.

— Une simple petite balade sur les chemins du souvenir.

— Et combien de portefeuilles dérobés sur ces fameux chemins ?

— Qui peut le dire ?

Il se leva pour l'embrasser et la débarrasser de son manteau, qu'il laissa tomber sur l'accoudoir d'un sofa.

— Je vais te servir du vin.

— Et je vais le boire. Oh, on a commandé chez le traiteur, à ce que je vois.

Elle scruta le plateau de petits amuse-bouches sophistiqués, en choisit un et l'avalala. Elle n'était pas sûre de savoir de quoi il s'agissait, mais c'était bon.

— Tout est bouclé ? lui demanda Connors en lui tendant son verre.

— Tous les éléments sont là, mais pas encore tout à fait emballés et il me manque le ruban pour finir le paquet. Une chose est sûre : Copley va fêter son réveillon au pain frais et à l'eau.

— C'est du pain sec.

— Quoi, du pain sec ?

— Peu importe.

Connors l'embrassa de nouveau puis l'attira sur le fauteuil auprès de lui. Embarrassée – Summerset était juste en face d'eux ! –, elle fit

mine de se relever.

— On a plein de fauteuils.

Mais Connors s'accrochait.

— On les économise, dit-il. Summerset me racontait un Noël durant les Guerres Urbaines où des secouristes et lui avaient fabriqué un sapin de Noël avec des barres d'armature et des chiffons, entre autres choses.

— C'était plutôt festif, étant donné la situation, ajouta Summerset. Nous l'avions décoré à l'aide de mini-torches à piles et un individu entreprenant avait volé une caisse de rations alimentaires dans le camp ennemi afin de nous offrir un festin.

— C'était vous, j'imagine.

Summerset haussa un sourcil à l'intention d'Eve.

— Peut-être. Faire au mieux avec ce que l'on a peut renforcer le sentiment de communauté.

— Mon équipe a dégotté un vieux sapin, une menora cabossée et de faux épis de maïs, raconta Eve avant de boire une gorgée. Ça a immédiatement égayé les lieux.

Elle se détendit, laissa la soirée dissiper les épreuves de la journée. Le flic en elle n'était peut-être pas en mesure d'approuver certains de leurs récits – ou des vols que leurs histoires impliquaient souvent – mais... bah, il y avait prescription. Il ne s'agissait désormais plus que de simples souvenirs.

— Des amis m'attendent, déclara Summerset en se levant.

Eve ravala la réplique où il était question de goules, de cadavres et de festin à base de charognes.

« Moratoire », se rappela-t-elle.

— Joyeux Noël à vous deux. Le mien sera plus joyeux en sachant que cette demeure tient ses promesses et ses objectifs.

Soulagée d'avoir gardé sa pique pour elle, Eve s'éclaircit la voix.

— Par chance, nous avons quelqu'un qui sait y faire lorsqu'il s'agit de gérer les détails.

— Voilà un cadeau inattendu. Merci. Et bonne nuit.

Une fois Summerset sorti, Connors embrassa la joue d'Eve.

— Inattendu et adorable.

— Je ne suis pas adorable. C'est la vérité. Et ce soir, j'attache beaucoup d'importance à la vérité.

— La journée a été difficile sur ce plan ?

— Tu peux le dire. Mais nous n'allons pas parler de ça ce soir. Hé, regarde plutôt tous ces cadeaux sous le sapin... Merde ! Bon sang...

Elle se releva brusquement.

— Donne-moi vingt minutes !

— D'accord.

— Va... faire quelque chose, suggéra-t-elle.

Puis elle s'enfuit pour terminer les cadeaux qu'elle avait négligé d'emballer parce qu'elle avait « largement le temps ».

Elle les transporta ensuite jusqu'au salon et les déposa au pied de l'arbre. Elle soupira, le souffle court, recula d'un pas... et faillit pousser un cri de surprise en découvrant Connors étendu sur l'un des sofas. Il lisait un livre, le chat tranquillement allongé près de lui.

— Je ne t'avais pas vu.

— C'est ce que j'ai cru deviner quand tu as porté la main à ton arme.

— Note que je ne l'ai pas dégainée... Tu lis un livre ?

— Celui de Yeats que tu m'as offert à notre premier Noël. Je le relis chaque année à la même époque.

— Espèce de gros sentimental.

Mais elle ne put s'empêcher de sourire ; l'idée la ravissait.

— Tu veux voir ce que tu as reçu cette année ?

— Absolument.

Il se leva et posa le livre. Le chat se contenta de pivoter sur lui-même sans quitter le canapé.

— Nous pourrions garder les cadeaux des amis pour demain, suggéra-t-il en leur versant deux nouveaux verres de vin. Pour Noël proprement dit.

— Ça me va. Et nous pourrions terminer ce que nous avons commencé hier soir. Tu sais : vin à foison et étreintes torrides sous les draps.

— L'idée me convient parfaitement. Ou alors...

Il lui passa la main derrière la nuque et l'embrassa en prenant son temps.

— Nous pourrions commencer par la fin. Étreintes torrides, beaucoup de vin et enfin les cadeaux.

— Excellent plan mais...

Elle se dégagea pour pouvoir se pencher et ramasser un gros paquet maladroitement emballé.

— Ouvre ceci. J'ai pensé que ça serait le...

Elle leva les mains vers le plafond en imitant un bruissement d'air.

— L'explosion.

— Non, non, quand le type qui...

Poings partiellement fermés, elle agita les bras dans le vide.

— Et que les musiciens font tous... tenta-t-elle d'expliquer.

— Le crescendo ?

Connors éclata de rire et s'assit au sol avec le paquet.

— Je t'adore, dit-il. Alors, dans ce cas, le crescendo d'abord.

— Voilà. Je veux voir si j'ai bien choisi. C'est mal emballé, admit-elle.

— C'est charmant.

Il dénoua le ruban, déchira le papier. En ouvrant la boîte, elle crut lire de la surprise sur ses traits. Mais la surprise ne signifiait pas forcément qu'elle avait visé juste.

— Tu ne t'étais pas fait faire de manteau magique, dit-elle.

— Je ne m'étais pas encore penché dessus.

Il déplia la veste de cuir noir et souple à la coupe classique. Son regard, puis ses doigts, s'arrêtèrent sur les boutons ornés de triquetras celtiques.

— Tu m'épates.

— Tu peux t'offrir tous les vêtements que tu veux. Et remplir nos garde-robes à tous. Mais ça, c'est... Je veux que tu sois protégé, toi aussi.

— Eve chérie...

Quand il se pencha vers elle et l'embrassa, elle sut qu'elle avait fait le bon choix.

— Il t'ira, affirma-t-elle. Je suis allée voir tes employés, ceux de la R&D, pour la doublure spéciale. Et ça n'a pas été facile. Je crois que j'aurais eu moins de mal à pénétrer dans la salle d'opérations de la Maison-Blanche. Et chez ton tailleur, bien sûr.

Il se leva pour l'essayer.

— Il est parfait. Absolument parfait.

Ainsi vêtu de cuir noir et souple qui lui descendait au genou, Connors dégageait quelque chose d'incroyablement sexy.

— Il y a un ajout, dit-elle. Des poches intérieures cachées. J'imagine que quelqu'un comme toi n'aura pas de mal à les trouver. Pour ranger des choses que même un consultant civil n'est pas censé transporter.

— Vraiment ?

Explorant le tissu du bout des doigts, il trouva lesdites poches et sourit comme un petit garçon malicieux.

« En plein dans le mille », songea Eve.

Enhardie, elle fit mine de saisir un deuxième cadeau.

— Non, maintenant c'est ton tour.

Il retira la veste et la posa avec le manteau d'Eve.

— Restons sur le thème du crescendo, reprit-il en lui tendant un petit paquet. Commençons par celui-ci.

Elle s'attendit à un bijou. Il ne pouvait pas s'en empêcher. Sa première réaction fut donc la surprise en découvrant une simple carte de visite.

— Maître Wu ? Je ne vois pas.

— C'est lui qui te verra. Il travaillera avec toi, dans son dojo, ou bien ici, dans celui que nous ferons installer au sous-sol, à côté de la salle de sport.

— Le quoi ? Un dojo. Ici ?

— Les travaux commencent la semaine prochaine. Maître Wu t'entraînera. Dans le cas où vous ne seriez pas en mesure de vous retrouver en personne, nous avons aussi conçu un programme holographique.

— Je vais travailler avec Maître Wu ? *Le Maître Wu ?*

Elle avait rencontré brièvement cette légende des arts martiaux à l'occasion d'une affaire et l'admirait depuis des années.

— Tu m'as carrément acheté Maître Wu ?

— Si l'on peut dire.

— Nom d'un chien ! Nom de...

Elle se releva d'un bond et dansa à travers la pièce, ne s'arrêtant que pour lancer un crochet du droit à un ennemi imaginaire qu'elle acheva ensuite d'un méchant coup de pied.

— Maître Wu !

Elle bondit sur Connors, qui partit en arrière, puis l'embrassa fougueusement tandis qu'il éclatait de rire. Le chat s'approcha pour observer cette soudaine agitation.

— C'est génial. C'est le cadeau le plus merveilleux qu'on ait jamais fait à qui que ce soit. Tu sais qu'après ça je n'aurai plus aucun mal à te battre.

— Nous verrons.

— Maître Wu !

Elle se leva et l'aida à se relever dans le même mouvement.

— Et tu fais construire un dojo ?

— Nous faisons construire, oui. Ce sera marrant, non, pour tous les deux ? Je te montrerai le concept et les plans. Allons, allons... murmura-t-il quand des larmes vinrent troubler l'éclat de folle joie dans le regard d'Eve.

Elle l'enveloppa de ses bras et l'étreignit de toutes ses forces.

— Toi, souffla-t-elle. Tu me connais bien... et tu m'aimes quand même. Je n'arrive toujours pas à y croire.

— Et toi. Mon flic préféré qui cache des poches secrètes dans mon manteau magique. Je n'aurais pas pu rêver mieux.

Elle renifla, se sépara de lui en douceur et alla tirer un autre cadeau de sous le sapin.

— Celui-ci. C'est celui-ci qu'il faut ouvrir en suivant.

— Je pourrais rester assis ici avec toi, sous ces jolies lumières, sans jamais avoir besoin de quoi que ce soit d'autre au monde. Mais puisque tu me le mets sous le nez...

Eve rit et le regarda ouvrir son cadeau.

Elle avait fait encadrer une photo d'eux lors de l'avant-première de *L'Affaire Icove*. Pas l'un des clichés glamour pris sur le tapis rouge, mais une photo faite après qu'elle s'était battue avec le tueur... à qui

Connors avait mis son poing dans la figure.

Ils se souriaient, la main aux phalanges éraflées de Connors posée sur la joue contusionnée d'Eve.

— C'est tout nous. C'est ce que tu as dit en voyant cette image.

Il releva les yeux vers elle.

— Tellement vrai. Et elle trônera dorénavant sur mon bureau. Ouvre celui-ci.

Soulagée que sa vive émotion se soit dissipée, elle déchira le papier cadeau... pour découvrir exactement la même photo. Le cadre était différent, mais le cliché identique. Eve se figea, stupéfaite.

— Ça alors ! On peut dire qu'on se connaît bien.

— Et qu'on s'aime malgré tout.

— Tirés à quatre épingles, avec ta main en sang et mon œil qui vire déjà au noir. Quand je pense à tous ces préparatifs infernaux pour passer devant les caméras. Des heures entre les griffes de Trina, coiffure, maquillage, vêtements... et je me retrouve avec un coquard.

— Tu as capturé ton coupable. Et la fête qui a suivi était mémorable.

— Attraper Frye a constitué le clou de ma soirée mais, oui, la fête était bien. Si les fêtes ne réclamaient pas autant de temps et de travail, elles seraient... Attends. Attends.

— Attendre quoi ?

— Elle avait participé aux préparatifs de la fête. C'est ce que Tella m'a dit aujourd'hui. Catiana était sur place, a donné un coup de main puis s'est préparée pour la soirée sur place. Catiana...

Connors agita un ruban devant la truffe d'un Galahad prêt à jouer.

— J'ai l'impression que c'est Noël qui va devoir attendre.

— Il faut que je... Non, je ferai ça plus tard.

Elle se tourna pour prendre un autre paquet, mais Connors lui attrapa la main.

— On se connaît bien, lui rappela-t-il.

Elle retourna sa main au creux de la sienne et la serra fort.

— Dieu merci. C'est l'occasion d'enfiler ton nouveau manteau.

De retour derrière le volant, elle reprit le fil de ses hypothèses embryonnaires et de ses pistes de réflexion en se demandant si elle tenait vraiment quelque chose. Quoique tordue, l'idée tenait debout. Et, étant donné les individus impliqués, on pouvait même parler d'une fin en crescendo.

Elle ne prit pas la peine de faire monter Copley en salle d'interrogatoire, mais descendit directement au sous-sol. Son badge lui ouvrit les portes du bloc et elle s'avança jusqu'à la cellule dans laquelle Copley faisait les cent pas.

— Qu'est-ce que vous me voulez ? Rien ne m'oblige à vous parler. Allez vous faire voir ! Et vous aussi ! lança-t-il à Connors.

— Vous pouvez faire venir cette avocate pour laquelle vous n'avez aucun respect ou simplement répondre à deux petites questions. Durant la fête chez vous, à quelle heure avez-vous vu ou parlé à votre femme pour la première fois ?

— Comment je le saurais ? J'avais pas l'œil rivé à l'horloge.

— D'accord.

Eve fit mine de repartir.

— Attendez. Pourquoi vous me demandez ça ? Je vous ai dit quand j'étais rentré. Je suis allé me changer. Tash est arrivée après. Elle avait pris du retard.

— Et sa coiffure, son maquillage ?

— Quoi, son maquillage ? Attendez, attendez... Elle a dû s'en occuper elle-même. Elle était prise par le temps, une histoire de raté avec le traiteur. Elle était tendue, elle m'a dit qu'elle avait été obligée de résoudre un paquet d'imprévus. Je savais qu'elle avait dû s'absenter pour gérer le problème vu que la fille à Tella m'avait appelé alors que je sortais de la douche en disant qu'elle cherchait Tash.

— Pourquoi ne pas contacter directement Natasha ?

— J'en sais rien. Je n'ai pas demandé. Je devais m'habiller pour la soirée. Je ne m'occupe pas des tâches domestiques, c'est le domaine de Tash. C'est elle qui gère la main-d'œuvre.

— Combien de temps avez-vous mis pour vous préparer ?

— Bon Dieu, comment voulez-vous que je le sache ? Je prends mon temps. Une heure et demie, peut-être.

— Donc Catiana cherchait votre femme aux alentours de 18 h 30 ? C'est à peu près ça ?

— À peu près. Et alors ? Cette fille aurait dû être capable de régler le souci elle-même plutôt que de nous déranger. Mais c'est pas pour autant que je l'ai tuée.

— Vous êtes vraiment un pauvre type, JJ, dit Eve.

Puis elle s'éloigna en le laissant s'égosiller dans son dos.

— C'est effectivement un pauvre type, commenta Connors.

— Oui. Mais pas un meurtrier.

Épilogue

Une équipe réduite faisait tourner l'hôpital, ce qui obligea Eve à se soumettre à de nouveaux contrôles avant qu'on la laisse entrer dans l'unité. Elle se montra cependant tolérante.

En arrivant avec Connors dans la chambre de Natasha, elle constata qu'on y avait installé un sapin, des cadeaux et quelques guirlandes.

Natasha était assise dans son lit, flanquée de sa sœur et de son beau-frère. Elle semblait plus éveillée et portait même du rouge à lèvres et un peu de maquillage. Elle avait passé une robe en dentelle par-dessus une nuisette satinée.

Martella s'approcha pour les saluer.

— Lieutenant. Connors. Vous travaillez encore le soir de Noël ? Vous allez vous surmener. Je vous en prie, buvez un peu de champagne avec nous. Le médecin a dit que Tash pouvait prendre une demi-coupe. Elle va déjà beaucoup mieux.

— C'est ce que je vois. Vous avez meilleure mine, madame Quigley.

— Je me sens redevenue moi-même. Un peu faible et vacillante, mais je vais bien mieux. Tella et Lance ont apporté l'esprit de Noël jusqu'à moi.

— Super. Nous allons devoir décliner pour le champagne, mais ça ne prendra pas longtemps. Je voulais voir comment vous alliez et vous tenir informée.

— Très aimable.

— J'aurais deux ou trois questions pour régler les derniers détails. Je ferai simple.

— Bien sûr, si vous êtes certaine que ça ne peut pas attendre.

— Si près de boucler une affaire, je ne veux pas laisser de questions en suspens.

— Vous savez ce qui s'est passé ?

— Oui. Ça ne vous dérange pas ? demanda Eve en s'asseyant au bout du lit.

— Non, bien sûr. Je vous suis très reconnaissante pour votre dévouement.

— Je ne fais que mon travail. Et, à ce titre, je dois vous rappeler

que vous avez le droit à la présence d'un avocat. Je vous avais lu vos droits l'autre jour, mais je peux le refaire si vous en avez besoin.

— Vous êtes si formelle. Ce ne sera pas nécessaire. Bien sûr que je m'en souviens. Je ne veux pas d'un avocat.

Elle tapota même gentiment la main d'Eve.

— Posez vos questions pour pouvoir rentrer chez vous et profiter de votre propre réveillon, dit-elle.

— Merci. J'ai parlé avec votre médecin avant d'arriver. Elle est ravie de vos progrès et s'attend à un rétablissement complet de votre part. Elle espère que vous pourrez sortir d'ici quelques jours.

— J'ai l'impression d'être une miraculée.

— Je n'en doute pas. J'ai le regret de vous informer que votre mari est en état d'arrestation. Il est accusé du meurtre de Trey Ziegler, du meurtre de Catiana Dubois et de l'agression contre vous.

— Mon Dieu.

— Tu dois rester forte, Tash, intervint Martella.

Serrant la main de sa sœur dans la sienne, elle se tourna vers Eve.

— Lance et moi avons discuté de tout ça. Nous n'avons pas arrêté d'y revenir parce que cela semble tellement inconcevable. Et pourtant... C'est la seule possibilité. Il a dû perdre la tête.

— C'est un homme difficile. Je comprends votre loyauté, madame Quigley... Natasha, dit Eve. Mais il est temps de dire la vérité, ajouta-t-elle d'une voix douce.

— C'est mon mari. Comment pourrais-je accepter une telle histoire ? Comment admettre que mon mari est un meurtrier ?

— C'est difficile. C'est évidemment très difficile. Mais nous avons pu rassembler tous les indices concordants. Les événements, la chronologie, tout.

— JJ... souffla Natasha d'une voix étranglée. J'ai essayé de me convaincre que mon esprit était embrumé. Que ça n'avait pas pu... Mais pourquoi, pourquoi ? Pourquoi s'en prendrait-il à Catiana ? Pourquoi s'attaquer à moi ? Pourquoi tuer Trey ? Tella a raison. Il a perdu la tête. J'aurais dû m'en rendre compte, j'aurais dû lui trouver de l'aide avant qu'il soit trop tard.

Martella s'assit sur le lit pour serrer sa sœur dans ses bras.

— Ne t'en veux pas, Tash. Ce n'est pas ta faute.

— Je ne comprends pas. Je ne comprends rien.

— Il était au courant pour Ziegler et vous, lui dit Eve.

— Mon Dieu... Je... Je savais qu'il serait en colère s'il le découvrait mais...

— Il ne l'a pas découvert, la corrigea Eve. Il en était l'instigateur.

— Que...

— Il a payé Ziegler pour coucher avec vous.

— Il...

Le feu couvant de la colère avait séché les larmes dans les yeux de Natasha.

— Que voulez-vous dire ?

— Je dis qu'il a payé Trey Ziegler pour entamer une liaison avec vous. Liaison qu'il a ensuite documentée, avec l'aide de Ziegler, afin d'obtenir une généreuse indemnité lorsqu'il demanderait le divorce.

— Oh, Tash...

Tella se pencha pour réconforter sa sœur, mais celle-ci la repoussa.

— Il ment. JJ ment.

— Le livre de comptes de Ziegler corrobore les transactions. À ses yeux, ce n'était qu'un boulot de plus. Très lucratif, en l'occurrence, puisqu'en fin de compte, vous et votre mari le payiez pour le même service. Une façon de plus d'engranger des bénéfices. Pour lui, vous n'étiez qu'un corps de plus, une cible de plus.

— Ce n'est pas vrai. C'est absolument faux ! s'exclama Quigley.

L'éclat de son regard apprit à Eve tout ce qu'elle voulait savoir.

— Il vous a exploitée. Ziegler s'est servi de vous. Votre mari et lui se riaient de vous derrière votre dos.

— Non. Trey avait des sentiments pour moi.

— Il se souciait surtout de l'argent que vous lui donniez et des sommes qu'il récoltait auprès de votre mari. Il mangeait à tous les râteliers et ça a fini par le tuer.

— Non ! Notre relation était réelle. Vous comprenez ce que je vous dis ?

— Je n'en suis pas certaine.

— Ne te rends pas malade, Tash. Trey était un salaud. Il a profité de toi.

— De *toi* ! répliqua Quigley à Martella. Pas de moi. Personne ne profite de moi.

Eve tapota la jambe de Natasha.

— C'est difficile à avaler. Vraiment difficile pour une femme forte et intelligente d'admettre qu'elle a été dupée. Tout ce qu'il vous disait n'était que mensonges, des mensonges pour lesquels votre mari le payait. Pire encore : payés avec votre argent. Je sais que c'est un coup dur. C'était déjà assez moche de découvrir que Ziegler voyait également cette idiote d'Alla Coburn, assez moche de l'entendre vous mentir à son sujet et aux sujets des autres femmes.

» Il vous donnait le sentiment d'être unique, poursuivit Eve. En vous rendant chez lui en catimini ce jour-là – le jour de votre soirée –, vous aviez seulement envie de le voir avant qu'il parte pour son séminaire. Mais vous avez compris qu'il venait de coucher avec quelqu'un d'autre. Ce soutien-gorge bon marché et ces chaussures de pétasse vous ont sauté droit au visage.

— Qu'est-ce que vous racontez ? demanda Martella.

Eve ne lui prêta pas attention.

— Il a fait comme si ça n'avait aucune importance. Il avait un certain talent pour ça, non ? Ce n'était que du sexe. Elle ne représentait rien pour lui. Est-ce qu'il s'est moqué de vous quand vous lui avez dit que vous ne le toléreriez pas ? A-t-il pris un air narquois quand vous lui avez avoué que vous l'aimiez, que vous le vouliez tout à vous ? Est-ce qu'il riait quand vous avez saisi le trophée pour le frapper à la tête ?

— Je vous interdis de lui parler de cette façon ! s'emporta Martella en tirant sur le bras d'Eve. Elle est blessée. C'est elle, la victime. Lance, dis-lui d'arrêter !

— Attends.

Lance dévisagea Eve, puis tourna lentement les yeux vers le visage de Natasha.

— Attends, répéta-t-il.

Natasha tripotait nerveusement ses draps et cligna les paupières jusqu'à avoir les larmes aux yeux.

— Je n'ai plus aucune envie de vous parler, dit-elle. Vos propos sont affreux et mensongers.

— Vous lui avez planté un couteau dans le cœur parce qu'il avait fait de même avec le vôtre. Tout n'était que mensonges, Natasha. Les vôtres, ceux de votre mari, ceux de Ziegler. Tout ce que vous faisiez n'était que mensonge. Vous pensiez vous en être tirée, vous vous êtes dit que vous aviez fait ce qui était nécessaire, que c'était justifié. Mais tout cela vous a pris du temps et c'est ce qui vous a perdue. Vous avez dû annuler vos rendez-vous chez la coiffeuse et l'esthéticienne. Elles aussi, je les ai appelées.

— J'étais occupée à me préparer pour la fête.

— Vous n'étiez pas chez vous à l'heure où Ziegler a été tué. Catiana vous a cherchée partout, en vain.

— Mais si ! Bien sûr que j'étais chez moi. Des dizaines de gens m'ont vue.

— Et quand je les interrogerai, un par un, aucun ne sera capable de me confirmer que vous étiez sur place entre 18 et 19 heures ce soir-là. Parce que en réalité vous étiez en route vers l'appartement de Ziegler et que vous l'y avez tué avant de revenir au plus vite.

— J'étais chez moi, répondit froidement Natasha. Vous ne pourrez jamais prouver le contraire.

— Bien sûr que si. Hier, Catiana a mis le doigt sur ce qui s'était passé. Après avoir discuté avec votre sœur, elle a commencé à comprendre. À se demander pourquoi elle n'avait pas réussi à vous trouver chez vous, pourquoi vous aviez annulé vos rendez-vous beauté. De 18 heures à 19 h 30, si j'en crois les esthéticiennes. Mais

elle est restée loyale, Natasha. Elle n'est pas accourue vers moi, vers la police. C'est vous qu'elle est allée voir. Elle espérait que vous auriez une bonne explication à lui fournir. Mais vous n'en aviez pas.

— S'il te plaît, Tella, appelle l'infirmière. J'ai la tête qui tourne.

Martella s'écarta lentement du lit.

— Tash... Mon Dieu, Tash. Ça n'est pas possible. Pas Cate. Tu n'as pas pu faire ça.

— Et pourtant si, répondit Eve. Elle devait se protéger à tout prix. Vous lui avez peut-être proposé de l'argent, Natasha. Elle s'est montrée choquée, insultée. Vous ne pouviez pas lui faire confiance pour se taire. Vous vous êtes disputées, vous l'avez menacée. Et vous l'avez poussée. Aviez-vous l'intention de la tuer ou était-ce un accident opportun ?

Natasha secoua la tête et tourna vers sa sœur un regard implorant.

— Je n'ai pas fait ça. Je n'aurais jamais fait ça. Tu dois me croire !

— Je crois que c'était un acte impulsif, reprit Eve. Comme avec Ziegler. Et, comme pour Ziegler, vous ne pouviez pas vous en tenir là. Après l'avoir retournée pour être certaine qu'elle était morte, vous avez trouvé le moyen d'exploiter la situation à votre avantage. Un moyen de vous débarrasser de JJ, de le faire enfermer comme il le méritait pour vous avoir trompée avec cette petite strip-teaseuse à gros seins. Une ruse qui réclamait d'avoir des tripes, mais vous n'en manquez pas...

» Vous avez donc passé l'appel audio à police secours en sachant que vous pourriez prétendre par la suite avoir bloqué la vidéo dans la précipitation, sous l'effet du choc. Vous avez simulé une agression en utilisant le nom de votre mari. Puis vous avez lâché le téléphone et l'avez piétiné. Rassemblant votre courage, vous avez saisi le vase. Vous avez crié, alertant par la même occasion JJ et déclenchant une poussée d'adrénaline. Puis vous vous êtes assené un coup, aussi fort que vous le pouviez. Plus fort que vous n'auriez dû. Ça a failli vous tuer. Vous avez failli mourir pour une question d'orgueil, d'ego et de vengeance contre un époux infidèle. Est-ce que ça en valait la peine ?

— Absolument.

Voyant que Martella se mettait à pleurer, Connors lui passa le bras autour des épaules et se tourna vers Lance.

— Vous devriez l'emmener à l'écart. Mieux vaut qu'elle ne reste pas ici, dit-il.

— Viens avec moi, ma chérie. Viens, viens.

— C'est ça, va-t'en ! Tu as toujours été la plus faible de nous deux, lança Natasha à l'intention de sa sœur. Va pleurer dans le giron de papa, comme tu l'as toujours fait.

Martella s'arrêta et se retourna.

— Tu es ma sœur, dit-elle.

Elle redressa les épaules et leva le menton dans un geste volontaire avant de poursuivre :

— Mais Cate était ma meilleure amie. Je ne te pardonnerai jamais ce que tu lui as fait !

Puis elle sortit.

Natasha se laissa aller en arrière dans son lit.

— Une employée. Quiconque prend une employée pour une amie ou un membre de sa famille est une imbécile.

Elle croisa le regard d'Eve.

— J'étais sous pression. La négligence et la cruauté mesquines de mon mari, un amant qui se vantait de ses aventures. Je n'étais plus moi-même.

— C'est une carte que vous pourrez tenter de jouer.

— Une crise de nerfs. Ce qui s'est passé avec Trey ce jour-là, c'était comme si quelqu'un d'autre habitait mon corps. Je n'ai pas pu me contrôler. Catiana ? Elle a glissé. On discutait. J'étais contrariée, c'est vrai, mais elle a glissé et elle est tombée. J'étais choquée. Là encore, je n'étais plus moi-même. Personne de sensé ne s'infligerait un coup de cette façon.

— Vous allez constater qu'être une garce égoïste et calculatrice ne vous rend pas irresponsable devant la loi.

— Je suis hospitalisée. J'ai failli mourir. J'ai largement de quoi me payer des ténors du barreau. Personne d'autre que moi ne pleure la mort de Trey. Et Catiana ? Elle a glissé.

— Vous êtes une bonne menteuse, mais avec toutes les preuves que j'ai accumulées contre vous, même vos mensonges prendront l'eau. Natasha Quigley, vous êtes en état d'arrestation pour le meurtre de Trey Ziegler, pour le meurtre de Catiana Dubois, deux êtres humains. Les chefs d'accusation supplémentaires comprennent, sans que ce soit exhaustif, entrave à la justice et fausse déclaration à un officier de police dans le cadre d'une enquête. Vous serez maintenue ici sous surveillance policière jusqu'à ce que vous puissiez sans risque être transportée en prison dans l'attente de votre procès.

— J'aurai droit à la liberté conditionnelle.

— À votre place, je n'y compterais pas trop.

Eve sortit ses menottes et s'avança.

— N'approchez pas ! Vous n'avez pas le droit de me menotter.

— Je ne compterais pas trop là-dessus non plus.

Eve agrippa le poignet de sa prisonnière et parvint à bloquer le coup de griffe que celle-ci lui décocha.

— Ajoutons résistance à l'interpellation à la liste des chefs d'accusation.

Elle choisit d'encaisser la gifle, même s'il fallait avouer que Quigley avait une force certaine.

— Et, en bonus pour moi, voie de fait contre un officier de police. Ce qui m'autorise à faire ceci...

Elle sortit une deuxième paire de menottes pour immobiliser l'autre poignet de Quigley.

— J'aurai votre peau pour ça !

— Ce que vous aurez, c'est une vie merdique derrière les barreaux. Votre crétin infidèle de mari finira sans doute par toucher le pactole qu'il voulait. Votre nom et votre visage apparaîtront dans tous les médias et le seul club d'élite auquel vous appartenez désormais sera le Cercle des Garces Gifleuses de la Grosse Nellie. Vous deviendrez leur mascotte. Joyeux Noël.

— La Grosse Nellie ? s'enquit Connors une fois qu'ils furent dehors.

— C'est le premier truc qui m'est venu à l'esprit.

Elle fit signe à l'agent qu'elle avait fait appeler pour monter la garde.

— Surveillez-la bien. J'ai demandé des tours de garde de quatre heures afin que vous ne ratiez pas complètement le réveillon.

— Je suis juif, lieutenant.

— Dans ce cas, joyeuse Hanoukka.

Elle alla parler à l'infirmière de garde et informa le Dr Campo par communicateur.

— Sa sœur va beaucoup souffrir, dit Connors.

— Elle est mariée à un homme solide. Un vrai roc. Mais, oui, elle va souffrir. Les conséquences d'un meurtre ne s'arrêtent généralement pas à la victime. Quigley s'y est prise intelligemment pour piéger son mari, et Copley est tellement imbuvable que ça a bien fonctionné. Quelques légers doutes ici et là, mais ça fonctionnait. Ils se ressemblent tellement... Il aurait pu être coupable, pour les mêmes raisons qu'elle. À ceci près qu'il n'a pas assez de tripes pour risquer de se tuer afin de s'innocenter.

— Tu as résolu l'affaire. Rendu justice à tes deux victimes.

— C'était bordélique mais, oui, l'affaire est close. Maintenant, je dois aller libérer ce blaireau de Copley.

— Tu pourrais attendre demain matin, le laisser pourrir un peu en cellule.

— Je pourrais, mais je ne le ferai pas.

— Et c'est ce qui te différencie totalement d'eux.

— C'est surtout une vraie corvée, là, maintenant. Ça risque de prendre un moment.

Alors qu'ils émergeaient de l'ascenseur, elle releva les yeux vers

lui.

— Deux heures de paperasse à remplir, d'avocats à contacter. Ça va gâcher notre réveillon de Noël.

— Nous avons déjà eu le crescendo, le reste peut attendre.

— C'est vrai.

Ils ressortirent dans l'air nocturne. La pluie froide avait cessé. Eve crut apercevoir l'éclat d'une ou deux étoiles sur la voûte céleste.

Elle lui prit la main et imprima un balancement à son bras.

— Joli manteau, commenta-t-elle, ce qui le fit rire.

Elle ferait son devoir, son travail. Puis elle et l'homme qui la connaissait bien et l'aimait malgré tout rentreraient chez eux pour Noël.

Du même auteur aux Éditions J'ai lu

Les illusionnistes (n° 3608)
Un secret trop précieux (n° 3932)
Ennemies (n° 4080)
L'impossible mensonge (n° 4275)
Meurtres au Montana (n° 4374)
Question de choix (n° 5053)
La rivale (n° 5438)
Ce soir et à jamais (n° 5532)
Comme une ombre dans la nuit
(n° 6224)
La villa (n° 6449)
Par une nuit sans mémoire
(n° 6640)
La fortune des Sullivan (n° 6664)
Bayou (n° 7394)
Un dangereux secret (n° 7808)
Les diamants du passé (n° 8058)
Coup de cœur (n° 8332)
Douce revanche (n° 8638)
Les feux de la vengeance (n° 8822)
Le refuge de l'ange (n° 9067)
Si tu m'abandonnes (n° 9136)
La maison aux souvenirs (n° 9497)
Les collines de la chance (n° 9595)
Si je te retrouvais (n° 9966)
Un cœur en flammes (n° 10363)
Une femme dans la tourmente (n° 10381)
Maléfice (n° 10399)
L'ultime refuge (n° 10464)
Et vos péchés seront pardonnés (n° 10579)
Une femme sous la menace (n° 10745)
Le cercle brisé (n° 10856)
L'emprise du vice (n° 10978)
Un cœur naufragé (n° 11126)

Lieutenant Eve Dallas

Lieutenant Eve Dallas (n° 4428)
Crimes pour l'exemple (n° 4454)
Au bénéfice du crime (n° 4481)
Crimes en cascade (n° 4711)
Cérémonie du crime (n° 4756)
Au cœur du crime (n° 4918)
Les bijoux du crime (n° 5981)
Conspiration du crime (n° 6027)
Candidat au crime (n° 6855)
Témoin du crime (n° 7323)
La loi du crime (n° 7334)
Au nom du crime (n° 7393)
Fascination du crime (n° 7575)
Réunion du crime (n° 7606)

Pureté du crime (n° 7797)
Portrait du crime (n° 7953)
Imitation du crime (n° 8024)
Division du crime (n° 8128)
Visions du crime (n° 8172)
Sauvée du crime (n° 8259)
Aux sources du crime (n° 8441)
Souvenir du crime (n° 8471)
Naissance du crime (n° 8583)
Candeur du crime (n° 8685)
L'art du crime (n° 8871)
Scandale du crime (n° 9037)
L'autel du crime (n° 9183)
Promesses du crime (n° 9370)
Filiation du crime (n° 9496)
Fantaisie du crime (n° 9703)
Addiction au crime (n° 9853)
Perfidie du crime (n° 10096)
Crimes de New York à Dallas (n° 10271)
Célébrité du crime (n° 10489)
Démence du crime (n° 10687)
Préméditation du crime (n° 10838)
Insolence du crime (n° 11041)
De crime en crime (n° 11217)

Les trois sœurs

Maggie la rebelle (n° 4102)
Douce Brianna (n° 4147)
Shannon apprivoisée (n° 4371)

Trois rêves

Orgueilleuse Margo (n° 4560)
Kate l'indomptable (n° 4584)
La blessure de Laura (n° 4585)

Les frères Quinn

Dans l'océan de tes yeux (n° 5106)
Sables mouvants (n° 5215)
À l'abri des tempêtes (n° 5306)
Les rivages de l'amour (n° 6444)

Magie irlandaise

Les bijoux du soleil (n° 6144)
Les larmes de la lune (n° 6232)
Le cœur de la mer (n° 6357)

L'île des Trois Sœurs

Nell (n° 6533)
Ripley (n° 6654)
Mia (n° 8693)

Les trois clés

La quête de Malory (n° 7535)
La quête de Dana (n° 7617)

La quête de Zoé (n° 7855)

Le secret des fleurs

Le dahlia bleu (n° 8388)

La rose noire (n° 8389)

Le lys pourpre (n° 8390)

Le cercle blanc

La croix de Morrigan (n° 8905)

La danse des dieux (n° 8980)

La vallée du silence (n° 9014)

Le cycle des sept

Le serment (n° 9211)

Le rituel (n° 9270)

La Pierre Païenne (n° 9317)

Quatre saisons de fiançailles

Rêves en blanc (n° 10095)

Rêves en bleu (n° 10173)

Rêves en rose (n° 10211)

Rêves dorés (n° 10296)

L'hôtel des souvenirs

Un parfum de chèvrefeuille (n° 10958)

Comme par magie (n° 11051)

Sous le charme (n° 11209)

Les héritiers de Sorcha

À l'aube du grand amour

En grand format

Les héritiers de Sorcha

À l'aube du grand amour

À l'heure où les cœurs s'éveillent

Au crépuscule des amants

Intégrales

Les frères Quinn

Les trois sœurs

Le cycle des sept

Magie irlandaise

Affaires de cœurs

Quatre saisons de fiançailles

Le secret des fleurs